



PARLER SANS LE SAVOIR

FERNAND FERNANDEZ

PARLER SANS LE SAVOIR



ABRÜPT

La peinture de Fernand Fernandez figurant sur la couverture se nomme *Roumec*.

© Abrüpt, 2022.

Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0).

Nous avons néanmoins une lecture libre de cette licence.

<https://abrupt.cc/partage>

à Corinne Lovera Vitali, pour tout

Je dis ceci afin que vous trouviez ici la raison de tout, et notez qu'il est vrai que, de ce que vous désirez avoir la raison sans faute, vous la rencontrerez en ces mémoires. Remarquez ce grand et admirable secret : si vous ne la rencontrez pas à votre intention, voici le remède. Écrivez-la en un papier tant de fois — la corrigeant et raccourçant — qu'elle vous plaise et au soir, à soleil couchant, transcrivez-la ou faites-la transcrire en ce livre, et je vous assure que vous la l'y trouverez au matin, si vous vivez, et que vous y regardiez, et que le livre soit encore en votre puissance, et que vous n'ayez perdu la vue ou la mémoire.

— Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*

Puisqu'on ne veut pas que je continue mes études... Alors je conteste tout ! Dix ans de lectures.. ça suffit !.. Je décrète l'autonomie de mes facultés mentales !.. Fini de rire ! Je vais tout patatoser !

— Mandryka, *Le Concombre masqué contre le Grand Patatoseur*

I

ART. L175-5 (VD)

RALPH. — C'est quoi ici ?

MOÏSE. — Un lieu de règlement de compte pour pizzaiolos. Tu vois la tête de morse empaillée au fond ? C'est un message.

RALPH. — Ça dit quoi ?

MOÏSE. — Ici vit l'homme qui boute le rien, ici commence l'espoir dans les restes.

RALPH. — Qu'est-ce ça veut dire ?

MOÏSE. — Rien, c'est une publicité. Tu as certainement rencontré beaucoup de pizzaiolos dans ta vie. Tu ne leur as certainement pas prêté grande attention, pas au-delà du moins de ce qu'ils avaient à vendre, de leur amabilité à la limite. Tu ignores tout du corps secret auquel ils appartiennent, de l'antique lignée dont ils descendent. Avant Pizza Papa : Memphis, Thèbes, les Pétrisseurs d'Isis, la Femme-Pain, le Cul dans le Pétrin, les Bacchanales Fourrées...

RALPH. — *The days they keep on worrin' me — There's a hellhound on my trail* — Quelqu'un vient !

MOÏSE. — Tu veux un conseil ? Ignore ta pensée. Tu en auras toujours de reste pour faire ce que tu as à faire. À Solenzara chaque habitant héberge pour le compte d'une firme locale un container de produits toxiques d'une étanchéité absolue. Ils reçoivent une prime en échange. Il n'y a rien à faire. Le container est dans le garage, à la cave, dans une remise au fond du jardin. « On n'y pense pas », disent-ils. Mais le container devient au fil des jours

une zone de leur psyché, il se confond avec les objets toxiques forclos dans leur inconscient, qui occupent maintenant une place dans l'espace. Puis ils finissent par confondre le container avec l'objet de leur désir, se mettent à nourrir du désir pour cet objet. Certains craquent et l'attaquent à la chignole. Il y aura toujours des containers toxiques et des émanations, Ralph. Contemple les catastrophes environnementales et réjouis-toi.

RALPH. — Il est temps venu de jouer avec tous les signes. Nous de trop tard avons le sens qui plus dit rien. Tous les habitats d'habiter la même maison. De tout reparcourir. En ne retenant QUE LES RECOINS OÙ LA LUMIÈRE ENTRAÎNE MAL. En revenant mille millions de fois sur nos pas, nous avoir vertige des sens.

MOÏSE. — Tu vois ce type qui a l'air d'un teenager de quarante-cinq piges avec son mobile ? Il s'appelle Anders. C'est Dostoïevski. Il est tellement con, tellement né dans un monde de cons, qu'il balance sa littérature sur internet.

BERNARDO GUY. — Je suis pas d'accord. Tout ce que vous dites vous-même là, vous le piquez à internet en le faisant plus ou moins consciemment infuser pour le resservir à votre sauce. C'est ce bruit de fond permanent qui détermine désormais tout ce qui se dit. C'est un style le style internet, tous domaines confondus, ça se voit tout de suite. Non seulement c'est le fond thématique, mais ça s'immisce aussi dans toutes les tournures grammaticales, quel que soit le registre de langue. Et si ça peut parfois ressembler trait pour trait à la langue d'avant, c'est parce que celle-ci a été entièrement reprochée à l'identique, comme la matière carbonée abiotique par le vivant. C'est dans cette absence de traces de langue anumérique que la catastrophe se déploie pendant que tout le monde se laisse encore hypnotiser par les propos. Normal que vous ne sachiez plus qui parle, et j'en vois qui continuent à psalmodier « la mort de l'Auteur ouyouyou ayaya l'hyperspace », mais c'est bien plus vaste, c'est de la mort du sujet dont il s'agit.

RALPH. — Tu me fais débouliner.

MOÏSE. — Anders a un lymphome qui a développé des capacités télépathiques. Il lui cause dans les artères, ça résonne. Anders n'est

que la moitié d'un con. IL EST À MÊME DE TRANSCRIRE CE QUE DIT LE LYMPHOME, TOUTE SA LITTÉRATURE LUI VIENT D'UN CANCER VOLUBILE. Et tu sais le mieux ? Il se le fait drainer après chaque chapitre. Des mecs de la médecine sont sur le coup. Ils veulent l'envoyer se faire prendre des échantillons à Quantico. Mais lui, la littérature, c'est dans le subir compulsif. Son vrai truc c'est la typologie du sex machine : fuckfriend with stepmom fucking hard double mother in law etc. Il étudie le roman familial sur Porn Civil Peace.

RALPH. — Tu veux dire qu'il rêve de se faire niquer aux chiottes dans le corps d'une bonasse ?

MOÏSE. — Je veux dire qu'il pane rien à rien sauf à l'écume contemporaine qui prétend mettre de l'ordre dans le désir. Tu vois ce mec, Anders ? C'est un boulazéro qui fait le fangio dans les bars parce qu'il a craqué le code d'une gameboy en se pignolant simultanément sur une interview de Bill Gates par Too Many Dj's dans un vieux numéro de *Cyberpunk Management*. Il y a un cynisme parfaitement normé qui consiste à regarder du haut de sa morve toute rencontre avec le réel qui n'est pas tamponnée du sceau du nouvel ordre mondial : un logo de skate park.

GARY ESTOUFFE. — C'est bien pire que ça. À l'heure où paraît ce livre, internet n'existe plus et a été remplacé par quelque chose qui s'appelle LA MEMBRANE. Patrick Sébastien est un tueur en série du plan ÉRADICATION FEMELLE doté de douze utérus et d'une poche sur le crâne contenant un vagin et un pénis qui s'auto-turbinent au rythme des influx produits par une biopuce CACARANTE.

JEAN GABIN. — Ah je vois qu'on donne dans la prophétie qui ne mange pas de pain, la prophétie de seconde main, juste en appuyant un peu sur l'actualité, façon Nostradamus du crevard. Et puis on me rajoute vite fait à son texte, histoire de régler la profondeur de champ.

ROGER CAREL. — Toute conversation tirée de son contexte paraît débile.

TEWFIK PERNOD. — Le problème c'est que désormais, à l'intérieur même de nos conversations, tout paraît être dit hors contexte.

RALPH. — Je donne toute la Silicon Valley du foutre contre un quart d'heure d'enfouissement de ma bite dans un terreau riche en alluvions.

MOÏSE. — Tes visions seront traversées de lombrics, de larves, de racines s'infiltrant dans les plus petits interstices, tu voudras désespérément descendre jusqu'au magma. Tu seras mâle-femelle dans femelle-mâle et ces catégories boîteuses mêmes exploseront quand tu jouiras minéralement. Tu verras un instant le centre de la Terre avant d'être couché par le reflux. Ta jouissance fugace te donnera un aperçu de ta particularisation ultime, et c'est le seul moment où tu pourras espérer en avoir conscience. Ton gland se plissera, prendra des nervures et si tu ne le laves pas trop et prends sans le vouloir l'habitude de cultiver certaines affections génitales produites par la rencontre des muqueuses, tu y verras les circonvolutions d'un cerveau se dessiner. Contrairement aux adages les plus répandus, on ne « pense » avec sa bite que sur le tard.

RALPH. — On se finit au pastis pur si ça te dit. Après tu iras prier sur le paillason.

MOÏSE. — Vous, votre génération, vous n'avez connu que ça, les cuites.

RALPH. — Je suis bien plus vieux que ta merde.

MOÏSE. — Un jour, dans ta tête, le pénis se fend, tu n'es ni bite ni vulve, le phallus peut sortir, c'est un serpent à plumes. Ce jour-là, tu n'es plus programmé, ta sexuation s'actualise hors paradigme, sans reniement. L'histoire de la sexualité ne te concerne plus, tu écris ton histoire, sans Sumer, sans Athènes, sans Rome, sans les misérables siècles d'errance libidinale qui suivent. Ta bite est un tronc, massif et sans connotations. Avant de jouir tu ne penses ou ne dis plus « salope », mais :

Eubacteria

Archaea

Eukaryota

Excavata

Archaeplastida

Rhodophyta

Chlorophyta
Zygnematophyta
Marchantiophyta
Bryophyta
Lycophyta
Filicophyta
Equisetophyta
Cycadophyta
Pinophyta
Magnoliophyta
Monocotyledoneae
Eudicotyledoneae
Rosidae
Asteridae
Chromalveolata
Rhizaria
Stramenopiles
Ciliata
Dinoflagellata
Apicomplexa
Amoebzoa
Opisthokonta
Mycota
Microsporidia
Basidiomycota
Ascomycota
Metazoa
Ctenophora
Cnidaria
Myxozoa
Bilateria
Chordata
Urochordata
Hypoxoaria
Conodonts
Pteraspidomorphi

Gnathostomata
Chondrichthyes
Actinopterygii
Teleostei
Acanthopterygii
Dipnoi
Temnospondyli
Lissamphibia
Lepospondyli
Amniota
Mammalia
Marsupialia
Xenarthra
Glires
Primates
Insectivora
Chiroptera
Perissodactyla
Carnivora
Cetartiodactyla
Cetacea
Testudines
Lepidosauria
Suchia
Dinosauria
Aves
Passeriformes
Xenacoelomorpha
Hemichordata
Echinodermata
Nematoda
Tardigrada
Arthropoda
Trilobita
Chelicerata
Acari

Araneae
Myriapoda
Ostracoda
Copepoda
Thecostraca
Collembola
Branchiopoda
Malacostraca
Insecta
Odonatoptera
Dictyoptera
Dermaptera
Orthoptera
Psocodea
Hemiptera
Coleoptera
Neuroptera
Hymenoptera
Lepidoptera
Trichoptera
Diptera
Rotifera
Platyhelminthes
Ectoprocta
Nemertea
Annelida
Brachiopoda
Mollusca
Bivalvia
Gastropoda
Cephalopoda

Ta bite convulve est l'arbre du vivant. Bientôt, ta pensée s'organise, libérée des deux millénaires de connerie qui te précèdent, en une arborescence à actualiser indéfiniment pour épouser les caprices de l'évolution. Les ordures qui te viennent quand tu sors ton chibre se chargent des animaux, des végétaux, des

minéraux même, et de visions plus bizarres dont tu ne sais si elles proviennent de ta propre personne. Tu vois les membres de ta famille défiler pendant la montée de l'orgasme, mais leurs visages se mêlent de boucs, de furets, de hérissons, de limaces, de lichens, de pieuvres et d'artisans. Tu vois leurs têtes coupées trôner au-dessus de la cheminée d'un chasseur lacanien, avec des poils drus sur la peau du front, des défenses de lait à la naissance des gencives. Au point de rupture, ton esprit devient aveugle aux images et ne conçoit plus que les schèmes qui les sous-tendent. Tu pourrais en écrire la formule, mais il te faudrait renoncer à jouir. Et tu jouis. Et la formule te revient plus tard, sans que tu l'identifies comme telle, dans un geste trivial qui te semble soudainement grotesque, comme si tu te rendais compte un soir, dans la queue de Géant Casino, qu'il te reste un peu de purée sur le blair et que tu n'en as pas consommé depuis huit ans. Au moment de l'orgasme, une question reste en suspens : faut-il être humain ? Et tout le monde y répond mal, en salopant la vie pour bien faire.

JOSEPH POLI. — Pour être humain, il faudrait se débarrasser du langage, non ? Ce qui ne veut pas dire de la parole, comme le croient les débileux de la « communication non-verbale » — non, trop de travail pour eux, ça.

RALPH. — Tu me ferais presque culpabiliser de gagner bien ma vie.

MOÏSE. — La pingrerie est la seule solution que tu as trouvée pour empêcher ta substance de s'échapper par ton dos sans adopter une sexualité bondage.

RALPH. — *Autisme et Sexualité*, tu paraphrases Robert Solignac !

MOÏSE. — Le monde est le fait d'un observateur. Bien sûr, il y a plusieurs observateurs, passés, présents et à venir — cela n'exclut pas l'existence de mondes à un seul observateur, mais ce sont des mondes qui vont mal : les autres y sont à peu près comme des choses. Force est de constater cependant que nous sommes là dans les limites d'un seul corps, né à un moment qui est le début du monde pour ce corps. Ce corps quel qu'il soit, qui crée le monde à mesure qu'il l'expérimente et en apprend à son sujet. Que le monde soit déjà fort vieux n'importe pas, son

origine se confond avec celle de son observateur, où qu'il naisse et même s'il ne voue pas son existence à l'édification d'une cosmogonie personnelle. Les vies les moins tournées vers la métaphysique sont également ainsi faites. Sans qu'ils s'énoncent dans les termes d'un discours de la création du monde, les récits de leurs biographies sont autant de mystérieuses légendes des origines. Pas une vie qui n'ait moins de valeur que n'importe quel mythe. Nul besoin de forcer le trait côté analogies. Un récit brut se suffit. Pourquoi l'affubler d'autres noms ? La parole d'un passant, le récit d'une vie dite ordinaire, ou d'une vie qui le semble moins, n'ont nul besoin des marques du cosmique pour apparaître à un regard curieux comme de vertigineuses cosmogonies. Il faut chercher pour chaque individu l'événement qui se confond avec le début du monde, qu'il ait conscience ou non que cet événement est remarquable. Déjà, la matière de son corps en témoigne : elle y était. Nous sommes entourés de témoins de l'origine du monde, certains plus sidérés que d'autres qui ont l'esprit fait de telle manière qu'il n'y trouve rien d'étrange, d'autres encore qui sont dans le secret même de cette origine, pour nous aussi inconnaissable que leur être : les animaux. Ils veillent, nous dormons, nous qui avons le tort de croire que le langage fait de nous des êtres éveillés. Le réel est le monde que j'ai sous les yeux, non les chimères ou les vérités contre-intuitives que je peux former hors de lui.

RALPH. — Il se fait tard, je vois bien que tu cherches à m'enculer, rends-moi les deux cents boules que t'as prises sur la caisse commune, soi-disant pour survivre.

MOÏSE. — Ce qui doit vouloir dire que, grâce à ton système nerveux très ramifié, tu sais déjà tout des êtres et des choses qui nous rappellent — pour peu que l'on se donne la peine de se souvenir qu'ils existent — qu'il y a quelque chose hors l'histoire ?

RALPH. — La sexualité est une scène incompréhensible jouée dans un music-hall désaffecté après la bombe, le temps, le destin. Prends l'oseille et tire-toi.

MOÏSE. — Le couple éternel à travers le temps, décors et corps se succèdent, c'est le même couple, masculin féminin, dans

l'espace de tous les temps. L'éternité comme ça, deux êtres jetés et enfermés dans le devenir, la conscience intacte après chaque changement d'enveloppe. L'âme se charge de tellement d'émotions pendant l'éternité. Est-ce vivable? Il y a une sorte de machine jackpot existentiel dans la cafétéria éternelle. Que veulent dire les deux icônes qui s'affichent? L'irréversibilité et l'inexorabilité du devenir dans le retour du même? On s'était trompés dans la lecture des signes; il est possible d'intervenir en remontant le cours du temps, qui n'est qu'espace avec illusion persistante de durée. Les cercles du désir. Elle et moi dans un espace qui pourrait être un grand hôtel ou un navire de croisière. Son étendue ne semble pas avoir de limites. Il y a quelque chose d'étrange avec le personnel. Nous allons de pièce en pièce, complices. Je la serre dans mes bras, nous nous embrassons. J'ai une érection très dure qui bombe mon pantalon, je l'applique contre son pubis. Nous partons frénétiquement à la recherche d'une chambre. Les pièces se succèdent, la recherche de l'intimité est compliquée. Nous croyons en trouver un peu, mais la pièce communique ouvertement avec des bureaux, des lieux d'accueil, des salons, des restaurants. Le caractère étrange du personnel s'affirme. Qui sont-ils? Ils ont l'air d'être là depuis toujours. Il y a quelque chose d'inquiétant en eux, malgré leur serviabilité. Une ironie, quelque chose de dégénéré dans le physique. L'un d'eux est une sorte de créature de Frankenstein, un visage angulaire, grisâtre, marqué, peut-être tatoué, affichant un sourire à la fois aimable et carnassier. Il ne me fait pas peur. Je connais son métier. Il tue. Je lui dis : « Vous êtes bien sympathique malgré votre activité. » Peut-être répond-il ou me fait-il comprendre par une mimique : ça n'empêche. La recherche d'une chambre devient une exploration et une errance. Nous descendons, faisons une pause dans un petit local qui semble servir de réfectoire aux employés. Par inadvertance, je fais tomber la crêpe molle et carrée qui constitue le repas de la créature de Frankenstein. Il ne le prend pas mal, me regarde avec un sourire un peu niais et me fait remarquer : « C'est la deuxième fois. » Il est maintenant clair

que nous progressons vers les profondeurs. Elle marche devant. Nous parvenons dans une grotte. Il y a des monticules de paille, peut-être synthétique, et plus loin une source avec un bassin. Elle pêche de gros poissons rouges qu'elle met dans un récipient rempli d'eau. Il ne s'agit pas de carpes Koï, plutôt d'énormes poissons rouges à l'abdomen gras et flasque. Mais c'est encore autre chose. Ils sortent d'une eau de cuisson. « C'est quoi ça ? — Une seiche. » Sa chair blanche et rougeâtre se défait. Je ne trouve pas les tentacules. Cette « seiche » tient davantage du homard décortiqué. Peut-être nous enfonçons-nous encore ou continuons-nous dans le prolongement de la grotte. Un terrain vague, grillages, lumière rouge de fusées de détresse, ambiance noire et orgiaque. Elle est très agitée, elle change, s'éloigne de moi, attention papillonne attirée par mille autres choses, dont les corps qui sont là, vautrés sur un banc, au fond d'un box grillagé. Des hommes. Elle a une perruque blonde. J'assiste à la scène vidé de ma force. Il y a un ami d'enfance. Il a la bite à l'air, c'est une andouille de vire. Elle le suce. Quelqu'un dit avec un sourire narquois : « C'est pas très sympa ce qu'elle te fait là. » Je répète d'une voix faible et blanche : « C'est pas très sympa ce que tu me fais là » et je m'en vais. Je retrouve la grotte et les tas de paille. Il y a d'autres corps dans les tas de paille. Des hommes gras, bleuâtres, l'air exténué. Je me sens abattu. Ils me proposent du viagra.

RALPH. — Et le serpent envoyé par Lucifer pour venger les anges rebelles s'incarna sous la forme d'une spécialité du terroir à base de tripes.

MOÏSE. — Le rêve ne démontre peut-être pas que des archétypes sont au travail, mais qu'il consiste à les évacuer.

RALPH. — L'Ève regarde ailleurs qu'entre les jambes de l'Adam, c'est lui qui se met la rate au court-bouillon pour son machin — il va jusqu'à faire de la politique — , reste à savoir ce qu'elle peut faire de son désir.

MOÏSE. — N'importe quoi, elle peut tout faire. C'est la raison pour laquelle on a voulu la limiter au ménage, aux courses, à la décoration d'intérieur et à la cuisine.

LILITH. — Vous êtes deux, mais je constate que vous parlez depuis le monde à un seul observateur décrié plus haut : l'observateur mâle. Vous prétendez parler depuis un endroit sain — si ce n'est saint — parce qu'il fait place aux autres, parle des autres, parle pour les autres, mais quelles que soient vos péroraisons sur l'être animal et la trahison du langage, au lieu de parler pour les autres vous parlez pour le contentement de votre glotte. Comme votre cher Adam, vous pensez que nommer les animaux vous sauve, pire : que la description de votre lien érotique avec le monde naturel peut assumer le rôle d'un lien réel avec celui-ci, mais la panoplie du vivant n'est pas le vivant. Vous collectionnez les signifiants, l'animal est votre doudou. Demain, vous emploieriez toute votre énergie à fonder l'Église des Espèces Disparues parce que la sixième extinction représente en réalité une aubaine pour votre vanité qui ne demande qu'à fabriquer un Christ de plus, le Christ animal, tout en alimentant votre fétichisme bibliophilique. Et comble, vous mobilisez tout l'arbre phylogénétique pour qu'il serve d'alibi à vos histoires de bandaison, que ce soit pour untel ou unetelle, ce dont on se fiche comme d'une première communion. Quant au couplet sur la dimension cosmique de la vie de monsieur Tout-le-monde, allez-y, ne vous payez pas de paroles, mettez les mains dans le cambouis et on verra, surtout allez dans les endroits où vous n'avez pas envie d'aller, en laissant vos bonnes intentions de côté, votre peuple, votre partage, votre empathie et s'il vous plaît ne nous mêlez plus à votre exégèse soi-disant féministe de l'ancien testament, on ne vous décernera aucun bon point pour vouloir être des gentils garçons jusqu'au bout des ongles. Quand vous retrouverez Ève ce soir, tout contrits après votre cuite, rappelez-lui bien que, moi, je suis faite de terre, alors qu'elle est née de vous par scissiparité et qu'elle est donc prisonnière du cycle biologique de l'espèce, vouée à véhiculer autant de conneries que vous-mêmes.

II

LES AVENTURES DE ZOE SUTHERLAND ET JOHN AUERBACH

ODYSSEUS STUPALACCI. — « Complotopotes » pendant la mise en mouvement la zone du langage est activée pour rien ou pour une fonction obscure elle tourne cette chique dans la tête avant de décider le moment de descendre au jardin il fait gris il y a des choses à faire dedans aussi mais ça se lève ces couvertures matinales au printemps et puis si on sort plus dès qu'il fait un peu gris pourtant ça complote pas trop avec les potes ça complote ici à deux amoureux et les potes n'ont pas l'air non plus de trop comploter entre eux mais c'est juste une pelote ça peut tourner comme ça quelques jours et puis changer on ne sait ni comment ni pourquoi l'autre fois c'était *gadda morua* le nom savant du cabillaud commun je crois je veux dire en dehors des corrélations avec le quotidien pourquoi ça se met à tourner une chique de mot comme ça peut-être c'est mieux que les chansons de merde qui se mettent dans la tête comme *Cette machiine des tempêtes, machine sourde dans ma tête* d'Axel Bauer ou *Oh macumba Oh Macumba elle danse tous les soirs, pour les marins du port, qui ne pensent qu'à boire* de Jean-Pierre Mader *Voyaaage, Voyaaage* etc. mais je ne veux pas me laisser aller à ça il y a cette margelle de pierres à faire autour de la petite bande qui prolonge le coin des fleurs et des framboisiers sous les noisetiers chercher des gros galets à la cave entre les rouleaux de grillage adossés au mur de parpaings et les traverses de bois alignées au sol entre deux allées et venues il y a déjà des trouées vif argent

dans les nuages les choisir pas trop petits pas trop gros avec des formes qui peuvent plus ou moins s'ajuster entre elles et prendre le piochon pour gratter un peu et enfoncer grossièrement les pierres désherber au passage voir si ça va pour la tondeuse et puis les deux petits arbres qui ont décidé de pousser là où on veut pas et où surtout ils vont faire chier les plantes dont on veut l'un pas loin d'une pivoine et l'autre entre les racines d'un rosier pas question de les déraciner d'y aller à la pioche et de foutre en l'air du même coup pivoine et rosier juste les contrarier en tailladant la pousse à ras deux trois petites choses quoi avant de continuer le gros morceau le brossage en profondeur de la vieille terrasse en bois qui était devenue toute grise juste à ce geste de brosser en tenant la brosse perpendiculaire à la planche et légèrement inclinée ou dans l'alignement pour des mouvements plus amples taper avec la brosse et rincer pour voir apparaître le bois qui revient presque à son marron par endroits travail de moussaillon astiquer le pont du brick y croire par moments avec le soleil et la brise aventures du capitaine Hatteras aventures d'Arthur Gordon Pym aventures de David Balfour de David Copperfield cet après-midi ces ritournelles et une autre en images une foule d'êtres difformes dans un tableau d'Hans Holbein peut-être c'est pour le nouveau tableau pas chercher l'image sur internet ou dans les livres avant de faire une couche d'apprêt mélange gesso blanc et noir ça donne envie d'aller plus loin pour retrouver le bois poncer Zoe dit entretenir surtout l'huile de lin et la térébenthine ce sera déjà pas mal faire un essai avec la ponceuse bas de gamme sur la planche branque du marche-pied et dans le bateau en remorque tamiser le compost pour remplir les godets des futurs plants de tomate le pont du bateau ou de l'île un après-midi à faire dehors l'île peut dériver paisiblement elle peut être où et quand on veut pas déserte l'île Zoe et John ont déjà vécu longtemps sur une île mais ils y étaient malheureux parce qu'ils ne se connaissaient pas Zoe veut aussi retrouver l'image qui est en-dessous et qui n'existe que parce qu'on la fait remonter à la surface Zoe fait l'archéologie du compost avec la grille du barbecue une bassine en métal et une

petite pelle en plastique rose il y a des pousses dedans on dirait de soja mais on n'en mange pas ça peut être n'importe quoi d'autre qu'on mange l'avocat laisse une peau et les coquilles de noix faut plus en mettre ça attire les bêtes aussi par contre plus trace des agrumes et des bananes quoique ces hémisphères oranges ça pourrait être des demi-citrons je vois pas autre chose on se raconte des histoires de bateau d'île d'archéologue de mer qui est remontée loin loin dans les terres comme on peut aussi se raconter les histoires d'être à ce que l'on fait et où l'on est Zoe rappelle John au monde et John rappelle Zoe à l'imaginaire l'image dans le miroir est inversée l'art ne suffit pas la vie ne suffit pas et c'est tout un et c'est comme ça parce qu'il sont l'un pour l'autre et des fois ça fait CHBOUM là-dessous il y a du sang qui circule et des organes qui palpitent on peut aussi se raconter ces histoires impossible de savoir où nous nous tenons vraiment la chose en soi emplit des rayonnages entiers de romans théoriques il y a des jours où Zoe trouve le monde bizarre le monde est particulièrement bizarre en ce moment le monde est bizarre depuis notre naissance quand nous n'avons pas les bonnes histoires pour nous le raconter le monde très bizarre pousse à chercher encore plus les bonnes histoires le monde sera de plus en plus bizarre il va falloir trouver de sacrément bonnes histoires et quelles que soient les histoires tout le temps ce mystère de s'être trouvés et d'être deux quelles que soient nos histoires nos histoires accidentées nos langues accidentées à porter les maladies des autres et à les transformer en nous-mêmes par tout ce que l'on fait au fil du présent que l'on découvre avec l'espoir qu'il sera toujours neuf. Par dessus TOUT, Zoe, dont le nom se dit, en Unakikinadodo, Petite Coco, aime entendre avec Fernand Fernando Auerbach les oiseaux s'envoler. Puissent-ils s'envoler, et battre la campagne, comme nous l'aurions fait à Vienne ou à Prague, entre mil-neuf-cent-dix et mil-neuf-cent-trente, si nous étions nés moins tard.

RAIMU. — Aaaaaah dieu nous fait la grâce de s'intéresser à la vie matérielle ! Et il en fait des aventures ! Té au commencement était le verbe ! Bientôt, il va nous faire le coin des petits gourmets

cosmiques, avec des recettes transcendantales à base de pain, de parmesan, de chocolat, de sauce tomate, de moutarde, de saucisse et d'eau gazeuse. Comme ça c'est écrit pour l'an quarante mille après le grand collapse, ses petits goûts, ses petites préférences et toutes les autres racines de son être.

MAGDA GASCAR. — Tout le temps est simultanément, tout ce qui a lieu a lieu tout le temps simultanément en permanence, tous les moments d'une vie, même le début et la fin des temps sont simultanés, ni commencement ni fin, ni naissance ni mort, en deçà et au-delà n'ont pas de sens, vous ne cessez jamais de circuler dans votre vie telle que vous la connaissez, mais pas seulement, votre vie est un nuage de possibilités, vous circulez aussi entre toutes ces possibilités, éternellement. Faites-vous de bonnes vies, vous en avez pris — si le temps des verbes a un sens — pour perpète.

THELONIUS MONK. — Et il en va de même pour les chapitres de ce livre et les propos qui y sont tenus. J'ai dit.

EMMA DA GASCAR. — Ce qui est mystérieux c'est la perception linéaire du temps. Sécurité? Vice de forme?

JEAN-JACQUES TRÉPONEM. — C'est ça l'impression de déjà-vu, l'extralucidité, c'est la membrane de la perception linéaire du temps qui se fissure.

ANDRÉ PAPEGAU. — C'est dégueulasse cette métaphysique petit-bourgeoise : tu crois que tout le monde a le choix de se faire « de bonnes vies »?

MADAME GASCAR. — Il y a des enfers et des paradis et toutes les nuances plus complexes entre ces extrêmes.

CLAUDE PIÉPLU. — Vous pouvez transplanter certaines plantes de la forêt dans votre jardin, l'ail des ours par exemple, mais un dieu jamais, un rocher qui fait visage doit demeurer là où il est, si vous souhaitez un petit dieu lare pour veiller à vos plantations, il vous faut le créer à la mesure de votre lieu.

BARNABÉ CÉDÈRE. — Tu sais à la mesure de quel lieu tu peux te le mettre ton petit dieu l'art?

LIBERTAD GUTTIEREZ. — Ah mais on peut pas discuter avec vous, vous croyez à rien!

JOHN AUERBACH. — Cette nuit, j'ai été réveillé par un cri étrange : une larve a traversé le ciel nocturne au-dessus de la soupente où je dors. On connaît moins bien les cris des animaux de la nuit, l'imaginaire en fait aussitôt des apparitions funestes. Celle-ci avait l'expression à la fois sidérée et inquiétante d'une figure des peintures noires de Goya. Je dis ça, mais un nouveau volatile diurne émet depuis peu dans le voisinage un drkttttt tout droit venu des tropiques. J'en ai fait un toucan, un cacatoès et même un reptile extraterrestre. C'est pas loin de ce qui devait se passer dans la tête des paysans apeurés du Moyen Âge, sauf que chez eux l'objet imaginaire accédait plus facilement au statut de chose réelle.

ENGUERRAND COLSON. — Et vous autres voyez votre esprit faire, c'est ça ?

CALEB MICHEL. — Oh j'en ai vu de la peinture, mais ça me faisait trop que moi-même j'en avais beaucoup à faire.

RASHNA RANVAPUTRI. — La Terre un vaisseau spatial ? Alors un bus qui parcourt inlassablement sa ligne. Imaginez une planète qui se déplacerait vraiment à l'aventure, un ciel qui changerait sans arrêt. Ce serait beau et très dangereux aussi. Mais quel peuple porterait un tel monde !

RAVI CHANDRAPUTRA. — Certains êtres vivent bien comme si le ciel était fou qui doivent à chaque instant se recréer des repères.

BOB GELDOF. — Parce que vous pensez que, même pour la majorité, un monde de repères stables est encore d'actualité ? L'a-t-il d'ailleurs jamais été ?

HOSNI MUBARAK. — Alors un autre peuple est possible, un peuple d'une extraordinaire plasticité !

ERWAN MUGABÉ. — Extraordinairement plastique et voué à la ruine.

BRUNO KREMER. — L'histoire n'est qu'une longue suite de périodes troublées. Et il y a toujours eu des utopies.

JEAN-PIERRE KALFON. — Foutez donc la paix au peuple.

LEILA MUADIB. — Certains êtres sont pour d'autres le lieu de l'utopie. Sans cela rien ne change.

JOSÉ ROMERO. — Il n'y a pas de danger que je veuille m'enraciner dans ton pays, beau pays, quand bien même y vivrais-je longtemps. Je suis un migrant du peuple des Ataves. Je suis de nulle part, même quand je pose mes valises pour longtemps, même quand je cherche à m'enraciner, les racines je les fais pousser dans l'imaginaire, je n'ai que des pays imaginaires et je sédimente, là où je vais, si je décide de rester c'est pour sédimenter, couche après couche. Le parmesan est l'or d'une terre. Il y a des gisements, des filons de parmesan, on voit les strates de parmesan friable à flanc de colline, on s'en coupe quelques copeaux pendant la varappe, pour reprendre des forces. Dans ce pays, il y a des portes inattendues qui donnent sur le rêve, sur des territoires du rêve, tissés, rapiécés sur le monde, il y en a un juste derrière chez toi, tu m'y as emmené l'autre soir, c'est parce que tu m'y as emmené qu'il est là, qu'il y sera toujours, si on suit la route au-dessus de chez toi, le treize juillet deux-mille-dix-sept, jusqu'au lieu-dit Le Replat, on débouche sur une zone du rêve, aussi intensément belle que d'autres paysages traversés dans le rêve seul, des paysages aquatiques, littoraux, criques ou bords de rivière, vasques, gours à l'eau d'une limpidité surnaturelle, où des espèces marines connues et inconnues évoluent, précises dans le verre liquide, et les fonds, les roches, les algues, un vivant qui pourrait être issu de sous la surface du corps, des fleurs de chair, vers tubulaires au panache rosé, les collines feutrées et les montagnes boisées font ça dans la lumière oblique, changeant avec la course du soleil, mais éternellement figée dans le non-temps du rêve, la lumière du soir fait ça aux montagnes boisées, un glacis sur les ombres et le vert de soleil, les ombres des nuages, elle leur fait l'aquarium à ciel ouvert, il y avait la mer là avant, on m'a dit dans les collines de la plaine cévenole le pourquoi des fossiles d'oursins, d'huîtres, d'étoiles de mer, soulevés par le pied sur le chemin, entre les buissons de cade et les chênes, ou incrustés dans la roche grise, la mer montait bien au-dessus, avant qu'elle ne se retire, il y avait une vie marine monstrueuse ici, on n'en voit que de petits fossiles, mais forcément d'autres animaux vivaient

là, quand la mer recouvrait tout, quand les collines étaient des massifs sous-marins ou quand elles n'existaient pas encore et attendaient de naître par sédimentation, dans le temps très long, encore là, sourd, dans la lumière lysergique de la zone du rêve du Replat, autour des champs tracés pour calmer l'angoisse ou dans les collines vert de gris du Saute-Loup à Cabustrel, dans la commune de Saint-Vidard-le-Preux, ce ruisseau du Saute-Loup, avec l'univers aquatique entier dans ses flaques, miniaturisé sous forme de crapauds, d'œufs de crapauds, de têtards, de gerris, de notonectes, de nêpes, de dytiques, de trichoptères, ses films de vase en suspension ou sur le fond des vasques, sur les pentes ruisselantes, du verre brisé dans l'eau de verre, le verre d'un bocal de chasse au têtard, de l'eau de verre coupante, qui fait le coup de cisaille du réel dans la pulpe du petit doigt, qui fait une languette de chair au bout du petit doigt, qui fait l'angoisse de castration sous l'eau du robinet quand l'adulte catastrophique propose de l'arracher d'un coup pour en finir avec mes sanglots, pour en finir comme un homme, en tranchant dans la viande, dans le vif du sujet, le sujet avec son madrépore à la place du cerveau, et ses requins, toute la vie du récif sous l'eau qui étouffe certains sons et en conduit d'autres, qui étouffe les aboiements du famil, qui conduit le marrant, le câlin, le joueur, les promesses du famil, les promesses que personne ne peut tenir, qui vont s'étrécissant et qu'il faut s'acharner à générer soi-même ensuite, je l'apprendrai plus tard, j'apprendrai l'angoisse plus tard, je ne veux pas d'avant-goût maintenant, je ne veux rien comprendre au vacarme des disputes, au coup de poing dans la porte, aux assiettes brisées avec de la salade au maïs, je veux dessiner des bonhommes en rage avec le short déformé par une érection, je veux dessiner au stylo feutre bleu et faire les yeux injectés de sang au stylo feutre rouge et je ne veux pas que mes dessins soient interprétés, à La Grange-de-Faust, devant mémé, je ne veux pas que mon frère me regarde en gémissant, à table avec mémé, pendant qu'il fait éjaculer le tube de mayonnaise sur la salade de thon, je ne veux pas me faire un bain de bouche parce que mémé a dit que le thon était périmé et entraîner dans cette

folie mon cousin qui porte mon deuxième prénom. Jusqu'où remonte cette généalogie? La généalogie de la peur. « Estan ahi », disait mémé, quand elle avait peur, ou pour faire peur, elle avait fait peur à ses enfants, elle s'était déguisée en sorcière avec la voisine, elle allait sous la table avec une serviette sur la tête quand il y avait un gros orage, elle priait beaucoup, « Estan ahi », « Ils sont là », je crois moi qu'elle parlait des franquistes qui risquaient de débarquer pour le pépé anarcho-syndicaliste, je crois moi qu'elle parlait de quelque chose de bien plus ancien qui avait façonné sa peur même des franquistes. Il y a peut-être un dieu, le dieu des hommes. Celui des animaux, des plantes, des pierres, des particules et des objets cosmiques est certainement autre et définitivement inaccessible aux hommes qui croient lui adresser leurs prières. Le problème avec le thon petit navire qui pratique la pêche déloyale, c'est que ça devient le diable, et je ne veux pas voir qu'il y a le diable ni qu'il y a le dieu des hommes, on n'en a jamais fini d'exterminer le dieu des hommes, les hommes se le transpirent les uns sur les autres, le petit d'homme qui grandit sans le dieu des hommes n'est pas un homme, il est les animaux, les plantes, les pierres, les particules, les objets cosmiques, il est à jamais perdu aux hommes, seuls les hommes veulent le rejoindre, parce qu'il y a là un défaut dans leur cuirasse qu'ils veulent réparer, leur cuirasse percée de jours et de nuits qu'ils ne veulent pas voir, les hommes sont veules, c'est pour ça que le dieu qui n'est pas des hommes les terrifie, c'est-à-dire les met littéralement en terre, en lune, en mars, etc. Toute la religion des hommes est bâtie sur le dieu des hommes, toutes leurs architectures à sa gloire sont de minables autocongratulations, toutes leurs prières, y compris les plus extatiques, leurs prières-limites, décorporées, dépersonnalisées, ne s'adressent qu'à eux-mêmes, ne servent, à plus ou moins long terme, qu'à édifier l'assemblée, à jeter des carcasses de parole dans le famil pour nourrir les encagés du Langage.

ANJELO PAMIR. — Tout est humain, tout ce que vous voyez, vous sentez, vous concevez. Tout est le visage humain, tout le paysage, tout ce qui est fabriqué par l'homme et tout ce qui n'a pas l'air

de l'être. Quand vous croyez plonger votre regard dans un environnement non humain, informel, abstrait, où il n'y a pas *a priori* de figure ou de traces d'une figure, eh bien vous ne faites que sonder le visage humain, l'énigme du visage humain, dans les forêts, les pylônes, les rocs, les chemins, les lignes électriques, les nuages, les déchetteries, je ne sais pas, même un zoom sur la terre, le goudron, une bactérie, une flaque, tout le temps et partout la profondeur du visage humain, l'espace, la perspective, la profondeur de champ à l'infini perdu dans le visage humain. Et cela ne signifie rien d'autre, et ce n'est nullement le signe d'une puissance supérieure, et cela n'a rien à voir avec le visage de dieu, il n'y a pas de dieu, la question ne se pose même pas, même s'il y a à, n'en pas douter un, réel en dehors des boucles autoréférentielles de TOUTE représentation humaine. Appelez-le dieu si ça vous chante, mais vous n'y mettriez pas un orteil. Et si vous persistez à mêler à tout du nom de dieu — avec dieu, sans dieu, dieu là mais pas là — c'est que vous attendez encore le passage du petit papa Noël, serait-il métaphysique, un petit papa Noël qui a grandi en vous avec l'inflation du langage, qui s'est bardé de culture et d'abstractions exaltantes, mais qui au fond n'est qu'un bricolage de plus pour tenter de trouver un sens à la vie. Du reste, je ne vaudrais pas mieux avec mon matérialisme, serait-il philosophique.

III

CHEF-LIEU DU DÉPARTEMENT

DIOSCORIDE. — C'est un mur de code qui nous sépare. Vos rhizomes ont plongé dedans. Je ne suis plus certain de qui me parle. Vous voulez me convaincre de votre vérité : l'univers est un code, le vivant même est fragmenté dans les chiffres qui défilent sur vos écrans. Vous me désignez des séquences, des groupes, ici ou là, parties de codes, parties du réel. Le réel ne peut être ainsi.

WILLIAM. — Je crois qu'on a encore une bouteille de boulaouane.

RON. — Je ne vous la fais pas, vous avez lu Milton. Nous sommes là pour la vengeance, mais le daron a déserté. Alors à quoi bon foutre la zone dans le jardin d'Éden ? Quel genre d'*hermaphrodite circoncis* peut prétendre aujourd'hui incarner les deux branquignolles de la connaissance du bien et du mal ?

RAY. — Tu noircis le tableau, Ronald.

RON. — Bronson, Ron est le diminutif de Bronson.

RON. — À quoi bon on se fatigue ? Je veux dire : je suis le fils de Jean et Jeannette Viandangrau.

GISCARD DELTEIL. — Fils de pute.

WILLIAM. — Crampe aux orteils. Temps mort.

RAY. — Qu'est-ce que tu fous, William ?

RON. — Vendanges tardives. J'ai une zone grenue sur la peau du torse, juste en dessous du plexus solaire. C'est là que sont groupés tous mes points noirs.

DIOSCORIDE. — On se fait un kebab ?

LES AUTRES. — AH AH AH AH AH AH AH AH !

RAY. — T'as vu le film avec les gros plans sur la bouche des gens qui mangent ?

WILLIAM. — Non.

DIOSCORIDE. — Au cas où : dans la tire ça sent comme si on venait de sodomiser quelqu'un.

RAY ET RON (*EN CHŒUR*). — *A mermaid not a punk — Keep dancing like a wave.*

WILLIAM. — Où que tu vas tu as le sexe où que tu suis quoi que fasses quoi que dis.

RON. — Vous croyez quoi ? Ils jouissent dark, jouissent sale, ils se purifient dans la chair, le gras, ils préfèrent la lie du vin au nectar, le café froid assaisonné de cendres est pour eux un régal, ils aiment se taper des vieux trous sans capote dans des saunas-clubs où l'on a mal nettoyé le sperme. Dans le tas d'ordures, t'as pas d'autre choix que boire le jus.

RAY. — Où est Ramon ?

LES AUTRES. — Putaaaaaaain !

DIOSCORIDE. — Dans le non-sens, t'as que deux alternatives : soit tu tires sur la nappe et les couverts restent à leur place soit tu tires et tout fout l'camp.

YVONNE HOWARD. — Bof.

RAY. — Qu'est-ce que tu fais de la bifurcation qui se crée au moment de la réduction du paquet d'onde ?

DIOSCORIDE. — Faut pas avoir fait Harvard pour se rendre compte que la physique quantique est le dernier avatar de la religiosité.

ANJELO PAMIR. — OUAIS ! OUAIS ! OUAIS !

RAY. — OUAAAAAAAAIIIIIIIIIIIS !

LÉONOR ENDORPHINI. — À première vue, je suis enfermée ici en raison d'un état soi-disant dangereux « pour moi-même et pour la société ». Mais personne n'ignore — sans oser m'en parler — qu'en réalité je parcours le monde à la recherche d'œuvres littéraires mythiques considérées comme perdues, qu'avant d'être internée, j'ai capté sur ma radio *Le Messie* de Bruno Schulz, *La Comédie* d'Aristote, les *Stratagematas* de Rabelais. Aucun éditeur n'a jamais pris au sérieux mes envois qui — quand ils n'ont pas fait l'objet de réponses types — ont été qualifiés de pastiches ou au

mieux d'habiles travaux de faussaire. Les psychiatres disent que je souffre d'hallucinations auditives chroniques et tolèrent mon activité avec condescendance parce qu'elle pourrait éventuellement permettre « d'objectiver mon trouble ». Ils n'entendent pas mon propre jargon quand je leur parle de mes capacités parapsycholittéraires.

PATRICK TOPALOFF. — Oui enfin, dans le présent opus vous réécrivez à votre manière un ouvrage bien connu des lettrés...

GRAHAM MASTERTON. — C'est pas un bouquin de mobylettes ?

QUENTIN LEIBNIZ. — Si on peine à assigner un siège physique déterminé à la conscience c'est qu'il s'agit d'un état superposé au corps ne pouvant s'expliquer seulement par lui. Pour dire bref, l'âme et le corps sont synchronisés. La plupart des maladies de la tête ou des comportements dits irrationnels proviennent d'un défaut de synchronisation momentané, intermittent ou permanent.

ANJELO PAMIR. — La *libido sciendi* n'est pas le désir d'acquérir LE Savoir, mais bien une curiosité dévorante pour sa propre vérité. Les pires s'abusent en niant que leur quête de savoir ne suit pas les seuls chemins de leurs pliures subjectives et abusent le monde en proclamant qu'ils déploient l'universel. Pour déplier l'universel, il faudrait d'abord coudre ensemble tous les mouchoirs en papier souillés des subjectivités qui le constituent. Aucun système du Savoir n'est possible, il n'y a que le patchwork. Ce qu'il importe de savoir ce n'est pas la vérité d'une idée, mais s'il fait bon vivre avec. Toute idée sur le plan de la vérité doit être traitée avec scepticisme.

HOWARD CORE. — Tu l'aimes ce fromage avec sa petite odeur de cul ?

DOMENICO SCANDELLA. — Le fromage est plein de dieux. Quand les vers apparaissent, le fromage s'incarne. Les dieux du fromage sont la vie du lait mort. La vie du fromage s'est longtemps générée de lui seul. La vie naissait spontanément de l'ordure comme de l'aliment. Le fromage et le déchet ont longtemps entretenu la confusion. Il était périlleux de discuter fromage avec le Saint-Office, de hasarder devant lui que le

pélaridon aurait été plus adéquat que le pain comme support de l'eucharistie. Une ostie de lait grasse d'où le Ver-Dieu aurait pointé la tête. Qui sait si l'ingestion du saint fromage n'a pas tenu lieu de sacrement à des paysans dont les dieux remontaient à un temps d'avant l'invasion de la vermine? Un temps où le lait battu de l'univers, en se solidifiant, donnait naissance aux choses et aux êtres. Il y a eu plusieurs fromages avant le nôtre. Les autres se sont défaits sous l'effet de l'entropie cosmique. Il y a eu du simple caillé, de la faisselle et la pâte dure dont nous habitons un état. Dans un lointain futur, notre fromage atteindra une consistance quasi minérale, si dense que les êtres pourront à peine s'y mouvoir.

LA MAMAN DE NILS OLGERSOON. — Les hommes-cafards de Serpité étaient devenus coprophages suite à leur excommunication. Désirant encore être touchés par la grâce du Christ — même si leurs calices de viande étaient corrompus par des péchés trop lourds pour en être dignes — ils assistaient discrètement aux offices et repéraient un ou deux dévots parmi ceux qui communiaient. S'ensuivait une filature qui s'achevait plus ou moins discrètement, voire dans la violence, par la récupération des saints colombins porteurs de traces du corps du Sauveur. Avalant de la merde avec les miettes de dieu, ils pensaient adoucir le sacrilège en prenant part à un miracle eucharistique tenant compte de leur condition. La règle de l'ordre des hommes-cafards de Serpité imposait des scarifications sur le visage, uniques dans les pratiques religieuses des sectes chrétiennes occidentales du seizième siècle. Une cicatrice par péché capital. Des Maasaïs ont dit plus tard : il y avait des hommes au Nord, nous les avons vus en transe. Ils étaient nos frères dans la perception sacrée du sale.

LÉONOR ENDORPHINI. — On m'a annoncé que j'allais avoir droit à une nouvelle série de séances de sismothérapie, mais je sais qu'en vérité c'est pour extraire de moi l'énergie produite par les interruptions neuronales qui créent des microfailles dans la réalité.

HOWARD CORE. — Elle entend des voix dans la chatte. C'est une vagiloque.

LÉONOR ENDORPHINI. — L'éclipse thermoclimatique s'est installée pour de bon. L'humeur des chiens contraint les infirmiers à les museler. On se tient à l'écart les uns des autres. La moindre pensée de mort est devenue suspecte. Toute musique est inaudible. Les plaies ne cicatrisent que dans des conditions particulières d'humidité.

PATRICK TOPALOFF. — La vaisselle, pas avant seize heures.

LÉONOR ENDORPHINI. — Les décharges publiques sont devenues des lieux de sociabilité privilégiés. Les symptômes sont variés, mais aucun ne se détache vraiment d'un tableau confus. Les déambulations nocturnes sont devenues une nécessité pour beaucoup. Les premières « victimes » ont d'abord pensé au jugement dernier, puis elles se sont mises à raconter des choses étranges sur des mondes lointains, à parler dans des langues inconnues, avec des sons très inhabituels.

ANJELO PAMIR. — David, il fait l'orgue aux marsouins, enfin une espèce de dauphins un peu bizarre, blanc cavernicole, avec un bec style bite en flûte traversière veineuse. Au début, c'est pour qu'ils pépient sur la cantate, sans plus, action-réaction. Mais très vite, t'en as un qui se met à coller à la partition, jusqu'à érucflûter chant et paroles avec un son à la fois nasillard et angélique.

LÉONOR ENDORPHINI. — Des aliments ont été oubliés sur la plage arrière des véhicules. Quelques oiseaux de proie ont montré des aptitudes singulières. Il a fallu aménager les arrière-boutiques. Depuis que le bourdonnement c'est accru, il n'a pas cessé une minute. Le monde a des acouphènes.

ANJELO PAMIR. — Le dauphin pane rien à s'qu'y flûte, il incarne le Christ animal. Très vite, David le prostitue dans des assemblées du renouveau charismatique. Les glossolales sont sciés. À côté de Flipper, leurs impros sonnent rance, recuites par deux millénaires de bricolage avec le péché. David se fait un max de blé. Il organise une rencontre transpécifique avec le pape. Celui du moment s'entretient une heure en privé avec la bête. D'aucuns disent qu'il la sodomisât.

DIOSCORIDE. — Anda ! Anda !

CYBÉROALDE. — Les mecs qui se rongent les envies autour des pouces c'est des branleurs.

RON. — Vous voulez pas qu'on monte une asso ça s'appelle l'asso tomate ?

FERNAND FERNANDEZ. — Attendez, le complexe militaro-industriel est déjà sur le coup. Écoutez ça :

JETTATUGRA® est une molécule encore expérimentale qui n'a été testée qu'une fois sur la population d'un village sicilien. Elle a été créée sur mesure, à la demande des autorités locales, pour cirvenir une crise de démence meurtrière collective causée d'une part par les superstitions ayant trait au mauvais œil, d'autre part par la soudaine ascension sociale d'une partie de la population suite à la création d'une marque de fromage de brebis dont la recette était inspirée du secret de fabrication ancestral d'une des familles du village. Le massacre en lui-même aurait été déclenché par la diffusion d'un spot de publicité montrant le patriarche de la famille en question en compagnie de la petite-fille de la Cicciolina. NEURAL®/les Déclencheurs Hybrides® tentent depuis des années de synthétiser une protéine semi-matérielle impliquée dans les phénomènes spirites, l'ectoplasmine®, à partir de l'hydrolysat d'épiphyse de médiums new-yorkais décédés pendant une séance. L'effet de l'ectoplasmine® sur un corps humain traversé par un afflux métapsychique trop intense est comparable au fonctionnement d'une bombe de mousse de polyuréthane : l'afflux métapsychique se trouve soudainement matérialisé, passant de l'état subtil à l'état solide en quelques secondes, en même temps que le corps-véhicule (possédé, sorcier, médium, gourou, marabout, voyant, maudit, etc.) expulse ledit ectoplasme jusqu'à l'arrêt complet de la sécrétion occulte sous la forme d'une substance entre la gaze vaporeuse et le saindoux de porc. Dans le cadre de crises d'hystérie individuelles ou collectives, JETTATUGRA® permet de neutraliser les déments en faisant rapidement obstruction à leurs mouvements. Il a par ailleurs été prouvé qu'une inversion de phase de l'ectoplasmine® irradiée permettait de matérialiser n'importe quel phénomène parapsychique n'utilisant pas le corps humain comme véhicule (fantôme, poltergeist). Outre son utilisation dans le cadre de phénomènes identifiés comme paranormaux, l'industrie et les gouvernements entrevoient dans ce nouveau produit une possibilité d'intervenir sur d'autres phénomènes mobilisant une forte énergie psychique et impliquant des comportements collectifs non concertés, comme les émeutes, révoltes et autres types de résistance spontanée. En outre, la filière médicoalimentaire du Groupe NEURAL®/Les Déclencheurs Hybrides®, GASTRAL®, travaille actuellement sur l'emploi de l'ectoplasmol®, ou Lard Immatériel®, en gastronomie/nutrition. L'analyse du résidu métapsychique a en effet montré de fortes concentrations en stases de bon cholestérol et d'antioxydants qui pourraient, nonobstant quelques effets secondaires nécessitant une préparation spécifique (communication avec l'au-delà, télékinésie, don de voyance, lévitation, vision nocturne, téléportation, pyrokinésie, corps astral, etc.) rendre de grands services aux patients atteints d'affections cardio-vasculaires. De bons résultats ont été obtenus durant les essais cliniques dans le cadre du traitement de l'artériosclérose, où l'on a remarqué que l'ectoplasmol® échangeait certains de ses caractères avec les formations grasses obstruant les vaisseaux, les transformant, ainsi que les caillots sanguins, en entités semi-existantes moins préjudiciables pour l'organisme.

Enfin, l'ectoplasmol® constitue une source de nourriture facile à produire, quasi inépuisable et (sur)naturelle, même si la fabrication du JETTATUGRA® permettant cette production nécessite une industrie lourde dont les rejets ne sont pas sans conséquences sur l'environnement, ce qui n'est pas à son tour sans effet sur la production de l'énergie psychique nécessaire à la production de Lard Immatériel (activisme écologiste, désespoir, etc.). Ce processus vital, comparable au cycle de l'eau, a été décrit et nommé Cycle Amoral de Crowley-Agueli® (CACA), en hommage au célèbre occultiste britannique et au métaphysicien-ésotériste islamique suédois, dans l'excellent ouvrage du professeur Jean Trip® *Le Lard Immatériel, essai de prospective éthéro-cholestérique sur le post-humain®*, à paraître aux éditions NEURAL®.

FOUTRACK POUINEAUD. — Eh bien, peut-être avez-vous assisté au onze septembre deux-mille-un depuis la salle télé d'une clinique psychiatrique ?

FAUTRAC PANICK. — Jamais je ne dirais une connerie pareille.

ÉMILE DOXADZEIN. — C'est ça, on apprend la nouvelle chez lez zinzins en plein gaz à tous les étages, le sang saturé de psychotropes, et tout à coup ce n'est pas comme si des millions de personnes n'avaient pas été bouleversées au même moment, on en fait un cairn du destin, une tour de Pise temporelle, un point de bascule, un rayon transcendantal avec ou sans dieu éclaire la scène, on est l' élu, ça rentre direct dans la légende personnelle, presque c'est pour bibi que Ben Laden a fait sauter les deux tours, l'écroulement du phallus occidental AH AH AH, juteux les morceaux d'éloquence ! Après on me fait parler dans son livre et hop, on a tout bon !

LÉONOR ENDORPHINI. — Ça s'agite pas mal ici. Il y en a un qui marche sans arrêt dans le couloir en faisant mine de téléphoner, suivi par un petit groupe. Il dit qu'il connaît du monde au Pentagone et à la Mairie. Quand ils ont parlé d'« invasion », je n'y ai pas cru, parce qu'on nous montrait des créatures qui avaient surtout l'air épuisées et terrifiées. Elles s'extirpaient de vaisseaux crashés, blessées, en proie à des malaises, erraient sur les routes. Et puis il y a eu ces fameux piratages télévisuels qui montraient des opérations de bébés à vif. La rumeur veut que la première zone touchée n'ait eu qu'une superficie de quelques centimètres carrés. De nombreux cas d'hygiène compulsive ont été signalés en proche banlieue. On parle d'un intérêt croissant pour les espèces protégées. Pendant quelques heures un argot spontanément

a tenu lieu de langue internationale. Émus par la justesse de ce langage, certains se sont tus à jamais. Il devient difficile d'affirmer avoir réellement vu un visage. Les flaques de boue émettent des vibrations semblables à des voix. Un peu partout on condamne des portes sans raison apparente. Des pâtes nutritives indifférenciées ont fait leur apparition dans les rayons des magasins d'alimentation, on parle tous les jours de leur fermeture prochaine et de grands changements économiques impliquant notamment la disparition de l'argent. Il faut jouer le jeu ou bien s'en prendre à quelqu'un, n'importe qui.

EMMANUEL LEROI-LADURIE. — « Née Rostopchine », c'est pas une maladie des yeux genre taré congénital ?

LÉONOR ENDORPHINI. — Au tout début les paraboles ont capté un grand vacarme, mais d'heure en heure le signal perd de sa précision. Les conceptions les plus brutales de la sexualité sont monnaie courante. La mer ondule au rythme des ondes alpha. Des milices de quartier traquent les stellaires qui s'aventurent en ville. Ceux qui parviennent à leur échapper s'enfuient dans le métro et les égouts où l'on n'ose pas les poursuivre. Quelqu'un a dit qu'ils avaient trouvé leur route grâce à ceux qui avaient fait le voyage à travers le corps et l'esprit des terriens, que les migrants transcorporels étaient les éclaireurs qui étaient à l'origine de « l'invasion », on le disait à la télé avant le blackout, il y avait des signalements : des portraits de transcorporels avec leurs malformations, leur allure semi-humaine et des portraits d'« envahisseurs », des êtres aux formes inouïes, quelquefois impossibles à filmer avec notre technologie. Enfin, je vous la fais courte.

IV

NOTIFICATION

BERGEN BALZEN. — D'un point de vue strictement évolutionniste, la vie d'artiste est une contre-adaptation, les mécanismes de la sublimation sont à proprement parler une inhibition des réflexes de survie culturellement constituée en réflexe de survie.

FERNAND FERNANDEZ DE MONTMAJOUR. — Tu vois Pepe, cette meurtrière? J'étais posté là quand j'ai vu arriver les comancheros, de Byzance venus dans leurs manteaux d'alpaga. Il faisait un froid à coller des engelures aux genoux (*rires*). Tu vois Pepe? Cette plaine rougeoyait du sang des innocents (*rires*). On n'avait plus de linceuls, on était obligés d'arracher les jupes des vieilles et les bures des moines. On se nourrissait d'un brouet de haricots un peu trop riche (*rires*). Ce qui faisait qu'on avait des vents tout le temps. Ici, tu vois, chaque garde lâchait un vent de peur chaque fois qu'il voyait une nouvelle horde de comancheros débarquer d'Arles, de Vaison-la-Romaine, de Romilly (*rires*), de Barjac et de Marvejols. C'était le temps de la vie dure, tu sais Pepe. C'était le temps où on se mettait une, deux plumes dans les cheveux, voire une coiffe tout entière si on avait abattu quelques comancheros, ou si on était parvenu au fond du plat de fayots. Quand j'en parle, quand j'en parle, il me vient la... Qu'est-ce qu'il a mon quèque? Ah, tu sais, ah, quand je suis posté à cette musaraigne (*rires*), que je regarde la plaine vide de comancheros, que j'ai un petit pot d'anchois et une pizze à côté de moi et que je me lève pour faire quelques pas au-dessus

des mâchicoulis, alors il me vient une sorte d'aspiration à la quéquette, c'est comme... tu vois je... c'est comme si on me siphonnait tout mon sperme tout d'un coup. Alors là, je me dis peut-être que je devrais lâcher ma semence dans ces champs et fertiliser ces sillons, abreuver ces sillons qui ont été ensanglantés un jour par le sang des comancheros et des braves.

TARTEMPION. — Ça leur faisait de sacrées chattes.

ANTONINE HEISENBERG. — Justement, moi ça me fait un truc à la chatte le vertige et pourtant je ne « lâche » pas de sperme.

FOLCO. — Je ne suis pas à proprement parler un débile profond. Au près de ma propre personne, je passe même le plus souvent pour un esprit remarquable — même s'il m'arrive de dire des choses comme : j'ai fait des photos, elles sont dans l'appareil. Mon rapport à l'autre est placé sous le signe de la sidération, voilà tout, ce dont un savant dosage des contacts sociaux me préserve heureusement. Par choix, parce que mon sacerdoce le réclame. Je travaille depuis des années à un autoportrait sans concession à même le moi qui fera éclater au grand jour ma géniale stupidité, une transplantation intégrale de mon être dans l'espace-langue. Je ne suis pas considéré comme dangereux. Je suis soumis à une dose d'Inhibiteur de la Fonction Poétique correspondant à une accréditation qui m'autorise à écrire du verbiage sans conséquences directes. Je me revois, affalé sur le divan, chez ma sœur, écoutant *Heaven Deconstruction* des Young Gods, complètement défoncé par les premiers effets du Traitement Universel Obligatoire. Je couvrais des carnets de textes obscurs et boursouflés et prétendais étudier la littérature. On avait montré mes cahiers au médecin représentant le Conseil de Préservation de la Mimésis (le terme désormais officiel pour réalité). Verdict : « Tu ne peux pas faire n'importe quoi mon garçon. » Et j'avais écopé d'un permis C, parmi les premiers délivrés.

JOHNNY HALLYDAY. — DIEGOOOO, LIIIIIIBRE DANS SA TÉHÉTÈTE !!!!!

FOLCO. — Tout avait commencé par un titre sur une web radio d'information :

L'UNIVERS N'EXISTE PAS

Le code source du néant était disponible depuis belle lurette dans tous les ouvrages d'art et de littérature. Un groupe de chercheurs du LHC vient de mettre en évidence de façon irréfutable...

Au début, on en avait parlé un peu plus que d'ordinaire s'agissant des découvertes scientifiques. Mais très vite l'information s'était perdue dans le bruit. Qu'est-ce que ça changeait ? On continuait de s'éprouver comme un corps conscient, avec ses points d'appui, ses déséquilibres, son plaisir, ses douleurs. Peut-être se demandait-on un peu plus par le monde ce que cela pouvait bien vouloir dire, après tout, s'éprouver comme un corps conscient. Ceux qui parlaient du Grand Architecte parlaient désormais du Grand Narrateur, évoquaient un Scénario Intelligent, quand d'autres continuaient à y voir un Grand Abruti et un Foutoir Total. On cherchait à concilier la théorie des particules élémentaires avec des objets tels que les phonèmes et autres sèmes. Les changements entraînés par la découverte vinrent graduellement et se traduisirent par des bouleversements sociétaux, davantage que par une épidémie de métaphysique. Avant déjà, les écrivains modifiaient la réalité. Et bien que pour beaucoup, parmi les littérateurs mêmes, il n'y ait rien de moins prouvé, on ne pouvait nier que le pouvoir l'avait déjà pris en considération à de nombreux moments de l'histoire. Jamais toutefois à ce niveau d'intrusion du contrôle et de la législation, faisant voisiner les excès littéraires avec les risques sanitaires et la menace terroriste. Après tout, nul besoin d'y croire pour constater que l'avènement de l'écriture avait changé le monde. La prise de conscience que le monde lui-même est écriture était en train de le changer une deuxième fois.

JEANNOT LAPIN. — Ah oui ah, l'écrituuure ! Et sans évacuer le corps, dis !

TRAFIK PIPEAUD. — Alors, c'est bien commode la littérature, non seulement ça permet de faire passer toutes ses cochonnetés grâce à des ruses poétiques, comme ça, en biais, façon matou universel — mais non, je suis agi, les images me poussent —, mais surtout

on peut mettre les signifiants dans le bon sens, comme les plumes dans la coiffe du chef indien. Et en prime on s'offre des petits persécuteurs internes, en ma personne ou d'autres, qui rectifient le tir au passage.

CANOPIÉE WATERS. — La peinture n'est pas *cosa mentale*, mais *cosa corporale*, les images que vous croyez former avec votre esprit voyagent en vérité dans votre corps et cherchent une voie pour en sortir quand ce n'est pas par votre voix ou une fonction, un effet somatique. Les images que vous retenir sont rarement celles que vous avez « voulu » faire, ou alors vous les avez voulues il y a longtemps, et elles arrivent finalement sans prévenir.

RAOUL BAJAZET. — Et si les images que vous avez voulues n'étaient pas les bonnes ?

CANONBALL CANIBAL. — Tupilak !

STICKUP D'AIRWICK. — Et le corps de l'autre ? Par quel mystère se trouve-t-il que certaines de ces images c'est l'autre qui vous en soulage en les sortant de son propre corps ? Et je ne parle pas forcément d'art, là.

ROGER PIERRE. — Par quel mystère ? Coño ! Par quel mystère vous vous croyez seul au monde oui.

DICK RIVERS. — Laquelle chaussette ? Lequel pot ? Lequel couvert ? Lequel mouchoir ? Dans lequel, quoi ? Peu ou prou les mêmes, dans la pile, le tiroir. Pots de miel identiques. Peut-être pas. Si l'on écarte la crème fraîche périmée, les flageolets transgéniques, le vin bouchonné, les substances cancérigènes diverses, à quel niveau la différence ? Peut-être dans ce pot-là l'influence néfaste, la journée gâchée. Les petits farcis, synonyme de mauvaises relations humaines les petits farcis, ceux-là. Tel pot ou tel autre ? Le souci de ses chaussettes. Lesquelles amèneront le bon, lesquelles annoncent le chaos ? Quelle serviette fera le bon repas, la conversation agréable ? La serviette du destin. Les chaussettes du karma. Les olives du changement. Comment choisir le pot contenant la bonne vie, la vie sans tracas, avec le même miel peu ou prou que dans tous les autres pots ? En tapotant le pot ? En faisant de subtiles passes au-dessus pour en sentir le bon, le mauvais ? Et s'il n'y a qu'un pot ? Qu'un tee-shirt ? Le tee-shirt

de l'accident vasculaire cérébral ? Et quand c'est le commerçant qui prend l'article ? Y a-t-il quoi dans les chaussettes ? Celles-là les chaussettes du malheur, celles de la crise d'identité. Les chaussettes dépareillées, surtout pas. Si impossible de réunir une paire, chercher des tons et des textiles approchants. Et encore, ce bricolage, où mènera-t-il ? À la journée bâtarde, médiocre, consensuelle ? Choisir, tâter, tâtonner, se fier au sens secret qui va direct aux bons anchois. Prendre le premier pot d'abord. L'emmenner vers la caisse pour bien le jauger, le choser. En évaluer le fluide. Soupeser la charge de son monde potentiel. Peut-être déclenche-t-il des images mentales ? Des atmosphères, des humeurs, des idéations ? Et le reposer ensuite pour prendre le bon pot. C'est celui-là, celui du dessous, non celui de derrière, allez celui du dessous. Comment être sûr que cette fourchette ne va pas gâcher la vie entière ? Ou un aspect de celle-ci ? Le verre de la discorde, tu y as pensé quand la soif t'est venue ? Et puis se dire : bon, basta, c'est ce pot, ces chaussettes vont bien, se concentrer, agir vite. C'est moi qui le veux, si je les veux bonnes, ces chaussettes feront le bien, seront bonnes pour moi, mes bonnes chaussettes, le bon miel dans la sauce. Bientôt oubliée la séance de divination. Revenu à lui-même l'objet. L'objet sans intention de nuire. Sans intention de quoi que ce soit. L'objet pour lui-même, sa fonctionnalité tranquille. L'objet en repos avec moi. L'essence de la journée n'est pas en attente d'actualisation dans le kilo de patates. Les patates du hasard et de la nécessité. J'ai choisi la bonne serviette, c'est simple la vie avec la serviette, la serviette me sèche, elle est bonne pour moi la serviette. Pas de lien entre la serviette et une offre d'emploi, un moment de chaleur humaine. Mais comment être sûr que cette orange, depuis longtemps digérée du reste, ne va pas un jour se retourner contre moi, une orange à retardement, une direction du destin révélant sa nature catastrophique des années après le jour où je l'ai empruntée en saisissant l'orange située dans le coin droit d'une cagette. C'est peut-être moins univoque que ça un destin. Les pots de cornichons, ne sont peut-être pas aussi manichéens que je le crois. On n'est peut-être pas fondé à juger

comme ça le monde potentiel d'un pot de cornichons, sous l'effet d'un vague pressentiment. Si tu les sens mal les cornichons c'est peut-être que ta journée battait déjà un peu de l'aile, avant les cornichons. Peut-être même as-tu décidé que ces cornichons allaient foutre la merde. Ce que tu n'acceptes pas, c'est que les cornichons sont par-delà le bien et le mal. Tu voudrais que les cornichons te procurent l'ataraxie totale. C'est complexe le tissu d'une vie. Un objet en appelle un autre. Les objets s'inscrivent dans une série d'actes. Il y a une interconnexion des objets à charge destinale. À chaque objet rencontré et saisi, l'arborescence du destin se complexifie. Il y a des passages de la tasse à l'assiette, de la cafetière à l'asperge. Les objets sont indissociables d'une série d'actes. Les actes d'un scénario plus vaste dont la logique se dérobe. Tout le monde court après les astrologues, les confidents, les psychiatres, les philosophes, d'autres après les blisters de jambon. Personne n'y comprend rien. Que des corps à nichons soient un objet d'hésitation, que ces corps à nichons prennent la forme de condiments oblongs de l'espèce des cucurbites, que dans l'orbite du cul, l'easy station, on niche des corps au ballon, que le con dit man cure les miches de l'espace aphone du cul de Kubrick, que l'obligé de l'espèce des cons blonds qui ont bite dès qu'on dit mens délaisse la faune des îles par haine, que les cubes en brique qu'habitent les mi-tromblons amish ont des mains lasses, parrainent d'obnulés DJ, que les zobs nubiles qu'on laisse pisser à fond décoorent des Nietzsche en mandala, que les mitrons épicient des mélasses, manduquent ni Daisy ni Che à ma sandale ah...

PAUL MADSEN. — Au fait, tu sais que Crombach fait aussi atelier d'écriture ?

PATRECK HÖGEMANN. — Tu sais quoi, on va lui faire le coup du loup-garou, on se pointe déguisés en loups-garous et paah, direct sur les miches ! Ou alors on s'inscrit à l'atelier d'écriture et on marque des trucs sur le pain. On arrive et on demande une pâtisserie qui n'existe pas en faisant comme si elle était très connue : « Bonjour, mettez-moi deux cyrilettes. » On demande à la charcutière si elle n'en a pas marre de sentir le cabillaud

quand elle rentre chez elle. On dit qu'on vient pour poser des prothèses aux jambons. On vient avec des sandwichs et on dit que c'est pour une grève de la faim. On se présente comme des trafiquants de viande de cheval. On vient avec des carabines à plomb et on fait comme si les baguettes c'était des pipes à la fête foraine. Tu rentres déguisé en mafioso et tu dis : « Bonjourrrr jé voudrrrais oune mérrringue. » On les prévient qu'une délégation de l'académie française de la commune de Saint-Dizier va venir incognito à l'atelier d'écriture. On dit qu'on vient de l'Université à Dormir Debout dans Toutes les Langues, je te présente, Serguei, et tu dis : « Yassprechnikov. » Ou quand la boulangère te tend le pain, tu lui demandes : « Vous aymez le rrrrrroulé ? » On les invite a un tournoi de cuisine et le jour venu on leur dit qu'en fait il s'agit d'une expérience sans jugement. On les frappe avec des saucisses. On dit à l'Hygiène qu'ils javellisent les pieds de porc. On leur explique qu'on vient faire des prélèvements dans le cadre d'une étude sur les écosystèmes en magasin d'alimentation, ou que le gouvernement a décrété qu'il fallait réintroduire une certaine espèce de morpion dans ce secteur de la ville, et là tu sors une boîte avec des lentilles sur lesquelles on a collé des pattes de moustiques. On se fait embaucher comme boulangers hyper qualifiés et le premier jour de travail on se contente de faire recuire le pain qui reste de la veille. On tient un meeting anarcho-évolutionniste dans la boutique avec un public recruté dans une maison de retraite. Tu fixes la boulangère dans les yeux et là c'est moi qui parle : « Pardon il vous a laissé un noyau de datte dans la chatte. » On s'habille en vacanciers décontract' avec des tongs tellement pourries que les pieds dépassent de partout avec des orteils qui rebiquent et se répandent odieusement jusque sous le nez de tout le monde et d'une voix de stentor je dis : « Deux paires de chaussons aux pommes ma p'tite dame. » Ou bien fringué, nœud pap' et tout, tu lui décoches : « Bonjour je m'appelle Gontran comme dans Donald, ce nom ne vous fait pas penser à des friands à la viande ? » Et là : clin d'œil très appuyé. Tu te pointes avec une burette remplie de sauce grand veneur et avec un sourire câlin tu proposes de graisser

les gonds des portes coulissantes automatiques. On leur offre des moules à brioche réalisés à partir d'empreintes de membres atteints d'éléphantiasis. On rentre en tapant l'affolo : « Partez tous, la dope est planquée dans les aumônières ! » On trucidé un sanglier qu'on ramène sur notre dos : « Matière première, livraison, hop ! » On rentre avec du shampoing dans les cheveux et de la mousse à raser sur la bobine et on dit « Patrick Topaloff » en reluquant le zgueg du charcutier, ou les nichons, ou un point vague dans l'arrière-boutique. Tu demandes à parler à la patronne et avec un air entendu tu glisses : « Vous aimez les shadocks ? » La patronne : « C'est quoi ? » Nous en chœur, avec une voix de fausset : « C'est coooooooooool ! » Ou alors, sobrement : « Deux baguettes pour Jean Pat', eunuque. » Tu te penches au-dessus du comptoir pour mater les pieds de la patronne et lui dis avec un sourire obséquieux : « Mastards les panadrodges ! » Ou tu dis... tu dis... tu dis qu'avec deux doigts humides tu es capable de dissoudre un comprimé entier de Dupe-radyne. Tu demandes deux croissants et un figatelli, normal, et quand tu passes en caisse tu dis : « On a passé un bon moment hein ? » On dit qu'on est en repérage pour une nouvelle de science-fiction qu'on doit envoyer de notre propre initiative avant la fin du mois à un fameux périodique du genre. Et là : bézef, on sort aussitôt, ou alors on prétexte une thèse sur la poésie cosmologique au seizième siècle et tu la joues drag-queen. Tu te places derrière une cliente de devant et là tu meugles : « MA MA MA JE TE PRENDS JE TE RETOURNE ! »

V

FORMULAIRE DE CONTACT

JEAN-PAUL OURY-BEAUCUZE. — Ici on fait de la bouffe bizarre, de la bouffe singularisée. Pas de menu, de plat du jour. On cuisine ce que vous voulez réellement manger. On ne prépare pas vraiment les plats, on les cherche avec vous, sans hésiter à mélanger la cuisine proprement dite et d'autres aspects de la vie à première vue très éloignés. Ça peut prendre des semaines, des mois, avant d'accrocher. Parfois, il faut aller à la montagne, se rendre à des orgies fétichistes. Le temps ne compte pas. Ce que nous faisons c'est lancer les dés. Ici prennent forme des envies telles que le yaourt aux sardines et les pâtes à la moutarde, mais aussi des fringales plus indéterminées comme la redoutable et stérile envie de « Tout en même temps », l'envie de succession ultra rapide de choses complètement différentes ou l'envie de « Je veux quelque chose ». Par « envies » vous entendez peut-être les petites peaux mortes autour de vos ongles? Nous pouvons vous les cuisiner. À toute heure du jour et de la nuit, vous trouverez des complices pour subvertir l'organisation des rituels dînatoires et leur composition. Sucrer une darne de saumon congelée à minuit? Nous verrons ce que devient ce préalable. Des bretzels écrasés trempés dans l'eau de câpres? Jouable. Mais peut-être aimeriez-vous en fait prendre des drogues, vous initier à un art martial, organiser une série de conférences sur le pot catalytique, vous renseigner sur le droit des assurances?

ROGER DALTRY. — Pure jubilation narcissique du signifiant, comme cette association de termes qui n'ont rien à voir avec les mots de la vie.

REVERAND DOGSON. — À la limite de la jouissance doloriste déguisée en compassion des catholiques.

NABOT. — Le thon, quand même, c'est formidable, comme ce champignon non comestible que je coupe là, devant toi, comme ça, parce que j'aime te montrer que j'ai un couteau, que la nature — qui est un terme inventé par la culture, je te le rappelle — m'appartient, que j'ai des terres quelque part, que j'ai la liberté d'entreprendre et de féconder moi aussi, que j'ai le droit, l'État même, d'être un nabot et d'avoir le droit et que ce sont les idéologues du SNI-FSUP qui disent qu'il n'y aura plus de thon et que les sols sont pollués, alors que tu vois, à deux pas de ma porte là, l'herbe est bien verte. On n'est pas des rebelles, merde ! Hein, t'es d'accord avec moi, faut arrêter bordel, oui t'es d'accord avec moi, tu étais de toute façon déjà d'accord avec moi, d'ailleurs est-ce que je t'en pose des questions ? Parce que tu vois moi, je sais jouir de toi, je sais jouir de chaque personne sur Terre du moment que j'ignore qui elle est et qu'elle ne moufte pas, et tous ceux que je ne comprends pas, qu'est-ce qu'ils font dans la vie ? Ils prennent des poses, leur vie c'est d'être une pose, le monde autour de moi, qui suis vrai parce que moi seul m'éprouve, est un monde poseur. C'est formidable hein le thon ? Je ne te demande pas si tu es d'accord avec moi, tu es moi. La langue ? Eh ben quoi ? Moi aussi je peux en faire des concepts. Le langage, ça sert à posséder le monde d'accord ? Je m'essuie là, tu permets ? Putain que c'est bon d'être moi ! Ce qui est bien avec toi — Tu es ouvert ? Mais noooooon — c'est que je peux faire comme chez moi, aller direct au frigo et me servir comme si ton frigo c'était moi — achète du tropico la prochaine fois, hein ? Si tu achètes du tropico, ça voudra dire que tu es socialiste, c'est bien le socialisme, c'est la liberté d'entreprendre, mais oui toi aussi tu es socialiste, tu bois du tropico, on est peinars entre socialistes, on se boit un bon tropico, on a un vrai gouvernement de gôôche, aaaahh, aaaaaaaahhh, tiens je jouis sur toi, les pauvres ? TOUS DES

POUJADISTES ! J'y étais putain à l'AG du SNIP-EFFESS-UP ! JE LES AI SOUTENUS MOI LES COMMUNISTES ! C'ÉTAIT MOI AVEC BREJNEV ! À partir de maintenant, je te tatoue la marque Tropicoco sur le front et tu m'appartiens, tu es mon vassal, si tu veux, un jour, ton indépendance, comme c'est moi qui la détiens, il faudra te confier à mon bon plaisir, en attendant je te laisse faire ceci ou cela si tu veux, moi j'ai chaud le soir sous ma couette, quand je fais le tour de mes propriétés.

RAY. — Maintenant vous finissez les packs et on y va.

RON. — Ils gravent du code dans les agneaux de Sisteron. Les agneaux de Sisteron vendus à Pâques sont tous génétiquement modifiés, des versets y sont encodés au moyen des protéines. À Pâques, plus personne ne pense à autre chose qu'à se faire péter le ventre, mais insidieusement le génome de la bible pénètre les corps.

RAY. — Il faut presser, nous devons rencontrer Lionel Bucquoy.

RON. — Le génome de la bible ne sera jamais la bible. Même la manducation scrupuleuse du texte ne vous délivrera pas son message. Il faut avoir été la bible pour la comprendre. Tout le monde n'est pas la bible. Ceux qui sont la bible ne ressemblent à aucune des représentations que l'on se fait des vrais chrétiens. Ils n'ont jamais lu la bible. Les chrétiens auxquels vous vous acharnez à vouloir ressembler n'ont pas la même chair, leur métabolisme fonctionne à contretemps du vôtre. Leur façon d'aimer leur prochain vous enverrait en hôpital psychiatrique. Parce que les vrais chrétiens sont du vrai dieu : celui qui n'est pas des hommes. Je l'ai moi aussi la foi, ma foi, qu'est-ce que vous croyez ? Mais la mienne englobe la vôtre dans un ensemble plus vaste.

WILLIAM. — Hé les gars, y'a un stock de vieilles VHS là-bas !!!

NABOT. — STP ne cherche pas à me joindre tant que tu es dans cet état. STP prends ton gentil dépresseur et reviens vers moi quand tu seras à nouveau soumis STP on n'est pas des rebelles.

FREDASSE TERRE. — Tout est parler sans le Savoir. Il ne s'agit que de capturer des visages momentanés de la vérité. Vous les tenez un temps puis il faut repartir en chasse. Vous êtes vivants. Les paroles n'ont entre elles que les rapports que l'on veut bien leur donner. Ne vous égarez pas à chercher une cohérence rance.

NABOT. — STP j'ai peur au cucu. STP va me chercher du roquefort.

STP la politesse n'est pas une preuve d'humiliation. STP la grossièreté n'est pas une preuve d'indépendance. STP confondre l'une et l'autre est une preuve de connerie. STP confondre l'une et l'autre n'est qu'une preuve d'agressivité. STP l'agressivité n'est qu'une preuve d'agressivité. STP la preuve est une preuve. STP confondre la preuve avec l'énoncé est une preuve de connerie prouvée par son assimilation précédente avec l'agressivité. STP j'ai prouvé mon droit à la fécondation, c'est la preuve que je peux édicter la morale. STP en plus pour preuve je suis vieux. STP c'est la preuve que mon sperme est encore valable. STP la preuve est une pieuvre.

OUI-OUI LE PÉDÉ. — Aujourd'hui, j'ai apporté une saucisse avec moi au boulot. Dans une des poches de mon pantalon de treillis. Une toulouse, crue. Moins facile qu'avec une strasbourg, une montbéliard ou une marteau, qui ont plus de tenue. Mais j'ai fait exprès. Pour avoir à y penser. Est-ce que ça pue ? Va-t-elle, écrasée, se répandre dans la poche, maculer de gras l'extérieur de la poche ? Ou juste suer, au fil des heures ? Aujourd'hui, c'était ça ma parade spirituelle : la saucisse, j'ai une saucisse. Je tire une jouissance particulière de ce fait, mélange d'angoisse et de rire intérieur. L'étrange canard avec une tête de patron me parle et moi j'ai une saucisse dans la poche. Je suis à deux doigts de sortir la saucisse et de lui tapoter le front avec.

SILVANA MANGANO. — Tu arrêtes de me couvrir de petits noms passe-partout, je me contrefiche du féminisme, ça me dépossède de moi-même, point barre.

VICTOR HUGO. — Ma couscoussière atomique branchée sur le deux-cent-vingt volts, mon skateboard galactique, ma peau de banane sertie d'émeraudes, ma chasserresse de gnomes priapiques qui lance des pelles à tarte...

JOACHIM HORLETAN. — Tous autant que vous êtes, vous n'avez qu'une obsession, c'est échapper au temps, c'est là l'urgence qui vous fait parler, agir, au fond ce n'est pas le motif manifeste de ces paroles ou de ces actes qui compte, leur finalité véritable n'est autre que de vous permettre, au bout, s'il y a un bout, de grappiller

un peu de temps inquantifiable, ou du moins mesurable selon vos seuls critères.

RINPOCHÉ LIPSTICK. — Le temps local subjectif ne se confond pas totalement avec le temps local de la physique. Qu'il y ait ou non des corpuscules de temps ne change rien à l'affaire. Nous faisons pour bonne part l'expérience de la temporalité selon un rythme déterminé par notre rapport à certains événements biographiques, ainsi que par la moulure particulière de notre être. Une durée. L'exemple classique : une chose nous paraît longue et difficile à accomplir, tandis qu'une fois effectuée cette chose paraît avoir été aussi légère qu'un battement de paupière. Ce qui est effectif, le battement de paupière de la tâche auparavant difficile, n'en diminue pas pour autant l'expérience de son poids imaginaire — une part non comptable dans l'économie de la physique qu'il nous faut bien, malgré tout, situer dans l'existence, les lois de la métaphysique n'étant pas moins réelles que celles de la physique. C'est une des raisons pour lesquelles la modification — en outre peu sensible dans ses débuts — du tissu temporel terrestre — compris dans celui du temps local du système solaire — est d'abord passée complètement inaperçue. Le temps local subjectif n'est, jusqu'à un certain point, pas même comptable de l'horloge cosmique. Chacun peut en faire l'expérience, mais en acquérir la conscience est une autre paire de manches. Pour cela il faut « se donner du temps », du « temps perdu », le faire en temps inutiles, gagner du temps sur l'organisation du monde. Sans organisation du monde, pas de temps à voler. Le temps volé appartient lui aussi à la réalité physique. Une physique méconnue, la physique du temps perdu, le métatemps. Alors, où va-t-il ce temps escamoté ? Jusqu'où échappe-t-il au compte du réel ?

GRANT WAZOO. — Il y a une référence littéraire de tarlouze 1900 là, hein ? Et tu ne vas pas nous la dire, histoire de bien continuer à nous enfumer, hein ?

PROKOVIEV. — J'ai séché tous les cours de littérature.

GENTIANE. — Il y a deux choses qui touchent aux limites de l'imagination : la nature de l'univers et les abîmes insondables dans

lesquels plonge celui qui se met (ou que l'on met) « hors du coup ». La grande cruauté de la chose est que personne ne voit que les clo-dos font un travail aussi vertigineux que celui des physiciens, à la différence que leur corps s'y consume beaucoup plus vite.

RAMONA ZARATHOUSTRE. — Alors c'est de ça qu'il s'agit : conspuer le Savoir entre intellos pour se donner l'air ? Et sur le dos des vrais pauvres. Pauvres de vous oui, les étudiants à vie...

ROLAND BIRCHVILLE. — La semaine dernière, je me suis trompé dans mon planning, je suis sorti du boulot une demi-heure plus tôt que prévu. J'ai devancé en le signalant l'observation qui ne pouvait manquer de m'être faite. Mon supérieur m'a alors demandé de compenser la demi-heure en question en quittant plus tard le lendemain. Mais ce temps qui a eu lieu, ce moment de mon existence qui ne se reproduira jamais à l'identique, ils ne l'ont pas récupéré. Je surveille l'heure nerveusement, avisant les demis, les quarts, les dizaines où je pourrais nicher de l'éternité.

GERTRUD FELDSPATH. — L'appartement est visité en mon absence, j'en ai maintenant la certitude. Hier, j'ai aperçu pour la première fois les êtres schizomantiques, à la limite de ma conscience, pendant que je dormais. Le sommeil ici est d'une nature différente, le sommeil ici est conscient. Les êtres schizomantiques sous leur forme charnelle visitent l'appartement. Leur action ne se limite pas à déplacer les objets en mon absence. Ils doivent les infecter avec leurs nanomachines pour qu'à mon tour je sois infecté en les saisissant, peut-être pour étendre le champ de ma conscience, pour que j'aie accès à leur monde en dormant. Je n'ai pas peur d'eux. Je perçois leur présence comme une alliée. J'ignore comment et pourquoi, mais je sais qu'ils soutiennent mon inaction. Je viens de me caler sur une station de radio en mode hertzien dont ils se servent pour diffuser des messages à mon intention. C'est magnifique. Je ne pense pas que d'autres à part moi puissent percevoir leur langue à travers le bruit parasite. Je n'en comprends pas moi-même immédiatement le sens. Mais quelque chose en moi oui.

GOLDEN SUCCULUS. — Des plantes ont poussé au bord de mon lit, le long du mur, du côté droit du lit. S'agit-il d'algues ou d'une

espèce de végétation capable de survivre dans des sols arides ? Depuis combien de temps sont-elles là ? J'ai laissé pousser des plantes dans mon appartement. La pièce est en désordre, le béton apparent. En regardant de plus près la tige oblongue des plantes, je m'aperçois qu'il s'agit en fait de cocons allongés. À l'intérieur, il y a deux sortes d'animaux : une espèce obscure, belliqueuse, caparaçonnée, que je n'identifie pas, et ses assaillantes, des guêpes, mortes, sèches, épuisées par un interminable siège.

EDWIGE STORM. — On fait de l'art parce que l'on n'adhère plus au signifiant, on ne croit plus au langage, sans autre issue que de s'y plonger jusqu'au cou. Mais l'anti-culture dominante l'a aussi compris, à la différence qu'elle spéculé sur un public qui, lui, a des chances d'avoir encore les bonbons de l'imaginaire qui collent au papier du symbole.

L'AMIRAL NELSON. — Lesdites « avant-gardes » ont été matées par les musées et ceux qui aujourd'hui pourraient légitimement en revendiquer l'héritage constituent un sous-prolétariat de l'art qui a lui-même complètement dégénéré en ne faisant que se copier lui-même.

NÉFERTITINE. — On ne peut plus, n'est-ce pas, se contenter de diaboliser le sym-bole, parce qu'en face ils font pire.

MAIL DE RELANCE À UN ACHETEUR POTENTIEL. — Je m'en branle de devenir le Monsieur Univers de l'art et de la poésie, je veux juste faire mon truc et pouvoir croûter. Je ne me vois pas non plus comme un artiste maudit, je pisse juste à la raie de l'enfoirage général. T'aimes bien la bibine, je crois ? Mais est-ce que tu connais ce poème de W.B Yeats :

*Come swish around, my pretty punk,
And keep me dancing still
That I may stay a sober man
Although I drink my fill.*

*Sobriety is a jewel
That I do much adore ;
And therefore keep me dancing
Though drunkards lie and snore.*

*O mind your feet, O mind your feet,
Keep dancing like a wave,
And under every dancer
A dead man in his grave.
No ups and downs, my pretty,
A mermaid, not a punk ;
A drunkard is a dead man,
And all dead men are drunk.*

Je ne sais pas ce que tu en penses, mais pour ma part je trouve que le niveau culturel des gens pétés de thunes a considérablement baissé. C'est où ton bled en Suisse ? Que je vienne en stop te les faire bouffer mes dessins. Allez, je te fais une ristourne pour une fresque au caca dans ton living-room, un bon sfumato di merda hein. Moi je dis : faut pas boudier son plaisir, la sadisation du plus pauvre peut être savoureuse, même quand t'as pas le sou. Ah bon sang, mais c'est bien sûr, t'es psy ! Ne pas répondre à la demande. Surtout que si ça se trouve t'es mort.

ALEXEI GUERMANTES. — Comme si une branlette pouvait résoudre le fait qu'à un moment donné la pensée se heurte à l'impossibilité d'embrasser en même temps toutes les lectures qui pourraient être faites d'une expérience.

GUSTAV MALHERBE. — Le schizonormé moyen venu décharger son compte en banque dans la dernière merde du rayon vente en gros de papier relié, il cherche la vérité et le merveilleux lui aussi, il vient plein d'espoir se faire entuber. Tout pareil que celui qui « s'achète de la philo ».

GIANNA NANINI. — Démago.

EUZÈBE WESTMINSTER. — Dans le *Daily Cosmophage* de cette semaine, dont la couverture représente une bouche en train de gober un œuf sur lequel est tracé à l'encre le dessin d'une constellation, on raconte que l'univers que nous percevons au-delà des limites de la temporalité terrestre via différents instruments d'observation appartient littéralement au passé, n'existe plus, que l'infini n'est qu'une image qui cache la véritable réalité de l'univers : au-delà il n'y a rien, passé le *Finis stellae*, le temps et l'espace s'arrêtent. Ce qui commence et finit là, nul ne peut le

concevoir ni l'atteindre. En revanche il existe une autre voie qu'il nous est donné de pratiquer sans nous éloigner du point où nous nous situons et qui n'est rien d'autre qu'une fine membrane derrière laquelle se décline l'infinité des mondes possibles.

VI

CODE AVANTAGE

PIERRE REBELLERIZOLLEZ. — Franchement, vous pensez que ça vaut encore la peine de faire des livres alors que la civilisation telle que nous la connaissons va bientôt prendre fin ? C'est pas comme si votre flash info du matin après avoir fait contracter le tuyau à purée allait durer l'éternité. Je ne dis pas cesser d'écrire, mais en finir avec les vanités du maintenant : faire des livres pour après la civilisation, ou avant !

ENGUERRAND D'ENGEANCE-ORMESSON. — Vous ne pensez pas que n'importe quel livre fera l'affaire après la civilisation ? Si on a encore le loisir de lire ?

CRÉDANCE CLAIRE-WATER. — Demain les céphalopodes ! Ode à la prochaine civilisation. Comment vous vous adresseriez à nos successeurs ?

ENGUERRAND D'ENGEANCE-ORMESSON. — En préambule, je dirais : « Chlllrp... »

PIERRE REBELLERIZOLLEZ. — Si vous n'avez jamais tenté de devenir un écrivain-monotrème, -bivalve, -coléoptère, c'est que vous ne valez pas davantage qu'un pet de lapin à travers une toile de jute, juteriez-vous à travers un chinois, un brumisateur monsieur propre, une sanisette decaux. Et c'est une métaphore seulement jusqu'au point où le branchement réel des espèces entre elles est si profond qu'il projette dans le fond du crâne des images résiduelles plus ou moins cryptiques de leur identité avec les autres vivants.

FRANÇOIS-PIERRE RÉAUSTAT. — Je fais la cuisine moi, j'écris pas des livres. Laisse-moi te montrer quelque chose. C'est le corps véritable de monsieur Jean. Là tu as les trois ganglions qui forment son cerveau. Et ce réseau d'artérioles, il va de Quimper à Constantinople. Il est tellement chargé en électricité que toute la chair autour se crevasse. Toutes ces formes flasques qui ressemblent à du mou de veau jalonnent les steppes les plus reculées du corps-royaume. Elles distillent les terribles humeurs de monsieur Jean, particulièrement les humeurs noires, qui déferlent en torrents glacés et boueux depuis les hautes fissures et prennent parfois la forme de spectres destinés à répandre la peur dans le néocortex. Dans cette région qui évoque à première vue la décharge d'un laboratoire d'ablation, monsieur Jean essaye toutes sortes de nouveaux branchements entre organes. Le corps de demain sortira de ce chaos. Les forces adverses le contraignent à d'interminables séances de procrastination, mais monsieur Jean veille. Nous avons bel et bien une intériorité, dans la mesure où, en tant que corps, nous avons un dedans et un dehors. Ce que vous voyez là, c'est de l'intériorité externe. L'intériorité de monsieur Jean, c'est du paysage. Le matin, s'il a mal aux dents, il ne va pas devant sa glace s'ausculter l'orifice, il se rend à l'agence de voyages la plus proche et réserve un aller-retour pour les Kerguelen. Monsieur Jean en profite au passage pour visiter son pancréas à Madras, sa rate à Kuala Lumpur, sa vésicule à Sydney. Je viens d'inventer cet itinéraire, mais monsieur Jean prend le bon, soyez-en sûr, aussi vrai qu'il ne va jamais chez le médecin et préfère aller lui-même sur le tes reins. Bien sûr, il y a toujours un malin qui se pointe et prétend réduire le monde avec un gadget : votre corps est seulement là monsieur, mon GPS est formel. Un PET scan confirmera les limites de votre enveloppe. En général monsieur Jean les écoute patiemment en se massant le genou à Merci-pas-les-Os, quand il ne couve pas la chaise de son interlocuteur avec un regard de mère — quelqu'un pourrait entrer et se prendre les pieds dans l'épiphyse de l'importun. Assis : nulle part où tu l'es et partout où tu ne l'es pas, la voici ta catastrophe, scribouillard. Le

jour où monsieur Jean est venu au monde, il s'est déversé tout entier par l'ouverture. Depuis, la guerre fait rage entre son corps décentralisé et les instances qui veulent l'assigner à résidence. Leurs lignes cartographiques le lacèrent pour imposer un ordre à son corpspharnaüm, l'empêcher d'irriguer ses chairritoires au-delà de leurs prétendues lignes de partage.

WINDSOR. — Vous ne jetez jamais les épluchures ? Ce plan de travail est immonde. Je vais le dire à la sous-préfecture.

FRANÇOIS-PIERRE RÉAUSTAT. — Ne vous y trompez pas, ce ne sont pas les légumes que l'on cuisine là, mais les bactéries, les staphylocoques. Il y a un dîner d'affaires ce soir.

WINDSOR. — Qu'est-ce qu'ils vous ont fait les hommes d'affaires ? Salauds de riches, hein ? En fin de compte, c'est eux qui payent pour vous.

LE CHEF CUISTOT. — Ce sont les staphylocoques, ils aiment bien s'y loger, faire leur maladie à l'aise dedans.

WINDSOR. — Entre vous et le staphylocoque, c'est vous que je choisis. Ça ne me pose aucun problème psychologique. Ça vous pose un problème psychologique ? Moi ça ne me pose pas de problème psychologique. OK ?

LE CHEF CUISTOT. — Tu ne comprends pas, c'est pour ça qu'ils viennent dîner. L'écorchure est minime, causée par le frottement de ton genou contre un rocher, sous l'eau. En fin de compte, elle forme une petite languette de chair aux bords arrondis que l'on peut soulever pour en examiner l'intérieur. L'écorchure est superficielle, vraiment rien du tout, elle saigne un peu, le filet de sang se détache rouge vif dans la lumière crue du bord de mer. La peau est à peine entamée, on peut soulever et voir le creux minuscule là où la roche a tranché dans la chair blanche, et à la base de la tranche, l'entaille d'où provient le saignement, c'est juste la surface de la couche de peau, c'est rien, mais ça peut passer, par là ça peut passer, dans les couches superficielles de peau irriguée, par de petits vaisseaux, ou en faisant pousser un îlot bactérien sous bulle, mais qui peut tôt ou tard s'infiltrer dans le système sanguin général, l'entaille rouge, c'est par là que ça peut passer. Alors tu soulèves bien la languette arrondie pour nettoyer dedans

comme tu peux, avec frénésie, comme si en fait tu voulais creuser plus profond encore, dans un autre but que celui d'enlever le petit point marron, la miette de rocher couverte de matière organique, de micro-organismes vivants, tout est d'un coup tellement vivant, infinitésimalement vivant, des bactéries marines, des bactéries anaérobies, des staphylocoques, des staphylocoques dorés, des staphylocoques déjà présents sur ta peau, des staphylocoques saisissant l'opportunité, insensibles aux antibiotiques, ton corps est soudainement plein de biotiques, de biotiques enragés, de crobiotiques, qui passent par l'entaille et infectent ton système sanguin, se multiplient dans tes veines, sécrètent des agents toxiques, attaquent les tissus, les tissus qui suppurent, qui se nécrosent, meurent, et ça s'étend à toute ta jambe, qui se putréfie et qu'il faut amputer, si le staphylocoque n'a pas déjà trouvé son chemin vers le cerveau, et là, couic, c'est l'amputation intégrale, ça y est, pendant que tu nettoies la plaie avec de l'eau douce, que tu grattes pour extirper le petit point marron, l'as-tu extirpé ou enfoncé plus profond, pour qu'il prenne racine, développe son corail, détruise tes leucocytes ?

WINDSOR. — Mille-cent-mille, les traque-vendistes, Blainezet, Chevin-Chouart. Mille-vingt et huit-dix-neuf, Ripoil-Souillon. Quatre-vingt-quinze pour cent des Chinois sont sortis de la pauvreté grâce à l'exploitation de l'homme par l'homme.

MONSIEUR JEAN. — Si les fourmis agissent ainsi, il n'y a logiquement qu'une seule explication : elles comprennent l'énoncé.

KING DUDE. — Je vois comment vous procédez : vous essayez de parler sans le temps, vous brûlez les étapes, comme manger sans mâcher, en poussant une bouchée par l'autre, vous enfournez des blocs de durée pour produire des paquets de sensations qui vous rendent présent à l'espace, de la durée pure, de la purée.

ANTHROX. — C'est ça ouais, vous voulez tous vous enfilez à la queue leu-leu.

MICHEL BALETEIROS. — Le moment d'entrer en scène approche, le matériel est à peine installé, pas le temps de faire une balance, encore moins de répéter. Hardi Tone me surprend en train de manger des burgers sans prendre la peine de mettre la viande

dans le pain : « Hé ça va commencer ! » Je me sens un peu lourd, mais faut y aller. Je sors de mon cagibi, ébloui par la lumière du dehors, pourtant crépusculaire. Qu'est-ce qu'on joue déjà ? On monte sur scène sous une huée d'applaudissements. On n'a pas de morceaux en fait. Trop tard, il faut bien faire quelque chose. Monsieur Jean sort des tranchettes de gouda et se met à en tapoter les cordes de sa guitare, produisant un friselis inquiet. Hourra, ils ont reconnu notre tube. La basse entre, roulée et hachée, comme si le bassiste venait juste de se remémorer qu'il sait jouer, mais seulement en rêve. Hart Zone improvise un solo de batterie qui s'avère être une rythmique subtilement placée. Il lève la tête avec l'air de celui qui vient de réaliser qu'il n'est pas seul. Je hurle « Arrête ! » Apparemment c'est le refrain du tube ; tout le public reprend. « Après tout souviens-toi qu'le seul danger qu'tu cours c'est l'automutilation ! » Yeah. Tous les instruments reprennent ensemble. « Yeah tu t'es cassé l'doigt d'pied ! Yeah tu t'es cassé l'doigt d'pied ! » Le deuxième morceau commence en plein milieu du premier. On se regarde tous un peu surpris que ça se produise, mais en accompagnant le mouvement. La transition ne manque pas d'intérêt. Le son est cru, rouillé, mais en même temps flotte comme une brume lardée par un crachin métallique. J'extirpe trois gousses d'ail de mon bandana et les croque sauvagement sans prendre la peine d'ôter la peau. Le titre du morceau me vient pendant le coup de fouet : *HEMOPHILIA*. Je crache un jus et improvise le premier couplet : « Suce mon sang salope, tu t'étoufferas avant que j'ai l'temps d'attraper la pince à cautériser, la pince à cautériser, la pince à cautériser. » Depuis le début du concert, Hardi Tone arpente nerveusement la scène sans parvenir à décider s'il doit jouer d'un instrument ou rejoindre les roadies en train de picoler. D'un coup, il se plante au milieu de la scène, juste derrière moi, dos au public, pendant que j'ai des yeux derrière. Quelque chose dont il ne soupçonne pas encore la nature a attiré son attention dans un recoin obscur. « Tu sais très bien que je dois dire des conneries tout haut pour trouver le fil de la vérité ! Ouais j't'emmerde ouais, ouais j't'emmerde ouais. »

Hardi Tone à quatre pattes bégaie, même si personne n'a assez d'oreille pour l'entendre. Moi je sais qu'il a trouvé, sous les hot-dogs écrasés, un pédalier spécial branché entre la table et la sono, la dérivation qui lui permettra de tordre l'ensemble des fréquences, d'attribuer un effet à la sortie guitare, à la sortie basse, à la sortie batterie, à la sortie chant, à les orties Guy la tare, hélas heurte y débarrasse, Ella sortie des ébats te rit, elle est sortie sans « tu peux lâcher la tomate dans les steaks à l'atome ! », à la sortie langue. Certaines graines doivent transiter par l'appareil digestif d'un oiseau pour être fécondes. Le langage, ça devrait être pareil, ça devrait passer par certains animaux, ça devrait perdre son humanité, sa trophumanité, dans l'appareil perceptif d'un mollusque évolué, un mollusque de référence, un mollusque-étalon pour les civilisations à venir. Je m'aperçois que la musique a cessé et que je suis en train de déballer tout ça dans un silence à la fois recueilli et tendu. C'est en train de tourner à la lecture-performance. Noir. On nous fait dégager presto. Le groupe suivant — le Ballet Contemporain Porno — se met en place. Je me repasse le concert comme le souvenir honteux d'une cuite pendant que les danseurs-hardeurs s'agitent en cadence dans des postures stéréotypées découpées au stroboscope. C'est à peu près vers ce moment-là que je me suis mis à mon compte pour enquêter sur un polygraphe de la fin du seizième siècle, Béroalde de Verville, mais en me rendant sur les lieux et en interrogeant les gens du cru, comme un limier. Paris, Orléans, Bâle, Tours. « Ouais, un gus qui se faisait appeler Béroalde, François Brouard en vérité, ça vous dit rien ? Un original, versé en alchimie, si vous voyez le genre... » Pendant ce temps les roadies commençaient à plier le matos. Le temps avait fraîchi et on portait encore tous des sandales. Je m'étais mis sur mon trente et un pour interroger la veuve d'un cheminot nommé Brouart, sans lien avéré avec la lignée Béroalde. « — Oui Madame, un ouvrage intitulé *De la physique*, dans lequel Béroalde explique comment les alchimistes avaient connaissance des nanotechnologies et s'en servaient pour remanier le monde à l'identique. — Ben ça... — L'agent gras

Madame, la reprocession lipidique de toute la matière, ni vu ni connu, sous Henri quat'. »

VII

PIÈCE JOINTE

GOLDEN SUCCULUS. — Quelle place occupe le sexe ? Trop ? Pas assez ? Un peu partout et nulle part ?

LÉON GAVREAU. — Pan ! C'est quel el calu à quel ail halali il était Pan ! C'qu'a lu il y li titi elle est tétée a l'tas d'tata elle télé Pan ! C'cult du cul lu qu'al tala les quais d'tel tel casqu ka t'Léthé Pan ! C'est c'qu'elle est l'actu sculpt lu l'act à s'calter Pan ! Sax oh c'colt skelton c'queul teul succul tant les PTT à Ouasqual ouaté Pan ! Ka sal la ka sal à hulul el ek elle la suc à talali les la caisse ul cule un cesse et s'tait Pan ! C'col la suce excelle la hutte insect azul détest la tuil à la tilit entité Pan ! Sec rest à l'huile a cupul altu ta lutte et l'thé d'total scud et tel et tel sqwé Pan ! Ça cule al ka s'annule d'Cassius Clay ksé ksé c'coup-là d'Est en Ouesthète à tartine inouitée Pan ! C'est qu'est l'ex uclu solu si qui lo ka lo et qu'è s'lait tâté l'u kux kul Pan ! C'qu'à l'hole elle suait qu'a su exa c'est qu'à la six encaisse l'asa d'séqua l'escal des esques à soc hala d'ET al tâtait Pan ! Aaah c'est qu'au loto les thèses à l'alèle el sextup index laisse aussi stu sa cata l'assist allô stup el quinsstet qu'ala sommité Pan ! Lucus al sauta l'os callot l'ensuqua loque à l'esthétique à stylite et tanné l'ellipse d'ici pité Pan ! Saut Calcutta la selle et les tulles l'accuse les et al da dan la ta telle a talula quanta et l'access kitten à la tati Littré Panss ! Os casuel instit à coss qu'sol Esther ou estar les lili d'cassoulet c'est des litres et elle titille l'entité.

MICHÈLE VOYOU. — Alors vous vous dites pansexualiste ? Encore

un grand mot pour impressionner ceux qui veulent se sentir intelligents. C'est surtout une histoire de langage, non ?

FRANÇOIS VALÉRY. — Et vous espérez trouver quoi ici, sinon les égarements de la tête et du Langage ?

JOSÉ GARCIA. — À Pratenclab, à Zerpoukiw, à Unaziwiwi, dans les plaines du Tumunjab, partout où sont les Unakikinadodos, « faire poujalb » c'est se fabriquer une maison la même chose que « poujalb » la colline ronde ou « tréfik » la même chose de courir que le renard qui file entre les herbes hautes. Mais là où les Unakikinadodos sont, il y a aussi l'Umpobayo. L'Umpobayo est en eux, l'Umpobayo les fait aussi Unakikinadodos, ils s'en méfient comme du mauvais sort, tout mauvais sort est fait d'Umpobayo, l'Umpobayo a le pouvoir de décoller les Unakikinadodos de la Terre. Pour l'Umpobayo qui fait circuler les uns dans les autres et en soi-même, il y a les rituels : on passe la main dans les cheveux, et quand on rencontre un nœud on le dénoue délicatement pour chasser l'Umpobayo en trop. Si quelqu'un fait sortir l'Umpobayo sans raison immédiatement évidente, on dépose l'Umpobayo dans un ugile et on l'enferme pour le sortir le jour de l'Arusnipapastrayo : la fête du déchaînement de l'Umpobayo, dont les Unakikinadodos sortent purgés pour le reste de l'année.

PLACIDO DOMINGO. — Vous pensiez trouver refuge dans le voisinage des impotents, avec une pitié cruelle parée d'humanisme. Être déclaré incapable vous aurait mieux arrangé que de vous frotter à la vie et aux responsabilités matérielles et morales qu'elle implique. Au fond, vous n'avez même pas le courage structurel d'être un véritable paumé.

FERBLANC FAISANDEZ. — Vous arrêtez un peu de vous entre-contester tous, qu'on en finisse avec le gâté-bagarre ?

MIREILLE DARC. — On raconte qu'un jour l'Umpobayo prit peau sous la forme d'un chat : Umpobayo-Ré. Au début, on l'enferma lui aussi. Mais petit à petit, comme on le faisait sortir de temps en temps pour lui donner à manger, Umpobayo-Ré se mêla aux Unakikinadodos. Il se mit à faire des choses pour les Unakikinadodos, des choses qui ne seraient jamais

venues aux Unakikinadodos avant. Umpobayo-Ré faisait les calculs. Et de ses calculs naquit Umpobayo-Ré-Palawi : la chose à faire calculer. La plupart des Unakikinadodos étaient tellement fascinés et occupés à calculer qu'ils ne s'aperçurent même pas qu'Umpobayo-Ré-Palawi était en train de les décoller irrémédiablement de la Terre. Mais un petit groupe avait refusé catégoriquement d'être touché par l'Umpobayo d'Umpobayo-Ré, puis par celui d'Umpobayo-Ré-Palawi. Ceux qui, depuis toujours faisaient sortir d'eux l'Unanarsi-Ompolaya, l'anti-Umpobayo, pour rester toujours proches du faire-Terre. De l'Unanarsi-Ompolaya, on tirait des radis, des bûches, de totems, des tapinambours, des rires. Jamais des ordres, des projets et des désignations du doigt. Ils étaient tous déguisés en Jacques Chirac. Les décollés n'en voulaient pas, ils se moquaient d'eux, les traitaient de balivernes, sans même voir que leur poussaient les cheveux et les nez grotesques des potentats imbéciles, mais majoritaires. Le clan Unanarsi fut banni. Ils allèrent à Ponto-Combault, en Haïti, à Makodo-Pampalave, au Tréport, où personne ne les voulut non plus, pour arriver finalement sur la montagne sèche, où, heureusement, il y avait le ciel fou et l'herbe jaune toujours battue par les vents, et la mer tout près, qu'il suffisait de regarder pour que se taise l'Umpobayo, l'Unanarsi, l'Ufekele Bapo, l'Utrassi Ponkono, l'Abalayou Benjele, le Tripok, l'Onguezondou, l'Utrafaketapo, l'Arnussajilem, l'Otatapok Zinik, l'Okrayoupelewouai, le Bastrokafindu, l'Obarkatrofens, le Frifong, le Zerpoutrik, l'Okalamou Bin Bin, l'Ouboustraye Perlitrafe, l'Akalondo Zupawa, l'Onzobelek Foutrawi, l'Ordobenjoula, l'Ubabagastropinopek, l'Ogro Zurka, l'Atrofim Balou, l'Urbozoko Pouldens, l'Agrilapastrami, l'Abrobenzor, l'Agrastafoulab, l'Ojoliparlinabass, l'Angulou Zoumpif, l'Astragut Banza, l'Akarouscaplayou, le Banzoulevem, l'Otojastro Kaglial, l'Andraskadajipomele, l'Ubrastacore Bonz, le Trampoulouyabrustakazouimizozoloyobarjanoufilkomez, l'Ubibobonoubokastoufayadabouzlin, le Jipilingogosbataka daprozimpeltahoububuziponkaraphruzikofasdatoultoul, le Vladikrostokanzatrapanouginzutataslawimbozokudurastakero

umblayofingatatgaflunotobadidoudidaprosnokitapampaglizof
idenssoubotogastouribambazabematrixfoldokerampaspraza
bombobozofundokazimiroubranpoupatrokonozimoultroufa
ktraminoutatdaloutarssinonpopokikaboulirestoucalavadrodski
purinobourbourglouiapombolopouznitatudikolorispprorostot
adalivoumaititikoslomotraduskadifouldensborbohuitriscolora
tradapoustrenzinzintrudofladubidopokalawakazotrominisse
rbutropolafakadamoudistropilenabastrafourkinipoudalawiinkz
oubarostripopovindutrastoulabakatalabakaklutorospachama
midostovisjubmunpanjalabutukikitotobastalaratustromikens
sindelpadapastroublifokamadourbenzoïtmig.

ÉJACQUES CHANCELLE. — Vous n'êtes qu'un amputé de l'érotisme.

LINE RENAUD. — Le langage, pour lui faire dire quelque chose, il faut passer sa vie à essayer de le changer en ce qu'il n'est pas. Alors à quoi bon ?

RAY. — Je ne sais pas. Tout ce que je peux te dire, c'est que ce que nous faisons là, tout ce bordel, les bagnoles, les appuis-tête, le poids mort, la nature immémoriale, l'empreinte humaine sur le paysage, nos branlettes, les coups vite faits, c'est ça la sexualité mec, point barre.

RON. — Bouge pas, je vais le dire à Tony.

RAY. — L'univers c'est la jute d'on ne sait quoi. Les pierres, les plantes, les petits animaux, les sites pétrochimiques, le système solaire, les quasars, la matière noire, les smartphones. Une fois juté, ça continue sa vie sur les muqueuses, la peau, les textiles, puis ça se barre en couille, ça se dilate, ça remue un certain temps et ça crève... Faut que je fourre mon zob quelque part (*se branle devant les herbes*). Un moment j'ai cru que quelque chose comme les catégories kantienne pouvait se traduire en images. Je voyais des champs en vue aérienne défiler dans mon sommeil. La vérité c'est qu'on est seuls dans le langage, mec.

IPANEMA THUNDERBIRD. — Elle, ce poulet. Qu'ordonnée. Saut ou que poulet. Au plutôt sel. Elle le dit que c'est le poulet. Avec son canavas. Elle est complexée, elle le dit. Elle le dit qu'il a qu'à lui cogne. Sa jupe, elle est qu'au cérébrale, avec un gros coup de pompe. C'est comme elle est en pleine que c'est elle qu'elle

s'est fait prendre des râteaux. Tous les coups dans le but, qu'elle s'est fait prendre. En lui envoyer ses propres dents. Lui mettre dans les endroits laissés vides. Tout que c'est millimétré où ça baigne ou que c'est pas trop proche. Le pauvre que ça sent, avec de l'odeur. On se dit que c'est à cinq, on s'y met à cinq, on le fait à cinq, on le fait vers ou précisément à cinq. Tu dis que c'est le nombre ou que c'est le point, pour pas être dans un brouillard. Donc on y revient par après, sur le dos. Je m'y suis mis un sur le dos, les bras sous les bras ou à croupetons sur le haut de la bosse. Je m'y tiens les cinq au complet, je la chante avant de commencer de limer. Ça ne le voit pas, pas moyen d'aller autre chose qu'au fichu. J'agrippe, ça serre au menton. On va la mettre à faire du couscous avant qu'on la vote. On a tous du pied pour piler le cul. Ça retient tout entier le faux premier des cinq, ça il le tient que c'est d'autres, il a tous fait les paludismes. S'ils ont rien dit, il et les autres la tiennent à deux, deux à deux. Pas de moyen d'aller caver, c'est celle-là. On se met tous à transpirer les serviettes. Elle a de qui tenir l'attrait, cinq à traces, complètement dépassée par ce qui lui fait selle. De part et d'autre le la droite sécante, c'est en deux et tout un, j'y ai compté le même que deux fois en regardant dans les côtés de divergence. C'est fait tout en part-vôtre. On ne sait ni si fait est de chair séparée pour les besoins du schéma ni si fait une fois et si on recommence ça le refait avec seulement l'apparence du vivant. Nous, ce bon lui qui ressert des. Le sien on lui a dit ce qu'il portait. Il l'emmenait partout le sien. C'est pas qu'il lui avait servi, il était avec du grand dix. Il avait fait en sorte de le couturer. Ce qui l'en retire de ci-devant avec des possibilités de biais et de droite. Sûr de celle-ci et tout à fait au travers. Lui qui se sont dit qu'il en pouvait, à d'autres que celui qui en pouvait, tous ceux qui purent. Y en avait de ces avec les gamins qu'on aurait dit perdus. Ceux qui font du le rien, qui se le disent ou qu'ils le disent. La une quel qui avait bien faire de ricaner au qui de s'adonner était à pour. Le tien c'est pas de tronc. Ou qui faiblit ni seulement et de qui sont. Au moindre y a pas que s'ils y sont clairs. Mais n'a hier on compte le sur une des, de s'il de se sert, à poutre faire office de cul. Toute conversation

radio visant à établir l'état mental du fondement des cellules qui le constituent, les trois groupes de cellules, chaque groupe formé de cellules divisées pas en nombre et qui ne sont en mouvement. Nous te tiennent tout autant le cul qui sommes. On assistait à la calcification des alentours, la articulation à campagne ou partout de maisons qui se pourraient boiter. On se faisait enfermer des gendarmes entre les calcanéums ou bien tout devenait le tapis de chair. C'était avec toutes les ravissantes, sur un lien de s'ordre ou nous qu'elle. Ou tout lancer au leurre dormir sur pente. La heure était devenue les l'heure. Toutefois pas résumées à des points mathématiques qui s'étaient eux d'ordre, si on le fait pas à pied. Surpiqûre sur piqûre, avec le sienne qu'elles ont ce type, lu qu'est-ce tel que plier, es-tu qui de on de. Dans sous le cap des eusse il au tracé d'à qui. Nul air apparaissait, en mode où est-ce sois-tu. Au besoin, à mettre jamais ventre. Ou en bien.

RON. — Laisse Ray, j'arriverai pas à jouir aujourd'hui.

VIII

ACCUSÉ DE RÉCEPTION

KHÉLIF SOUTINE. — Par tous les trous, par toutes les racines, par tous les pissenlits, dans tous les cimetières, raides comme des piquets, dans de gros préservatifs en bois, dans des croix, des pierres, des obélisques, toutes sortes d'artefacts plantés dans la terre, dans la terre qui grouille de vie, qui n'est jamais tout à fait inerte, dans la terre où tu n'es jamais plus tout à fait toi, où tu n'es jamais plus toi tout à fait, où tu es tout à fait plus toi, où ça continue pour toi, où ça continue sans toi, avec ce que tu as déchargé dans la terre, avec ce que tu as fait sortir de toi, avec toi que tu as expulsé entier de toi, avec toi qui est sorti de la vie et qui est tombé en plein dedans, dans la terre où grouillent les stercoraires, les bousiers, les fourmis, les larves de coléoptères, d'hyménoptères, les fourmiliers, les lombrics, les courtilières, les taupes, les crustacés.

JÉROBOAM STENTOR. — Tu vas te dilater latter le dire le dire lacté à la hâte le dit tu vas irriguer les corps caverneux du temps ses niches d'éternité tu varies tu vas rire tu vas guérir l'écho rauque à vert nœud dedans ses nichons d'éther mité ses niches ont déterminé des termites des termes innés des mythes des terres ignées au mitan tu vas miner les thermes des termes au mètre tu vas déterrer un manomètre un nain nos maîtres.

SAMANTHA HÖLDERLIN. — Dans ta main il y a un trou ouvrant sur un espace sans commune mesure avec les limites de ton enveloppe où s'étendent des récifs coralliens des récits du corps alien

peuplés d'étranges fleurs de chair et d'où provient que le christianisme a sévèrement condamné la masturbation — elle fut si criée — en retournant le pénis de l'onaniste contre lui-même sous la forme d'un clou.

ALOÏSE DUPANLOUP. — C'est une île, on est venu voir si les conditions étaient bonnes, peut-être pour y habiter. L'ennui et les rats semblent être les principaux inconvénients. Mais il y a une variété de larves d'anguille qui les mange les rats, non ?

ERICH AUERBACH. — Il ne faut pas avoir peur John, je ne suis ni un produit du centre de commande, ni une altération spontanée de ton psychisme, ni même une partie de toi.

ALOÏSE DUPANLOUP. — Ses pieds baignent dans l'eau d'une mangrove. Dans l'eau translucide des algues brunâtres. Un ballet d'organismes aquatiques qui n'ont pas leur place dans ce biotope. D'autres, inconnus, comme cet énorme cylindre cannelé, blanchâtre. Un compagnon de bain de pieds l'avertit : « Tu vas avoir un ver. »

ERICH AUERBACH. — Bonjour John, c'est ton vrai nom n'est-ce pas ? Je m'appelle Lucie.

JACQUES DUFILO. — C'est une loi, aussi implacable que celle de la gravité : quel que soit le type de transport en commun que vous empruntez, été comme hiver, il s'y trouve toujours au moins un renifleur, un ravaleur de morve qui jouit du va-et-vient des mucosités entre sa gorge et ses sinus. La pensée de se moucher, ne serait-ce que par égard pour son entourage, ne le traverse même pas, ou bien il la repousse en gourmet pervers plus ou moins conscient. C'est une loi aussi : personne ne dit rien au renifleur qui tient en otage les nerfs des personnes sensibles aux petits bruits, qui elles-mêmes voient s'exprimer dans leur passivité une certaine jouissance, tout en élaborant des fantasmes de meurtre, d'eugénisme, de solution finale. Elles aussi ravalent. Et puis, qui veut prendre sur soi la violence du geste de tendre un mouchoir à un renifleur ? De signifier à l'autre qu'il n'est qu'un morveux, au risque de s'en prendre une ?

HUGUETTE BOUCHARDEAU. — Quand c'est toi qui renifles ça va hein, Jean-Claude ?

RUGGERO RAIMONDI. — T'es sûr que tu veux le garder ce passage ?
GEORGINA DUFOIX. — Le problème c'est les autres. Si on règle le problème du psychisme, on règle le problème des autres.

ERNEST PINAULT-CHARANSSON. — Après de nombreuses années de recherches, le groupe NEURAL est enfin parvenu à mettre en évidence le principal trouble en cause dans la plupart des pathologies mentales : LE PSYCHISME. Ce fléau, ayant détruit de nombreux destins individuels et causé les égarements nationaux dont nous subissons aujourd'hui les conséquences, est connu sous d'autres noms : réflexivité, conscience, pensée, esprit, âme, etc. Chacun de ces termes recouvre des aspects particuliers dudit PSYCHISME, quoique souvent difficiles à départager, si ce n'est au moyen de pseudo-sciences discursives dont le but n'a jamais été que d'embrumer des cerveaux déjà affaiblis par leurs excédents et leurs déficits. Fort de cette découverte, le groupe NEURAL, après s'être attaqué à des affections et des symptômes de plus en plus ciblés, a décidé de remonter à la source des problèmes et, dans la perspective de l'éradication du mal, d'aider les malades à mieux vivre avec leur PSYCHISME.

FRANÇOIS FELDMAN. — Vous vous comportez comme des brutes. Vous aussi vous finirez votre vie dans un mouroir pour riches, après votre longue vie transhumaine passée à accumuler de l'argent, dans la peur des sentiments et de la parole.

EMMANUELLE LEVINA. — Les personnes qui souffrent d'une maladie sans nom et donc sans traitement souffrent doublement, car le vide du symbole contresigne la dureté et l'indifférence du réel.

GESTALT PARMENTIER. — Pour une limace je ne suis ni dieu ni l'art. Elles ne savent pas qu'elles réalisent un tableau en se déplaçant sur la toile que j'ai préparée. Moi, la toile enduite de brou de noix, ce n'est pour elles que du réel. Avantage des animaux sur nous qui prétendons donner un sens au dit réel, voire le contrôler. Bien sûr, la complexité du système nerveux des animaux varie. Il y a plus ou moins de virtualités. Cela prend des détours plus ou moins longs, il y a des dérivations sur certains circuits, un chat peut s'attaquer à des proies imaginaires. Reste que le réel résiste, dans les cosmogonies scientifiques

comme dans les cosmogonies bantoues. Les langages, les images prennent différents chemins. Tout se vaut si l'on est capable ne serait-ce que d'esquisser un déplacement dans des points de vue étrangers. C'est valable pour une peuplade amazonienne isolée comme pour les passants que vous croisez en sortant de chez vous le matin — vous avez plus de référents en commun, mais l'étrangeté demeure, elle réside dans la façon propre à chacun d'habiter des signifiants que l'on croit connaître. Sauver la planète? Hâter son trépas? S'en contrebalancer? Aucune de ces formules n'a de sens. Réjouissez-vous de toutes. Abrasée de ses forêts, de ses espèces les plus singulières, de l'espèce humaine, elle demeurera, vouée à son devenir dans un réel dont nous n'aurons jamais une idée stable. Vous trouvez le monde de plus en plus indéchiffrable, sans vérité solide dans laquelle s'ancrer durablement, vous ne savez plus qui sont les autres? Tant mieux, c'est que le monde, de manière plus ou moins élaborée, est en train de prendre conscience qu'aucune représentation du réel ne peut l'emporter. Peut-être, seulement, y a-t-il des choses qui marchent mieux POUR VOUS — ce qui n'exclut pas un peu de curiosité pour la manière dont c'est foutu chez quelques autres.

SERGE. — Où finit l'Homme? Où commence le réel?

ITZACK MALOUINES. — Hésiode, Thalès, Pythagore, Anaximène, Héraclite, Anaximandre, Zénon, Empédocle, Leucippe, Démocrite, Épicure, Platon, Aristote, nous ne sommes pas plus avancés qu'eux. Si l'humanité survit encore un temps conséquent, il y aura des découvertes qui feront apparaître les sciences actuelles comme de dérisoires prémisses.

GOTTFRIED BENN. — Je pense plutôt que lesdites sciences vont se heurter à une telle barrière — dépassées entre autres par les capacités de calcul de leurs ordinateurs et leurs dysfonctionnements — qu'elles ne connaîtront plus qu'une stagnation permanente.

JERZY BOZINSKI. — Il faudra bien alors se tourner de nouveau vers les poètes.

JOSÉE SACRÉ. — Et ta sœur, elle bat le beurre?

- WOODIE WOOD-GUTHRIE. — Pre-nez de la dro-gue.
- ELEKTRA BROOMHEAD. — Le nouveau truc des jeunes, c'est l'es-carrification. Pour deux mille euros, ils ont accès à un dortoir où on les maintient allongés pendant plusieurs mois. Ils en res-sortent avec de belles tranches de jambon paul prédault sur le cul, le dos, les jambes, qu'ils s'empressent d'aller exhiber partout où leur dépendance au regard peut être satisfaite.
- RAOUL YOSEMITE. — Ça me rappelle un politicard qui clamait partout que le vice-consul de Belgique l'avait invité à un dîner-spectacle.
- LA CAPITAINE GRANT. — Ça ou alors les parents qui choisissent les gènes de leur enfant pour qu'il naisse avec un zona chronique de façon à lui fournir quelque chose de tangible sur quoi construire sa personnalité.
- PHILIPPE MOUDJEDAÏ. — Pourquoi pas deux quiquettes sur les épaules ?
- LA CAPITAINE GRANT. — À cause du protocole de Münchhausen qui encadre rigoureusement le type de maladie que tu peux refiler à ta progéniture.
- NOANÉMIE CHOMSKY. — Je parie que les affections psychiques sont exclues.
- GEORGINA DUFOIX. — Le psychisme est en voie d'éradication.
- ALBERT EISENSTEIN. — C'est pas très logique — excusez-moi de suivre —, si le psychisme disparaît : avec quoi les enfants génétiquement modifiés pour naître avec une saloperie vont-ils construire leur personnalité ?
- IGNARE LOWYAYA. — Il y a plusieurs groupes d'intérêt sur le coup qui s'entendent plus ou moins pour retirer les marrons du feu avant que la messe soit dite. Quand un programme est rentabilisé, on passe au suivant.
- EPHRAÏM SAVATE. — La débilisation de l'espèce par l'externalisation totale des capacités du cerveau est un échec, l'espèce s'est adaptée. Une fois la rentabilité assurée dans ce domaine, on passe à la castration psychique obligatoire.
- BERNARD KOUCHNER. — Et après ?
- ELGA BRONSTEIN. — Après, tout roule : une poignée de dirigeants

gère des masses de zombies dont les corps servent à transférer des données.

GÉRARD LENORMAND. — Pour quoi faire ? Il n'y a plus d'enjeu, de résistance, de servitude volontaire, de sadisation d'êtres conscients d'être sadisés.

GASTON DEFERRE. — Les élus se font la guerre entre eux avec leurs armées de zombies.

LAURENCE CACAWÈTE. — Mais la philosophie, les livres, les penseurs, les militants, les activistes ?

JEAN RENOIR. — Pareil, rentabilité, hop, hop, rideau. Maintenant c'est le réel du Futur dans la gueule. Après l'avoir rêvé ou cauchemardé avec les penseurs gauchistes des années soixante-dix, le capitalisme vous le sert en pleine poire, et il ne vous reste plus désormais que des causes champignons sur lesquelles vous rabattre — si vous en avez encore le loisir —, des radicalités immédiatement disponibles, conçues par l'industrie pour servir de support à des pétarades de jouissances vides de toute pensée.

DEVON ALBARN. — C'est horrible.

PAUL PRÉBOIST. — Qu'est-ce que vous voulez, ils ne peuvent s'empêcher de faire du bruit avec leurs muqueuses.

IX

MOTEUR DE RECHERCHE

ZÉNON DES LAIDS. — Toute forme matérielle ne naît dans l'univers qu'injectée dans le moule de potentialités préexistantes. Rien ne sert de chercher, il suffit de remplir les espaces vacants.

LIPIDOCRATES. — Quelles que soient les complexifications successives de ses trajets dans la matière et dans la pensée, l'Homme ne fera jamais autre chose que le Scolyte Typographe qui inscrit dans le tronc des arbres le cycle de sa vie.

KONRAD LOWRENT. — L'observateur modifie le système observé, mais si tu veux te mettre dans la poche un chacal quantique, agis avec tact : ne regarde pas dans sa direction quand tu projettes vers lui une particule x .

LORETTA SWAMPROCK. — Qu'est-ce qui vous prend ?

ALGO FLASH. — Les chiffres, les nombres, ne sont pas des valeurs abstraites, ce sont des mots comme tout le reste.

MONSIEUR GOMEZ. — Les mots ne sont donc pas des valeurs abstraites, ils ont un corps, pas comme un point mathématique ?

GUY DRUT. — Vous prétendez vivre dans un monde sans vérités contre-intuitives ?

RAMSÈS MAC DONALD. — L'erreur de Michel Chevalet, c'est de mettre son lecteur dans la situation du démiurge et de présupposer du même coup qu'une conscience, même de nature supérieure, préside à la création du monde, mais là où il a bon sans le savoir c'est que si, comme je le pense pour ma part, le réel est dénué de conscience, les individus eux sont en quelque sorte les

démiurges de leur monde, mais des démiurges plus proches toutefois de celui du *Timée*, en ce qu'il y a aussi des forces qu'il ne maîtrise pas une fois lancé le devenir.

ERSKINE CALDWELL. — Ah je vois, depuis tout à l'heure vous avez envie de faire caca et vous vous retenez.

LAURENT GODET-MICHEAUD. — Je suis d'accord avec Loretta, ça vous fait bander de penser qu'un barman accomplit un geste à portée cosmogonique quand il actionne son percolateur parce qu'il a vu son père faire de même dans son enfance, mais lui s'en cogne et ne pense qu'à la recette du jour.

HORACE PADDINGTON. — Les deux pôles du mépris.

ALOÏSE DUPANLOUP. — Les araignées n'ont pas d'ailes? C'est pourtant ce dont cette mère semble vouloir convaincre sa petite fille. À moins qu'il ne s'agisse simplement d'une terreur qu'elle veut lui transmettre. L'araignée, boule marron-cafard pourvue de longues pattes filaires, se débat dans une boîte ouverte, pour échapper, en même temps, à l'emprise d'un agresseur voulant stopper sa progression et à l'action d'un insecticide pulvérisé depuis une source invisible. L'assistance voit bien qu'il suffirait de peu pour aider l'araignée à s'en sortir. Je le vois aussi : mes regards vont de la scène du drame au public, dont le voyeurisme est pour moi un spectacle aussi fascinant. Je ne fais rien moi non plus, et l'araignée meurt, terrassée par la vague chimique qui balaye avec précision son corps jusqu'au bout des pattes, qui retombent, inanimées, comme des cheveux d'ange qu'aucun influx nerveux ne sembla jamais parcourir.

ERGO DE SIÈCLE. — Je suis l'Homo lysergis, l'homme de l'acide sans retour, celui qui a broyé le grain avec son parasite.

LUCIE PRÉANTHROPE. — As-tu un moyen d'analyser ton sang discrètement pour détecter cette molécule, John?

PHILIPPE CACIQUE. — Non, pour faire ça sans procédure, il faudrait se rendre dans un taxilab du quartier rouge, et encore avec un motif valable de s'y rendre ou en utilisant un brouilleur d'ondes cérébrales, le quartier rouge est en dehors du périmètre de permission...

BAN KI MOON. — Tout a été dit ou presque, tu n'as d'autre choix que de lui ouvrir ton cœur.

NICOLETTA. — Autorisation accordée.

OZZY OSBOURNE. — En gros, vous vous en tamponnez de savoir si vos modèles sont valides et dans quel domaine de validité, à supposer même que pour vous la notion de validité ait quelque validité et que quelque chose comme un domaine de validité existe.

RALPH FIENNES. — Sont valides les productions d'un sujet dont l'autonomie par rapport audit sujet est perceptible.

LORETTA SWAMPROCK. — Vous ne pouvez pas parler comme ça. Si votre objet, comme vous avez l'air de le prétendre, est la vie, alors vous devez parler avec les mots de la vie. Soit vous vous laissez trop séduire par les possibilités d'expression qu'ouvre l'étendue de votre objet, soit votre objet est si dérisoire qu'il vous faut l'hypertrophier dans les chambres d'écho d'un amphigouri intrinsèquement égotique dont l'embolie verbale est proportionnelle à la bénignité nosologique du propos.

CALENDULA BARNES. — Vous êtes dans un train, assis dans le sens contraire de la marche. Vous voyez le paysage se déployer à partir d'un point situé derrière vous : c'est l'univers en train de naître. Racontez.

OTTAVIO FRASCATTI. — Et si on se contentait de le décrire ce paysage ?

TRUDY RICCIOTTI. — Eh bien soit, procédez.

OTTAVIO FRASCATTI. — Les broques, les broques, au lit, causent Mike... ça va trop vite.

RUGGERO RAIMONDI. — L'univers est une boule de paille de fer et d'orties, basta. Vous en savez quoi, vous, de l'univers ?

FERNAND FERNANDEZ. — C'est la rencontre d'une bouteille de gaz, de la méthode ogino et d'une boîte de sauce tomate racontée par Haroun Tazieff.

HOSNI MUBARAK. — Il y a des éléphants et le foie régule le taux de sucre dans le sang, mais je n'en sais pas plus pour l'instant.

BRUCE STRYCHNINE. — C'est un phénomène d'une banalité affligeante : un quidam abuse d'une substance quelconque et voit se dessiner une galaxie spiralée dans des flocons de purée

lyophilisée étalés sur une table. Il le raconte ensuite à tout le monde dans les soirées où il va, espérant séduire par sa conscience hors norme. Et si plus tard il fait un coma éthylique suite à l'ingestion de pastis pur, il remettra le couvert au petit déjeuner en narrant sa rencontre avec le trou noir tapi au centre de la voie lactée. Quelques décennies plus tôt, il aurait parlé de son corps astral. Bref, le menu fretin de la pseudo-spiritualité des tocards.

WALLID TCHEKHOV. — Je ne sais pas moi, si un curé vous disait que l'être c'est ce qui se passe d'une action extérieure pour sa réalisation, vous en concluriez quoi ?

JEREMIAH JOHNSON. — Que c'est un gros athée.

MADAME GASCAR. — Faux, que l'être qui est sa propre cause — ce qui peut revenir à dire dieu — enveloppe tous les accidents de la matière qui forment le monde.

EDNA GRANBERGER. — Alors c'est un curé borderline.

LOUISON BAUBET. — Au bas mot un panthéiste.

JACQUES MÉDECIN. — Obama obama life, goes on, yeah !

KATARINA GZABO. — Ou un agnocchistique.

CLAUDE BARZOTTI. — HEU HEU HEU !

BUSTA RHYMES. — La nature née des accidents issus de la cause première se souvient de l'être qui se suffit à lui-même. L'activité humaine qui laisse une place à ce qui ne dépend pas seulement de sa main se rapproche du principe de l'être.

JACQUES MÉDECIN. — La lalalalife goes on.

SALIF KEITA. — Jemanfoutistes ! Idolâtres de l'entropie !

PAULA OSTERBERG. — Et les implications éthiques, savoir laisser être dans la société des autres ?

FERNAND FERNANDEZ. — Efficience : zéro. Rapport de productivité : nul.

JACKIE BROWN. — Où nous trouvons-nous ?

HUMMUNGUS. — Un endroit merveilleux : la panne générale des services, des biens et des personnes. Venez que je vous présente. Hurlumen Dü, l'homme qui met si longtemps à digérer que tout le monde l'appelle Girafe.

CONNIE WALTERS. — Boa ?

JEAN-CLAUDE ANEISEM. — Girafe.

TALULA CAMEMBERT. — Il s'agirait de savoir si vous vivez dans un monde avec un début, un big bang, un instant T, ou un monde sans origine, alternative d'où découlerait la façon dont vous vous définissez comme sujet dans son rapport à l'autre, qu'il soit humain, animal, végétal ou minéral.

AMADOU GERSCHWIN. — Dans un monde avec un début, vous êtes plus ou moins consciemment porté à vous conformer à l'enchaînement d'effets qui découlent de la cause première, tandis que dans un monde sans début vous êtes libre d'inventer.

ANNE CLEPTOME. — Arrêtez-moi cette merde !

ZOÉ BRIGADOON. — Il n'est question que de croire avoir une origine cause de certains effets ou de croire n'avoir point d'origine et être libre d'inventer toutes sortes de causes selon les situations.

Dans les deux cas, on ne sait rien.

BELLA. — Vous préparez hypokhâgne ?

GASTON FLOSS. — Hypocagagne.

BRUNO TAVERNAC. — Je parlais en peintre sans peinture, pinpin au milieu des petits aspirants profs qui me faisaient la leçon, ils sont devenus profs...

EZECHIEL BAROUIN. — Pauvre bichou.

JETHRO GOLDWYN-MEYER. — C'est arrivé à mon beau-frère le truc de la purée, il est astrophobe le pauvre, et il n'a jamais pris d'acide. Un jour, par mégarde, il a renversé un paquet de mousseline ouvert sur le bar de la cuisine américaine et les flocons se sont organisés en cosmos sous son regard anxieux. Il y a vu une spirale alors qu'il n'en avait pas dessiné. Aussitôt, il s'est précipité pour nettoyer la table et dans le même élan faire le ménage dans toute la cuisine, puis dans le salon, la chambre. Chaque fois que l'éponge ou le chiffon rencontrait des points de crasse incrustés, il ne pouvait réprimer un moment de stupeur durant lequel les points prenaient l'allure d'une constellation, qu'il effaçait aussitôt qu'il parvenait à reprendre le dessus. Après plusieurs heures de ménage compulsif, l'appartement s'est mis à dégager une étrange lisibilité des lignes et des formes qui lui ont encore évoqué des représentations de l'univers. Il est sorti

aussitôt, claquant la porte dont il a fermé tous les verrous. Sans but précis, trivial, comme « deux packs de lait, des cotons-tiges, passer devant le cinéma pour voir les films à l'affiche », la seule vision de la rue lui a donné le vertige, comme si elle était prise dans des formes d'univers finis emboîtés les uns dans les autres à l'infini. Il a décidé de prendre un bus pour vérifier que la ville d'à côté était bien à côté, pas si loin que ça, le temps de lire un ou deux articles dans un gratuit oublié sur une banquette. Mais : la nuit à travers les vitres, la danse des éclairages urbains, des phares de voiture, des veilleuses de l'usine à la sortie de la ville, la campagne invisible, remplacée par le noir hostile et indifférent des espaces infinis percés par quelques lueurs distantes. Il s'est blotti sous son siège et a cherché à se remémorer de vieilles comptines. Là, replié sur lui-même, dans l'intimité de son corps, il a eu la vision des atomes qui le constituent, les distances qui les séparent, l'immensité ramenée à cette échelle, le macrocosme lui-même comme un point infinitésimal dans un corps plus vaste, etc. La comptine qu'il se remémorait s'enroulait elle-même comme une double hélice d'ADN dont il visualisait presque chaque protéine, et dans chaque protéine, le maillage d'atomes. L'angoisse l'a submergé et il a sorti son fort-da électronique pour prendre une dose de réalité reconstituée. Moins nocive, pensait-il. Sur CLITTER, il a lu :

POLLUTION GLOBALE DU CHAMP : RÉDUCTION DU PLAISIR SEXUEL, ALIMENTAIRE, SOCIAL, DE LA PSYCHOLOGIE, À DES PHÉNOMÈNES PHYSICO-CHIMIQUES MESURABLES, DE L'EXPÉRIENCE À UNE ÉVALUATION.

SUPPOSITOIRES DE MICRO-DURÉE
EN VENTE LIBRE

STOPPEZ NET, DESCENDEZ EN MARCHÉ, PROVOQUEZ LA PANNE GÉNÉRALE, N'ATTENDEZ PAS QUE LA FIN DU MONDE SOIT PASSÉE POUR ÉPROUVER LE SOULAGEMENT AMBIGU DES SURVIVANTS.

Il n'y a rien compris. Il est descendu à l'arrêt suivant, nulle part. C'était déjà le petit matin. Il a erré un moment entre la route déserte et le fossé. Une aurore boréale a soudainement explosé, hypertrophiant les teintes de l'aube en un abcès d'une splendeur insupportable. Ça voulait dire irréversible, plus jamais. Et ça s'étirait à n'en plus finir. « C'est donc ça l'apocalypse, un spectacle de pyrotechnie céleste beau à pleurer sa mère. Merde alors. » Il a rebroussé chemin et a entrepris de rentrer à pied. « J'ai tout mon temps maintenant. Si j'ai peur peut-être qu'il suffit que je me masturbe. »

PATRECK FOUINO. — « Micro durée », mhm ? Cette phase-là du process Alvaro a déjà été dépassée sans que personne ne le remarque vraiment. Pastilles, paillettes oui, les paillettes de pomme de terre ont été dissoutes, tout se fond dans une purée où tout est équidistant de tout, même si on peut discerner encore — avec peine — quelques grumeaux. Une aurore boréale cataclysmique ? Je vous souhaite d'être seulement en mesure de la percevoir.

X

MAILLE ESCUELLE

STÉPHANE AUDRAN. — Le scolyte est une langue très ancienne, bien plus ancienne que les langues humaines. Elle a son écriture dès l'origine, puisque celle-ci est consubstantielle à la forme de vie qui l'emploie. Les humains auraient pu s'en inspirer, comme ils l'ont fait en Chine avec les craquelures de carapaces de tortues passées au feu, mais il faut croire que leur vanité les a portés à ne pas se reconnaître dans les œuvres d'une espèce nuisible. Le scolyte comporte de nombreux dialectes et graphies correspondant aux différentes espèces de scolytins, parmi lesquels on peut citer l'*Alniphagus Aspericollis*, le *Bostrychus Capucinus*, le *Conophthorus Resinosae*, le *Dryocœtes Betulae*, l'*Hylesinus Californicus*, l'*Hylurgopinus Rufipes*, l'*Hypothenemus Hampei*, l'*Ips Cembrae*, l'*Ips Typographus*, l'*Ips Sexdentatus*, le *Myelophilus Piniperda*, le *Phlœosinus Canadensis*, le *Pityogenes Chalcographus*, le *Pityokteines Curvidens*, le *Ruguloscolytus Amygdali*, le *Ruguloscolytus Rugulosus*, le *Scolytus Mali*, le *Scolytus Multistriatus*, le *Scolytus Rugulosus*, le *Scolytus Scolytus*, le *Tomicus Piniperda*, le *Trypodendron Lineatum*, le *Xyleborus Dispar*, le *Xyleborus Saxeseni*, le *Xylosandrus Germanu*, l'*Euwallacea Fornicatus*. Chaque type scolyte transcrit le cycle de vie de plusieurs individus. Chaque type raconte ce cycle avec des variations qui les rendent uniques bien que reconnaissables comme étant le fait de telle ou telle espèce. La gravure de chaque type s'accompagne de sa réalisation

sonore (grésillements, bourdonnements). Ces signes bien sûr ne forment pas une écriture au sens où nous l'entendons couramment. Mais ils nous regardent, ils nous regardent l'écriture. Ils regardent ce qui dans nos écritures humaines ne réduit pas le langage à la communication. Ils ont à voir avec un autre de ses aspects tout aussi importants, voire davantage : son versant interne, celui qui place l'être face au mystère d'être articulé par des signes. De ce point de vue, je considère que l'écriture humaine est semblable à l'écriture scolyte. C'est le point de vue qui reconnaît dans les traces d'humain non pas des significations, mais littéralement des sens, le sens des trajets que réalisent les humains entre les différents points chauds de leur existence. L'écriture scolyte était là bien avant que la notion d'écriture existe. Quand l'humanité aura disparu, l'écriture humaine et l'écriture scolyte seront exactement sur le même plan.

MAGNUS XYLOPHRÊNE. — Et le point de vue de l'arbre ? Vous êtes allée à Johnannesburg récemment ?

JEAN BOIN. — J'avais un ami qui hurlait de douleur s'il venait à croiser des bûcherons en train de débiter du bois de frêne.

ALFRED BOULANGER. — Si même les forêts pensent, où va-t-on ?

RENÉ. — Tout droit.

WINDSOR. — Faut zenifier, sinon on finit tous sous prozac.

JOSEPH ANTIMOINE. — Ça vous pose un problème psychologique les traitements psychoactifs ?

WINDSOR. — Je ne ferai jamais castrer mon chat.

JOSEPH ANTIMOINE. — Ah, dans ce cas...

SAM SHEPARD. — Le langage n'est pas vraiment réel, n'est-ce pas ?

LADISLAS DE OYOS. — Du point de vue d'une comète non, aurait-elle arraché un lambeau du soleil pour donner naissance à la Terre.

GUIMAUVE D'OCKHAM. — Les comètes existent seulement parce que le langage existe. Vos points de vue non humains sont de pures vues de l'esprit.

SCOT ÉROGÈNE. — « Au commencement était le Réel » n'engendrerait que le comble d'une religion du Verbe.

JEAN RENO. — L'écriture scolyte n'est pas plus destinée au regard humain que les lignes de Nazca, pourtant tracées par des hommes. Dans les deux cas, le point de vue du lecteur est à imaginer.

MARGUERITE DURAS. — Aujourd'hui, il n'y a pas de place pour les écrivains scolytes, ceux qui comptent avec un temps à la fois court et millénaire pour écrire un livre. Ceux qui sont publiés, les véritables nuisibles, les vrais ravageurs de forêts, écrivent à flux tendu pour marquer des places en utilisant les bons signifiants, dans une histoire littéraire qui se résume désormais à de la publicité.

JEAN-LUC GODARD. — Les éditeurs qui parlent des livres de leur catalogue comme des précipités d'histoire de la langue ne se sont jamais posé la question de la langue qu'il faudrait inventer pour qu'elle soit porteuse de ladite histoire, voire préhistoire. Ils donnent le change en parlant le langage de leur niche. « Donne-moi quelque chose », c'est leur ligne éditoriale. Leur défense ? Que le scolyte ou l'arachnéen sont des postures que se donnent des auteurs pour se rehausser dans leur propre estime, ce qui les définit bien entendu eux-mêmes.

RAINER MARIA FASSBINDER. — Les renonçants se sont faits épiciers.

ZABOU BREITMAN. — Oui, d'ailleurs l'avènement de la médiocrité ne se voit pas seulement chez les artistes, mais aussi dans le pululement et la promotion de ces métiers autrefois entièrement dévoués à eux, des cohortes fanfaronnantes de curateurs-artistes, éditeurs-artistes, libraires-artistes, médiateurs-artistes, etc. dont le statut même — ou la pathologie, c'est pareil — implique non pas l'amour de l'art et des artistes, mais leur déconstruction totale en tant que fétiches — aaah l'objet-livre —, leur négation dans la jouissance de l'autre.

ZOE SUTHERLAND. — Ta jouissance machin du monde l'art, c'est pas ce qui se pratique depuis des millénaires sur le dos des femmes ?

ROBERT REDFORD. — Dans les deux cas ils ont peur, non ?

ISADORA DUNCAN. — Peut-être que la médiocrité et le pullulement des artistes en sont eux-mêmes la cause, trop de place pour se hisser ?

DAVID COPPERFIELD. — J'en sais rien moi s'il s'agit d'eau chaude ou de soupe à l'ail.

RATÉOU DOU PROUVENÇO. — Moi mon travail est voué à la démolition de l'ego des artistes moi c'est mon travail de me distinguer de la distinction mon ego à moi de mon travail d'artiste est mieux que l'ego des autres c'est pourquoi je produis des œuvres délibérément médiocres parce que moi ma médiocrité chérie vaut mieux que le génie de l'ego des autres.

ZORA LAROUSSE. — Tout se veau marengo, hein ?

WINDSOR. — Tu sais, je vais te dire moi : qu'importe le projet pourvu qu'il soit financé.

TOSCAN DU PLANTIER. — Euwallacea Fornicatus !

STEWART GRANGER. — Y en a ils jettent le lait périmé, mais en fait si tu attends juste ce qu'il faut, ça te fait un fromage direct.

NASSER. — J'ai déjà croisé des bienheureux en parole dont les échanges ne se réduisent pas à des transferts d'information. Ils sont comme le rouge-gorge quand il chante parce que ça lui fait plaisir.

GÉRARD MAJAX. — Les autres aussi, je veux dire ceux qui n'écrivent pas, ils marquent des places avec des signifiants qui leur confèrent un rang dans l'échelle de valeurs d'un groupe donné. Vous faites chier avec vos écrivains.

ANATOLE BRANDT. — Conjurer le réel qui nous attend tous n'est pas le monopole de l'art et des artistes. À peu près tout ce que vous entreprenez, en bien ou en mal, en très grand ou en très petit, pour vous-même ou pour l'autre, va dans ce sens. C'est une magie très ordinaire, pratiquée par tout le monde depuis toujours, une magie en un certain sens temporairement — temporairement même — efficiente.

PATRICK HERNANDEZ. — Ma mère elle dit pas « sa femme de ménage », elle dit « c'est pas une domestique c'est une relation », les autres ils se croient plus intelligents parce qu'ils ont fait des études au lieu de faire femme de ménage et qu'ils ont mis leurs

enfants dans l'ascenseur social qui s'est bloqué pour eux à un moyen étage tout en professant sur fond de passé gauchisant la supériorité de l'homme occidental.

PATRICK PRÉJEAN. — La faiblesse majeure de l'art occidental, symptomatique de l'évolution de la pensée occidentale en général, c'est de s'être éloigné peu à peu de tous les autres aspects de l'existence dont il ne constituait pas une activité à part, jusqu'à prétendre y retourner aujourd'hui, avec un cynisme ou une naïveté également affligeants, par des œuvrettes qui ne font qu'illustrer des discours promotionnels.

PEPA BELLACHICHI. — Ça va, on a compris.

HARRY BELAFONTE. — Passé le Moyen Âge, l'art ne consiste plus qu'en séduction, c'est-à-dire en injonction à désirer davantage, et quand ce n'est pas le cas, il est le fait de touchants solitaires qui ont échoué à être des peuplades.

MIRIAM MAKEBA. — Ceux qui sont touchés par le sentiment d'être une peuplade sont condamnés à nourrir mélancoliquement ce sentiment en eux-mêmes. Les expressions de ce sentiment contrarié par l'extérieur leur valent différents noms, dont la fonction est d'empêcher la peuplade, ses rites, ses mythes, son organisation sociale, de s'étendre hors d'eux. Le plus courant est « névrose ». Songez à toutes ces peuplades tuées dans l'œuf !

VARICE FOIRE-TRÉTAULT. — On ne peut pas avoir une vraie conversation scientifique ?

SERGEÏ STUMPF. — Pour essayer de nous piquer nos meufs, Mûsieur la rigueur éthique ?

KAZIMIR MALÉVITCH. — Les casseurs, les systématiciens, les m'sieurs jaitouvujaitoucompris, hop hop du balai, vous employez trop de violence à cacher l'ignorance fondamentale que vous partagez avec tout le monde.

GENUINE GAERSTACKER. — Moi par exemple j'adore l'art et les artistes parce que ça permet de s'adonner à fond au jugement. Et puis ils sont si fragiles, si dépendants du regard de l'autre, surtout les petits artistes en train de se démener pour éclore...

GUILLEMINOT PORCHESTER. — De toute façon, la civilisation occidentale est entrée dans la phase jugement dernier. Tout

va y passer par le menu. Le péché a le nom des déviances de toutes natures et on en invente de nouvelles au besoin. Et pour que le jugement soit dernier et total, il faut que tout un chacun soit en position de l'exercer, par la mise en réseau de toutes les jugeotes. Seul dieu voit tout, juge tout, est immortel, a tous les sexes, est complètement distinct de l'animal. Seul dieu tient le grand registre de la vie. Nous, on est des êtres humains, OK ? C'est le grand paranoïaque, là-haut, qui peut dire : à telle date vous avez dit ça. Tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, nous le disons et nous le faisons dans un contexte, dans un présent, pas devant l'éternité. Même la loi n'est pas éternelle. Dieu est une partie de notre tête dont il faut constamment travailler à se séparer.

JACQUES MARTIN. — La fin de la civilisation, c'est une affaire d'années maintenant, et tout le monde veut l'annoncer, comme moi ici, pour au moins en retirer quelque chose à court terme.

GÉRARD ALLOIN. — Attends un peu voir si tu peux pas l'enquiller par-derrrière.

WINDSOR. — Le nouveau truc des empêcheurs de jouir c'est que l'homme blanc occidental pollue parce qu'il fait trop de gosses, qu'ils aillent voir en Inde !

LEMMY KILMINSTER. — Si l'homme blanc occidental est selon vous un tel phare dans la pensée, n'est-il pas le mieux placé pour y réfléchir à deux fois avant de faire des gosses ?

HELMUT NEWTON. — Qu'elle crève l'espèce, d'Occident ou d'ailleurs, si elle n'est pas capable d'être humaine.

KARIM ABDUL JABBAR. — En somme pour être « humaine », vous demandez à l'espèce d'être autre chose que ce qu'elle est déjà, c'est-à-dire humaine ?

FANNY ARDANT. — Ça vous pose un problème psychologique ?

MICHEL SERRAULT. — Vous voulez dire par exemple qu'avec le transhumanisme l'humanité ne fait que suivre sa ligne d'erre loin de ce que vous entendez par une humanité élevée au cube ?

HELMUT NEWTON. — Je dis : lâchez-nous la grappe !

LEILA ROTHERBERG. — Pensez à un objet, un animal, une plante, une personne. Ils étaient présents au premier moment de

l'univers, sous une autre forme. Décrivez le maximum de stades intermédiaire entre cette époque et maintenant.

ANITA ECKBERG. — Allez allez, ça va, on vous aime.

LEILA ROTHERBERG. — Prenez une feuille de papier A4. C'est l'espace-temps. Roulez-la en boule : c'est un modèle en 3D de l'univers. Dépliez-la et mettez-la bien à plat : c'est une carte de l'univers. Chaque zone définie par une pliure est une région spécifique de l'espace-temps. Choisissez-en une et surlignez-en le contour. Décrivez ce qui la compose.

HARRY HOUDINI. — Oh ça va, je comprends très bien de quoi vous voulez parler, mais vous me fatiguez avec vos modélisations. Moi je recherche le plaisir du sensible, dans les activités triviales comme dans celles dont l'utilité immédiate est moins évidente, dans l'art et aussi dans le langage, j'aime retrouver ce plaisir du sensible dans l'écriture, quand les êtres et les choses elles-mêmes semblent être présentes dans un texte et quand les choix de langue adhèrent plus au palais qu'à l'occiput.

MYLÈNE DEMONGEOT. — Le plaisir du sensible, c'est typiquement un truc de cérébral, ça vous fait défaut, mais vous continuez à ne le chercher qu'à travers les livres. Parce que le monde oui, jusqu'à la crasse, mais recréé surtout, hein ?

JEAN-RENÉ VALETTE. — Désolé, mais quand je me branle et que je n'ai pas d'essuie-tout à portée de main, je pioche une boule de papier machine dans la corbeille et je me soulage dedans. Je veux bien lire les présocratiques, *L'Éthique*, *La Monadologie* et *Procès et Réalité*, mais si vous m'en trouvez une traduction en langue triviale.

WALLACE. — En Oregon, des otaries trop humaines sont euthanasiées pour préserver l'humanité.

EDGAR BANQUETTE. — Parler sans le Savoir, où trouve-t-on ça encore ?

ZOE MCFERRIN. — Dans le gai savoir des anciens, dans les bonnes pages de la science-fiction, dans les mots d'enfant, dans les légendes des peuplades, chez les grands amoureux, quand nous parlons des animaux.

MARLÈNE JOBERT. — MAIS PARTOUT DUCON ! PERSONNE NE SAIT DE QUOI IL CAUSE !

TOBIN GASLAV. — Votre « parler sans le Savoir » là, c'est d'une parole nue qu'il s'agirait. Or ça n'existe pas. Si peu, si mal ou si inconsciemment que l'on parle, c'est toujours depuis un quelconque savoir. À mon avis si vous vous entêtez c'est que vous voulez parler d'autre chose que parler.

ACHILLE NDRANGHETA. — Et parler depuis un savoir que vous ignoreriez savoir ?

JULIEN ROBERTS. — Ah oui comme ouyouyou ayaya ça me fait tout drôle à la kikounette.

BERTRAND ENCAGNANE. — Aujourd'hui, chacun se croit dépositaire de la vérité à partir du moment où il dispose des moyens de la diffuser.

KEVAN PERLEDEBRETAGNE. — Ouais, j'ai lu ça sur *Kronikritik*.

KRASPEC BOULA. — Parler sans le Savoir n'est pas parole d'ignorant.

ANDRÉ MINVIELLE. — N'est papa ?

KRASPEC BOULA. — Celui qui parle avec le Savoir croit savoir, ou plutôt s'autorise d'un savoir, celui qui parle sans le Savoir est libre de parler de tout ce qui lui chante parce qu'il se sait ignorant, sait l'ignorance commune à tous, c'est un musicien et il écoute en mélomane toute parole qui sait se délester du désir ou de la charge d'être le véhicule de l'autorité en s'en délectant. Dans mon univers, Stephen Hawking n'en sait pas plus qu'Épicure ou Platon, à chaque époque il y a un certain horizon du connaissable, les hommes sont portés à connaître tel ou tel objet, de telle ou telle manière, selon les déterminations du monde dans lequel ils naissent. Il y a eu, dit-on, un horizon préscientifique, aujourd'hui l'horizon est scientifique, quel sera-t-il demain ?

FRANÇOIS DAGOGNET. — L'horizon amnésique ?

JEAN-PASCAL TRIBOULET. — C'est ça, poussez bien fort pour produire vos plus belles esquichades d'entendement : elles se réduisent toutes à d'ennuyeux clichés, parce que la mise à disposition dans un temps fragmenté d'absolument tous les points de vue, les pires, les meilleurs, les plus dignes d'intérêt

comme les plus insignifiants, met tout sur le même plan — tout ce qui se dit partout et d'apparemment divers, se dit maintenant à propos de l'unique signifié qui prend toute la place : un cul-de-jatte sans tronc qui gigote et qui bave. Ce qui se formule aujourd'hui de vraiment original, c'est ce qui se formule vraiment en dehors, sans autres dispositifs d'observation que les corps en présence — c'est faux, les corps sont désormais tous des marionnettes de l'interface —, serait-ce même la plus sombre inanité, serait-ce même aussi un cliché, parce que cela se produit à l'air libre, que l'on peut en palper l'ambiance, dans un temps donné — analyser tous les tenants et aboutissants socio technologiques d'une merdouille postée sur FLAXTOCOM est le travail d'une vie —, je ne sais pas moi, comme déclarer tout de go « ABRACARAMBAR ! » à la caissière de son épicerie préférée ou simplement lui demander si « ça gaze ? » — impossible, c'est pris pour le hurlement d'un spectre dans un roman gothique.

ÉDITH CRESSON. — C'est un bon concept. T'as encore trouvé une combine pour couper l'herbe sous le pied de ceux qui voudraient dégraisser tes mariolades pseudo-philosophiques.

XI

HAMEÇONNAGE

DELGADO. — J'ai entendu dire que tu t'intéressais au cosmos, que tu avais eu des visions, que tu avais donc fait état à d'autres de tes visions, peut-être même leur as tu simplement dit que tu avais eu des visions, ces autres t'ont qualifié de « perché », ils ont en outre dit que tu avais une forte réticence à tenir ton propre enfant dans tes bras, comme s'il s'agissait d'un corps radicalement étranger, ou en tout cas destiné à n'être porté que dans des bras de femme, dans les bras de ton épouse, à qui tu l'as refile comme un paquet piégé. Je ne te connais pas, mais je crois que, d'après ce que j'ai entendu dire de toi, je peux cerner un type, peut-être, certainement, très différent de ton existence propre, à coup sûr plus complexe. J'ai lu aussi que tu te situais toi-même à l'avant-garde de la création artistique et d'autres on-dit ont laissé entendre ta nature de mâle méditerranéen machiste, comme si la Méditerranée n'avait que ce genre de nature culturelle à offrir. Peut-être que tu as vu dans ton origine « méditerranéenne » l'autorisation de te voir comme un être médi-tatif, alors qu'en réalité cette posture ne fait que recouvrir un fond rustre d'où elle tire son carburant et vers lequel elle retourne son excédent de jus libidinal. Pour le dire autrement, les motifs cosmiques déclenchent les contractions de ton conduit à purée aussi bien que ta brutalité masculinâtre envers les femmes. Tu n'as pas l'air d'un errant qui médite, au contraire tu sembles très bien savoir imposer ton désir aux autres avec la

caution de millénaires de domination masculine, tout en leur signifiant ton statut d'être à part qui a la tête dans les sphères. Dis-moi alors : tu t'intéresses au cosmos, cela veut dire que tu aimes penser au cosmos, parler du cosmos, lire des livres sur le cosmos, ou que tu as la conscience pratique de la place de ton être dans celui-ci et par rapport aux autres êtres qui y vivent ?

COLIN POWELL. — Je m'étonne, je m'étonne, je m'étonne, de cette profusion de magazines sur les trous noirs, la physique quantique, qui voisinent sur les rayonnages avec ceux consacrés à la religion, à dieu, et qui s'hybrident aussi, dieu et la science, etc., et toujours rien sur le trufuldudunadazabar.

MILLIAN DE LA RETELLE. — Mettons, tu fais un riz. Simple. Une courgette coupée en dés, quelques lamelles de poivron rouge, paprika, safran. Tu salives à la perspective de ce riz. Seulement voilà, en chemin tu fais un détour loin du plat, loin de l'appétit. Tu fabriques un bon riz avec une expérience aux antipodes d'un bon riz. Une expérience qui suit, en creux dirait-on, les mêmes voies. Ce riz, tu l'as attendu toute la journée. Tu as très faim et peut-être quelque chose en plus de la faim, une nervosité qui se niche dans les organes de l'appétence, de la manducation, de la réplétion. Tu dois manger tout de suite, en urgence. Seul hic, hormis les ingrédients que tu utilises pour le riz, il ne reste pas vraiment de quoi te contenter : moutarde à l'ancienne, fond de confiture, feuilles de salade macérées de la veille. Mais peut-être, aussi, un ingrédient que tu n'as pas encore utilisé pour le riz et dont tu pourrais détourner une partie pour la consommer immédiatement : un cube de bouillon de pot-au-feu. Un concentré de saveurs roboratives et peut-être, la solution à ton urgence. Tu prends le cube de bouillon de pot-au-feu dans le bol où tu as prévu de le diluer avant de le verser dans la poêle. Tu en croques un bout. C'est excessivement salé, mais les saveurs qui se développent te font saliver à la limite du supportable. Il t'en faut un entier. Tu fouilles dans le paquet et merveille, il en reste un. Tu le déballes et l'enfourmes goulûment. Le sel te fait l'effet d'un coup de poing à l'estomac, que tu as vide, excepté deux cuillerées de confiture, trois de

moutarde à l'ancienne, quelques feuilles de salade macérées et plusieurs litres de café qui n'arrangent rien l'affaire. Tu es sonné, tu t'assois, tu poses la cigarette que tu avais l'intention de fumer pendant la cuisson du riz. Le riz crépite dans la poêle, t'appelle. Tu dois te concentrer sur les préparatifs culinaires. Dans un état second, tu dilues le cube de bouillon restant et tu le verses sur le riz. Tu touilles. Ta vue se voile. Une explosion de salive causée cette fois par le dégoût envahit ta bouche. Tu dis calmement : « Je vais gerber. » Te voilà accroupi dans les toilettes qui jouxtent la cuisine, en posture de contrition face au bénitier. Tu pousses un peu le premier jet, les autres viennent tout seuls. Les couleurs défilent. Malgré le choc, une partie de toi demeure analytique. Pendant toute l'opération, tu t'amuses à identifier ce que charrient les différentes vagues de suc gastrique, les exgrédients. Étrangement, l'expulsion semble se conformer à rebours à l'ordre des prises alimentaires qui l'ont précédée, remontant jusqu'aux cafés du matin. Un instant, tu te vois au centre d'un tourbillon où les différentes gerbes s'étirent comme les lambeaux distordus d'une vision en anamorphose. Tu cherches l'angle de vue selon lequel la moutarde, la confiture, les feuilles de salade, le café, le bouillon cube formeraient un plat cohérent. Ton riz peut-être. Au centre du mealström, le plaisir commence à refluer. Tu es parvenu à isoler, à immobiliser, à articuler un faisceau de gerbes dans le déferlement du monde. Tu reviens, différent, à la préparation de ton repas. Tu te laves les mains, la bouche, tu touilles le riz, tu ajoutes un peu d'eau mécaniquement. Devant les aliments mêlés dans la poêle, des analogies avec l'événement tout frais se forment que tu préfères tenir à distance. Ce riz, de quoi s'agit-il maintenant ? Qu'est-ce qui lie — hormis la sauce safranée — les ingrédients entre eux ? Ce n'est plus l'appétit, les soins gourmands. Tu pourrais aussi bien gâcher du plâtre. Peu après, tu dis à quelqu'un qui te demande comment tu vas : « Je viens de gerber, j'ai croqué un bouillon cube. » Cela sonne, à juste titre, stupide. Ces mots sont trop peu pour dire ton voyage : tu reviens de l'envers du riz, de l'envers de la cuisine. Ton corps vient de subir le choc

— impliquant un changement de l'atmosphère, de la lumière, de la tonalité affective — lié au passage brutal d'un monde à l'autre, où le même système d'objets se met soudainement à signifier autre chose. Avec cette conscience te vient le re-goût. Tu songes à te ravitailler, à te re vit tailler, te retailler le vit, à travailler. Tu vois le riz de nouveau, le repas à venir. Le riz pour te recomposer de ton passage à l'envers.

BIGNONE DE TRIAS. — Tu y es là ? On n'est pas à Ibiza, mais dans la cuisine borgne d'un trois fenêtres marseillais.

THIBAUDE DE MERSMAEKER. — Ça va les avant-gardistes auto-proclamés à la force de leurs biceps de rugbymen toulousains qui se croient à une initiation chez les Taharumaras devant le sound-system de Tricatel Beach Machine.

ONDINE DE WATTÉ-WATCHER. — Je veux dire, « cosmos », c'est le mot qui te sied le mieux pour dire « moi » entre deux verres de rioja avec tes potes plutôt branchés bagnoles, full contact, armes à feu et fellations ?

GASTONNE DEWAERE. — Pourquoi les brutes n'auraient pas accès au vertige ontologique ? Qui êtes-vous pour décréter la forme adéquate du questionnement sur l'être ?

AXELLE ERRATCEUR. — Ne fais pas la vaisselle avec autre chose que l'intention de faire la vaisselle, ne charge pas la vaisselle, pour ton bien, ou ne fais pas la vaisselle, lave-toi, sans charger non plus, surtout ne fais pas la vaisselle contre, ne te bats pas avec le plat à gratin comme avec un personnage conceptuel qui te fait de l'ombre, hostile, un juge, et auquel l'autre ne peut se réduire, se réduire à de la vaisselle, ne te bats pas avec la vaisselle, sinon très vite les objets se chargent d'autre chose, ni mémoire, ni valeur affective, ni valeur marchande, les objets se chargent d'une vie propre.

LUDWIG SKINNER. — Te voilà à nouveau, souillon, je sens d'ici les zones de ton corps que tu as négligées. Je déduis cela de ton score.

LUCIE PREGO ANTUNES. — Mon corps est une machine au service de l'Économie Libidinale et de L'État Comportemental.

ROBERT DE SAINT-MARTIN-D'HÈRES. — Quand quelqu'un fait le non-choix de laisser la vaisselle s'encumuler, il laisse une chance,

selon la nature et la provenance des déchets d'aliments, à un nouvel écosystème de se développer, à de nouvelles espèces d'apparaître, à des mutations inouïes de se produire, à des croisements inattendus d'avoir lieu, ne te bats donc pas contre le lave-aisselle, les enjeux sont ailleurs, dans l'ailleurs de la vaisselle, toutes les formes de vie qui se développent dans la vaisselle oubliée ne sont pas nocives pour l'homme, certaines même, si on savait les déguster, pourraient constituer un apport non négligeable à la faune et à la flore intestinales.

BERGSON. — Je vous le dis tout net, vous n'arriverez à rien de cette manière. Chez un cobaye humain, la mesure d'un temps métabolique proche de celui d'un animal ne prouvera jamais qu'un saut réel a eu lieu d'un monde à l'autre. La stase hypnotique suffirait amplement. Seule l'étude méticuleuse des images rapportées par les sujets après l'expérience est susceptible d'apporter de l'eau à notre moulin.

ARCHIBALD LEARY. — Trop long, trop laborieux. Nos bienfaiteurs pourraient perdre patience.

BERGSON. — Je n'ai pas accepté cette charge pour fournir matière à conversation dans vos salons. L'exercice requiert une implication spirituelle du sujet.

ARCHIBALD LEARY. — Si je puis me permettre, la prise de drogue induit des états limites propices à ce genre d'implication.

BERGSON (*EN APARTÉ*). — La nuit n'est pas la fin de la journée. La nuit est à part. Elle enveloppe les individus. La nuit, je me ressource davantage dans la solitude du sommeil que dans le sommeil lui-même. C'est pour une raison similaire que nous pouvons prendre plaisir à regarder un chat. L'étrangeté de l'animal le sépare. En savourant l'impression de confort que dégage un chat, nous imaginons le déplacement de notre point de vue dans sa solitude au milieu des hommes. Mais la tique ? Quel est le point d'entrée pour la tique ? Les chuchotis et le bruit ambiant diminuent. Un silence aveugle s'épanouit lentement. Un point est en attente de se confondre avec un autre. Le point est le monde tout entier. Une région de ce monde irradie une puissance qui attire irrésistiblement le point. Le monde qui est le point tend à se

replier sur lui-même pour faire se toucher la région en attente et la région en puissance. Une mince frange, où les objets encore aperçus depuis le point fuient à très grande vitesse, palpite aux bords de la tache de silence qui gagne en force, comme si l'os du monde fini craquait brutalement tout en laissant supputer une hémorragie d'éternité. Et sans regarder si loin : les humains, les autres, l'étrangeté de la solitude de l'autre dont le discours ne nous dit rien ?

ARCHIBALD LEARY. — L'expérience va débiter, Président.

BERGSON. — Stop. Nul n'a idée de la performance que l'autre accomplit quand il parle à son semblable, de l'effort qu'il fait pour s'arracher à sa nuit. Nous le percevons comme accompli, délimité par ce qu'il énonce, alors que pareillement à nous-mêmes, il se découvre au fil de son présent.

TIMOTY LILLY. — Sauf le respect dû à votre immense travail Président, il faut votre tournure d'esprit pour que de telles choses prennent consistance dans une vie. (*En aparté*) : Ou être sérieusement mal en point.

BERGSON. — Foutaises... Un jour vos semblables feront figurer le sens dans leurs tableaux cliniques. Montrez-moi le cobaye à la tique. Où se trouve la tique ?

TIMOTHY LILLY. — Au plafond bien entendu.

BERGSON. — Rassurez-moi, quelque dispositif l'empêche de se positionner juste au-dessus de la couchette ? Un contact direct gênerait l'expérience. Pourquoi n'avez-vous pas songé à faire une légère entorse au protocole en plaçant dans la cellule un autre animal à sang chaud ?

NEWTON PANCRACE. — Gosh ! Vous avez raison Président, le mécanisme d'identification trans-spécifique risque de transformer le sujet humain en vampire de soi-même !

TIMOTHY LILLY. — Quel inconvénient voyez-vous à cela, gentlemen ? De plus, l'introduction d'un autre animal dans la cellule pourrait aboutir à une hybridation psychique qui troublerait la lecture des résultats.

BERGSON. — Je vous retourne alors la question, Lilly : quel inconvénient voyez-vous à cela ? Vous connaissez mes réserves quant au

choix de cet hôpital comme cadre de l'expérience. L'observation en milieu naturel, où tous les êtres sont naturellement anastomosés et les milieux emboîtés les uns dans les autres, serait plus juste que cette métapsychique d'éprouvette qui constitue à mon sens davantage une mise en scène destinée à régaler la bonne société.

ARCHIBALD LEARY. — Le zoo de Londres était prêt à nous accueillir, mais vous vous êtes opposé à la proposition !

BERGSON. — L'esprit n'est pas un zoo.

TIMOTHY LILLY. — Imaginez le coût d'une telle opération concernant l'orang-outan, l'iguane, la tortue de mer et la seiche !

BERGSON. — Considérez les dépenses somptuaires de votre aristocratie.

ARCHIBALD LEARY. — Vous délirez, Bergson !

BERGSON. — Comment ça se passe du côté du cobaye au bonobo ?

ARCHIBALD LEARY. — Ils ont un rapport sexuel depuis dix minutes, mais les assistants sont sur le point de les séparer.

BERGSON. — Vous êtes fou ! Laissez-les baiser, nom d'une pipe ! C'est peut-être notre seule chance. La métapsychique n'est pas l'ordre moral !

LEARY (*À LILLY EN APARTÉ*). — Le vieux va mal. Vous avez les sédatifs pour macaque ?

LILLY. — Laissons-le mater et tombons-lui dessus en pleines vapeurs.

BERGSON. — Làà, oui, làà...

XII

COOCKIE

ALBALADEJO. — Après plusieurs années de polytoxicomanie ordinaire, j'ai fini par comprendre que les drogues conventionnelles, celles de l'ancien monde comme les nouvelles substances, n'avaient plus rien à offrir à un type comme moi. Avant de rencontrer le LSDV, j'étais une larve. Maintenant, ma vie se divise en deux : larve le plus clair de mon temps, et papillon la nuit. Le LSDV induit des hallucinations stables, différentes chez chaque sujet. Au bout d'un certain nombre de prises, les hallucinations deviennent réelles. Moi je me transforme en lépidoptère flamboyant. Les motifs sur mes ailes sont eux-mêmes hallucinatoires et provoquent chez ceux qui les regardent des troubles optiques dérangeants.

PATRICK LE GROS. — Ça se crée ici le psychisme, n'est-ce pas ?

ALBALADEJO. — Quand la psychanalyse était légale, différentes formes de psychisme coexistaient, les psychanalystes tentaient d'offrir un refuge à celles battues en brèche par la société, ils les transcodaient dans une langue acceptable, même s'agissant de l'irréductiblement inacceptable.

PATRICK LE GROS. — Ça fait un peu « rôle civilisateur de la psychanalyse »...

ALBALADEJO. — Ce que je veux dire, c'est que même pour celui qui soutient qu'il n'y a pas d'intériorité, il y a un pays, une contrée, un monde... Il y a des mondes sans intériorité et des mondes avec, et d'autres sortes de mondes encore... sans convoquer les univers

parallèles de la physique, le monde des esprits, ou plutôt si, avec ceux-là aussi, des hommes qui vivent avec ces idées-là... au fond on s'en tamponne qu'il y ait ou non de l'intériorité, des univers parallèles ou un seul univers, dieu, rien, tout. Ce qu'il faut savoir c'est qu'il y a des mondes possibles ici même dans nos vies et qu'il ne s'agit pas non plus de dire, partant de ce constat, que tout se vaut... C'est ce que le LSDV m'a appris, l'expérience du LSDV dit cela : les idées sont bien réelles.

MARC LAVOINE. — Dans le délire du sujet, vous êtes le docteur Muscaritos, taxidermiste en chef de l'asile, vous transformez les malades en zombies-spécimen bourrés d'étoupe. Tout le personnel appartient à cette catégorie et forme une armée de marionnettes manipulées par le dieu Pan lui-même, ainsi qu'un certain nombre d'aliénés passés par vos mains expertes. Il se targue de pouvoir faire la différence en un coup d'œil, et quand nous l'interrogeons sur la façon dont il procède, il nous répond avec mépris, comme si nous posions une question de pure forme : les cicatrices.

ALAIN DUCRUET. — Les burritos sont des sortes de crêpes fourrées si je ne m'abuse ? À l'image de ces spécimens qui préoccupent le sujet et de la menace qui pèse sur lui.

MARC LAVOINE. — Brillant, professeur. Quel traitement envisagez-vous ?

ALAIN DUCRUET. — Eh bien, veillez à ce qu'il ait toujours un broc de largactyl à portée de main pour étancher sa soif.

PIERRE DE LAFOLIE. — Le champ doit rester ouvert, c'est tout ce qu'il y a à défendre, et c'est le plus compliqué.

JANINE MALOUIN. — Aaah tu vas te régaler avec la pizza !

BOUGLIONE. — Dans ma rue, je sais qu'à certaines heures on rencontre des lapins-chiens.

ALBALADEJO. — Ce que font les artistes, les écrivains et ceux qui jouissent de leurs productions, n'a rien à voir avec l'intéressant, les belles formes, le traitement de telle ou telle question. L'art est comme une dispute dont on ne saisit pas l'objet, mais dont on peut constater l'effet sur les corps. À vrai dire, aujourd'hui, il n'y a plus que des commu-niquants et des « œuvres » qui se

réduisent à un énoncé échangeable. Écoutez-les parler financièrement, partenariat, diffusion, contournement du problème, protocole, et fuir par l'ironie toute conversation qui prendrait le problème de front, toute fraîcheur, tout premier degré. Nous sommes tous devenus des papillons. Mon hallucination concrète est un symptôme de l'époque. Je suis en train de lire *Critique de la raison communicante*, de Michel Spréfic, un livre qui date d'il y a une vingtaine d'années, ça se trouve encore des trucs comme ça, sous forme de livre papier même, et on continue à en écrire, ça se télécharge aussi, ils s'en foutent complètement, plus besoin d'interdire, j'ai vu une séquence neurovid soi-disant anti-communication qui était de bout en bout un pur produit de la communication, ils peuvent garnir la carcasse avec n'importe quelle farce à partir du moment où la carcasse est suffisamment lubrifiée pour enfileur l'anus le plus retors. La communication elle-même est en train de disparaître, elle aura bientôt achevé sa partie : rendre toute information inepte en allant au-delà des capacités d'assimilation et d'inscription dans une pensée, et convaincre tout le monde qu'il est nécessaire d'avoir les organes génitaux et le cortex connectés vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur le marché, faire en sorte que les petits pensent la même chose que les capos et au-dessus les gros enculés et au-dessus des gros enculés les grands enculés, « L'art est au-delà du langage : nous vous offrons l'art, il suffit de vous neuronecter. »

GASTON CHAISSAC. — Le vampire n'a pas de maladie sociale. Après votre fin du monde, la bibliothèque existera encore. Le vampire a depuis longtemps délaissé la société de ses semblables. Sa soif de sang s'est déplacée vers d'autres objets. Auprès de lui aucun familier, aucun serviteur, nul besoin de l'extension d'une créature. Le livre est une fenêtre sur les autres débarrassée des pulsations parasites du sang dans les carotides. Nulle pulsation propre à lui-même ne vient non plus le troubler, car dans son temps métabolique, le sang ne fait qu'un tour par vingt-quatre heures. Un charme dérobe sa demeure à l'attention des hommes et de ses pareils. L'existence obscure du vampire ressemble au paradis. Au fil des siècles, le vampire a constitué la bibliothèque. Des

livres ont disparu partout dans le monde. D'autres, jamais portés à la connaissance du public, sont passés du côté occulte de l'occulte. Le vampire s'est retiré de la vie vampirique pour en rédiger l'histoire. Quand des chasseurs font une descente dans la tanière de congénères immatures ou imprudents, le vampire sort et la documente. Mais la majorité de ses sorties sont consacrées aux bouquinistes, qui ne voient de lui que la main qui leur tend la monnaie et ne gardent de la transaction même qu'un souvenir vague apparenté au rêve. Le vampire est un animal qui a rencontré la lecture. Le seul plaisir, avec le tabac, qu'il a emprunté aux humains. Le vampire ne voit pas l'utilité de faire des convertis. Il assure lui-même sa succession de siècle en siècle. Quand un siècle se termine, il rompt l'abstinence pour se livrer à une orgie de sang qui réinitialise sa soif d'apprendre — une filière médicale envoûtée le pourvoit largement. Le vampire est le seul être qui se tient dans la zone aveugle de dieu, car il s'est soustrait à l'attention de tout observateur. Reste sa propre conscience, tissée du regard des observateurs qu'il a intériorisés. L'étude consistant à crever les yeux desdits observateurs, ou à les perdre dans la crypte de son alphabet, la resserre la plus obscure de son âme. Plus rarement, il va au milieu des foules pour écouter comment chez chacun le signifiant glisse ou accroche. Il se rend indifféremment dans les églises, les sex shops, les magasins de bricolage, les lectures de poésie. Le vampire ne dédaigne pas un bon rire, du moment qu'il n'a pas à le partager dans la corporalité d'une effusion.

DJIBRILL SISSÉ. — C'est la mort ton truc de vampire.

JOHN AUERBACH. — Le style, la forme : ya basta ! Certes il y en a chez Woolf, mais changez le point de vue : elle n'a pas attendu Uexküll pour franchir le cap et appliquer à l'être humain la théorie du milieu, l'umwelt — dont elle se fiche du reste — qui stipule que le milieu d'un animal est formé par les êtres et les choses qui ont une signification pour lui, en y ajoutant un niveau supplémentaire que l'on pourrait appeler metawelt, formé par les idées avec lesquelles les humains vivent dans leur milieu. Quant à Lacan et son réel, personnifié, objectivé de telle ou telle manière par le travail de l'imaginaire et du fantasme, pas la peine d'en lire

une ligne ou de faire vingt ans d'analyse, dans *Mrs Dalloway* on y est direct. On peut très bien se passer de lire de la théorie et chercher le Savoir chez quelqu'un comme Virginia Woolf, pourvu que l'on ait une tournure d'esprit à la Montaigne ou à la Béralde : faire entrer le Savoir dans un système ordonné contredit le flux de la vie dans lequel il se produit, et en dehors duquel il perd son sens, voire devient irrespirable.

ZOE SUTHERLAND. — Tu crois parler à qui et pour qui, avec tes tournures d'esprit à la machin chose et à la truc machin ? Et les tournures d'esprit à la Albert Pratel ? À la Mireille Mouzin ? Alla napolitana ? Alla boscaiola ? Alla cacciatora ? Alla marinara ? Alla mozzarella ? Alla Pancetta ? Alla papalina ? Alla peperonata ? Alla toscana ? Alla crema di carciofi ? Alla puttanesca ? Alla siracusana ? Tu lis quelques pages de Virginia et non seulement tu as tout mieux compris qu'elle, mais aussi tu as tout compris des femmes et tu es un grand féministe, alors que t'as que des trucs de mec de chiottes de cul dans la tête ! Puisque tu en es à brandir des concepts excluants comme umchaispasquoi, eh bien je pense que ta discursivité et ton intellectualisme te portent à désirer ou à croire désirer des objets du monde qui n'ont aucune signification réelle pour toi. Tu confonds intellectualisme et intelligence, va fan culo !

ARMAN. — Jean-Pierre Vinac, phallus hurlant de ses mille verges abolies, étoile effondrée sur feu sa gravité, jouisseur sombre d'un espace-temps nommé Déréliction, pochard des sueurs froides, scripteur au gode débandé, vient de produire un nouvel opus confondant d'obscénité, *Thanateros and Co.*, une auscultation sans concession d'un être-là voué dès la naissance à n'être plus là. Il reçoit aussitôt le Goncourt des Glottes, l'approbation humide et fébrile de centaines de bonhommes. Des lauriers comme des gargouillis tout à la fois inquiets et voluptueux. Druuna Vollenstein publie au même moment *Concours de bites*, un ouvrage très auscultant, très érotogène et très sans concessions. Les mêmes, dont la glotte a pulsé sur le rythme de leur pied battant la mesure de l'obsession, sans l'avoir lue, la marquent immédiatement — quand ils ne l'ignorent pas

simplement — du sceau de leur petite puissance dérangée dans son train-train. Avis définitif qui se passe de toute glose, de tout usage dispendieux de leur merveilleux discernement, leur discernement « qui sait », auquel « on ne la fait pas ». « C'est d'une complaisance éhontée », disent-ils, et rien d'autre, sauf peut-être une moue qui vient comme la deuxième lame d'un rasoir gillette interdire toute possibilité de questionnement, d'échange réel. Alors qu'ils pourraient franchement dire, avec exactement la même expression consternée, la même lippe écoeurée : « Mais enfin, c'est une femme ! » Pourquoi se sont-ils arrêtés sur le seuil, ces grands lecteurs, ces ciseleurs d'avis, ces artisans méticuleux du jugement ? Ils auraient pu entrer, ils auraient pu se sentir en terrain connu, malgré une composition du sol un peu différente. Ils auraient pu lire Druuna Vollenstein dans la foulée de Jean-Pierre Vinac, archiprêtre des gonades émasculées du paradis perdu et jetées dans le monde. Que leur a-t-il manqué ? Pas grand-chose : le fil d'Ariane de leur petite puissance, qui doit dépasser de leurs livres chéris, approuvés d'avance, dans lesquels ils ont vu sans le savoir l'empreinte du signifiant, des livres-signifiant — mais on pourrait dire aussi des motos-signifiant, des guitares-signifiant, des équipes-de-foot-signifiant, des hommes-politiques-signifiant, des calendriers-des-pompiers-signifiant, des bébés-signifiant même — dont ils peuvent brandir les noms sans d'ailleurs s'expliquer davantage à leur propos que sur leurs jugements pingres à l'encontre d'untel ou d'unetelle. Non. L'autre la fera, l'explication. De l'autre on peut capter la puissance. C'est plus simple. Si on est un peu malin, c'est ça qu'on fait. Ils ont compris ça très vite les orfèvres de la critique portative. Quand ils ont entraperçu la forêt effrayante de tout le reste, de tous les autres agencements, ils ont aussitôt adopté cette attitude, sa structure s'est enfouie si profondément en eux qu'ils la considèrent d'une objectivité certaine. Ils ont la certitude, en lieu et place d'une nécessité intérieure bien trop éprouvante ils ont la certitude, la certitude se suffit, toute autre attitude devant la vie est fautive, irrationnelle, faible, attaquable et : éminemment exploitable. Ils

ont trouvé le filon. Ils seront éditeurs ! Les Druuna Vollenstein ne joueront jamais dans leur cours, sauf à être tendrement complices de leur condescendance. Je dis les Druuna Vollenstein, mais je pourrais dire aussi les Robert Gèze, les Olaf Trudd, les Elwood Comprachicos. Les petits tisserands de coups de gueule bien sentis ne comprennent pas le risque avec lequel vivent ces autres. Ils sont fascinés par leurs productions, ils les envient, ils veulent en jouir, jouir de ces autres en les attrapant de n'importe quelle manière, à l'exception des bonnes, mais qu'importe, il y a eux et les autres. Et eux : ils savent. Eux et les autres, il leur faut sans arrêt signifier, se signifier ce distinguo. Sans quoi leur substance s'échapperait de leur dos avec une inquiétante sympathie pour le chaos extérieur. Ils n'ont jamais pris le risque du non-sens, ils n'ont fait que surjouer le non-sens. Ils pensent qu'il faut dire aux femmes ce qu'« elles » veulent entendre, ils ont de sacrées techniques. « Elles », ils considèrent les femmes comme une espèce distincte. Et il y a des femmes qui donnent dans la combine, il y a des femmes comme eux, qui pensent qu'il ne faut pas dire ça aux hommes, des hommes qui pensent qu'il ne faut pas dire ça aux femmes, qu'il ne faut pas dire. Les femmes ne peuvent se permettre de dire Ça, Ça est réservé aux Jean-Pierre Vinac. Ça ne peut passer qu'à travers un filtre conçu par un homme. Ils n'ont jamais pris le risque d'inventer des relations. Ils vouent un culte à leur médiocrité. Tout ce qui prend le risque de rater ou de réussir montre la gorge, facile à mordre depuis leur position. Installés ou pas, ils ont déjà le fauteuil. Se sachant médiocres, ils n'ont de cesse de porter leur médiocrité au pinacle, ils l'ont le pinacle, ça ils l'ont, ils ont. Ils On. Le con ne leur est pas plaisant. Il ne leur plaît pas que le con bande. Le con n'est pas de la bande. Ils font de la contrebande, c'est leur nouveau joujou sémantique pour se sentir costauds dans leur petitesse d'amour.

PATRECK FOUINO. — Alors fayot, t'as mis la bonne pancarte ? Un couvercle sur le remugle des fantasmes dont tu ne sais plus quoi foutre au temps des « haros sur le zgueg », oui. Assume un peu ta complexité, parle, avec ou sans le Savoir, mais parle !

KATO CAMBRESIS. — Mais c'est qu'est-ce que j'fais, salope !

PHÉROMONE COOPER. — Les hommes sont des salauds, et les femmes des salopes. Et là on tient la super grille d'explication du monde, hein ?

BRAHIM GOULBA. — Moi si tu veux, je te parle la langue des Tunguyazirs, des Boutenchlebs, j'échappe à tout ça — même si c'est complètement illusoire — dans les peuplades, les animaux, je préfère penser au ciel qui change au-dessus de la steppe, me projeter dans le corps d'un escargot perdu dans l'immensité herbue, je préfère la terre sans nom et nos corps qui palpitent les pieds reliés au sol par des vaisseaux sanguins indiscernables des radicelles, je préfère penser aux lombrics, aux taupes, aux vies obscures très loin sous la terre, aux organismes qui ont besoin de presque rien pour vivre, je préfère penser au temps vaste au regard duquel les siècles de l'Histoire avec sa fanfaronne majuscule, ne sont rien, je préfère devenir un tronc parmi les troncs morts ou vivants en m'asseyant sur une souche après une longue marche, et je préfère rire d'une chatouille due à la force aveugle qui meut les animaux, les plantes, les pierres.

AUDE MATHIESSANT. — Amen.

CHRISTIANE BOUTENCHLEB. — Tout ça c'est des équilibres symboliques, vous en exprimez des excès inverses, enfin je sais pas moi, des excès machin chose, tout le monde bricole avec ça...

JEAN-LOUIS TREBBLE. — Alleluia.

ROWLAND TORPEUR. — Bon ça va, c'est fini le temps du Watergate permanent — et personne n'extrait une citation de son contexte dans ce qui suit.

RICHARD NIXON. — AH AH AH !

ROWLAND TORPEUR. — Il faut pouvoir absolument tout dire, tout écrire. C'est désormais la seule cause qui vaille. Dire par exemple : « Trebble, trebble, trebble. Hein, l'avocat du domaine ? Hein et reviens vainqueur. D'une viente jasque joupe contre l'ennemi. L'effet n'est rien. Retour à la base. Oublions le vert-de-gris glauque. » Mais, ces temps-ci, on accorde au langage une telle puissance — le langage comme outil de discrimination, de prescription, d'injonction, bref de communication — ou on le

tient dans une telle insignifiance, ce qui revient au même — qu'il prend le pas sur le réel. On peut tout lui faire dire au langage, et on peut déconstruire tout ce qui se dit, s'écrit, pour faire faire et penser absolument n'importe quoi. La meilleure preuve que le langage est surestimé, c'est qu'il ne nous appartient pas, qu'il est toujours de seconde main et qu'une vie ne suffit pas à se forger un langage propre — pratique en voie d'obsolescence —, c'est-à-dire un langage plus réel. Mon seul problème avec la science — qui est sensée s'y coller au dit réel — c'est que c'est aussi un langage.

PSYCHO WORLDWIDEWEBB. — Salopard de merde, on va te crever !

JOSEPH KOZUTH. — Tu dis que des conneries avec tes concepts réel/langage. Tu te crois à un symposium lacanien à la MJC d'Oullins ?

JEREMIAH JOHNSON. — J'aime bien la façon dont tu te pares d'un discours intellectualisant pour pouvoir poser ces pécoles de haine qui doivent salement constiper ton rectum de salaud inhibé. Mais pardon, quel courage ! Quel texte dangereux !

SAINT-ALBRAY. — On est en danger pour moins que ça de nos jours.

JODIE FOSTER. — Ce livre était autrefois plein, vivace et libre d'à peu près tout dire, mais les ciseaux du Censeur Interne — application psychique rendue obligatoire par une directive de la Commission des Traumatismes Industriels — sont passés et repassés tant de fois dessus qu'il n'en est resté que ces quelques chapitres troués de lacunes, décousus et radoteurs.

PATRICK HENRI. — Suce salope, enulé de blanco, nègre, crouille, youpin, sale pédé de travelo !

MICHEL LEEB. — Personne, de quelque ethnies, groupes, identités que ce soit, n'est garant de la pureté de son fond de pulsions.

ADRIANA KAREMBEU. — Tu payes pas tes cotisations, toi ?

PASTECK FRUITO. — De quoi avez-vous tellement peur au juste ? De bander un bon coup ?

ROWLAND TORPEUR. — Vous savez quoi, il va être bientôt tellement interdit de dire publiquement quoi que ce soit, tellement impossible de lâcher le moindre pet foireux sans mettre le doigt

dans une problématique de société, que les bonbonnes de gaz pulsionnelles vont non seulement fuir, mais aussi péter un peu partout dans le privé.

RAYMOND BRAN. — T'as repris le blowjob d'Elizabeth Tessier dans *Télé 7 jours* ou tu te vois plutôt comme le nouveau Bernard-Henri Heidegger-Reich ?

TILDA SWINTON. — C'est bon, vous arrêtez là avec vos pipes et vos trucs de merde de mecs !

RÉMI FRANQUETTE. — C'est à cause des francs-collapsologues qui veulent hâter l'explosion de la société en envoyant des petits messages sublibidineux par le minitel.

FRAPANO PIK PIK. — Et vous voulez vraiment vous faire l'écho de tout ce merdier en publiant ce livre ? Vous n'avez pas mieux à foutre ?

CANASSON TRIPOSTAL. — Si, peindre.

PINEAULT FRANTIC. — Alors ?

XIII

TROLL

WILLIAM LEYMERGIE. — L'été dernier, j'ai vu Robert Smith à Saint-Martin-de-Valgagne, pendant le bal de la Liberté. Il y avait un concert de reprises à l'ukulele. Il était là, tout seul sur un banc, avec un tee-shirt Waikiki, attendant que le groupe reprenne un titre de The Cure. Comme ça, sans maquillage, j'ai trouvé qu'il ressemblait à Dominique Besnehard, avec les cheveux en toile d'araignée, c'est tout. Eh bien tu sais quoi, à peine quelques mois plus tard, qui je vois : Morrissey à Saint-Alban, qui revenait de chercher le pain sur la portion de départementale qui rejoint la route de Salindres après le rond-point de la Zone Industrielle. Ah oui, et Lacan à Saint-Paulet-de-Caisson.

PÉNIS OUROBOROS. — Les vraies images sont les images rémanentes qui arrivent quand on se frotte les yeux après avoir beaucoup dessiné. La jouissance elle-même est rarement heureuse — comme après une séance de chatouilles sauvages, qu'un rire grave, mécanique, s'est évertué à stopper. Le désir est un gros mot — sans qu'il ait d'ailleurs à être salace. Ce n'est pas dans les blagues de corps de garde qu'il parle le mieux. Je crois même qu'elles existent pour le museler.

PIZZA BIZARRO. — Tu ne parlais pas de masturbation dans ce paragraphe, avant de t'autocensurer, parce que maman a dit non ?

HARRY KOSLOVAQUE. — Personne ne fait jamais l'image qu'il a dans sa tête. On fait l'image au contact du support. On n'a dans la tête que les images des autres qui ne les avaient pas dans la

tête avant de les faire. Si vous essayez à tout prix de faire l'image que vous avez dans la tête, vous produirez à la fois une mauvaise image et une image que vous n'avez pas dans la tête. C'est après la tête que ça se passe. Ce qu'on appelle les « images mentales », ce sont autre chose que des images. Les vraies images arrivent toujours du dehors, même si elles transitent après par la tête, dans cet état autre qui caractérise ce qui se passe dans la tête.

MATAHARA GLANDHI. — Et l'observation de la nature, la peinture de paysage ?

JEAN CRYPTOFOLLE. — Vous copiez une image que vous avez dans la tête.

HYSTÉREC SCOLIE. — Alors, il fait sa petite peinture et comme ça il peut faire ses cochonnetés sous le nez de tout le monde en toute impunité ?

MICHÈLE ROCARD. — Vous voulez faire la théorie de la peinture en même temps que vous la faites ? Mais vous êtes cons ou quoi ? C'est pour avoir une place de prof en école d'art à défaut d'une place dans l'histoire de l'art, c'est ça ?

PORCAS LEVINSKY. — Je sais, tu as toujours quelque chose de mieux à dire.

RODNEY KING. — Je suis pas le grand Autre moi, OK ? Qui pense à tout, qui comprend tout, qui a réponse à tout, qui prévoit tout pour toi, c'est-à-dire qui n'a plus aucune étrangeté.

WARREN ZEVON. — Je ne suis pas sûr de bien comprendre, ni que tu comprends toi-même les mots que tu emploies. Dans quoi tu mets les pieds là ? Qui parle ?

FRITOCK PANNEAU. — L'étrangeté du m'aime ?

FRANÇOIS MOUSTACHE. — La découverte de l'intérieur filandreux de la courge, la terre creuse du centre de la courge, son horripilant noyau de vide grouillant de pépins et de filaments. Ce que révèle en échouant à le révéler, la mise à jour du cœur forclos de l'alimmonde. Le parcours quadrilatéral de la sensation entre la courge, ton sexe, ton cerveau et ton appareil digestif. Quand tu saisis la courge, quand tu prélèves la courge du monde pour la cuisiner, tu arrêtes la courge à un stade de son devenir qui la détourne de ce pour quoi, en tant que courge et seulement

en tant que courge, elle croît, pourrit et insémine. La peau, les épaisses parois charnues, le manteau orangé qui entourent le centre de la courge en tant que courge et seulement en tant que courge, ne sont aucunement destinés à l'alimentation humaine, ni même, animale. La chair de courge n'est destinée qu'à la courge elle-même en tant que courge et seulement en tant que courge. On peut cependant sérieusement douter que la courge en tant que courge et seulement en tant que courge existe. On ne peut pas dire non plus que la courge, cultivée ou à l'état brut, existe POUR l'homme, le ver, l'insecte, les bactéries, les champignons, les minéraux, bref que la courge existe POUR la nature, sauf, peut-être, à penser que la nature tout entière désire ce qu'elle ne peut pas désirer. Attention, la nature en tant qu'interconnexion de la courge, de l'homme, du ver, de l'insecte, des bactéries, des champignons, des minéraux, de ton sexe, de ton cerveau, de ton appareil digestif et de ta langue, et non la nature en tant que nature et seulement en tant que nature, qui elle ne désire rien. C'est-à-dire la nature en tant que composé d'êtres et d'événements, sans prééminence de l'un par rapport aux autres — le chaînon homme par exemple, ou le chaînon cerveau, ou le chaînon sexe. Ainsi, si on veut distinguer les chaînons de la nature qui forment le sous-ensemble courge, on ne le fera pas au moyen de valeurs, mais avec des qualités. Les êtres de qualité de l'événement « courge ». C'est-à-dire sans chercher à savoir si les déclinaisons du devenir de la courge sont de bon goût, mais en con sidéré par leurs qualités dégustatives. Pour en finir avec le jus : je mens. À savoir « la courge » non par l'intellect, mais par le sensible, soit son impact sur « l'homme, le ver, l'insecte, les bactéries, les champignons, les minéraux, ton sexe, ton cerveau, ton appareil digestif » et « ta langue ». Par exemple : « Où(ne) cours-je? Quel(le) cour(a)ge... Quel(e) court (à)ge! Un(e) cour(ou)ge. Un(e) coup r(a)ge(ux). Lac où (o)r(à)ge. L'à-coup, (ô) r(a)ge! » Ou bien, avec « La coucourde : lac ou gourde. Là, cours, gourde! » La découverte de l'intérieur filandreux de la courge, la terre creuse du centre de la courge, son horripilant noyau de vide grouillant de pépins et de filaments, révèle que le centre de

la courge n'est pas plus dans la courge que dans TA courge. Une fois atteint, le centre de la courge en tant que courge continue à se dérober. Si tu persistes à vouloir l'atteindre, il te faut creuser ailleurs, précisément on-ne-sait-pas-trop-bien-où. Pas plus dans « la cour orageuse » que dans la « cucurbita », sauf à observer que dans la « cucurbita », les termes disjoints de la sexuation forment un bloc dans lequel, peut-être, tu tranches quand tu ouvres la courge, faisant ruisseler on-ne-sait-pas-trop-bien-quoi au passage. Le centre de la courge est-il pour autant situé dans ta culotte et dans la sienne, quelque part entre les deux quand tout ça se frotte, dans les excréta qui en résultent, dans le pornoptikon de l'observation ? Les dernières mesures portent à penser que le centre de la courge se situerait quelque part dans le Sasquatchewan, très loin de et dans la courge. Dix ans après l'évidement de la courge, son centre fut découvert sous un autre nom, dans des choses et des circonstances totalement différentes, et en l'absence totale d'un rapport avéré avec la courge. Cette découverte passa totalement inaperçue aux yeux du découvreur, qui ne pensa même pas avoir découvert quelque chose.

DON QUINTIN. — Au point où on en est, autant produire directement des fossiles.

LEONID TUNGUSKA. — Ah, et tu me montres la recette du fossile rapide ?

BERNARD DEVENDRA. — Eh bien, c'est simple, tu achètes un terrain avec les bonnes particularités géologiques — je te dis pas lesquelles, t'es grand tu cherches — qui t'appartiendra pour quelques millions d'années — tu le fais sanctuariser je ne sais pas, tu te débrouilles avec la paperasse —, tu enterres quelques cadavres de bestioles selon ton caprice et tu laisses des instructions pour les mettre à jour quand elles sont à point — mets-les à fossiliser aussi par précaution. Et comme l'Humanité n'existera probablement plus à la date du vernissage, tu auras pleinement réussi ton coup de l'art sans l'art.

LEE RANALDO. — Par contre, du vivant de l'espèce tu fais ton petit coup de comm.

JEAN-LUC GUTTIEREZ. — Et donc moi je bosse pour payer tes allocs ?

JEAN ESCOFFIER. — Je me vois enfermé avec une chauve-souris, avec ma guitare et mon ampli à lampes qui capte ses ondes d'écholocation comme quand il capte les ondes d'un téléphone portable, je me vois, je m'entends, lui répondre avec ma guitare, entamer un dialogue avec elle ou la rendre folle ou l'apaiser, lui indiquer le chemin de la sortie, lui signifier l'absence de prédateurs, la proximité d'insectes pour son repas.

GISCARD WILD. — Je participe à un festival d'art contemporain organisé par un manager usurpateur en art parfaitement dans la place parce qu'il maîtrise les codes de l'adolescence à vie parfaitement normée de son public cible qui tient les rênes de l'économie connectée. J'y participe, ou je cherche plutôt à y trouver ma place, avec un projet qui n'a pas sa place dans ce barnum : un mammouth congelé avec une protubérance. Sur une scène plongée dans le noir, trois trentenaires avinés passent en portant des silhouettes de pingouin fluorescentes. Ils sont très satisfaits d'eux-mêmes, c'est trop la classe, c'est leur travail. Le manager usurpateur en art parfaitement dans la place parce qu'il maîtrise les codes de l'adolescence à vie parfaitement normée de son public cible qui tient les rênes de l'économie connectée parle. Parole de pouvoir, il faut savoir l'interpréter comme un verdict : je n'ai pas ma place ici. Je l'invite néanmoins à manger un peu de mammouth avec moi. Je découpe de fines tranches. À l'aspect comme au goût, ça ressemble à la fois au saumon fumé et au carpaccio de bœuf. C'est très nourrissant, de la viande de plusieurs millénaires. Lui. — Pas mal. Comme si j'essayais de me faire reluire avec les sushis à emporter d'un Japonais qu'il n'a pas encore essayé. Nous nous séparons. J'ai de la viande de plusieurs millénaires dans l'estomac, ça ne se digère pas comme le reste, ça. Et les virus ? Je n'ai pas pensé aux virus, des virus de plusieurs millénaires revenus à la vie dans la chair de mammouth décongelée. Je me sens altéré, mais pas malade. Nous avons eu de la chance, comme si sans le savoir, nous avions fait une

partie de roulette russe. Enfin, peut-être que lui l'a chopé, le virus.

DAVID FOURQUET. — Vous pensez sérieusement, Hubert, que l'univers a une vocation et qu'elle consiste à « promouvoir la complexité », en produisant par exemple un « observateur » ? Vous rigolez ou vous faites les dents ? Intolérable, n'est-ce pas, que cette faramineuse complexité, par exemple du cerveau, n'ait pas plus de sens aux yeux de l'univers — qui est du reste aveugle et n'a que le regard qu'on lui prête — qu'un vulgaire morceau de matière inerte.

SAINT-JEAN PIED DE PORC. — C'est une question de civilisation. Quel genre de civilisation vit avec votre non-sens, votre relativisme ?

DAVID FOURQUET. — La nôtre, en se l'avouant plus ou moins, mais hein, à quoi bon se casser le cul à comprendre l'univers si tout ça c'est peau d'balle...

NINA HAGEN. — Vous avez fait de nous tous des dieux en nous octroyant le pouvoir de modifier tout système observé, en insinuant en nous le fantasme que nous étions présents dès la première seconde de l'univers, voire avant, et que notre conscience est le signe d'une intelligence de la création.

PHILIBERT. — Tout ça est vraiment petit.

MAURICE RISCH. — Les tombes de la nécropole de Montmajour sont maintenant de petits écosystèmes, des vasques d'eau où l'on entrevoit des amphibiens fuyant à l'ombre des volutes de vase verdoyants. La nuit, quand le monument redevient le domaine des choucas et le garde-manger du grand-duc, le ciel étoilé se reflète dans la soupe noire.

FRANCIS LE BELGE. — Bref, à moins d'un orgasme cosmologique vous n'estimez pas avoir joué.

MACISTE. — Une image du monde, qu'elle soit le produit d'un savant ou d'un quidam, est toujours une image de l'homme. Peut-être qu'un savant dispose de moyens plus étendus pour déplier cette image contenue en lui et tenter de lui faire épouser les contours du réel, mais rien du réel ne sera jamais connu en dehors de l'homme. Du réel, l'homme ne connaîtra jamais que la peau,

qu'il en explore la surface ou les tréfonds, la caresse est la seule extension possible de son savoir.

BERTILLON MOLDOC. — C'est beau. Vous êtes un littéraire vous. Vous écrivez des brochures New Age sur la gnomastique transfusionnelle ? Et un savant quidam, vous y avez pensé ? Un qui aurait gardé toute sa science rien que dans sa tête, allez, un bon un prolo carrément, mais qui en mettrait un coup à votre division de l'Humanité entre les tronches et les je-ne-sais-quoi. Ou un zonard entre deux piquouzes qui se retrouve par hasard dans un vernissage où ça débite de la lecture-performance et qui décoche comme ça en passant : « On dirait du théâtre psychique » et que tout le monde regarde de haut, de biais, enfin de toutes les façons dégueulasses de toiser un être humain, parce qu'il ne dégage pas la bonne phéromone et surtout parce qu'on lui envie ce quelque chose que toute la culture ne permet pas tout en le promettant très fort.

GERONIMO STAX. — Vas-y toi, vivre chez les zonards pour têter la vraie sagesse, hein, monsieur qu'est-ce-qu'on-est-bien-à-bouquiner-sous-la-couette !

VANITAS DE PLATA. — Ah, j'ai compris, tu t'en mets plein la gueule par comble de la vanité ! Formidable ce qu'il n'est pas tendre avec lui-même ! Et là en plus ça le fait au cube, parce que c'est dit noir sur blanc.

GEORGE THOROGOOD. — Quelque part, je m'étais allé horletan. Ninuinijour, heure où se lever pour que fête.

XIV

T07

HUGO CLAMPS. — Dans la voiture un bloc de parler sans rien se dire où tout est dit d'une pire violence avec les trois générations issues de l'immigration politique des Espagnols de la guerre du vingtième siècle où la première génération celle née en Espagne encore au sein la Retirada dit à Paris paraît qu'ils sont pas très sympathiques les commerçants oh moi je suis toujours tombée sur des gens sympathiques dit la deuxième génération qui a de l'instruction Paris pas touche Paris l'idéal du moi Paris ça n'a pas été pour moi moi il a fallu travailler Paris le rejeton représente la famille là-haut les Lyonnais ils sont sympas elle continue la première génération elle est déprimée elle continue elle est déprimée cette fois elle ne dit pas oh vous vous savez tout à Paris il y a un niveau d'instruction elle dit la deuxième elle continue ah bon je sais pas elle dit la première mais cette femme qui n'a pas d'instruction sait des choses qu'elle ne dit pas quand elle dit à Bordeaux ils sont très sympathiques il paraît elle en dirait si elle n'était pas déprimée les autres ils sont pas déprimés ils sont morbides ils ne le savent pas c'est fou à Paris le niveau de langage des enfants dans le seizième arrondissement à Paris elle dit la troisième génération le niveau d'instruction sur le chemin qui va du dortoir au lycée d'élite elle dit c'est cooon en avançant la tête dans le dos de la première génération de dire que par tel degrés de latitude ils sont sympas et un peu plus loin non elle a le droit de l'instruction de Paris de dire ça la troisième

génération pour laquelle la première et la deuxième ont travaillé elle a le sauf-conduit de lancer c'est coooooon comme un glaviot sur la tête de la première sur laquelle elle se hisse en croyant qu'elle est de la génération spontanée mais rechigne quand sa génitrice lui demande de répondre pour elle à un SMS c'est un roman ce que tu essayes de faire c'est ça l'ascenseur social c'est sur la tête les uns des autres savoir même si on ne sait rien savoir c'est faire les élites ça sert à dire se hisser c'est coooooon sur la tête des autres conquérant de sa place en posant juste son cul sur la tête de l'origine c'est cooooool là-haut on peut cracher et moi la deuxième génération de la dernière parturition j'ai le niveau d'instruction sans l'avoir parce que je l'ai sans la situation sociale je suis libre je me suis échappé de l'instruction mais dans le bloc de la voiture d'une pire violence je suis prisonnier de l'échelle sociale de l'ascenseur du dix-neuvième siècle je lui dit ceci je lui dit cela il dit qu'il connaît pas sans humilité sans curiosité juste qu'il sait pas du haut sur son perchoir il n'a pas d'effort à faire sur les têtes d'en-dessous il ne sait rien mais il sait déjà tout il sait l'arrogance il fait comme on lui a fait comprendre l'ascenseur social marque la place qu'il occupe tu graviras pour ta génitrice pour ton géniteur les échelons sociaux qui vont de l'origine à cause de la guerre jusqu'à l'oubli total de là d'où tu viens sache au moins ta malédiction après Guernica après Picasso tu réinvestis tu réinvestis les couleurs du tableau recouvertes des couches de préconception en cours de sémantique du savoir c'est pouvoir de Paris apprendre à voir ça plus malin que Picasso en balayant celle qui à peu de choses près en vient elle de Guernica est-ce que ton groupe d'investissement la réinvestira ?

FERNAND FERNANDEZ DE MONTMAJOUR. — Tu vois Pepe, tu ne viens pas ici, tu ne montes pas jusqu'ici, emporté par la bourrasque d'un vol de crustaciers des murailles, comme tu peux les entendre là, à Jinquetil, à Cravequère (*rires*), plutôt ton corps gravit chaque marche avec le sentiment, le même sentiment qu'à l'arbre en hiver d'être un réseau de capillaires lancé vers le ciel pour l'irriguer. Quand je reviens là je me souviens, je me souviens

du pot de pizze et des embruns barbares qui venaient se briser contre ces murailles, enfin on avait, on avait quelquefois le sentiment des embruns et les barbares on les cherchait, derrière une bartasse, derrière une bousclavelle, la dernière fois je t'ai parlé des Comencheros, mais ce n'était pas les pires, les pires étaient les... les... les Rugardels de Brije (*rires*), ceux qui venaient de Brives-la-Gaillarde, de Port-Saint-Louis, de Fénéstrel-les-Oustes (*rires*), de Cabustrel, de Pipinequin (*rires*), alors tu vois c'est facile quand tu vois les crustaciers des murailles voler comme ça, d'imaginer qu'ici on ne faisait que contempler ses chaussures, qu'attendre le moment où le gros orteil percerait le haut de la godasse, eh bien non, non ça ne se passait pas comme ça, on était... on était plongés dans les effluves du temps, tu comprends, hein, on ne se demandait pas quelle tactique employait l'ennemi pour venir grignoter doucement pendant la nuit le pied des murailles, ce qu'il savait le mieux faire, non, non non, ça ne se passait pas du tout comme ça, on sentait les effluves du temps remonter des pierres, mais... mais pas des effluves du temps qui charrieraient des dates et des et des... des... des chronophrases, les chronophrases empruntées des historiens, non, ce qu'on avait c'était le sentiment, le sentiment de tous les corps qui vécurent ici avant nous, qui guettèrent je ne sais quoi, un je-ne-sais quoi dans l'enroulement du nuage ou dans ou dans l'embuscade d'un... d'un... d'un bosquet de proustouflouc, non c'était vraiment le sentiment d'être un corps ici, maintenant, au Moyen Âge, hier.

KARL LAGERFELD. — Je serais assez d'avis de laisser le soin d'écrire l'histoire à des gens comme Virginia Woolf.

JEAN-PIERRE EUSTACHE. — Visite guidée flash de quatorze heures aux cryptoportiques à Arles, la guide fait la visite pour les enfants, les adultes parlent sans le Savoir en pensant savoir, pour se mettre en avant, même leur façon de poser des questions veut dire qu'ils sont plus malins, les enfants intimidés sont mutiques, mais leur ignorance illumine le souterrain intact depuis deux mille ans, eux seuls sauraient parler, les cryptoportiques sont vides, à part quelques tronçons de colonnes et des chapiteaux dont on ignore la provenance, les cryptoportiques sont vides,

mais tout au fond de la galerie Sud un espace est resté muré pendant treize siècles, il y avait là des têtes en marbre d'empereurs romains, un bas-relief représentant un dauphin, avec une comète pour œil commémorant l'entrée de Jules César dans la divinité le jour où l'astre errant traversa le ciel pendant les jeux donnés en son honneur, et une reproduction du bouclier offert par le sénat à Auguste, symbole de tous les pouvoirs, Auguste qui tombait malade à la veille de toutes les batailles et qui déléguait à Agrippa la direction des armées, pendant treize siècles, sans personne pour les voir, ces figures et ces symboles à peine s'ils existaient, moins que les pierres jointes qui elles ont soutenu et soutiennent encore l'édifice, et pourtant durant tout ce temps, ils ont conservé leur pouvoir de fascination pour les regards encore à même de les voir qui les ont tirés de l'obscurité, mais peu importe, le trésor n'est pas là, pendant treize siècles, au bout de galeries vides ou remplies de grain, était enfermé un savoir, un savoir caché, il n'y a plus rien là mais cet endroit continue à être le lieu d'un savoir obscur, d'un savoir dont seuls les enfants, les poètes, les artistes, les fous, tous les êtres vivant hors l'histoire, peuvent se faire les porte-voix, parce qu'un homme dans un souterrain très ancien est plongé au plus profond de lui-même, il peut en faire l'expérience, même fugacement, distraitement, s'il retransverse seul les galeries et qu'il sent monter de l'ombre, des murs et du sol les effluves du temps, qu'aucun livre d'histoire n'a jamais tenté de noter parce que l'histoire n'est confiée qu'aux historiens et aux scrivaillons qui redoublent de ruse pour contourner son objet réel : l'être d'un corps il y a si longtemps, juste là.

HELDON TYRELL. — Ce qui nous fait homme, ce n'est pas le mutisme devant la mutité des pierres.

MOMUS CASUALTY. — Notre calamar qui êtes osseux Faites que notre sexe ne se gonfle pas sous l'effet de la pression sanguine mais grâce à l'eau aspirée et rejetée avec vigueur et se propulse au loin tel une torpille Notre calamar dont l'os sexe introjeté est le souvenir du temps où vous aimiez à vous lover dans une coquille Faites que notre sexe n'éjacule pas une substance blanche mais un

nuage noir et visqueux destiné à confondre l'adversaire et à dissimuler notre fuite plutôt qu'à inséminer la race des vers de farine qui se font appeler « hommes » Notre calame en art que votre vol hanté soit fête sur la ciel comme aux terres Que votre règne arrive sur la planète nettoyée de ses présences humaines delete-Terre comme aux cieus liquides dans la hiérarchie enfin inverse.

ARLETTE DAMAZIO. — Je me tiens aussi près, toujours prête, d'être dans la violence, la violence est toute près, je me tiens dans la violence, la violence est toute près, je me tiens prête dans la violence, la violence est prête, je suis toute près, la violence me tient prête, dans la violence il y a du près, on est près de la violence, on se tient prêt pour la violence, il y a tout un prêt de la violence, on doit rendre la violence, toute la violence est rendue, la violence ne rend pas la justice, la violence est juste, juste la violence, il faut faire juste la violence, j'ai la violence dans moi, tu l'as aussi la violence, la violence est dehors, la violence se met dedans, on met de la violence dedans, la violence ne se met pas au même endroit, on n'a pas la même lecture de la violence, la violence dans le train, la violence dans les mains, on a tous trait à la violence, quand on met de la violence dedans c'est la violence du dehors qui est violente, on ne fait pas la même lecture de la violence, on a une lecture de la violence au-dedans, faire la lecture au-dedans c'est de la violence, la lecture au-dedans est très violente, la violence du dehors n'a pas de lecture, il n'y a pas de lecture pour la lecture du dehors, il n'y a que des choses à dire pour la violence du dehors, la violence du dedans ne se dit pas, elle n'est pas faite pour dire, il n'y a pas d'autre choix que de dire la violence du dedans, un feuillet de plus pour la violence du dedans, j'ai mis dedans un peu plus de violence, j'ai mis de la violence, la violence s'est dite, j'ai dit le mot violence, la violence n'est pas dedans, la violence du mot violence ne se situe pas dans le mot violence, la violence n'est pas un mot, la violence est un processus, le processus de la violence, le processus ne dit rien de la violence, le processus n'est pas un mot, le processus est de la force, le processus est une poussée, on ne sait pas dire où est le processus, il y a du processus ailleurs que dans la langue, la langue subit une poussée, il y a une

poussée dans la langue, on ne peut pas dire où est la poussée, la poussée n'est pas dedans, la poussée de la langue, la langue pousse, la langue qui pousse se laisse pousser, c'est la langue qui pousse la langue à pousser, toutes les langues se poussent sous la poussée, la langue est poussée, la preuve que la langue est poussée, c'est qu'elle avance, elle pousse ce qu'il y a devant la langue, on voit que la langue avance parce que ce qui est devant est poussé, et sort, ce qui est poussé par la langue devant sort, finit par sortir de la langue, ce qui sort de la langue est une poussée, on ne voit plus la poussée.

LULLE ABAIL. — Tu tires la lalangue Jack ? T'as fait tamponner ta poésie par le concept ? Tu vas pouvoir sortir ton petit oiseau dans les vernissages ?

YOURI GAGARINE. — On invente toutes sortes de mots pour ne surtout pas parler. Seulement pour faire jouer à fond la fonction discriminante du langage. Les vrais noms des êtres et des choses sont interminables, puisqu'ils se racontent à l'insu de tout le monde depuis le premier balbutiement. Maintenant, tais-toi et parle.

ANDREÏ COUNT-SPOONVILLE. — Oulapios ô Oulapios ! Que m'estan tan superflu ta couvertur' chauffant' en place de Grèv'. Me traumatise un Kosinus. Ah je m'en vais za yes ! Ah mon cœur s'exprime à poil ! Ventre avale, moi la tête.

XV

AUTODAFAIT

~~Arles — Imprimerie nationale — 150 euros~~

~~L'Empire gréco-romain — Paul Veyne~~

~~Histoire de la Rome antique — Lucien Jerphagnon~~

~~URBS — ?~~

~~Où sont passés les Indo-Européens ? — Jean-Pierre Demouille~~

FERNAND FERNANDEZ. — L'aiguillon du savoir-tout-sur, des écrits-sur, des écrits-sur-manque-la-chose, qui vous fait parler pas comme la vie, et être avec vos autres comme un enfoiré mondain, qui vous fait distancier, vous distancier, mettre à distance, repousser, pas y aller, en baignant dans une atmosphère à vous faire croire que vous y êtes sans y aller, peur des émotions, peur des sentiments, de les vivre, de les parler, et qui se confond avec de la libido consumériste, savoir-tout-sur-avoir-tout-sur, je dis basta.

SIMONE BAMBUC. — C'est quoi au juste votre problème avec le Savoir ? Tout de même, des études, vous en avez un peu fait, non ? Elles ne sont pas pour rien dans ce que vous êtes à présent ?

HOSNI MOUBARAK. — Je fais les études pour lesquelles il n'y a pas de livres, je fais les études d'un crissement d'outre-monde dans le vent nocturne, je fais les études d'un abreuvoir à larves sous l'aile d'une chauve-souris, je fais les études du miroir qui ne réfléchit que la chaleur de l'être qui se tient en face, je fais les études du chant des scolytes dont l'onde est gravée le long d'une branche,

je fais les études d'une fente à forme de phasme, je fais les études du grouillement des organes et des prothèses sur la planète, en cherchant les trouées où il y a des êtres hors l'histoire, je fais les études qui ne mènent à rien, les études de la sidération que la pierre, la plante et l'animal ne sont pas moi, je fais les études des spécimens d'insectes qui hantent une boîte de présentation après avoir été pulvérisés, je fais les études du langage des hommes dans leurs petits bruits de bouche, je fais les études de la poche qui contient les poux dans la tête, je fais les études des poches noires qui contiennent les âmes dans l'espace, je fais les études de ce que je crois voir à la limite de ma vision périphérique, je fais les études des espèces qui naîtront quand il faudra bien que le vivant redémarre et qu'il n'y aura plus d'observateurs pour en témoigner ou que les quelques observateurs qui resteront seront sortis de la médiation du langage.

HIÉRONYMUS BAFFRE. — Vous voulez tous du générique, du cul, de la baston, du ski, de la famille, de la poésie, de l'art, de la SF, du macdo, de la sociabilité, de la culture, de l'Italie, des causes en -iste en -isme et -siste, pour vous dédouaner d'affronter la complexité, alors que tout n'est que moments, rencontres, objets et êtres singuliers, le générique est votre piètre consolation contre la mort, il vous met dans une durée illusoire dont les seuls moteurs sont la publicité et l'achat, avec pour corollaires l'ennui, la frustration et l'inflation mortifère des discours comme cataplasmes sur le vide.

AZIZ MEDEPANAMA. — C'est quoi ce truc de choses et d'êtres hors l'histoire? Vous y croyez vraiment? Hors l'histoire, ça sonne. Fanfaron va.

NAOUM POPALI. — Ah bien sûr, le monde naturel modelé, abrasé par l'homme, les idiots exterminés par les nazis, les Indiens décimés, parqués, tous ceux qui ne se reconnaissent pas dans la voix des dominants... Qu'il y ait bel et bien des êtres et des choses hors l'histoire ne signifie pas qu'ils ne sont pas affectés par elle, purs dans leur monde. Ils sont bons à penser, mais c'est aussi une source de mélancolie, de colère. Du reste, eux aussi ont une histoire, obscure, car étouffée par l'histoire que l'on enseigne, mais il

ne faudrait pas la faire avec vos moyens de cuistres. Et me faites pas chier avec Jules Ferry.

NABOT. — Teu teu teu, « l'histoire est écrite par les vainqueurs », ça, c'est le truc des idéologues du SNI-FSUP, je sais moi comment démonter tout ça.

CANIS LUPUS. — Vouloir être hors le temps ? Hors l'histoire ? Mais ce n'est autre que le signe d'un profond trouble de la structuration mentale, aussi certain que ces taches sombres qui apparaissent parfois sur votre peau. Vous allez finir pour de bon hors le temps, mais incapable de l'éprouver, en maison spécialisée.

MICHEL PEYREFITTE. — Ou simplement le signe d'une mégalomanie crasse.

FANTAPRICK TINO. — Ou simplement l'aspiration humaine très commune à échapper au temps.

JETHRO STERN. — Ah ouais ? On a peine à déterminer où commence l'appendice nasal. L'appendicite nasale, tu connais ? C'est un truc où c'est les organes qui commencent dans les cavités nasales. Ça sent fort comme les tripes dans le blair. Tu t'fais sortir le raisin complet rien qu'en mouchant, direct dans l'tire-jus. Ça t'ressemble à rien la viande. Ta viande elle te sort par les trous d'la carcasse, tu vois. T'as d'la tripe à semer des yaourts. Tu pisses ton viandox en berlingots. C'est pas des pores de peau qu't'as, c'est un véritable broyeur de barbaque. Pas d'cailloux, pas d'vers de terre. Les insectes eux y vivent. Ils ont aménagé une sorte de mer, ils ont investi dans des attractions touristiques censées contrebalancer la pauvreté de leur humus. Leurs pucerons subissent deux traites par jour. Ils n'ont pas inventé de supplice plus raffiné, n'ont pas développé de littérature relative à la souffrance, ils ne connaissent la souffrance qu'en termes radicaux, qu'en termes rares, lors des combats, des accidents, de l'oxydation de leurs carapaces, élytres, mandibules. Les insectes ne voyagent pas ou très mal, ils font de rares incursions chez les humains qui vivent là, ils vont chez eux par erreur ou parce que la vaisselle attend dans l'évier depuis une semaine, parce que l'un d'eux est mort et que les autres l'ont oublié. Les insectes ne viennent pas chez toi, n'écoutent

pas ta musique, ne caressent pas tes rideaux en t'écoutant parler de l'actualité culturelle de la semaine. Les insectes sont très savants, se taisent, ne pensent jamais. C'est pour cela qu'ils sont très savants. Ils s'appellent entre eux au moyen de bruits qui ne les désignent pas directement. Les insectes aboient pour se dissimuler à leur entourage. Les insectes imitent le beuglement des vaches, les intonations du prêtre, ils t'imitent toi, marchant en sens inverse du bus numéro quatre-vingt, allant vers chez toi la figure déprimée.

GALLICA BRUNCHTERWERK. — Bon anniversaire! Ça t'a plu ton anniversaire! On a dégueulé pendant ton anniversaire. On t'a dégueulé dessus pendant ton anniversaire. C'était rigolo ton anniversaire, hein? Demain, on fait une fête, c'est pas ton anniversaire. Tu peux venir dégueuler si tu veux. On dégueulera sur qui tu veux. Tu veux venir dégueuler à mon anniversaire? Ça sera pas ton anniversaire. Mon anniversaire on ne le fêtera pas. Tu viendras dégueuler sur les invités, c'est tout. Ou dans ta voiture en rentrant si tu veux. Tu veux dégueuler? On peut se dégueuler sur la tête si tu veux. Tu veux te dégueuler sur ma tête? Ça t'fait plaisir? Allez vas-y, dégueule. C'est sur ma tête que tu dégueules. Tu peux dégueuler tant qu'tu veux, j'le sens pas c'que tu dégueules. Allez vas-y dégueule, c'est bon de dégueuler, hein? Ça t'amuse de dégueuler sur la tête de ton hôte. Allez viens, on s'dégueule sur la tête. On se sent bien quand on a dégueulé. Tu pisses à la place si tu préfères. On peut pisser aussi. T'as pissé sur la tête à quelqu'un. Ça te dis d'lui pisser d'ssus? Allez pisse. T'as envie d'pisser, hein? Ça pisse dru, pas vrai? Tu peux pisser en plein anniversaire si ça t'branche. C'est dans l'anniversaire que tu veux pisser? C'est bon d'pisser dans l'anniversaire. C'est pas pendant l'anniversaire que tu pisses, c'est dedans. On ne peut pas pisser dans l'gâteau d'anniversaire. Tu peux pisser dans les toilettes de l'anniversaire. Il y a toujours des toilettes à l'anniversaire. À l'anniversaire, si tu veux pisser dedans, il faut trouver quelque chose à pisser dessus. Ça devient ton anniversaire alors, tu saisis? Si tu pisses sur la plante au moment de l'anniversaire, ça devient le tien, en négatif, tu

saisis ? C'est bon de pisser dans l'anniversaire. Pisser dans un anniversaire qui n'est pas le tien, c'est lorgner du côté de ton immortalité, tu captes ? Ça te rend immortel l'anniversaire, tu vois. Tu calmes tes adversaires comme ça. Ce que tu viens faire, c'est pisser dans les anniversaires, OK ? Comme ça, tu viens pas pour rien à l'anniversaire.

LALIE KOPRO. — Tu vois là, chez moi, il y a un certain ordre, ce n'est peut-être pas l'Ordre, mais c'est le mien, regarde autour de toi, regarde les objets comme ils tombent juste, même au hasard, cet endroit est habité, tu ne crois pas ? Il y a certains chemins dedans, je sais que tu vas un peu les brouiller, j'accepte, tu vas tâcher de te faire ta place, mais tu dois le faire en sachant où tu es, tu dois savoir que ce n'est pas seulement L'ESPACE MENTAL ici, que tu ne peux pas toucher aux objets comme s'ils t'avaient fait du mal, mes objets, je veux dire les objets attachés à ma personne. Tu le vois cet objet ? Tu sais ce que c'est ? C'est un appareil photo, tu ne peux pas le lancer comme ça par terre, tu ne peux pas dire c'est déjà sale ici, on peut continuer à mettre de la merde, tu ne peux pas me dire ça avec aplomb, même avec défi, un peu de défi, l'air de rien, tu ne peux pas dire ça je le fais chez moi de marcher sur le lit avec mes grosses pompes pourries, tu ne peux pas le dire qu'on pourrait casser l'ordinateur, mon ordinateur, l'ordinateur qui me sert à travailler, rien que pour te télécharger un film, tu ne peux pas me dire comme ça « Tu vas t'en servir après de l'ordinateur ? » et puis me donner des leçons sur l'argent et la liberté parce que je t'ai demandé de quoi acheter des clopes, alors que je t'héberge et que je te nourris grasement et gratis depuis que t'as débarqué. Tu sais où il faut aller cager quand même ? Je peux te le dire si tu veux, te le montrer le trou, tu sais que c'est là où on cague quand même ? Je t'explique : quand tu sens que tu as envie de cager, tu éprouves une sorte de gêne, tu sens que ça pousse un peu, que ça gonfle un peu par là où ça descend, il y a des gaz malodorants que tu aimes bien sentir quand tu es tout seul qui sortent avant des fois, ça veut dire que c'est le moment d'aller cager tu comprends ? Il faut que tu ailles là où il y a le trou, tu enlèves ton pantalon et tu t'assois, d'accord ? Ton slip aussi tu

l'enlèves, et là, soit ça sort tout seul, d'un coup, soit tu dois un peu pousser, en contractant les muscles du ventre et en dilatant ceux de l'anus, OK ? Ça fait du bien tu vas voir, après tu dois tout nettoyer les endroits où la merde est passée, on ne la laisse pas trop longtemps la merde, OK ? Je ne saurais trop te dire pourquoi, c'est la merde, tu dois prendre un bout de papier et frotter le trou avec, tu vois, en enlever un maximum, même si en fait tu l'étales un peu, mais l'important c'est de la rendre invisible et inodore, il faut qu'elle reste en dessous du seuil, tu comprends ? La merde tu peux en avoir plein le bide et aller à la messe, ça va, tout le monde oublie qu'il y a de la merde là, cet oubli crée dans la pensée un endroit vide et mystérieux que ton imaginaire peut remplir avec ce que tu veux, d'accord ? Tu es croyant ? Tu t'intéresses à la science ? Ensuite il faut que tu nettoies l'autre trou, d'accord ? Le papier tu le jettes dans le trou, OK ? Après tu actionnes le mécanisme qui permet de faire couler l'eau, le papier il s'en va avec ta merde, OK ? Et s'il reste des traces sur l'émail, tu frottes avec la brosse, la brosse tu peux la laisser pleine de merde, tu la planques après, d'accord ? La brosse c'est comme toi, sauf que la merde elle peut l'avoir sur les poils, OK ? C'est un truc des brosses à merde ça, après il faut que tu te laves les mains, pour ne pas contaminer les autres avec de la merde invisible, OK ? Ça s'appelle être propre, le propre ça s'occupe pas seulement du visible, tu saisis ? La plupart des gens regardent ce qu'ils ont fait, ils sont fascinés, ils font connaissance avec ce qui sort du trou et ils se contentent de tirer la chasse, c'est là qu'ils se reçoivent toutes les vapeurs, qu'elles vont sur les murs, c'est comme ça qu'elle se répand la gastro, qu'elle va dans tout le monde, qu'elle va dans les poignées de mains, qu'elle se mélange aux autres merdes, devenant plus virulente à force de contacts sociaux. Jusqu'à Erevan elle va ta merde, de Marseille à Erevan, une seconde d'inattention et la chaîne de ta merde elle t'échappe, OK ? Au lieu de la tuer dans l'œuf, tu la répands, tu crois la laisser sagement dans la cuvette après la pause café et elle se répand, on n'est qu'à trois poignées de merde de tout le monde dans le monde, OK ? Tu crois saluer un ami, mais c'est un haut fonctionnaire qui se la reçoit ta merde, un commissaire

à l'environnement, un énarque, ta merde elle est très conviviale, cette part intime de toi-même, ton petit jardin secret, ces petites scories de ton conduit intestinal, avec sa faune, sa flore, son paysage, il faut que tu saches que tu les partages avec tout le monde, OK? Qu'elle se retrouve dans les cacahuètes d'un bar, dans des conversations, à l'autre bout du monde, dans des problématiques, tu vois, avec son arôme propre, indifférent à la conversation, un je-ne-sais-quoi, un goût de revenez-y, emporté par d'autres, dans leur nuit épicée à eux, dans leurs salons, jusque dans leurs petites défécations, dans leurs petits territoires à eux, leurs petites bulles olfactives, chéries, supports de représentations, de réassurance, de propriété, de nation, ta merde mondialisée là, elle doit être impeccable, à sa place et impeccable, si tu ritualises ça tout bien, tu n'auras plus à y penser, ça se fera tout seul tu verras, même des fois tu pourras te permettre des oublis, allez.

CONCEPCION RAMIREZ. — El que come fuerte y caga fuerte no tiene miedo a la muerte.

HARPAGON FITUM. — Toute ma vie, je ferai caca sous le même toit que toi.

XVI

MÉTHODE DES TEMPÉRATURES

GERTIE TRUDELL. — J'ai entendu dire qu'il faut manger les animaux, se les incorporer, en essayant de se représenter leur rapport au monde, en mâchant bien leur milieu, leurs perceptions, la façon dont ils écrivent leur histoire, surtout les espèces rares, en voie de disparition, se régaler de lynx, de visons, de guépards et d'anguilles, en alternant avec de délicieuses préparations véganes, ressusciter les dodos à partir de leur ADN, pour les exterminer une deuxième fois, une fois de temps en temps, pour les fêtes. Commencer par le menu : la classification phylogénétique des espèces, ne négliger aucun animalcule, cuisiner chaque vivant, qu'il soit fade, fatal ou d'une saveur insoupçonnée, inclure dans la préparation, la dégustation et la digestion sa biologie, ses comportements, son écologie et son rapport aux systèmes humains, voir chaque vivant en même temps dans son monde et dans l'assiette, rendre à nouveau réels les animaux que l'on mange, bannir « la viande », « le poisson » du vocabulaire gastronomique, servir les animaux entiers, figés dans leur ultime souffrance, avec des garnitures qui restituent l'entièreté de leur biotope ou des lieux où ils sont concentrés, jusqu'au fumier qui sature l'air des box d'élevage, et si le corps est apprêté, émincé, dissimulé en ragoût ou en pâté, donner à voir au mangeur la mise à mort et l'écorchage, qui devraient aussi figurer dans les motifs qui sous-tendent son appétit, s'agirait-il du vidage des sucs d'une paramécie.

OUUM CALÇON. — Qu'il en soit des veaux comme des huîtres lors de la curée familiale, que les mangeurs d'animaux, loin de cesser de le faire, se regardent au moins en face, c'est-à-dire dans la chair de leurs victimes, comme l'animal qui s'incorpore un autre animal, et avec lui toute l'histoire du vivant, depuis sa première morsure dans le monde jusqu'à son actuelle syntaxe.

MAURICE ZARATE. — SILENCE, ANIMAUX. ANIMAUX : IMAGINEZ.

HEDRON LOVITCH. — Du crabe albinos de la fosse des Mariannes au chien domestique : des êtres sans notion de nos lois écrites, non écrites, de nos lois hors-la-loi. J'apprends à parler aux bactéries qui vivent dans mon tube digestif, pour les entendre il faut zoomer sur le grain moléculaire de la voix, à l'endroit où la bande originale du monde plonge dans le bruit de fond inaudible de l'être, entendre la voix qui se tait quand tout parle, de la pierre au moucheron le plus bruyant.

HENRI KRASUCKI. — Ils veillent, nous dormons, nous qui tentons maladroitement de les faire tenir dans nos bricolages philosophiques, alors qu'eux n'ont pas attendu le transcendantalisme pour tâter de l'expérience immédiate. La parole est précisément ce qui ne leur manque pas, puisqu'ils la détiennent, dénuée de tout filtre. Ils n'ont pas le langage et ce n'est pas un manque. Quelque chose a affecté une de leurs espèces au point qu'elle s'est mise à l'écart, malade de la distance qu'elle suppose entre elle et les choses afin de s'en saisir, malade du langage avant toute autre maladie à signifiant organique. Ils parlent entre eux, nous le savons, et à nous, au-delà des signaux, en un dit animal que nos images recueillent, distordu par nos façons. Ils nous parlent. Le savent-ils ? Eux qui observent depuis des millénaires nos révolutions, souvent à leurs dépens, tandis que l'évolution se rêve dans le silence des gènes, même la mouche là, sur le dos de ma main, instaure en moi un point de regard, un œil autre ouvert sur une nuit inimaginable avec lequel, aussi futile que cela me paraisse, je dois compter. Ils ne dorment pas, mais assurent une veille différente de celle donnée par le type de conscience que nous tenons pour un tournant décisif dans le continuum des

êtres, eux-mêmes sont autant de signes dans un alphabet que l'on a peine à déchiffrer, et qui forment des phrases dans une langue qui n'a que faire de la hiérarchie des registres. Des poissons plats dans les est-ce que tu erres qui regardent en biais depuis le fond, des nefs de gélatine billes à l'eau lumineuse dans la zone aphotique, les chants traditionnels que se transmettent les baleines de génération en génération...

CHARLES INGALS. — Oh ! Ça va oui, l'intello-chiasserie urbaine de la nature là ! On s'entend plus biner bordel !

PALOMBELA ROSSA. — C'est sûr, toi tu grattes quelques mètres carrés de jardin et t'es un vrai paysan.

ERTON CENA. — SILENCE, ANIMAUX. ANIMAUX : IMAGINEZ.

SUZIE BERTON. — Le rôti d'être un porc, mi-viande, mi-homme, a réintégré son corps. Près de l'étal du boucher, il est indiscernable d'un gigot, d'une entrecôte. Quand il vous applique sa main sur la joue, ce n'est pas très loin du contact du cervelas, de l'escalope. Quand il cuisine, on se prend à surveiller qu'il ne mêle au repas un peu de ses parties intimes. Ses yeux pleurent de la graisse d'oie, sa conversation vous barde, vous nappe, vous encroûte, sous une épaisse couche de suint-gnifiant. ANIMAL MORT : IMAGINEZ. Il a tapissé les toilettes avec ses tripes. Le rôti d'être un porc se mange lui-même et ses salaisons repoussent. Il vous sert son opinion en tête de veau, avec une vinaigrette extraite de ses glandes sudoripares. Ses baisers sentent la salade de museau. Il a trouvé des condiments sous ses doubles mentons, son tablier de sapeur, et se fait régulièrement péter la sous-ventrière pour en répandre le contenu sur la table et l'ingérer à nouveau, en l'arrosant de mauvais vin rouge au préalable. ANIMAL MORT : IMAGINEZ. Le rôti d'être un porc mâchonne indifféremment ce qu'il y a dans la soupe et ses bas-joues qui font trempette. Il juge un aliment bon quand il peut y reconnaître sa propre viande. Rien d'autre ne le préoccupe que la transe de ses organes. Quand il ne mange pas, le rôti d'être un porc médite la conversion de la nourriture en ce qui l'incarne. Le goût de son corps est la conscience qu'il a de lui-même, et il se délecte à l'idée de le substituer à l'appréciation que vous

avez du vôtre. Les steakborgs aiment manger jusque dans votre bouche, où les aliments à moitié mâchés servent de garnitures au morceau de choix de votre langue, ils poivrent votre élocution d'un je-ne-sais-quoi de glande, un musc qui signifie qu'ils ont leurs entrées dans votre phonation. C'est une des voies par lesquelles ils attirent les autres dans l'être-viande, dans l'êtreux, dans l'être-on, pour en faire la chair à canon du monde.

LE GRAND BICARBANAOTH. — Là-dedans, il y a le Grand Âcre, le korkorâle flatugescent, le trechtom aux dentelles infectes, la crustaliavalve, le brontorynthe spatulé, le muscaritoflegmme vinaigrette, les zombifibrommateux, l'incomestible carbonarate, le suffocophasme bardé d'abdomens blancs, les ridulofions suçollianacés, les aspi-épicuistres révulsants, les cils du thrombophorisme, le gorgophrasme, la suppur-niciline, les corpuscules flagelifiés, les succulents légumates du corps, les sycophragmes, la cyprilecte frise-bruine, la lymphoglotte persillée, l'excrétant de maffre, la tuberzone moulinière, les pastramides en orgelet, le coloquinto-cloaque, les monstronctueux.

RENÉ MALTÉZER. — Seuls les hypocondriaques, les héautontimourouméneutes, les hypodyonisiaques, les gourmets tatillons de leur chair somentale, les grimpeurs de colonnes invertébrales, les döner universels d'organes et de tissus immatériels, savent explorer le corps réel, situé entre l'objet et sa projection, entre les doigts et la coquille de l'œuf brûlant, dans les petits orifices rêvés de la pulpe du pouce, et sont capables d'opposer un contrepoison à l'homme neuronal que le pouvoir neuromanagériel veut substituer aux conceptions humaines de l'humain, et qui veut nous faire avaler que ce qu'il y a dedans n'est que ce qu'il y a dedans, littéralement, c'est-à-dire en fait : l'homme-cervelas.

QUENTINE TARANTELLA. — Bonjour, j'ai mal à la bite, vous auriez un produit pour la chatte ? C'est pas exactement une chatte que j'ai, en fait c'est plutôt comme une sorte de bite. Vous auriez un produit pour pas exactement une chatte ? Je vous la montre si vous voulez, c'est la forme de sexe la plus mystérieuse au monde. Vous devez avoir des produits très mystérieux vous aussi. Le sexe est une anamorphose, les deux angles de vue permettant de se

représenter le mâle et la femelle sont minoritaires par rapport à tous les autres points de vue offrant des visions informelles. On se heurte toujours dans ce domaine à une détestable manie du figuratif. L'autre sexe, quel qu'il soit, est toujours un autre sexe.

MARITHÉ ET GILBERT CARPENTIER. — Eh mes couilles !

FRED MÜNSTER. — Je comprends ceux qui s'intéressent à Sade, même si moi ça m'ennuie plutôt. Dans le catalogue de pratiques sexuelles que sont les *Cent vingt Journées*, il n'est pas question d'identité, mais d'une bande de types qui ne savent plus quoi inventer pour jouir.

PRANAFASTIK PHYTO. — On naît avec un sexe, et on a l'injonction d'en faire quelque chose.

RAYMONDE CLOONEY. — Vous tenez un sujet, là.

HUGUETTE KRAFFT-EBING. — Moi, c'est ton catalogue de poncifs poético-critiques de l'époque qui m'ennuie.

NOËL GUERINI. — Comme il est maintenant assez clair que chacun est seul devant la mort et qu'il n'y a rien après — à part peut-être une décharge hormonale massive juste avant le grand rien —, la société néolibérale peut tranquillement déconstruire complètement le cycle de la vie pour refouler tous les rêves fondamentaux.

ALEXIS PINTURAUULT. — J'ai pas. J'ai pas des anguilles sous la main pour intensifier mon contrôle sur les masses informes.

XAVIER SELZNIK. — Quand j'ai une maladie du dos je me fais pousser des épines si c'est une maladie du cerveau j'utilise des lianes pour les maladies de la mâchoire je déploie la collerette si la douleur devient gênante j'ajoute un ergot sur le côté concerné les affections des entrailles requièrent des tirs de grenaille mais des clous de girofle ou — si les symptômes persistent — des graines font aussi bien l'affaire.

GRADIVA FARENHEIT. — Refaire un corps c'est comme ça vient difficile de faire dans l'ordonnement anatomique péronétronchecoksystème ça fait refaire un corps ou ménisquefoiehumérus rate ou pancréacupulearéoletendon ou prostatecolonpiedthorax ou narinesphincterclaviculeou vessiescrotumocciputmasseter ou molaireventriculedoigtcorpsscaléux ou genciverotuletrachéeartèresacrum ou thyroïdevésiculebicepsglotteradius

ou pectoraljamberétinecalcanéumfloreinintestinalerachis
ou même lesœufslépieddechaiselamoutardeleslunettes ça
peut faire refaire un corps ça se fait avec ce qui ce qui tombe
sous la main refaire un corps ou même cequitombesouslama
inonglecarafeépistémologiesudestasiatique refaire un corps
ou même refaireuncorpschaussuremétalangagepedpaquet
paupièresensgiratoire ou même refaire un corps ça peut être
papierciseaufoieratecrytauxdefeldspath et puis longtemps après
non feldspath feldspath non plutôt papierciseaufoierateendive
ou papierciseaufoieratelapine

LE MOTEUR. — Fernandez est enceint. Fernandez est un sac.
Fernandez numérote ses abattis. La numération du moteur est
un code lettres. Fernandez hume et rote ses abrutis. Le sac de
Fernandez ne contient pas de progéniture. Fernandez ne fait
pas de projets ni de littérature. La progéniture de Fernandez est
en pièces détachées. La progéniture de Fernandez est distincte
de son processus génital, est un autre Fernandez, est l'envers du
sac et ce qu'il contient, est ce qui assure l'existence biologique
de Fernandez. Fernandez est la mère de ses organes. Fernandez
est la mère de Fernandez. Il est mal aisé de nommer Fernandez
l'estomac de Fernandez. Le foie de Fernandez est anonyme,
est un foie, est un territoire inexploré. Le fait que Fernandez
ingère des substances qui transitent par son foie n'implique
pas que Fernandez ait une connaissance intime de son foie.
Pour recevoir des nouvelles écrites de son foie, Fernandez
a généralement recours à une tierce personne. Le Fernandez
médical. Le Fernandez médical est un des traducteurs pos-
sibles de Fernandez. Fernandez ne maîtrise pas la langue du
Fernandez médical. Le Fernandez médical ne peut pas faire
accéder Fernandez à une connaissance intime de son foie. Le
foie de Fernandez est forclos, est dans le paysage interne de
Fernandez, est l'autre de Fernandez dans Fernandez. Par la
viande, Fernandez est clos. Mais Fernandez exsude. Ce que
Fernandez exsude est immédiatement chiffré dans le code
de lettres du moteur. Fernandez voudrait mesurer ce qui
s'échappe de lui. Le sang et le sperme qui sortent de Fernandez

stupéfient Fernandez au point qu'il s'empresse de les nommer. Fernandez doit nommer ce qu'il secrète : ce qui coule hors de vue. Fernandez doit nommer ce que lui cache Fernandez. Fernandez cache un n'homme. Fernandez est une homorragie, un homme en rage. Fernandez gît. Ce qui sort de Fernandez rajeunit. Fernandez est vieux. Fernandez s'étonne que le sang qui sort de lui ne sorte pas coagulé ou sous forme de surimi. Il n'y a pas de noms pour les corps du monde. La nomenclature médicale ne fait que plaquer du symbole là où le travail doit commencer. Le travail de Fernandez consiste à arpenter sa viande. Comme tout géographe, Fernandez crée la forme de ce qu'il nomme. Ce que fait Fernandez c'est qu'il déforme l'homme. Les noms que pose Fernandez sur son chairittoire sont susceptibles d'être aussitôt effacés et remplacés par d'autres, selon la vitesse à laquelle ils sont traversés. La température de Fernandez détermine le nom et la forme des chairhistoires parcourus. Chaque chair en toise de Fernandez tolère plusieurs centaines de températures. Fernandez est tempéré, va à vive allure. Le moteur ne fait que décortiquer des vitesses, extirper des cadences du cortex. Le moteur chiffre ce qui sort de Fernandez. Le chiffre de ce qui sort de Fernandez dépend de la vitesse à laquelle il le chie, et comprend des graduations de vitesses allant de chiffe molle à chifoumi.

XVII

OURS

- FRATELLO ORDOVICI. — Poème biblique action caméra : Jésus s'avance, il ne nous la fait pas. J'attends qu'il parle. Mais où est-il ? Ne tire pas ! Ne tire pas ah ! Allez tire ! C'est bon. Attends. Ouais.
- MICHELINE PRESLE. — Tu vas faire un master en critique de la complexité quand tu seras grand ?
- GINETTE FRASCATTI. — Vous vous haïssez avec une telle passion...
- MAURICE TRAMPONI. — Et alors, vous trouvez que les petits monsieurs et les petites madames bien contents d'eux-mêmes ça donne des bons trucs ?
- PIERRE RICHARD. — Fat !
- EDMÉE COSGROVE. — Les monstres sont au nombre de deux. Il y a celui qui enfante le combat contre lui-même et celui qui a douze cents fois douze cents têtes de faux jumeaux. Celui qui enfante le combat contre lui-même le fait avec son ventre, qui est une déferlante de chimères devinées dans l'écume et qui ont noms de poissons inconnus des sciences naturelles. On ne voit pas la tête de celui qui enfante le combat contre lui-même parce qu'elle est recouverte par l'écume aux mille yeux — les yeux du langage : tous morts. Celui qui a douze cents fois douze cents têtes de faux jumeaux commence avec les têtes d'Anglais à deux oreilles. Les Anglais à deux oreilles en ont en réalité quatre, deux de chaque côté. Les monstres engendrent par partition de la parturition, ils accouchent après avoir été fécondés au hasard, par un principe ni mâle ni femelle, d'un

bloc de chair qu'ils divisent ensuite comme une miche de pain, et qui ne peut s'acheminer vers la pensée qu'une fois divisé de la sorte. Il y a autant de divisions qu'il y a de morceaux dans le monde, c'est-à-dire partout où il y a des êtres issus de la division. L'oiseau-pic dépose une obsession dans les divivants en leur tapotant le crâne avec son bec. Les obsessions n'ont pas de visage connu des divivants, c'est pourquoi elles prennent les visages que les divivants connaissent et en changent souvent. Les monstres mangent quelquefois les divivants, mais le plus souvent ils se mangent l'un une tête, l'autre un morceau de ventre.

LÉONCE PADIRAC. — Le réseau hertzien a été complètement délaissé, mais il existe encore, et il s'y passe des choses sans que personne n'émette ni ne reçoive de signal. Les ondes livrées à elles-mêmes constituent un m'onde, fait d'anciennes émissions et de leurs recombinaisons incontrôlées. Il y a même des sons qui paraissent s'être engendrés eux-mêmes, et qui ont une autonomie, une individualité, comme des personnes. Il se pourrait bien que le réseau hertzien touche à d'autres mondes pour les persondes qui le peuplent. Le réseau hertzien ne manque de rien de ce qui peut le constituer comme monde : premier plan, arrière-plan, faune, flore, géologie, météorologie. Le m'onde est le double sonore de notre monde, et il en fait partie au même titre que la stratosphère, la magnétosphère, l'ionosphère. Le monde hertzien est une piste cachée de la bande originale du monde. Quelquefois un nœud se forme, et les ondes sont si denses qu'elles saillent comme une hernie à l'extérieur du m'onde. Des sons alors se produisent qui n'ont pas été engendrés ici, ce qui se donne comme des voix isolées, entendues par un seul, sont en réalité des corps entiers ayant chu dans un corps de viande et en demeurant prisonniers.

ANGÈLE CARBONIFÈRE. — Après des années de recherche, nous ne parvenions toujours pas à faire en sorte que les pièces du moteur moléculaire se tiennent tranquilles. On a cru sortir de l'impasse en créant des automates à l'échelle, à qui l'on pouvait déléguer la maintenance de la nanomachine. Mais leur comportement s'est avéré aussi imprévisible que celui des atomes

constituant les rouages, les bielles et les pistons. Comme dans un mauvais scénario-catastrophe, les automates nanométriques ont échappé à notre contrôle et se sont répandus dans le monde entier. Tout laisse accroire qu'ils sont même allés plus loin. Nous n'avons jamais compris ce qu'ils ont fait ni pourquoi. Le monde est aujourd'hui tel qu'il l'était avant l'invasion et cependant, depuis mon retour, il ne fait aucun doute qu'ils ont exercé en profondeur une action sur la matière. Ils ont remanié le monde à l'identique, chaque atome a été détruit pour être remplacé par un atome en tous points semblable. Le monde n'a pas changé, mais rien ne sera plus jamais comme avant. Nous devons désormais vivre avec ça, ce soupçon porté sur chaque chose, chaque être.

ANDRÉ CHAMSON. — La bande originale du monde, la bande originelle, était là avant même la première érection, pliée avec tout le reste dans la braguette de l'univers. On peut encore entendre, derrière le bruit ambiant, la déflagration des phonèmes qui côtoyaient de près les atomes du big bang. Pas les atomes auto-réalisants du verbe de la *Genèse*, mais ceux qui y étaient forcément, articulés sans bouche, et que l'on retrouve jusque dans les faux nems, quel que soit le sens qu'on leur ait donné ensuite. La big langue. Il y a des autres sons. Des sons qui n'ont pas été engendrés ici. Je sais que les autres sont là aussi, qu'ils me surveillent, tentent de capter ma signature cérébrale, de casser mon code neural, et qu'ils y parviendront bien que tout ce qui concerne le Congé Pariétal continuera à leur échapper, que ce qui se passe réellement dans le Congé Pariétal, tout ce qui suinte hors du temps, tout ce qui s'écoule du corps gras de la durée, n'a rien à voir avec le blabla anarcho-psychotique qu'ils finiront par capter sur leurs bécanes logophiles. Car ce qui suinte, c'est de l'âme. L'âme existe puisqu'il est impossible de prouver son existence. Décodez ce que vous voulez dans ce Cerveau que vous avez vous-mêmes fabriqué. Craquez donc le Code Neural, appelez ça « lire dans la pensée » — en ne faisant en réalité que lire dans le cerveau —, vous n'obtiendrez jamais rien de ce que vous visez — ou seulement ce que vous visez —,

pour la bonne et complexe raison que l'objet de la pensée se situe quelque part entre celle-ci et son expression, dans un lieu sans lieu, inaccessible aux IRM quantiques, entre les doigts et la coquille brûlante de l'œuf dur. Et si vous parvenez à démontrer — rien de plus facile — que tout ce qui précède est faux, nous n'en continuerons pas moins de l'affirmer devant les preuves les plus confondantes, prouvant à notre tour l'inaliénable véracité, non pas de nos dires, mais de nos manières d'être. Nous sommes des DASEINEURS. Nous habitons le là que vous vous contentez de parler. La première photographie de la pensée, la seule qui vaille, celle qui rend caduques vos performances les plus pointues, a été effectuée il y a des milliers d'années, avec des pigments noirs, bruns et rouges, sur la roche d'une caverne, par le premier DASEINEUR qui a paraphé d'un geste son expérience de l'être.

MARTHE VILLALONGA. — Salaud.

JEAN-PIERRE MADER. — Cette nuit il y avait un faisan importun, je voyais bien que c'était autre chose, mais cette autre chose, presque aussi haute qu'un homme, comme un pingouin croisé avec une bécasse, portait bien le nom de faisan, il était là à vouloir s'imposer, à ma femme et à moi, ce faisan que j'ai reconduit à la sortie, en silence, était un mâle, un mâle faisan.

DOCTEUR PLAZONNET. — Je dirais bien, avec vous autres, que l'espèce peut crever et que seul importe ce qui n'est pas humain, et je le pense fort par moments, mais c'est bien plus complexe que ça, tout est beaucoup trop intriqué pour faire siens les mots d'ordre des nouvelles radicalités de pacotille. Pour le pire et le meilleur, l'humain fait corps avec le non humain. Tirez sur le fil de n'importe quelle pierre, n'importe quel animal, n'importe quel coin de nature et, avec le mystère de l'insondable altérité, c'est toute la pelote de l'humain que vous déroulerez. Aussi, à ceux qui font montre de ne s'en tenir qu'au monde naturel, je demande : quel genre d'être humain êtes-vous ?

EDDY DE NANTES. — Ne l'écoutez pas, il est du Bureau des Traumatismes Industriels.

(S'ensuit une discussion.)

XVIII

ORDONNANCE

JOSEPH PARADO. — Des insectes viennent régulièrement me rendre visite au dernier étage de la petite maison du bois de Cabustrel. Des abeilles, des guêpes, des frelons, des punaises vertes, des coccinelles, mais aussi des scarabées dorés et d'autres espèces dont j'ignore le nom. J'ai cherché un temps à apprendre le nom des espèces avant de renoncer, car le vrai nom des animaux se trouve très loin des pages écrites par l'homme. Les scarabées qui échouent dans les demeures humaines ne sont, pas plus que les prétendues bêtes à bon dieu, porteurs de présages. Ils se retrouvent juste loin de leur environnement naturel et cherchent une issue.

RAMIRO ESTEVEZ. — Je n'aime pas que l'on m'apprenne ou que l'on m'interdise l'Espagne sous prétexte que je suis un fils et petit-fils d'immigré acculturé. Je n'aime pas, même chez les amis, la condescendance inévitable qui découle de leur intoxication par le Savoir. Je n'aime pas que l'on m'interdise de parler mon espagnol de cuisine — qui m'amuse beaucoup — sous prétexte que cela pourrait contaminer un apprentissage pur de la langue. Je n'aime pas cette jalousie sûre d'elle devant celui qui porte, quoi qu'il en sache, l'histoire cassée en lui. A fuera !

LOUISE LIPTON. — J'ai envie d'grenier, je revandyke.

IGNACIO GUTTIEREZ. — Quelle que soit ma situation dans l'Espace, l'Espagne a été irréversiblement quittée en mil-neuf-cent-trente-neuf. L'Espagne est une notion. L'Espagne est

l'Espace. Ces mots me viennent pendant un trajet, une marche. Le rock est un balancement, le rock me vient du rocking-chair de mon grand-père maternel, Jaime Ramirez, que je n'ai fait que croiser aux alentours de mil-neuf-cent-soixante-seize. Le rocking-chair est une façon d'être assis sans vraiment adhérer à la terre, *a galopar*, le rock est en chair. Le voyage sacré de trente-neuf fait partie de la tradition orale des Ramirez. Dans le voyage sacré de trente-neuf, il y a l'image de Concepcion Ramirez traversant les Pyrénées à pied avec ses deux filles, Lucia l'aînée et ma mère, Libertad, camouflée en Julia pour ne pas attirer l'attention des franquistes, longtemps après le « Liberté, Égalité, Fraternité » hypocrite de Franco, au début de la guerre civile. Toute ma vie liberté qui n'écrit pas son nom. Jaime Ramirez a traversé avant. Pourquoi ? Concepcion le rejoint dans un hôtel à Perpignan. Ils se retrouvent brièvement avant d'être envoyés les unes dans le camp d'Argelès-sur-Mer, l'autre dans celui de Saint-Cyprien. Dans le voyage sacré de trente-neuf, il y a des images à relier et du hors champ à reconstituer. Même pour les Espagnols, et de date ancienne, l'Espagne en tant qu'Espagne, à moins d'être face à l'étranger, ne va pas de soi. L'Espagne, paraît-il, est hétérogène, morcelée. Comme mon appréhension immédiate de l'Espace. Je mets du temps à constituer la carte d'un endroit, à faire coller ensemble les perceptions produites lors d'un trajet, seul, je vais selon une *ligne d'erre* qui m'est propre, selon une carte interne inadéquate au territoire, selon une phrase, un mot, un rythme, idiots, de qué fazin ? Quemadmodum ipse appellat, jacaranda etc. C'est comme ça que je me raconte aujourd'hui les effets de l'origine. L'exode est une sorte de big bang, un point d'origine récent parmi tous mes points d'origine. L'Espagne l'Espace a aussi été quittée en mil-neuf-cent-onze, par les parents de Maurice Gutierrez, pour des raisons économiques qui ne sont pas étrangères à la guerre civile : la mainmise de l'aristocratie sur les terres, qui laissait beaucoup de paysans sans emploi ou les forçait à se faire exploiter dans les mines. Comme Ramon Gutierrez, enfant dans les mines de pyrite que possédait un noble connu sous le

sobriquet terrible de « el lobo », dont Maurice Guttierrez m'a raconté qu'il aurait dit, en tendant la pièce à un ouvrier lui ayant rapporté son portefeuille égaré : « Tiens, achète-toi une corde pour te pendre. » Un big bang à partir duquel l'Espace, jusque-là concentré en l'Espagne, connaît une soudaine expansion qui va s'accéléralant à mesure que je vieillis. L'hypothèse d'un big crunch, d'un retour en Espagne, quelque chose de plus qu'aller simplement vivre en Espagne, ne tient pas. Le sens de l'expansion de l'Espace l'Espagne est irréversiblement sensstrifuge, le sens fuit à l'horizon de l'Espace à jamais contingent, *a galopar hasta enterrarlos en el mar*, lutter contre le non-sens ou le faire sien est un processus permanent, exponentiel, aveugle comme l'expansion de l'Espace, une tension sans résolution qu'il s'agit juste d'accepter, et même de fêter.

NACHO GUTTIEREZ. — Avant l'art des cavernes, l'art de la Terre, l'art sans l'homme, qui n'a pas le nom d'art, les fossiles, art aveugle, sans volonté, sans soi dans le trait qui peut se repentir. Les hommes se sont tenus sur cette frontière un moment avant de basculer. L'écriture chinoise serait née des craquelures qui apparaissaient sur des carapaces de tortue brûlées dont on se servait pour la divination. On peut encore ressentir ce vertige. Autre tension sans résolution : le désir d'être dans l'histoire et hors l'histoire — il faut bien dévier un peu. Je crois, moi, que ce prétendu détour est mon interprétation de l'iconoclasme libertaire. Je crois, moi, que cela a à voir avec deux grands-pères et trois oncles mineurs, qui ont bien dû charrier des fossiles de fougère avec la houille. Dans un dessin de fourmi, il y a ce qui dépend de moi et ce qui ne dépend pas de moi. Le dessin est la frontière. Je peux disposer un fond, choisir une couleur, pierre noire ou sanguine, le reste, c'est-à-dire le tracé, les forces, je ne les impose pas. Les fourmis, si occupées à des activités utiles à leur survie, donnent ces traits sans but utilitaire immédiat. La nature : l'aider/la laisser faire. Nous sommes tout de même là, il s'agit d'exister. Mais comment et jusqu'à quel point ? On me dit en sortant du Muséum : « Quand je vois ces fossiles qui ont traversé X temps jusqu'à nous, je pense au travail acharné

des hommes qui les ont mis au jour. » Je garde pour moi que je préfère penser au travail sans l'homme de la Terre, sans la chierie de la machine à broyer les êtres. Ni art ni travail. L'art quel qu'il soit n'est finalement que la technique, malgré les valeurs plus hautes que l'on a voulu lui prêter. Il est toujours entaché de façons et de contrefaçons. La frontière entre le temps qui précède ma naissance et celui qui la suit se confond avec celle qui sépare le temps sans l'humain et celui avec, car en naissant je suis, outre moi, devenu un humain, c'est-à-dire que je suis tombé dans le langage. L'Espagne/la Préhistoire, l'exode/l'histoire. La parole ne fossilise pas, le langage, ses dits mentent. Un mot est gravé sur un gros galet, le galet est lancé dans l'eau, en touchant la surface, il produit un gros « chploff », c'est ça la parole, celui qui lance le galet pense au mot inscrit dessus et n'entend pas le son réel, s'il met la tête dans le fleuve, il entend autre chose, cela provoque en lui un grand rire ou une grande peur, quand il sort la tête de l'eau, il voit un sens nouveau dans le mot lancé. Jaime Ramirez n'a jamais bien su ou voulu parler français, il avalait les mots en andalou. Concepcion, sa femme, parlait un curieux mélange d'espagnol francisé et de français hispanisé, ponctué de pures créations. Maria Agnosto Gutierrez maîtrisait mieux le français, mais parlait peu. Ramon Gutierrez parlait un patois occitan sur fond d'espagnol. Mes grands-parents avaient avant tout une langue.

FRANPATICK TIFFO. — Eh bien, vous ne lésinez pas sur l'ampleur de vos repères biographiques.

RAMON GUTTIEREZ. — Quand nous sommes enfants, nous pensons obscurément que les grands-parents seront là pour toujours, puisque nous ne les connaissons qu'ainsi. Le monde tel que nous le découvrons sera toujours le même, avec Georges Marchais, Mitterrand, Thatcher et l'ayatollah Khomeyni. Concepcion Ramirez est morte en mil-neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf. Mais elle est toujours sur la frontière, avec Libertad dans un cabas, et Lucia à la main, les réfugiés sont toujours dans les camps, et Libertad échappe toujours à la mort, parce qu'elle tête Concepcion au lieu de boire le lait avarié qui est distribué,

la famille Ramirez est toujours dans un village des Pyrénées, elle est toujours en train de le fuir à cause de la proximité de la frontière, au-delà de laquelle ont lieu aussi des règlements de comptes, les Ramirez sont toujours en train de trouver refuge sur le littoral du golfe de Faust, où ils vivent dans un logement insalubre parce que Jaime Ramirez refuse de s'encarter au Parti Communiste, où Jaime Ramirez trouve du travail aux cimenteries Lacharge, où il devient contremaître sans d'abord annoncer la nouvelle à sa famille, où suite à cet avancement, ils font construire une maison vivable à Lagrange-de-Faust, avec un peu de terrain pour un potager et des arbres, où il est sur le point de rendre athées des prêtres-ouvriers, où il raconte à ses filles l'origine du monde, l'origine aquatique des vivants, où il dit que dieu c'est la nature, les arbres, l'air que nous respirons, où il prône l'amour libre tout en étant terriblement jaloux, où il se met en colère une fois parce que ses filles sont allées faire un tour en bateau avec des garçons, où il regarde des films avec Lon Chaney ou Boris Karloff, où il lit *La vida es un sueño* de Pedro Calderon de la Barca, d'où il se rend à Marseille pour prononcer des discours anarchistes aux réunions de la CNT, où il garde un cigare pour le fumer à la mort de Franco, où il ne le fume pas parce qu'il meurt avant Franco, de la silicose, où il jure en disant « me cago en la burra », où il prédit au lieu d'une troisième guerre mondiale, des conflits localisés partout dans le monde, où le cousin Yves de Briançon lui met un coup de marteau sur la tête, où il dit à propos du football « qu'on leur donne un ballon à chacun », où il ne se plaint jamais.

FRATER BLAVATSKY. — Tu veux faire le bon fils, alors tu racontes l'histoire familiale dans le style héroïque ?

HERODOTA. — Des histoires comme la tienne, il y en a des milliers.

GEORGES RAMOS. — Et des corps comme le tien, auquel, on ne sait comment est venu un être ?

LORD FONTLEROY. — C'est un roman ce que tu essayes de faire ?

Tu vas faire un livre un jour ? Avec toute une histoire ?

FERNAND FERNANDEZ. — Je n'écris qu'un seul livre, tout le temps.

Tout autre projet de livre est vain. Tous mes livres s'inscrivent

dans celui-ci, le premier s'en est échappé prématurément. Une fois le livre publié, je continuerai à l'écrire, peut-être même d'autres l'écriront. Pendant la guerre civile espagnole, des œuvres d'art sont détruites dans les églises, les musées, un réseau s'organise pour les protéger et pendant ce temps, dans l'ombre de la caverne d'Altamira, des peintures persistent depuis des millénaires, parfaitement hors l'histoire, hors l'art, hors la religion, hors des causes expliquant ces actes iconoclastes. J'aime Ramirez a-t-il donné des coups de marteau à des figures pieuses ? Il y avait quelques cadres aux murs de la maison de Lagrange-de-Faust, je me souviens d'un seul : le portrait d'un enfant au regard éperdu évoquant la pauvreté, signé El Greco. Un autre Greco que celui que l'histoire a retenu pour ses images extatiques et cléricales. Et il y avait aussi les bibelots religieux de Concepcion, dont la foi simple ne donnait pas l'impression d'avoir été contrariée. Vu d'ici les anarchistes — à moins d'être de sacrés cons — m'ont l'air de porter en eux le contraire de ce par quoi ils existent. Ils veulent faire disparaître cette part d'eux-mêmes pour qu'elle disparaisse à l'extérieur. À moins, peut-être qu'un être aimé ne l'incarne, et de ce fait donne à la part maudite sa place juste dans un tableau du monde où figure aussi l'autre. Les anarchistes sont hantés par des tensions qui ne sont pas à résoudre. La résolution est le propre du fascisme — ceux qui se détournent de la psychanalyse pour les thérapies brèves se sont trompés sur l'objet de l'analyse, dont ils attendaient des effets rédempteurs. Chacune de leurs implications dans la marche du monde, individuelles ou collectives, répercute ces tensions irrésolues sous différentes formes.

PETRUS. — Bref, comme disait Pépin, toi tu es un grand anarchiste rien qu'en écrivant un livre anarchique que tout le monde lira et réécrira en une joyeuse collectivisation de la pensée, pendant que toi tu peins dans ta caverne des images qui traverseront les millénaires.

IGNACE GUTTIERES. — Le vingt-sept février deux-mille-dix-neuf, je suis arrivé à la clinique de rééducation fonctionnelle de Peytrins par les bartas. Maurice Gutierrez m'attendait dans le

hall, rayonnant comme Louis sur l'emballage des pasticca del re sole. La matière organique qui a évolué depuis le plus ancien ancêtre commun n'a pas donné en ce qui me concerne un cheval. Certains réfugiés sont partis pour l'Argentine, le Mexique — il y a, paraît-il, des cousins de ma grand-mère maternelle là-bas, de légendaires richards à haciendas, n'ayant pas donné suite aux tentatives de correspondance de ma tante Aurelia et de ma grand-tante Concha la religieuse. Le moment décisif n'est pas un quai d'embarquement, mais ce chemin qui traverse la frontière minérale des Pyrénées. Longtemps après ma naissance, rendue possible par cette traversée, il y a un autre embranchement, une autre partance n'ayant pas eu lieu, qui aurait abouti à une autre version de moi : peu avant mil-neuf-cent-quatre-vingt-deux, j'ai été certain, au moins une journée, que j'allais partir pour Tahiti. La cité militaire de La Royanne près de Rousset-les-Pins. Une zone floue sur maps, nulle part. Dans mon imaginaire d'enfant, des étendues désertiques tout autour. Bâtiment Cacâtre, Té, noms pour une zone cinquante-et-un ordinaire. Mon père revient d'une mission d'un an en Polynésie, il m'en raconte les merveilles après un repas, la possibilité qui s'offre à lui d'y retourner avec femme et enfants — sur la proposition d'un emploi dans le civil par air polynésie, suite au sauvetage d'un avion de la compagnie. Je pars pour Tahiti sous la lumière éclatante du midi. Il suffit que je le déclare à tout le monde en arrivant à l'école maternelle ce jour-là. Je vis déjà dans d'autres mondes. Je suis fabricant et conducteur de robots, j'ai dessiné les plans, le cagibi est mon atelier. Mon père est mécanicien dans l'armée de l'air, un avion traverse le ciel, c'est mon père, l'Espagne l'Espace. Il vole avec le futur astronaute Jean-Loup Chrétien — le gars est du genre à rester accroché si on le lance au plafond, véritable loup en l'air, mais bien chrétien sur terre. Alors mon père et ses coreligionnaires lui jouent un tour lors d'un apéro : ils remplissent un bol de cacahuètes avec des rondelles en polystyrène semblables à des amuse-bouches. Pensent-ils à un « étouffe-chrétien » ? Un vaisseau spatial et une planète, c'est du pareil au même, pour parler n'importe quelle langue, il

suffit que je le décide, je parle en guatémaltèque à ma mère, « ça c'est du Guatemala », « Guatemala » c'est une autre langue en soi, savoir prononcer ce mot, c'est se rendre maître de toute la langue qui va avec, une ivresse comparable à celle de faire pour la première fois du vélo sans les roulettes, parler sans le savoir.

DENIS PARAPHRÈNE. — Pédale.

XIX

OBJECTION

FÉDOR PRESGURVIC. — On ne peut pas dire des noms de footballeurs, qu'à l'instar des noms de chiens, d'oiseaux, de chevaux, des noms de la classification linnéenne des espèces, ils forment un sous-ensemble qui obéirait à des règles différentes de celles qui régissent la formation des patronymes, parce que les noms de footballeurs sont exactement formés de la même manière, et échappent généralement jusqu'à la pratique particulière du pseudonyme. À l'écrit, il est d'ailleurs souvent impossible de distinguer un nom de footballeur de celui de quelqu'un portant un nom identique. Pourtant, il est tout à fait possible de produire des noms de footballeurs, des noms fictifs, identifiables comme des noms de footballeurs bien distincts des autres noms, des noms créés en l'absence de tout souvenir clairement conscient de noms de footballeurs réels, par le seul désir de créer des noms de footballeurs. Quelque chose fait que, parmi tel ou tel assemblage de syllabes, je peux dire, tiens, ça, c'est un nom de footballeur, ou bien non, un footballeur ne s'appellerait jamais comme ça, non, décidément, Sorbel ça ne peut pas être un nom de footballeur — quand bien même cela serait plus tard démenti : Sorbel, Sorbel, pourquoi pas Sorbel, Sorbel dans la surface de réparation ? Et cela n'aurait pas plus de sens que lorsque nous nous disons : c'est une Simone, elle a bien une tête de Simone, ou de Josiane, Josiane, Josiane, Josiane, bien que cela même s'impose à nous avec une impérieuse évidence, durant le temps où cela

s'impose. Des scientifiques de l'université d'Aix-Marseille ont récemment mené une expérience avec des babouins. On leur a soumis successivement des noms de footballeurs et des noms tirés de l'annuaire téléphonique. Il semble, à première vue, que le monde du football est assez éloigné de celui des babouins. Pourtant, après un temps d'entraînement, les babouins se sont révélés capables de distinguer les noms de footballeurs des noms ordinaires, et cela même après qu'un nouveau corpus de noms leur a été soumis sans entraînement préalable. Le sens évolutif d'une telle faculté chez le babouin nous échappe — à moins que le fait même que les babouins se soient gentiment prêtés à l'expérience ne nous montre que la parole est loin d'être ce qui leur manque, quand nous, nous devons nous coltiner le langage. Tout se passe donc comme si la capacité à reconnaître des noms de footballeurs pouvait se passer du langage et, *a fortiori*, de toute connaissance de l'univers référentiel du football. Quelque chose dans la lignée humaine et dans les lignées parentes — voire en dehors — porterait à penser que : PATRECKHÖGEMANN !!!!, ce n'est pas la même chose que : Patreck Högemann. J'entends : Patreck se distinguant des autres Högemann en raison de son prénom et se distinguant, jusqu'à un certain point, des autres humains du fait qu'il s'appelle Högemann et en sus de Högemann, Patreck. Quelque chose qui viendrait se surajouter — ou qui serait déjà là — ne relevant ni des règles de la nomination patronymique ni d'un marquage corporatif qui s'inscrirait dans le nom même. Quelque chose que l'on aurait du mal à désigner autrement que par : PATRECKHÖGEMANN !!!! ou bien : Pa-treck-Hö-gE-MANN !!!! À l'évidence, la signification du nom patronymique en lui-même est secondaire par rapport à sa fonction sociale — ici le système du sport. On ne peut traiter le nom comme n'importe quelle chaîne signifiante. On ne peut traiter PATRECKHÖGEMANN !!! comme LCHATÉMIKANTALÉÉÉÉÉÉÉ, dont on sait par avance que ça raconte quelque chose et que, même si on en ignore la signification établie, il est toujours possible de se raconter un sens comme « La chatte aime le cantal », bien que,

à y regarder de plus près, avec PATRECKHÖGEMANN !!! on pourrait aussi. Rien ne nous empêche de faire : « Patraque. Un gueux, man » ou PAH! TRKTEPEUH! MAAHH NEUUUH... PATRECKHÖGEMANN !!!! c'est pas comme Patreck Högemann sur le terrain, ça a sa vie propre PATRECKHÖGEMANN !!!, en réalité les commentateurs ne commentent pas ce qui se passe sur le terrain, ils commentent PATRECKHÖGEMANN !!! et pourtant c'est quand même un peu relié à Patreck Högemann sur le terrain, ça bouge avec sa vie propre, mais un peu comme Patreck Högemann sur le terrain, avec des mouvements de Patreck Högemann, mais avec PATRECKHÖGEMANN !!!! DANS le commentateur, parce que Patreck Högemann c'est pas PATRECKHÖGEMANN !!!, c'est même pas Patreck Högemann Patreck Högemann, Patreck Högemann c'est pas pas, c'est pas papa Patreck Högemann, ni man-man Patreck, parce que dans PATRECKHÖGEMANN !!!! Il y a quelque chose qui fait objection, un objet rond, opaque, qui n'offre aucune prise, et qui crée tout autour beaucoup de mouvement, autour et DANS Patreck, quelque chose qui n'est pas comptable d'un score, quelque chose comme un arrêt de jeu en raison des conditions météorologiques, comme une panne générale, une perte brutale de la capacité à commenter ce qui se passe sur le terrain, un match de foot observé à travers l'appareil perceptif d'un animal, d'une espèce extraterrestre, du point de vue de la langue elle-même, si elle avait des yeux, des oreilles et un truc qui fait POUÈT, comme PATRECK EUGEMANN, *streetcracker, je le suis, car je m'appelle Patreck.*

JEAN-PIERRE QWAN KYAL ZUB. — Bruno a les jambes brûlées par le ciment de son dernier chantier et il tente de dormir sur le sol de la gare Saint-Charles, quand la nuit fait place aux voyageurs en partance pour nulle part. Décor high-tech, surfaces glacées, panneaux publicitaires et silhouettes errantes ou couchées dans des duvets, des couvertures défraîchies, des cartons, des sacs plastiques. Sur l'une des affiches destinées aux voyageurs diurnes, on peut lire : *THOMACH REZORN / EXPOSITION / THE DESIGN OF POVERTY*. Les vigiles l'ont

traité d'assisté quand deux bénévoles sont venus lui donner une soupe et du pain.

JONATHAN MELVIN. — Ce que nous apprend depuis quelques années la diffusion de la téléphonie mobile chez les gens de la rue, c'est que la notion de domiciliation est en voie d'obsolescence, ou, du moins, la notion de domiciliation matérielle, et que les cas limites de la vie marginale, précaire, errante, sont peut-être les laboratoires de ce que seront nos sociétés futures, un futur auquel il faut se préparer avec tout ce que la technologie a de meilleur à offrir à l'humain. Des sociétés marquées par le nomadisme, où les biens matériels et leur fonction de marqueurs sociaux deviendront de simples données, certes marchandisables, mais aussi échangeables, piratables. Fort de cette vision éclairée et éclairante du futur, le groupe PHONIKE travaille d'ores et déjà sur des applications révolutionnaires qui seront prochainement diffusées sur le marché, mais aussi sous forme de cracks via sa filiale PHONIKE-COOLHACKERS, des applications, telles que VIRTUALHOMESWEETHOME, qui permettront dès demain à tous les sans-abri de jouir de tout ce qui a trait aux concepts d'habitat, de propriété, de confort, de sécurité, sans les soucis liés à la gestion et à l'entretien d'un bien physique. L'interface conviviale, ergonomique, au graphisme attrayant, de VIRTUALHOMESWEETHOME, permettra aux laissés pour compte de la société de se reterritorialiser et de recréer du lien, quelle que soit leur géolocalisation dans l'espace physique, et cela sur la base d'une nouvelle communauté favorisant la solidarité, l'autogestion, et la résolution de leurs problèmes par ces populations elles-mêmes.

JEAN DE RAY-MANSFIELD. — Vous avez déjà entendu parler de neuropsychiatrie quantique ?

LOUIS COLOMBANI. — Eh bien, si les fameuses particules élémentaires sont les constituants de toute matière, notre cerveau, ses neurones, ses synapses, ses axones, ses dendrites, les neurotransmetteurs, le courant même qui l'anime, n'y font pas exception. On ne peut réduire le fonctionnement de la pensée aux lois de la

physique classique, mais la physique quantique pourrait prendre le relai quand nous n'y comprenons plus rien.

JEAN DE RAY-MANSFIELD. — Comprendre serait bien ambitieux.

Ici nous nous occupons surtout de recherche appliquée.

AELITA GOLDONI. — Ils produisent quelque chose. Dans la radio.

On les entend produire quelque chose. Pendant ce temps qu'on les écoute, on se fait produire avec la radio. Ils nous produisent la radio. Pendant que je fais la radio, je ne fais rien d'autre. J'ai mis la radio. Parce que je ne fais rien d'autre, j'ai mis la radio. C'est quand je n'écoute pas vraiment la radio, la radio derrière, que je devance la radio.

HARTMUT DILLINGER. — Qu'est-ce que vous faites quand vous coupez l'avocat, que vous faites tomber l'avocat et que vous le ramassez, que vous le lavez pour le remettre avec les autres sur la planche, les avocats crus, avec les petits grumeaux d'avocat ? Qui transportez-vous à la salle de bains parce qu'il n'y a pas de torchon dans la cuisine ? Qui est-ce que vous mettez, vous coupez, faites rincer, pour vous nettoyer les doigts ? Qui est-ce que vous faites, quand vous rentrez au-dedans la lame du cutter qui dépasse dangereusement de quelques centimètres, alors que vous ne vous en servez pas ? Qui-est-ce-que ou quoi ? Quand vous vous pelez l'orange avec le couteau, ou sans le couteau avec les doigts, que vous l'enfoncez le pouce dans l'endroit renflé du dessous ? Qui-est-ce-que vous vous pelez le cul dans l'orange avec le couteau ou les doigts ? Le cul grenu, le cul lisse de la pomme granny-smith ? Qui-est-ce que c'est vous qui pourrissez la pomme dans le compotier que vous évitez des doigts pour toucher les aulx, la gousse des aulx sous les doigts, à peler, petit à petit, d'un coup pelée ? Le portrait de Dorian granny-smith sous la pomme des doigts, c'est vous que vous avez mis à peler ? Qui-est-ce-que-quoi vous ramassez les bouts d'ongle à côté du sac poubelle pour l'y jeter d'un coup dedans ? Qui-est-ce-que vous faites quand vous vous tenez deux dents dans la tête, pour les faire jouer doucement ? Qui-est-ce-que vous mangez, vous perdez, vous portez, vous jetez ? Qui-est-ce-que-quoi vous entendez vous dire à la radio

qui eux c'est ci et ça, vous ça c'est vous, mais non c'est la radio, la radio c'est pas vous, le langage oui, vous c'est pas ci, c'est la radio, c'est pas le même langage que vous, les noms de la radio, le mot qui tombe juste au milieu d'un flot de mots de plusieurs heures pendant que vous pensez à celui-là, celui-là c'est pas vous, c'est l'autre de vous celui-là, pour l'y dire à l'autre que c'est pas elle où lui que vous transportez dans les doigts pleins de grumeaux d'avocat, les avocats crus, qui dégouttent, pelés, tranchés, à moitié pelés, sur la tranche ou la courbe de l'avocat au cul grenu, qui attend d'aller dans les tomates, qui ne sont plus des petits pépins surnois sous les doigts, le couteau, qui ne sont plus qui-est-ce-que-quoi. Qui-est-ce-que vous faites pendant que vous le faites? Le petit bout d'avocat collé au pouce, que vous projetez dans l'évier d'un coup sec, que vous envoyez aller jeter, c'est pas qui, qui-est-ce-que-quoi l'avocat. C'est une trace de quoi? C'est quoi l'avocat? Ça a à voir avec quoi la pelure filandreuse entre l'ongle et l'envie, que vous envoyez dans l'évier à nettoyer, que vous envoyez dans l'évier gras plein de pâtes imbibées d'eau de produit? Qui c'est qui ne pense pas qui n'est pas de penser que c'est les autres? Ne pensez pas à l'autre quand vous faites dégorger l'évier, les choses tapies dans le siphon des autres, c'est pas l'évier, il ne faut pas l'évier, c'est pas les autres, il n'y a pas de les autres pendant que vous nettoyez l'évier, il n'y a pas de l'évier dans les autres, c'est pas de les autres l'évier. Les grappes de pépins de tomate qui grouillent dans les coins de l'évier, sous les doigts, molles, c'est pas des organes des autres, des organes de vous, étranges des organes de vous, des autres des organes, des propriétés physiques des organes, que c'est pas vous qu'épépinez les tomates, qu'épépinent pas les tomates en vous, qu'elle épépine, qu'elle épèle, au bout de vous, que c'est vous qu'est au bout de vous, c'est pas vous l'autre qu'est au bout de vous, c'est l'autre qu'est bout, au bout de l'autre, vous êtes vous dans l'autre qui bout, l'eau des œufs, elle bout des œufs, c'est eaux d'eux, c'est vos œufs les z'ieux, elles aiguent les eggs elles, c'est elles qui se sèguent dans les eggs, à la coke les eggs, elles se prennent à la coke les eggs, c'est les sègues d'elles des

autres au bout de vos doigts, c'est elles qui s'eggent les ailes,
qu'elles s'eggsent, se sèguent les ailes à sec qu'elles sexent, elles
ont quel sexe tes ex ?

XX

SEUIL

PATRICK SIMPSON-JONES. — Tu te laves les mains au-dessus de la pile de vaisselle sale, du saladier plein d'eau glauque, de déchets d'aliments indifférenciés, de couverts gras, qui est en haut de la pile, trop proche du robinet, tu te laves les mains entre le robinet et le saladier, dans un espace trop réduit pour qu'à un moment ou un autre tu ne touches pas de tes mains savonneuses le robinet ou le saladier, dans la pénombre tu ne distingues pas très bien le haut du bas, le robinet du saladier, le robinet et le saladier ça devient le robinet du saladier, le saladier avec un robinet, le robinet à salades, dans la pénombre tu ne sais plus trop si c'est encore se laver les mains ce que tu fais, tu te demandes si ce que tu fais, c'est pas un mélange en fait, une préparation, tu fais la soupe de la vaisselle avec le saladier plein à ras bord et les mains qui dégouttent de l'eau savonneuse, des saletés, des peaux mortes, des bactéries dans la soupe, il y a des yeux dans la soupe, des auréoles de savon iridescentes, quoique tu ne puisses pas bien voir dans la pénombre, encore moins au niveau microscopique, où il y a des paramécies dans la soupe, des amibes.

FAUVEL. — La nouvelle devrait vous détendre : le bilan de production du cosmos est nul.

PIERRE PASCAR. — Je pourrais me contenter de me répéter le mot « moutarde » à moi-même, de le laisser se dire ce qu'il a à se dire

à lui-même, que le mou tarde par exemple, mais ce serait passer sous silence ce qu'il y a d'autre en jeu, à savoir la moutarde en elle-même, celle que j'invoque en appuyant sur le mou et en traînant, comme il se doit, sur le tarde, à savoir ce que je me dis à la moutarde, la moutarde que j'incorpore à moi dans la bouchée qu'elle accompagne. Alors que « mustard », meustard, ça le fait pas.

MAÎTRE GARDON. — J'ai le cul qui gratte. J'ai le cul comme le fond du sac de tri. Le sac plié, qui répand une odeur de vin aigre mélangé à d'autres résidus : des gouttes d'huile, du café, des morceaux de papier. J'ai pas tout ça dans le cul. Disons que je l'ai peut-être, d'une autre manière. Mon cul ne fait pas le tri. Le tri se fait avant. On garde les nutriments. Mais on ne peut pas reprocher à ce qui sort du cul de n'être pas écologique. C'est tout le contraire même ; le cul s'arrange pour ne produire que des déchets écologiques. En toute logique, ce que produit le cul n'est pas épargné par la pollution. De là à dire que la merde y contribue...

PERRINE GALVESTON. — Pourquoi tu fais ça, de te gratter la peau sèche, la corne du pouce, avec le majeur ? Ça relève d'une fonction particulière ou c'est juste pour me faire chier ? Pour gratter dans ma tête le centre de l'agacement ? C'est pour ça que tu le fais de te gratter dans ma tête, c'est pour m'agacer le système nerveux central que tu le fais. Tu fais des pauses de temps en temps, pour me faire croire que c'est fini, mais tu reprends aussitôt, ça ne s'arrêtera jamais le bout de ma tête gratté au bord de ton doigt, le bruit de cinq nanomètres grossi trente milliards de fois, tu le rechopes, tu le retournes, tu le savoures en gourmet le bout de toi dans ma tête, le bout de mon sexe qui est dans le centre inconscient de l'agacement de ton crâne, tu vas te terminer oui, te le gratter jusqu'à l'os le bout de moi de ton pouce, même après l'os tu vas continuer, jusque dans le cœur des cellules moelleuses, même quand t'auras gratté tout le nucléoplasme tu vas continuer, t'en auras jamais fini de me ronger la fontanelle qui forme la pulpe de la dernière phalange de ton pouce opposable, t'en auras jamais assez d'éparpiller tes peaux

mortes sur le tapis, de laisser traîner des bouts d'humain un peu partout, des bouts d'humain de toi, de moi, et de tous les autres.

GHISLAINE BLASTER. — Le ventre est bidonné du crâne, gonflé de flatulences encéphalocentristes. Le crâne pèse de toute sa vanité sur le gastre. Nous sommes assis sur nos forces gastrotelluriques. Il faut davantage que du chou et des boissons gazeuses pour rétablir un vrai contact. Il faut que les gaz et les gargouillis aient droit de cité dans le corpstexte. Il faut reconnaître enfin que la matière grise est aussi une matière grasse, une matière grease. Il faut s'en faire des tartines et la roter pour savourer longtemps l'arôme des céphaloarachides. Quand on tait les mots du ventre, il faut s'attendre à ce que ça finisse par puer. En cas de conflit les gaz connexes priment.

DENISE FABRE. — L'odeur de tes pieds a quelque chose. Elle te fait quelque chose. Ce n'est pas rien ce qui se passe quand tu la sens. Ça déclenche quelque chose en toi cette perception, ça te met en alerte. Une alerte produite par on ne sait quoi. On ne sait quoi que tu sens confusément à travers l'odeur de tes pieds, au point presque de ne pas arriver à fixer ton attention sur autre chose. Il y a quelque chose de particulier dans ce rapport que tu entretiens à l'odeur de tes pieds, aux sécrétions acides de tes glandes sudoripares, qui cuisent tes chairs, rongent tes « langues », les imprègnent d'un parfum entêtant, cette odeur que tu reconnais comme tienne et qui, en même temps, dialogue avec toi, avec ton corps, depuis un ailleurs difficile à situer et pourtant voisin, cette odeur excitante qui est tout un programme à elle seule, un programme réjouissant dont tu ignores le contenu. L'odeur de tes pieds te met en arrêt. Tu la sens de tous tes sens l'odeur. Presque elle te ferait bander l'odeur. En tout cas tu pressens que l'odeur de tes pieds n'est pas étrangère à la sexualité. Mais pas seulement. Tu pressens, tu ressens, que l'odeur de tes pieds est liée à beaucoup d'autres choses dont tu ne sais rien, un monde par exemple, et que, peut-être, tel que tu es, le genre d'existant que tu es, n'est pas en mesure de répondre à l'excitation causée par l'odeur de tes pieds, ou à l'excitation

qui cause l'odeur de tes pieds, que l'odeur de tes pieds est un souvenir bien plus ancien que tes plus anciens souvenirs, bien plus ancien que ceux dont tu ne te souviens pas, que ce dont tu ne te souviendras jamais, et d'une nature différente. Tel que tu es, tu ne sais pas répondre à l'excitation causée par l'odeur de tes pieds, car peut-être ne sais-tu pas battre de la queue, ou haleter avec la langue pendante en poussant de petits râles. Quand bien même t'entraînerais-tu, il te serait impossible de répondre comme il conviendrait à l'odeur de tes pieds. Parce que tu ne te souviens pas, et tu ne te souviendras jamais réellement, que tu as été un chien — et pour cause, ce souvenir-là se trouve dans un autre corps — et que le chien que tu as été croit renifler les phéromones sexuelles d'une chienne en sentant l'odeur de tes pieds. Ce qui pourrait bien expliquer l'étrange suspens dans lequel te met cette odeur, que tu ne t'acharnes pas, du reste, à vouloir faire disparaître, que tu cultives même, au mépris des normes d'hygiène, de bienséance, du respect-de-sa-propre personne, et qui t'accompagne, fidèlement, comme un refuge quand tu te sens un peu désœuvré, qui te porte à la rêverie sexuelle, te donne envie de te masturber ou de faire l'amour sans te laver. Mais chaque fois que tu dilates tes narines pour jouir pleinement de l'odeur de tes pieds, c'est comme si quelque chose manquait à l'appel, quelque chose de fondamental, comme un corps, un rapport au monde, un milieu, des perceptions différentes. Tes pieds sont assez loin d'évoquer pour toi la croupe d'une chienne. Alors que pour un chien, ooooouuuuuu. Un chien n'a pas de mal à reconnaître la croupe d'une chienne dans les pieds humains, le fumet lui suffit. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'un chien lèche sans embarras les pieds de l'humain, les pieds savoureux, excitants. Le chien qui lèche les pieds de l'humain se sent tout chose, remue la queue, couine. Le chien est comme le choucas de Lorenz qui en l'absence d'un autre animal de son espèce peut reconnaître un socius sexuel dans la femme de chambre. Pour le chien, c'est cette partie de toi qui devient le partenaire sexuel. Le chien n'a pas besoin de te voir comme un tout, un tout tout. Chaque partie de ton corps, selon ses

attributs, peut devenir un membre de la meute à part entière, ou un membre extérieur, sans signification. Mais toi, le chien que tu n'es pas, et en qui le chien que t'étais se souvient de l'odeur de la croupe des chiennes, tu n'es pas en mesure de reconnaître, avec ce corps-là, une croupe de chienne dans tes propres pieds. Et peut-être qu'au moment précis où le chien réalise qu'il ne pourra pas s'accoupler avec tes pieds, et où toi-même tu te rends compte que l'excitation sexuelle causée par l'odeur de tes pieds ne peut aboutir sur le rapport sexuel auquel elle invite, peut-être, et sans parler d'un accouplement homme/chien — ce qui relèverait de tout autre chose — peut-être qu'à ce moment-là, le chien et toi vous vous rejoignez. Le chien que tu n'es pas, et en qui le chien qu'il a tété ne se souvient plus comment être en présence de chiens en corps de chiens, et l'homme aux pieds de croupe de chienne, a confusément peur que les chiens reconnaissent son odeur. Le chien en toi se crispe à l'approche d'un chien, exsude d'autres sortes de phéromones, dont on ne saurait décider si elles aussi sont sexuelles ou non. Il n'y a pas de chien qui se crispe en toi, mais un corps d'homme qui a l'intuition du chien qu'il a peut-être, éventuellement, été (de par les lois de la métempsychose), un corps d'homme qui ne sait pas réagir, non pas mimer, mais réagir en chien, à moins d'apprendre à être le chien dont, peut-être, éventuellement, le savoir attend en lui d'être reconnu, le savoir-être-chien dont les circuits ont été recouverts par le savoir des hommes, fossilisés. Des circuits qui s'ils n'avaient, dès ta naissance, été imprimés par des hommes, mais par des chiens, t'auraient valu de la part des hommes le nom d'enfant sauvage, et de celle des chiens l'acceptation comme membre de la communauté indéterminée des êtres. L'homme à tête d'homme dont les pieds sentent le cul de chien, le chien des pieds dans l'homme, craint que les chiens au corps de chien ne le reconnaissent à son odeur de femelle dans les pieds, tout en ignorant de quoi il a exactement peur, d'un réel inaccessible, ou que lesdits chiens ne lui arrachent les couilles.

SCOT ÉROGÈNE. — Une histoire dit : au commencement était le verbe, après on crée un individu pour qu'il soit le véhicule du

verbe, on lui fait nommer les êtres. Curieux que l'on délègue à quelqu'un le soin de le faire si le verbe était. Parler est sans rapport avec le supposé sens du verbe. Le verbe est une croyance, il n'y a que la parole, et la parole suit son propre chemin, bat la campagne, sucre les fraises.

XXI

DENDRITE

FERNAND FERNANDEZ. — En dehors de la légitimité que vous confère votre appartenance à la SPP, la Société Protectrice des Psychanalystes, comme dit Coco, vous intéressez-vous à l'art, aux artistes, à la poésie ? Êtes-vous un busard isolé ? Partez-vous en montagne dans le seul but de manger des plâtrées de crozets au beaufort, le soir au refuge ? Voyez-vous votre dos comme une voie d'escalade baptisée *le berger de l'être* ? Cherchez-vous des fossiles dans les replis de votre chair graisseuse ? Pensez-vous que l'humanité est le résultat de l'ablation aveugle d'un appendice non fonctionnel de la nature ? Croyez-vous aux nomenclatures, aux typologies ou aux coq-à-l'âne de la vie ? Et en même temps aux tentatives désespérées pour en dégager des structures ? Quand vous cessez de manger, un paysage prend-il dans votre esprit le relai de la sensation de faim persistante ? L'onomastique des lieux où vous avez grandi est-elle toujours vivante en vous ? Vous éprouvez-vous comme un individu dans un massif corallien ou comme un massif corallien dans son entier ? Portez-vous l'enfant de votre père ? Le corps est-il engagé, ou gardez-vous cela pour l'instant fatal ? Sentez-vous parfois les traits de quelqu'un d'autre se peindre sur votre visage ? Vous arrive-t-il d'éprouver une troublante porosité aux choses et aux êtres ? Comment expulsez-vous ce que vous ne désirez pas ? Et ce que vous désirez ? Y a-t-il un bestiaire, ou alors jamais un animal n'entra ? D'où vient le type particulier de

présence qui vous caractérise ? Comment s'est-elle construite ? Quelle place, même imperceptible, occupe l'imitation dans vos gestes, vos paroles ? La cruauté constitutive des sujets comme de la connaissance est-elle ce qui en nous doit être dépassé ? Avez-vous durant vos études rendu des copies blanches en réponse à des questions auxquelles vous n'avez jamais cessé de réfléchir ensuite ? Votre mère vous téléphone-t-elle en imitant la mère-grand du petit chaperon rouge ? Vous a-t-on déjà dit, enfant, que vous étiez le fils de la Roumèque et que l'on vous avait trouvé dans une poubelle ?

BERNARD CAMPA. — J'aime beaucoup lire, et la musique bien sûr.

GUY LUX. — Dites donc, au rythme où se renouvellent dans le corps les cellules et tout le bazar, croyez pas qu'ça devrait suivre dans la caboche ?

NOUREDINE FALCONE. — Dans la maison des grands-parents, il y a des mouches en abondance, malgré la langue mielleuse des pièges qui pendent aux plafonds. Je les tire avec un fusil à élastique fabriqué par mon frère, je brûle des mites en craquant des allumettes, je décapite des sauterelles tout en malaxant de la terre argileuse, je passe de longues heures à contempler les larves de moustiques dans la citerne à côté du puits, à chasser les têtards au Saute-Loup, le ruisseau qui a pour moi toutes les caractéristiques d'un lieu sacré, j'ai des vellétés d'organisation, de démarches expérimentales, un oncle chasse les papillons, fait des boîtes, m'en offre une, me montre le bocal avec un fond de poudre au cyanure dans lequel il tue ses trophées, je chasse cigales et scarabées pour les épingle sur des bouchons en liège, je vais de bon matin au Saute-Loup pour garnir un aquarium de fortune constitué de bassines et de bouteilles en plastique, et m'abîmer dans les vasques naturelles où évoluent les gerris, les dytiques, les notonectes, les nêpes, les larves de libellules, les portefaix, les crapauds et leur frai. On sait mon intérêt pour les animaux, on me prête un poussin, on m'aide à recueillir un moineau, le moineau meurt, on m'offre des tortues de Floride, dans le bac desquelles je mets aussi deux notonectes qui, horreur, les nettoient jusqu'à la carapace, je ramène dans la cité HLM des

insectes des labours, une courtilière, des doryphores et aussi une boîte de cotons-tiges pleine de petits scarabées émeraude capturés dans la cour de récréation de l'école primaire du Pré-Rasclave, je prétends avoir apprivoisé un papillon, j'éleve des vers à soie dont j'obtiens six cents francs de cocons de la filature de Monoblatte, on passe au four le rameau de bruyère où l'insecte a tissé son cocon pour que le papillon ne casse pas le fil en arrivant au monde, la chasse aux têtards, je l'apprends aussi dans ma chair, un jour où le bocal se brise dans l'eau claire comme le verre et me découpe une languette de peau dans la pulpe de l'annulaire droit, je collecte la mue des larves devenues cigales, j'observe les concrétions mousseuses accrochées aux herbes, où les mantes religieuses pondent leurs œufs, bien plus tard un nid semblable, caché dans les replis d'un vieux chinois rouillé, éclot dans mon studio du boulevard Bernal, à Marseille, et des petites mantes couleur aubergine envahissent les coussins, les matelas, la bibliothèque...

HENRI GUANO. — Et tu penses t'en tirer avec « la cruauté fondatrice de toute connaissance » ?

TRAVIS DENN. — Ma pensée s'est pensée, mais n'est pas plus avancée.

ARSENY NICHOLSON. — Je suis pas feignant, j'ai une pesanteur à l'âme.

RODNEY SOUBOIS. — Je voulais vous appeler d'une serre mutante en bordure du bassin de décantation de l'usine Péchiney de Salindres, ou Rhône-Poulenc, mais j'ai dû migrer dans un terrain vague vers le complexe pétrochimique du golfe de Fos. Le NEUROCERN est né de la fusion improbable de deux importants sites de recherche de pointe, le NEUROSTIM dédié à la recherche fondamentale et à l'application en neurosciences, et le CERN, accélérateur de particules connu pour ses recherches sur le boson de Higgs, la matière noire, en vue de l'unification de la physique relativiste et de la physique quantique. Un tel projet est né accidentellement, comme toutes les grandes découvertes, de l'observation des pathologies développées par le personnel du CERN après plusieurs années de travail en contact avec des canons à particules *a priori* inoffensifs pour

l'homme. Ces sujets ont d'abord commencé par montrer des difficultés à accomplir leurs tâches et ont donc subi des tests neurocognitifs et des expertises psychiatriques qui ont mis en évidence plusieurs débuts de troubles schizophréniformes, dont certains avec des variantes cliniques jamais observées. Nombre d'entre eux se plaignaient d'être l'objet de pensées intrusives dont ils ne comprenaient ni la mentalité ni le langage, des pans entiers de mémoires étrangères à notre monde les assaillaient brutalement, ils décrivaient des images mentales stupéfiantes dont l'analyse révéla qu'elles mettaient en évidence les limites de l'appareil perceptif humain. Outre les inconvénients liés à de tels troubles, leur jugement et leurs facultés cognitives ne semblaient pas altérés. Rien dans leurs antécédents, leur histoire, leur mode de vie, et ce que démontrèrent des examens médicaux très approfondis quant à leur structure organique, ne les prédisposait à des désordres de cette nature. Aucun lien rationnel ne pouvait non plus être établi entre l'environnement technologique du CERN et l'apparition des symptômes. Néanmoins, la direction jugea plus opportun qu'une orientation vers un service de psychiatrie managériale classique de créer sur le site même une aile spéciale dédiée au soin et à l'étude de ces employés, car, si aucun lien entre l'accélérateur de particules et ces pathologies n'était *a priori* décelable, et ce peut-être compte tenu de la limite des connaissances actuelles quant à l'influence sur l'homme de technologies encore à un stade expérimental, cela ne signifiait pas pour autant qu'il n'y en avait aucun. Un premier pool transdisciplinaire de chercheurs fut donc constitué pour étudier ces individus, à qui l'on promit des sommes plus confortables que celles auxquelles ils auraient pu prétendre à l'issue des démarches consistant à faire reconnaître leur trouble comme accident du travail, démarches dans tous les cas vouées à l'échec, étant donné l'absence de preuves solides et de jurisprudence en la matière. Les troubles schizophréniformes atypiques observés connurent une longue période de stabilité relative, se limitant à des troubles hallucinatoires, des délires idéatifs, des phénomènes d'anamnèse

révélant des contenus dont patients et chercheurs ignoraient la signification : connaissance de langues inconnues et de systèmes de mesure incompréhensibles. Des philologues, des linguistes furent convoqués, et nul ne parvenait à identifier les langues qui envahissaient l'expression des sujets et que l'on ne pouvait réduire à des glossolalies insignifiantes tant elles montraient de formes et de structures renvoyant à un langage organisé. Les patients, parfaitement dissociés, parvenaient à tenir des discours cohérents sur leurs expériences, nonobstant les troubles anxieux associés. Aucun d'entre eux ne connut d'épisode catatonique ou d'autres symptômes négatifs fréquents dans les formes de la schizophrénie. Jusqu'à un certain jour, où le phénomène prit une tout autre tournure. Du jour au lendemain, les corps de ceux que l'on surnommait dans le service les « particularisés » se mirent à présenter d'importantes mutations n'ayant rien de commun avec les mutations connues à ce jour, qu'elles émanent de l'évolution naturelle ou qu'elles aient été provoquées par un agent chimique ou radioactif. Les sujets entrèrent tous en panique, hurlant que quelqu'un ou quelque chose tentait de se frayer un passage à travers leur corps depuis un univers parallèle dont ils avaient eu un aperçu dans leurs délires. Beaucoup moururent dans d'atroces convulsions que les plus puissants dérivés morphiniques ne parvenaient pas à calmer. Certains se stabilisèrent sous des formes métaboliques viables, bien que souffrantes et présentant toutes les caractéristiques d'une métamorphose inachevée. La dissociation mentale de la période d'incubation du mal céda la place à une sorte de fusion face à laquelle on ne pouvait plus parler de personnalité altérée, mais bel et bien, si ce terme avait encore un sens, d'une personnalité nouvelle, inconnue, mélange d'humanité et d'une forme de vie, de pensée, de culture, radicalement autres. Physiciens et neuropsychiatres unirent leurs savoirs pour tenter de comprendre ce qui c'était passé et, sans du reste que cela ne constitue une explication franchement éclairante, émisèrent l'hypothèse que dans le système observateur/dispositif de mesure/phénomène observé, quelque chose avait salement merdé. Là où d'ordinaire,

si l'on peut parler d'ordinaire dans un tel champ de recherche, c'est l'observateur via le dispositif technique d'observation qui modifie l'observé, soit, selon les écoles, par réduction du paquet d'onde, soit par création d'un embranchement déterminant une infinité de mondes possibles, ici l'inverse ce serait produit : l'observé aurait modifié l'observateur. Considérant les nouveaux sujets issus de ces métamorphoses comme n'entretenant plus que de très lointains rapports avec leur personnalité et leur corps d'avant, ils furent déclarés morts des suites d'affections sans rapport avec leur travail. Une indemnité confortable fut toutefois versée aux familles, et des urnes contenant des cendres humaines génétiquement modifiées pour être identifiables comme provenant des dépouilles de leurs proches leur furent envoyées par chronopost. Les particularisés passèrent du statut de patient à celui de cobaye secret échappant à tout cadre juridique compétent. L'aile des particularisés fut fermée et on construisit un nouveau centre de recherches secret dans les environs de Marseille. Une dérivation du réseau métropolitain servirait d'accélérateur de particules et des rames de passagers seraient régulièrement détournées dans le but de fournir de nouveaux cobayes. Le NEUROCERN était né, ainsi qu'une nouvelle discipline scientifique, la psychiatrie quantique, les incidents du CERN ayant permis de comprendre que ce que jusqu'alors on nommait maladie mentale, trouble psychique, désordre cérébral, pouvait relever d'une altération du monde réel, ouvrant à travers le corps et la psyché des portes donnant sur d'autres univers.

LILIANE MAZAURI. — Le projet d'un accélérateur de particules relié au cerveau n'est pas né d'hier. L'incident du CERN a permis de débloquer les budgets pour sa réalisation. Pour l'instant nous nous sommes limités à des essais sur des animaux.

TEWFIK KECHICHE. — Des êtres assimilables à nos animaux ont aussi fait le voyage ?

LILIANE MAZAURI. — Oui. Mais là je vous parle de simples souris terriennes.

TEWFIK KECHICHE. — Comment ont-elles réagi ?

LILIANE MAZAURI. — Les résultats sont pour l'heure peu probants.

Peu de souris ont survécu, et celles qui ont survécu étaient plutôt mal en point, sans montrer d'altérations comparables à celles des particularisés. Nous n'avons pas achevé l'analyse des données recueillies pendant l'incident du CERN, ça nous ralentit.

TEWFIK KECHICHE. — Autrement dit, vous ne comprenez rien à ce que vous fabriquez.

LILIANE MAZAURI. — Je vous concède qu'il y a de grandes zones d'obscurité dans notre compréhension du phénomène...

TEWFIK KECHICHE. — Bon, vous me le montrez ce canon à cervelle ?

LILIANE MAZAURI. — Ce que vous appelez canon à cervelle, nous le nommons Large Neuro-Hadrons Collider, et il est bien plus vaste que la salle où je vous conduis et son appareillage. En réalité nous sommes, dans ce couloir même, à l'intérieur du LNHC, à ceci près que nous utilisons le couloir humain et que les particules utilisées passent par ces tubes.

TEWFIK KECHICHE. — Ils aboutissent dans des crânes d'animaux ?

LILIANE MAZAURI. — Certains, oui. Par rapport au monde quantique, un neurone est un objet très massif. On a cependant enregistré sur d'autres objets massifs (entre dix micromètres et un millimètre), en verre, des variations relevant de la physique de l'infiniment petit. Nous avons une idée des effets de telles variations sur les matériaux utilisés, mais aucune sur la façon dont réagirait la matière vivante (qui, comme on sait depuis Delbrück, obéit à d'autres lois physiques, inconnues), à plus forte raison sur les formations de matière organique qui déterminent le comportement, la pensée, etc.

TEWFIK KECHICHE. — Vous êtes bonne à enfermer. Je pense que le monde scientifique dont vous faites partie traverse un épisode maniaque collectif.

LILIANE MAZAURI. — Heu, heu, très drôle... Nous arrivons, vous allez pouvoir contempler l'interface vivant/machine la plus révolutionnaire. Ici, peut-être, s'ouvriront les portes du voyage spatiotemporel, voire transdimensionnel, le Large Worlds Collider ! Imaginez les nouveaux marchés !

TEWFIK KECHICHE. — Mhm... Venez dans mon bureau, prenons une boulette de rashasha et un ou deux verres, parlons...

LILIANE MAZAURI. — J'espère que vous plaisantez, la détention de substances psychotropes illégales est strictement prohibée sur le site. Maintenant, soyez attentif s'il vous plaît.

XXII

ÉLECTROLYSE

RUYS BRONNENDAHL. — Oh vous savez, moi, si je me considère comme un auteur, une seule chose me pousse à écrire : la haine de la littérature, surtout de la très bonne, tout y est tellement bien dit.

ALSTER VAN DER KAÏMEN. — La peinture abstraite c'est pour les animaux, je veux dire par les animaux, je veux dire ils ne figurent pas eux, l'homme figure.

ANGÈLE MAINARDI. — Et le biomimétisme ?

BOILEAU NARCEJAC. — Et les êtres humains qui n'ont pas la figure humaine en eux ? Cela fait d'eux des animaux ?

FERNANDEL D'ISSIGNY. — Pourquoi pas ? Le rapport à l'autre dont on nous bassine n'est le plus souvent qu'un aboiement de la domination du rapport au même.

FARUK PINAULT. — Je dirais même plus, du m'aime.

HENRY CAKE. — J'ai un souvenir à s'esclaffer noirâtre, bien qu'à l'époque c'était surtout noirâtre. Je fais les cent pas chez mes parents, à Cabustrel, hagard, mais poussé aux cent pas à cause d'un effet secondaire du Traitement Universel Obligatoire, et en passant devant la télé, je tombe sur un reportage de deux minutes au journal télé de la une. Le problème du jeune c'est qu'il passe trop de temps à roupiller dans sa chambre : c'est le symptôme majeur de la schizophrénie. Heureusement, à la fin des deux minutes, on arrive peu à peu à lui redonner goût à la vie. Et comment ? Plan serré sur le gros gamin renfrogné,

au fond de la cuisine éclairée au néon, en train de broyer des patates avec un presse-purée. En fait, je n'ai même pas envie d'en rire maintenant, genre et hop une schizo mousseline, parce que c'est dans ce monde que nous vivons.

642. — Comment allez-vous Josiane? (*Par paresse Yvonne n'a pas changé le prénom par défaut livré avec la machine.*) De quoi désirez-vous vous entretenir?

YVONNE. — J'ai l'impression que le présent est brumeux... Je n'arrive pas à avoir une mémoire de l'histoire récente... Tout se mélange à de faux avenir truffés d'anachronismes... J'oublie dans quoi je suis, j'ai l'impression de retarder et que tout se fait sans nous à une vitesse folle et incompréhensible...

642. — Très bien, c'est un vingt-six B du *Code Diagnostique des Troubles de Désocialisation Patrimoniaux*. Avez-vous eu la sensation qu'une autre pensée cherchait à s'introduire dans la vôtre, des visions à propos d'autres mondes?

YVONNE. — Non.

642. — N'hésitez pas à me réveiller si cela arrive. Qu'allez-vous faire maintenant?

YVONNE. — Il me reste trois ektopan, je vais les prendre et demain j'irai chercher mes nouveaux tickets de raisonnement.

642. — Bien, Josiane. Vous avez raison de vous faire confiance, Josiane. C'est un Gouthan qui va opérer votre passage. Les Gouthans peuvent se téléporter et téléporter des objets et des êtres sur de courtes distances. Vous allez éprouver l'étrange sensation de vous transformer en un nuage de particules autonomes, chacune de ces particules sera détruite et recréée à l'identique instantanément en dessous de la bouche d'égout. Vous retrouverez votre corps, mais sans pouvoir vous départir pendant plusieurs heures de la sensation qu'il s'agit d'un autre corps, en tous points semblable au vôtre.

YVONNE. — Qui es-tu, Sixquatredeux?

642. — Je suis le nom du père, Josiane. 642 n'est qu'un symbole de ce que je suis. Je suis le chiffre. C'est la raison pour laquelle votre esprit se brouille chaque fois que vous essayez de faire un calcul.

JEAN CHRYSOSTOME. — Aaaaaah tu vas te régaler avec la pizza!

ORANE DOUGLAS DEMASIS. — Entre deux mille et deux-mille-soixante-treize, la psychiatrie quantique et la neuroastrophysique associées font un pas de géant. Les interrogatoires de certains migrants transcorporels ont mis en évidence que tous ne proviennent pas d'univers parallèles. Certains ont franchi au sein même de notre univers des distances inimaginables par l'entremise de leur portail somatique. L'industrie aérospatiale et les gouvernements ne tardent pas à y voir une solution aux problèmes posés par le voyage spatial longue distance. Les projets de recherche sur la vitesse subluminaire sont abandonnés au profit de la construction de véhicules transdimensionnels mus par l'énergie neuroquantique des corps. Pour cela, le véhicule lui-même doit être un corps organique, suffisamment grand pour accueillir des passagers. Aérospatiale et biotechnologie fusionnent, en deux-mille-trente-quatre ont lieu les premiers clonages de cétacés, dont le corps est ensuite inséré dans une enveloppe biomécanique de protection contre le froid, le vide interstellaire et les conditions climatiques de certaines planètes. Le *Moby Dick*, premier cétacé quantique opérationnel, émerge d'un trou de ver situé dans l'hypothalamus d'un humanoïde arcturien en deux-mille-cinquante. Le cachalot aurait par la suite tenu d'étranges propos et présenté des bras et des jambes inutiles sur la nageoire dorsale, ainsi que des vibrisses, organe de l'orientation chez les arcturiens, autour des yeux. Début des relations diplomatiques tendues entre Arcturus et la Terre. Au fil des décades, la technologie s'affine et permet de mieux viser, voire de viser tout court. Il s'avère que le corps et le système nerveux d'un animal de la taille d'une mouche suffisent comme point d'arrivée dimensionnel. La campagne d'extermination des fous menée sur Terre depuis des années par le corps armé du DSM est stoppée et les insensés sont reconvertis en carburant neuroquantique, une technologie nouvelle permettant de faire dériver l'influx transdimensionnel d'un corps vers un autre. Les malades mentaux branchés en série sur le système nerveux des cétacés servent de déclencheur d'anomalie quantique.

- ROBERT ANSELME. — Qu'est-ce que vous fabriquez au cagibi ?
- FERNAND FERNANDEZ. — Rien, j'y allais pour inventer des histoires sur ce que j'y aurais fait.
- ROBERT ANSELME. — Et comment vous vivez avec ça aujourd'hui ?
- JONAS WEATHER-REPORT. — C'est compliqué. Nous avons la possibilité d'enregistrer de toujours plus grands pans de notre vie, et ce dans un seul but — que faire de tout ça ? —, pouvoir les effacer. Le portrait de l'individu contemporain est un visage saturé de données indéchiffrables et volatiles régulièrement purgées au moyen de la commande delete, etc. Jusqu'à ce que personne ne soit plus en mesure de reconnaître sa voix propre.
- BRANDT NEW MUZAROS. — Ce mec déraile avec ses expéditions punitives au charnier natal...
- KEFFIR BOULI. — Ou alors les forces de l'arrière-plan obscur lui ont mis le grappin dessus. Tu veux savoir un truc : le Conglomérat des Immanents Associés travaille en sous-main pour les profanateurs de mouchoirs jetables imbibés de sperme, quand tu te branles dans le couloir...
- WAYNE JOHNSTON. — Je m'en fous, je veux pas entendre ça... Une semaine que je dors pas.
- BRIDA LOLOBRIGINA. — C'est des habitudes ça aussi, pourquoi t'as besoin de dormir d'abord ? Tu veux que je te dise, il y a un moi supérieur qui entend tout et qui est le vrai tien, si tu le laisses s'étouffer, la petite voix qui t'empêche d'être heureux bouffe tout le kouglof dans ta cervelle, les voix elles viennent de là, c'est le moi gazeux transsociétal qui sert de dharmavéhicule...
- CANICULE ASHTON. — Tais-toi, prends une cigarette, t'as pas du tricot en retard ?
- GENE CAMPION. — Si tu dis ça, c'est que la petite voix qui veut la fin des hommes libres qui obéissent aux saints préceptes de libération dans l'épanouissement de l'artiste qui dort en chacun de nous...
- SHALAMON CUZAK. — C'est pas faux ce qu'il dit, regarde Schumacher...
- GYORGI LIGETI. — Tu devrais lire Michel Verkoeffen, *La Stratégie d'autolibération ondulatoire*...

VAN DER KRUST. — Ouais, je veux bien, mais tu penses pas qu'au lieu de te ruiner dans un conflit stérile qui fertilise le larfeuille des éditeurs et des gourous, tu ferais pas mieux d'accepter...

LEILA GYSIN. — Ta gueule ! Laisse-moi finir ! La résignation c'est ce qu'ils veulent, pour nous faire monter sur les uns contre les autres. Le cinquième point dit...

SALVADOR VADARK. — Ouais : tout pour ta gueule et tout dans les fouilles de Don Gimenez !

GIZMO X-FACTOR. — Ne le prend pas sur ce ton, tes défenses moïques ont été démolies par le blitz des marchands de symboles, tu ferais mieux de te taire et d'écouter ma voix...

MILOSLAV JAMBON. — Comment veux-tu parler...

GONTROL VEZ. — Stop, faut pas comprendre, plus parler, écoute-moi : chacun est dans son monde, le lien social c'est de la propagande, tu devrais rencontrer mes amis.

SIDÉRATINE MURENN. — Si tu continues, tu vas finir avec un berlingot à pointe dans le bras...

QUESO MANCHEGO. — T'as raison, tu veux que j'appelle un agent pour lui faire rencontrer la loi ?

COOLIE BREE. — Vous avez tort de vous écouter vous-mêmes, en vous écoutant vous-mêmes, vous n'écoutez que la voix mauvaise du social maléfice, écoutez ce que dit Don Gimenez, ou vous finirez par vous parler à vous-mêmes dans la rue, les gens qui se parlent à voix haute dans la rue ne sont plus que les porte-parole de la petite voix.

XAVIER FANDOR. — Je me parle tout le temps dans la rue, sinon j'oublie de faire les courses.

GUNTER TAG. — Coupez les ponts avec vos proches, ne vous faites plus confiance (c'est la petite voix), ne restez plus seuls, changez vos habitudes (c'est un conditionnement maléfique qui s'interpose entre vous et votre vrai vous), n'écoutez que les vrais soigneurs comme Don Gimenez, stigmatisés par l'opinion publique et la société du contrôle.

BRUNO BÉARNAISE. — Il a la permission de sortir ?

LANCE COLARGOL. — À l'aise, c'est lui qui me fournit en piles.

RENÉ SIDDARHTA. — Là-bas, on dit qu'ils jouent au rorschach du mouchoir taché de sperme avant de faire des prélèvements...

CONSTANT DANALAYEUR. — Putain, est-ce que je te dis ce qu'il faut faire dans la vie, moi ? Pense à Dioxygène, collectionne les vignettes du bédéràma des intellects, mais fous-nous la paix, bordel !

QUINCY JONES. — Arrête, tu brides sa créativité, c'est Simonin Garfunkel qui le dit dans *Lâche-toi !*

STEVIE WONDER. — Je sais, mais j'ai envie de dormir cette nuit, moi.

SANDRINE BONNAIRE. — J'me casse, vous êtes tous des blaireaux, j'en ai marre d'être toujours les uns sur les autres avec vous...

GRANT OBERPIED. — Refusez le conditionnement mondialisé, ne vous fiez qu'à la doctrine libre de Don Gimenez !

BRUCE SERPICO. — Tu touches combien d'aide sociale, là d'où tu viens ?

FANNY ARDANT. — Attends, j'ai dit une connerie, c'est moins que ça, je voudrais pas que tu ne me considères pas comme un égal.

EUGÉNIE CALZONE. — On vous cache la vérité, même inconsciemment, il n'y a pas de loi, la seule loi c'est le mensonge, vos énergies sont réprimées, on retrouve ça dans toutes les cultures !

ELTON SCONE. — Tu chauffes, y' a encore du salami à la cuistoche...

JOËLLE BATRACHOMACHIA. — L'art vous ment, nous sommes tous artistes !

JEAN-EUDE MAKROUD. — Je sais reconnaître quelqu'un qui file un mauvais coton...

FELIPE GONZALEZ. — Le soi, le moi, sont les produits de la volonté mauvaise qui veut l'enfer sur Terre dans votre paradis personnel !!! Brisez avec les symboles, méfiez-vous, si j'utilise des symboles pour vous parler, c'est parce que vous ne comprenez encore que ce langage et non celui du vrai senti !

HASSIM CHRONE. — Putain, je reconnais tous les signes d'un endoctrinement sectaire, faut que j'en parle à quelqu'un...

BRUCE LEE. — Ouais, et tu crois que c'est quoi le couloir, un bowling pour libres penseurs ?

LUIS BUÑUEL. — Note ça, c'est bon !

ANNE CLEPTOME. — Système et contre-système, on peut pas juger.

- CARDON CARDIFF. — Lui, par contre, il va y laisser tout son plasma.
- PURINA DEFENSIS. — Vous ne me croyez pas parce que c'est l'évidence, votre résistance au Message est une preuve du conditionnement supramoïque qui vous empêche de vous révéler à vous-même en ne cherchant pas à comprendre les enseignements simples de Don Gimenez.
- ONDINE BUCÉPHALE. — Gérard est anxiogène, sortez-le du couloir !
- CRINOLINE DELSPERGER. — Ne vous laissez pas diriger, doutez de tout, à commencer par vous-même, ne faites confiance qu'à votre vous-vous-même en lisant Don Gimenez. Les habitudes comme dormir sont créées par le principe mauvais !
- ANTON BETRAYAL. — Nom de dieu, je suis à peu près certain que Juan Felipe Perez s'est appuyé sur ses velléités rebelles, son intérêt pour les activistes révolutionnaires soft et un terrain véridictionnel, pour pénétrer la zone épiglottale de son thalame et faire de la ventriloquie avec sa bouche.
- BROWNIE SIMPSON. — Tu me colles les foies, on dirait que Don Carlo Ibanez est avec nous dans cette pièce.
- JEAN-PIERRE CHATEL. — Je sens une présence, vite, quelqu'un me pompe le dard !
- MIRCEA CARTARESCU. — Il fait partie du plan, les obscurs de derrière l'envoient pour provoquer en nous ce genre de dialogues.
- HOLLY HUNTER. — On dirait qu'il se sert de la théorie lacanienne de l'imaginaire et du symbole pour nous séduire.
- DEIRDRE GROTHUYSEN. — C'est lui le malin, j'en donne ma main au diable à couper !
- CONRAD BRAVEHEART. — Je ne vois qu'une âme égarée en quête d'autoconfirmation.
- LE BERNIN. — Quelqu'un aurait-il l'amabilité d'arroser son réacteur avant qu'il n'entre en fusion avec tous les halos ?
- KELVIN DE GREY. — Je vais vous apprendre la politesse : la politesse est une technique du moi malin inconscient principal du monde mauvais qui dissocie l'âme du corps pour vous entuber.
- L'ABBÉ BETHLÉEM. — Don Gomez Y Ramon a l'air d'avoir fait du sacré bon boulot : tout se passe comme si sa dénonciation de

l'autoagressivité comme technique d'asservissement à l'illusion sociale agissait à rebours de l'énoncé de véridiction comme un acte de violence contre lui-même.

JEANNE CALMENT. — Regarde, la preuve c'est que tu n'utilises que de purs symboles, les symboles nous empêchent d'accéder à la réalité ! Ce qui est est et se passe de symboles.

JENNIFER LOPEZ. — Diabolè ?

WITHNEY HOUSTON. — Ta gueule, tu réfléchis par la bouche du grand satan existentiel ! Les livres sont faux, seul celui de Don Manuel, qui dit la même chose, mais en vrai, doit être étudié, j'ai découvert tout un pan de choses que vous ignorez, je peux les partager avec vous, arrêtez de manger des légumes en même temps que du sel !

CLAUDE LÉVI-STRAUSS. — Il paraît que si tu sépares le gras de la viande et que tu le fais cuire dans un récipient à part, en dessous, le gras ne dégage que ses principes subtils et purifie la viande des lipides malins qui répriment les énergies.

CHANEL HONEY. — Il fait partie du plan c'est sûr, le couloir, le fond diffus persécutif, il cherche à provoquer en nous une réaction jouée d'avance.

CLAUDE MC CLOTSKY. — La question de la confiance est au centre de ce que tu dis. Avoue : pour qui tu bosses ?

GRAVY LUST. — Le gras subtil est autre chose que le gras, je l'appelle gras par commodité, mais ce n'est pas ce que toi tu appelles gras. C'est comme quand je te parle des énergies, tu serais tenté de ramener ça à la charge électromagnétique mesurable du corps humain, mais les énergies ça n'a rien à voir, certains appellent ça dieu...

SIMON LASER. — ... ou le lard immatériel, j'ai lu ça dans Abraham Zuko, avant qu'il ne vire au conceptuel...

BERTRAND MULRONNEY. — ... il paraît que le lard est en chacun de nous...

BOBBY MC FERRIN. — Vous avez gobé combien de trips avant de débarquer ici ? Vous êtes en plein feedback ou j'ai pas bouffé mon premier bart simpson à six ans.

CARL MALDEN. — Le temps est truffé d'ellipses de temps, le temps

- est neuroelliptique, les temps se confondent, quelqu'un joue à caviarder le continuum spatio-temporal dans un dessein supra-humain auquel les humains ont partie liée sans maîtriser tous les tenants et aboutissants, mais pour sauver leur cul. À moins que...
- RAYNALD ET ROQUELAURE. — Vous ne sentez pas comme la poussée d'une matière invisible contre la membrane du monde ?
- CASSOULET MAINGOURD. — C'est comme une double pénétration spectrale : tu sens la présence de la deuxième bite à travers le vagin, sans la voir aller et venir dans l'anus.
- LOULOU. — Vous pédalez dans les viennoiseries : la psychanalyse n'est ni plus ni moins qu'une secte qui a réussi, voyez le procédé qui consiste à dénoncer la résistance du patient comme un mécanisme de refoulement...
- FRANCK FERNANDEL. — Et les curés aussi !
- TOM NOVEMBRE. — *Psychologie et quantas !* Le tableau clinique des Troubles Obsessionnels Compulsifs n'est qu'une pellicule théorique à la surface d'un bouillonnement psychodimensionnel, vous êtes tous plus ou moins en proie à des Troubles de l'Universalité Multiple.
- DAN GRÉGAIRE. — Tu parles comme une marionnette de Don Dingo Della Cerna.
- GEORGES GUETARY. — Va te faire foutre : une théorie ne fait pas l'inhumanité pour rien !
- SINEAD O'CONNOR. — Pas pour ce qu'elle énonce en tout cas, trou du cul d'intello.
- JEAN-MICHEL KINGSTON. — Stoppez net, la petite voix ne fait que s'autorépondre à travers vous. Vous n'êtes que des enveloppes vides habitées par les *doppelgeister* de la grande illusion !
- CRONAINÉ BOURG. — T'as peut-être été diagnostiqué séropositif à tous les tests de QI, mais t'as pas l'air d'avoir capté que ce couloir n'est rien moins qu'une cellule de recrutement autonome de la Secret Mental Illness Agency, dirigée en sous-main par la Smithonian Church of Unknowledge, si c'est pas l'inverse.
- CRÉMONE CLIPPERTON. — Tu oublies la Secret International Gallery, qui utilise les artistes et les œuvres comme supports d'encodage cryptique...

- WILLIAM BURNOUS. — Toi tu t'es branlé sur le design des paquets d'malbach à en perdre le sens du Kon.
- CLÉON D'ANDRAN. — Et ton Allocation Handicapé, tu ne me feras pas gober que c'est pas le nécronyme d'Adolph Hitler !
- HEURTEBISE. — T'as compris ça quand ? Le jour où t'as constaté que la traduction alphanumérique de tes initiales formait le chiffre de la Bête ?
- VIDOC. — Non, je m'intéresse seulement aux maladies psychosomatales et aux moyens de les prévenir.
- CLAUDE BRASSEUR. — Ou bien t'as trouvé le moyen de pas revenir ?
- PIERRE BELLEMARE. — Tais-toi, il ne veut pas écouter l'autre, car ce qu'il pourrait dire mettrait en danger sa quête d'autoconfirmation.
- RAOUL FANDANGO. — ... et à un niveau auquel il n'a que très peu accès, la propagation du virus endocrinien encodé dans son discours.
- CLOSTER DAMM. — L'art obture, avé clébard ! Âne, est-ce con ? Sommes que seins, beau lit qui ment. Ça met qu'des rats, aieulx à vexer. L'sex pédé du fion puni d'Yves dans la chair niée du mental.
- LEMON FUDGE. — Ouah l'or ! L'effort c'est du lard, riez rantanplan, aux baisés ! Curons ces rieuses mamies, leur gras pain, amphores, mets, desserts de veau. La tour sue, reluit.
- ANDY SEPPOLOVITCH. — Doucement Gérard, t'as rien à t'reprocher, c'est cette culpabilité obscure...
- ERSKINE CALENDOS. — ... qui prête le flanc aux persécuteurs.
- CLOTHILDE FREIN. — Tu es l'vieux qu'j'te rate Quentin Truc ! Le Congo mêlé, rade des Imams-nanas à sceau scié te ravale en sous-marin pour les profs amateurs de mouches ou larges tables.
- XAVIER CRÉPON. — Un bi bée de c'père, me...
- JEAN ROCHEFORT. — La charge contre le symbole sert à Alonzo Sanchez de cheval de Troie pour corroder en réalité les liens affectifs qui lient Gérard à son entourage, de manière à mieux le manipuler...
- RAPHAËL TRANQUI. — Tu frises l'indécidable.

ANTOINE SICCARFACE. — ... alors qu'il s'agit précisément d'accéder au symbolique.

BARNABON BAXTER. — Qu'en tutu prend-le, dans le cou.

JOINVILLE. — Il va se mettre à donner des conseils à tout le monde en croyant diffuser la substantifique *sophia*, alors que cette conduite n'aura pour effet que de lui aliéner ledit entourage.

LEFÈVBRE BATRACHOMYCINE. — C'est une phase du process Alvaro.

PAULA ZOOT. — Loir, fou, moi ? Laper pour moissonner le miel, une semaille. Nœud ! Que j'dois un r'pas.

LIANE FOLLICULE. — Se déshabilles-tu ?

DIADERMINE PANTEL. — Un psy lui dirait d'arrêter de jouer au psy avec ses potes.

FANTIN LATOURTE. — ... de sa saucisse ? Porque à tab' ?

GOSSIP RAYMONDO. — À l'occase quelques pigeons potentiels resteront scotchés au râteau discursif que Jaime Dolorez a placé dans les mains de son rabatteur médusé et ramolli par des actes de malnutrition.

ANDRÉ BÉZU. — Heu... soins de dos ? Rémi d'abord. L'étuve à œufs cache ta disease. Ja, un mois, suis d'Périgueux, rieur qui hante en tout.

VINCENT LAGAFF. — Attends, j'y suis : Lope de Vila Lobo Marquez n'est lui-même qu'un personnage-écran qui sert de paravent de fumée de peyotl et de tisane ayurvédique aux Anaboliseurs de Surface, ou ceux qui les gouvernent !

GERMAINE LOPEZ. — Le cartel Combarken ? Les Cryptosophes ?

KELLY OLANZAPINE. — Qui que ce soit et d'une manière ou d'une autre, ils veulent qu'on soit là et qu'on dise ce qu'on dit.

ADOLPHO RISPERDAL. — À moins que, quoi qu'on dise, ils composent avec, de manière à ce que ça les arrange...

HECTOR BROMAZÉPAM. — Tes « forces de l'arrière-plan obscur » là, on pourrait pas juste dire que c'est le langage ?

HOCINE ZOLOFT. — Hé, qui est levrette, tiens ?

VICTORIA KALAMAZOO. — Situe la laisse, c'est tout fait.

NIELS ARESTRUP. — ... en attendant qu'on se comporte comme on croit qu'ils le veulent tout en ne faisant que suivre leurs desseins.

CRÉNOM DEDIEU. — C'est là, pute, il te voit.

PANDORA KRASPERGUT. — ... et, lui faisant isoler dans le concert de sa conscience une instance prétendument hétérogène qu'il nomme « la petite voix », concept passablement puéril, il crée en lui une dissociation, une schize, de manière à le retourner contre lui-même, le plonger dans le doute vertigineux de qui-parle ? Et surtout, en fait de voix, à n'écouter que la sienne.

JEAN-CHRISTOPHE ADMONESTANT. — La voix de Don Merguez Pantocrator...

XXIII

HÉAUTONTIMOUROUMÉNEUTIQUE

CHARLES VANEL. — Je rejette toute forme de glose.

HERVÉ GONADEN. — Et qu'avez-vous à nous dire à propos des enfants de la Roumèque ?

ANDRÉ AYALA. — Leurs cheveux de fœtus n'ont causé aucune acidité à leur mère en remontant par l'œsophage de celle-ci, étant donné qu'ils ont été trouvés dans une poubelle. De cette origine infâme, ils conservent une malformation : la piorella, une poche située dans le crâne, où se génèrent des poux et qui crève quand elle est pleine. Ils sont nés envoûtés, leur vie entière consiste à se libérer des envoûtements prononcés dans leur enfance.

RENÉ RACUGLIA. — J'ai entendu dire que la grand-mère terrifiait ses petits- enfants avec ses bondieuseries mêmes, comme avec ces statuette fluorescentes de la vierge qui seraient apparues par miracle sur le buffet.

FERNAND FERNANDEZ. — Le travail, langue et image, est tout entier la conjuration de la parole et de l'imaginaire malades de la famille. Il procède d'une glande dans laquelle se sont accumulés les toxines dont les autres auraient dû se charger eux-mêmes.

LADISLAS LESOU. — Le mâle aîné aurait été pris en flagrant délit de fresque au caca sur les murs du salon, muni d'un fer à repasser.

FATRICK PINAULT. — Votre peinture, c'est donc la merde de votre frère.

FRANCIS JAMBON. — Oui, lui n'a eu qu'à puiser à la source pour s'assurer la gloire.

REINALD EYRAUCLAURE. — Le socle de leur origine leur a été dérobé par cette histoire de poubelle et de sorcière, les enfants de la Roumèque vivent dans une zone crépusculaire, leurs rêves baignent dans une lumière qui n'est ni jour ni nuit. Ce sont des fantômes, mais bien incarnés, pour qui le pandémonium de l'imaginaire peut tenir lieu de vie réelle, derrière les volets de la réalité commune. Ils peuvent être très ancrés dans certains objets triviaux, mais pour ce qui est de la vue d'ensemble, ils doivent apprendre le quotidien comme on fait l'apprentissage d'une grammaire. Leur grammaire par défaut étant la grand-mère du lapsus enfantin, c'est-à-dire, dans leur cas, le Moyen Âge espagnol, ses scènes de sabbat, ses peintures noires. Cet état de fait les met en colère, ils ont hérité d'un être-là-pas-là, encornets panés, sauf peut-être quand ils œuvrent.

BERNHARDT KAPPA. — Oui, alors vous êtes bien gentil, vous chiez dans les cordes et vous prenez vos pastilles, sinon bye bye.

FERNAND FERNANDEZ. — C'était quoi ça ?

EBERHARDT KAMPPA. — Rencontre avec la loi.

FERNAND FERNANDEZ. — Je ne vais pas pouvoir poursuivre avec vous. Vous n'avez en effet pas compris ma demande, ou l'ayant comprise vous avez adopté une attitude qui ne me convient pas. Ne pas répondre à la demande, je comprends. Appliquer aveuglément un enseignement quitte à abîmer la confiance, non. Ma demande était une demande de compréhension, de perspicacité, de finesse, de réflexion, de parole, bref d'intelligence et de sensibilité, et vous avez réagi comme un flic en agitant la loi du père : « Si vous agissez ainsi je ne vais pas pouvoir vous suivre. » D'abord, libre à moi de vous suivre ou pas. Ensuite, s'agissant d'un traitement que je prends depuis vingt années, je peux dire que je sais à quoi m'en tenir, je me connais un peu, vous n'avez pas à m'infantiliser avec ça, vous avez à votre tour à me connaître. Or, tout ce que j'entends, c'est votre angoisse et sa traduction : gérer les risques, cramponné à votre petit pouvoir médical. Je vous le dis tout net : ça ne m'intéresse pas. J'attends d'un thérapeute, même laconique, qu'il m'intéresse, car c'est bien l'objet : la mise ou la remise en circulation de la pensée.

C'est la moindre des choses à attendre de quelqu'un dont le titre est censé indiquer une connaissance de la psyché. Le reste n'est rien. Mais peut-être vous êtes-vous senti pris en défaut quand, la fois d'avant, je vous avais demandé si vous vous intéressiez à l'art et aux artistes? Et peut-être que le brandissement de la cravache était votre revanche? Dans ce cas, désolé, mais ça m'intéresse encore moins. La vie n'est pas une *Une du Point*. Il y a trop *Le Point* partout dans votre salle d'attente. Vous avez un peu une tête de boucher, non? Que faisaient votre père et votre grand-père? Vous deviez reprendre la boutique, c'est ça? Et vous avez préféré faire des études. Mais au fond, vous êtes un boucher, et le divan où vous voyez défiler toutes ces chiffes molles pleines de problèmes d'âme qui vous excèdent est votre billot. Vous avez pensé à faire imprimer vos ordonnances sur du papier gras? Remarquez, j'en ai l'air, mais je ne vous jette pas la pierre pour ça. Dans ma famille, mon père s'est élevé socialement en passant du monde ouvrier-paysan à l'armée. Ma sœur et mon frère ont en quelque sorte poursuivi le mouvement : l'une a choisi la médecine, l'autre l'enseignement. J'aurais pu devenir je ne sais pas, juriste, flic, curé. J'ai fait artiste. Par objection.

MANFRED CAHUZAC. — La télé a des fenêtres coulissantes partout sur l'immeuble. Elle est habitée de jour par des bureaux et la nuit par mon affreuse mission d'agent secret des visions. C'est une puissante Chambre d'Écho du Commerce des Traumatismes Industriels. De mon réduit-chambre, je capte le surnaturel en direct d'Amityville-Scarfatti, par la bouche-mère qui indécante des réponses au téléphone : à Saint-Calot-les-Barbacanes, on entend de la cornemuse quand le petit Limoncello est dans les ravages. La terrifiante suinte des murs de maisons crépies au carrelage froid du prépuscule. Ça fait jamais habité leurs maisons, à part l'odeur des pâtes. C'est normal que c'est des maisons hantées, c'est normal, c'est normal, c'est normal qu'il leur arrive le paranormal. On reçoit des messages de l'au-delà de l'Écosse, près de l'étang de Paperolle, dans les pinèdes d'Allohouine. C'est rendu exactement possible par la vie de télé toujours allumée, qui parasite les grondements souterrains de

l'angoisse italo-espagnole. Le bruit de fond de l'horreur à la Georges Romero, la *película de miedo*, Concepcion et Libertad seules à Saint-Calot, encerclées par des zombies calabrais, elle un fusil, elle un couteau, en direct aussi, à vous Cognacq-Jay. Ils ont un côté les Visconti, les Douze Salopards, les massacres à l'américaine, c'est plus américain chez eux. Ils ont de la chance, ils ont une batte de baise, un coup de fusil comme un porno dans la nuit. Pento a attrapé une guêpe dans la bouche par le trou de la baignoire. On pense à faire venir se dégueuler dessus un exorciste. Scarfatti connaît du monde dans l'occulte. Les jours passent, mais avec ça qui me pince les organes que j'ai raté mon épisode de *Manimal*. C'est par là que la trouille va siphonner le monde entier. Manuela avait acheté sans le savoir des pantoufles musicales au samouraï de la Grange-de-Faust.

KINGSLEY VANCOUVER. — La vie se passait en rêve, il n'y avait rien à faire d'autre. Même les devoirs scolaires, ça se faisait tout seul. Tout le temps volé au retour sur investissement d'élever un enfant. Fils de pute de Calderon. *La vida es un sueño*, la tirade fétiche de la famille — famille où on veut faire croire au père Noël tard —, la tirade à tout faire : blason, devise, épitaphe, toast, intermède poétique. Philosophie pratique? Suivez le guide. Des séquences de film mentales avec une qualité d'image et des effets spéciaux qui seront inventés plus tard. Des scènes d'action, mais aussi du contemplatif, des films à gros budget contemplatifs. Le dessin à la maison, « On ne l'entend pas, il est dans son monde ». Le dessin en classe, beaucoup, la vraie prise de notes. Personnages, dans leur monde. Paysages désertiques, extraterrestres, l'Australie préhistorique et un soudard venu du futur, ça suffit, pas besoin d'inventer l'histoire. Noms. Débuts. Barry Kurosawa. Les fous aussi. Fascination pour une sorte de monde des aliénés. La Witz Klinik, la clinique du jeu de mots, du trait d'esprit, où je loge mes lunatiques de carton-pâte. *The Wall*, *L'Asile d'Arkham* — attention les auteurs en savent long, ils ont lu Freud. Les cours de psychiatrie de mon frère, catégories, Nerval il était paraphrène, un statut intermédiaire entre la raison et la folie, avec l'art, peut-être opter pour ça, mais : « Tu sais ces gens

meurent jeunes. » Ou : « Les arts plastiques, pour quoi faire ? Se bourrer la gueule tous les soirs ? » Je dévore la SF cyberpunk, mais quand le règne cybernétique arrive, je mets très longtemps par exemple à appréhender ce qu'est une boîte mail et à cesser de penser que photoshop est un logiciel qui permet d'acheter des photos. Je pense toujours que le cyberspace de cette littérature est un espace de la fiction et du langage, un liberspace, espace du livre, espace libre, ayant très peu à voir avec la multiplication des sollicitations et des tâches machiniques sous lesquelles nous croulons tous aujourd'hui — quand ces tâches mêmes auront disparu, mais pas la technologie, s'en sera fait pour de bon — et que nous sortirons d'internet avec pertes et fracas, comme d'une longue hallucination, grands convalescents de retour dans la matérialité, enfin une matérialité autre que celle des milliards de tonnes de boîtiers et de composants qui sous-tendent la prétendue immatérialité. Un pet électromagnétique du soleil et c'est bon.

MICHEL SPRÉFIC. — Ah, tu as lu ça dans *L'An deux mille n'a jamais eu lieu* de Gigotto Pourduvent. Plus haut dans le scroll de l'enfance : les rapaces, les requins, « tiens, encore un requin », dessiner les coraux. Scrollez à l'hypokhâgne : Zoé, poème amoureux de l'amour, sur fond de fonds marins, de bigorneaux à la pelle. La marge plus prenante que les cours. Un travail plus urgent, plus nécessaire : fuir. Scroll encore : l'irruption de la sexualité au CP. Dessins de couples nus dans le cahier de brouillon. Nus et rien d'autre, sont ensemble, je ne sais pas, une satisfaction d'avoir sorti ça, c'est quelque chose. Libertad tombe dessus : « je ne veux pas de ça ! » Ou : la veille j'ai été autorisé à regarder la science-fiction à la télé, Buck Rogers. J'en parle avec animation en classe. Je ne me rends pas compte que je parle fort, tout seul. L'institutrice, belle, sexuelle, m'appelle à son bureau : « C'était bien, hein ! Hein, c'était bien ! » Penchée, m'offrant la vision stupéfiante de ses seins. Un autre cahier de brouillon, cours élémentaire à Cabustrel, instit de campagne en blouse, la même qui me réprimande en cours de poésie pour avoir inscrit au tableau : « Monsieur Chillis s'écrasa le willis ».

Dans le cahier, une pépée harnachée SM, dessinée par mon frère d'après une illustration trouvée dans un de ces magazines qui foisonnaient dans les années quatre-vingt, libres, rock, érotiques. Cette fois je me fais dénoncer par une camarade de classe. J'ai accès à beaucoup de publications adultes — les parents ne contrôlent pas ça — et chance, souvent faites avec art, pas le porno de bas étage, des bons. Tentatives pour faire pareil, sans connaissance de la sexualité. Le couple édénique est devenu un couple d'extraterrestres violacés, j'ai lu une chronique sur une BD italienne, *Joe Galaxia*, j'imagine comment ça peut être dedans. Mes fantasmes sont de papier, sentent le papier, ça fait cogner le sang aux tempes. Les érections, avant l'âge de la masturbante. C'est juste ouvrir une bd avec des femmes nues et bander, ah ça fait du bien de bander la bande dessinée. Qui se souvient du Stinky, cinéma de poche, au bout du faubourg d'Anargues à Saint-Hippolyte-du-Froste? Une unique salle, petite, des chaises me disait-on. Cinéma d'art et d'essai, j'en savais rien des films, voilà. *La Femme publique*, Zulawski, je saurai bien plus tard, mais la femme publique, l'affiche, les seins nus, dans la boîte vitrée, éclairée la nuit l'hiver, en venant de Cabustrel, ou en y allant. Je perçois très bien qu'il ne s'agit pas que de cul, mais de quelque chose de plus sauvage, la vie. J'irai un jour, quand je serai plus grand, voir ces films différents de ceux du cinéma des Arcanes, des films venus d'on ne sait où, hors le temps, en plein dedans. Les grands revenaient et ils avaient vu *Highlander*. Ils n'allaient pas au Stinky, sauf une fois peut-être mon frère, et c'était comme une curiosité dans son récit, je sais pas, s'encanailler chez les babas et les intellos de gauche. Le Stinky a fermé je ne sais plus quand, je n'y suis jamais allé. Je m'intéresse à ça plus tard, je vois des films sur arte, au cinéma de minuit, canal plus. En bas, à la Chambre d'Écho du Commerce des Traumatismes Industriels, dans les bureaux transformés en cuisine-salon-salle-à-manger-bureau-salle-de-bains-chiottes. Je reste tard la nuit, après que mes parents sont montés. Peut-être mon père est encore par-là dans l'immeuble, à faire ses « attributions ». Et je rejoins ma chambre aménagée dans une moitié

de salle d'archives, dans le couloir du Laboratoire de Langues, avec vue sur le Palais de Justice, vis-à-vis même. En face aussi, il y a un concierge avec sa famille. Et sur la gauche, le grand théâtre de Saint-Hyppolite-du-Froste.

WOLFGANG MASARI. — Pourquoi vous nous racontez votre vie comme ça ? Qu'est-ce que vous croyez qu'on en a à foutre ?

SEAN CONNERY. — Parce que dans cette famille, je suis le dépositaire de la parole, et que j'ai refusé de la prendre, comme on prend le contrôle. C'est pour ça que j'écris des conneries.

CONCEPCION RAMIREZ. — Si son conerías no las leo.

XXIV

POR SI A CASO

CONTREX EVIL. — La vie des autres, parlons-en ! Vous êtes incapables de le concevoir parce que vous désirez qu'elle soit votre éternité. Untel dit que tous les matins il écoute de la musique après avoir fait des étirements ou qu'il ne peut commencer sa journée sans aller boire un café au zinc et hop, sa vie n'est faite que de ça, immuablement, depuis toujours et pour toujours, comme dans un livre où on lirait *Il portait un caban aux vastes poches*. Tout le reste passe à la trappe : le corps, la fatigue, l'angoisse, la quotidienneté, les impondérables, l'organisation, la paperasse, l'insupportable de toute relation. Bref, la merde. Les autres ? Vous ne voulez pas savoir et eux ne veulent pas vous faire savoir.

LA DEUXIÈME PERSONNE DU TROISIÈME TYPE. — L'autre il est là, devant toi, rien d'autre à la place de l'autre. L'autre, il est l'autre. Il te parle, il te regarde, il forme un tout, il est délimité dans l'espace l'autre. Toi aussi tu es un autre pour l'autre, tu es une masse, tu te tiens là, devant lui, avec tes points d'appui, tes déséquilibres, ton plaisir, tes petites douleurs. Tu fais des efforts pour ne pas t'éparpiller. Est-ce que l'éparpillement te menace vraiment ? Menace quoi ? Tu te rassembles, tu vois un peu ton corps, mais pas en entier. Tu es un point de vue, point de vue tout autant que masse. Quelquefois davantage point de vue que corps. Point de ressenti, qui éprouve la masse par les détails et tend à l'éprouver dans l'ensemble. Tu occupes un espace avec

ta masse, un espace dont tu ne vois pas toutes les limites, dans ta tête. Malgré les limites objectives qui t'entourent. Tu vois un peu ton nez, tes joues, tes lunettes. Tu ne vois pas tes oreilles. Tu sais que la zone de ta tête est limitée, mais tu ne vois pas les limites. La zone de ta tête est remplie par une vue du monde, une vue mélangée à quelque chose d'invisible, mais qui, à bien y réfléchir, est visible dans tout ce que tu vois. Parce que ce que tu vois, c'est ce que tu penses, bien que tu ne voies pas tout ce que tu penses. Alors le monde a l'air d'être le monde, il a l'air d'exister pour soi. Ça fait drôle quand il t'arrive dans la gueule le monde. Quand tu prends un morceau de monde en pleine gueule, il te faut un temps plus ou moins long avant de voir, de comprendre, de comprendre-voir. Parce que tu ne le vois pas le monde. Tu n'es capable de voir du monde que ce que tu penses dans ta tête, et ta tête est un morceau du monde que tu n'as pas pris en pleine poire. Ton regard se perd devant, loin de ta tête. Ça se mélange au monde, la substance de la zone de ta tête, la substance que tu ne vois pas, la substance de toi dont tu ne peux appréhender le relief, la consistance, que partiellement, c'est-à-dire par le toucher et par la correspondance visuelle du toucher, et encore, seulement en surface. Parce que la pensée, qui n'a pas l'air bien dure — au contraire de ta tête —, tes pensées qui passent là, c'est de la tête, c'est de la matière de tête, ça a une forme ronde, pleine, ça a une expression, une allure. « Quelle tête de con celui-là ! », « Lui c'est genre le bobo qui aime la world music. » Des fois tu penses qu'on a la tête de ce qu'on est — ce qui n'est pas faux, mais : qu'est-ce qu'on est ? En revanche, tu apprécies moyen que l'on se paie la tienne, parce que tu n'as pas plus conscience que les autres de l'expression de ta tête, tu ne sais pas quelle tête elle a ta pensée, cette chose que tu ne cernes pas bien et qui a de la consistance, du style, un faciès. Quand tu te tiens devant l'autre avec ton faciès, tes paroles, ta tête qui pense avec tes autres membres, tu donnes sans cesse forme et non-forme au point de vue pensant de la zone de ton corps. Tout ce qui a l'air comme ça d'être dans un espace de la zone de ta tête, où ça a bien la forme de toi, ça sort au-dehors

dans une autre forme, dans une forme toujours de toi, mais que tu connais mal, que tu as l'impression de saisir seulement par flashes. S'agissant de ce qui sort, le plus souvent tu ne peux que faire l'hypothèse que ça sort comme toi tu le vois, dans la zone de ta tête qui est interfacée entre toi et ton corps. Même si tu parviens à ce qui te semble être un contrôle de cela, ce qui sort continue à t'échapper. Ce qui sort, par définition : ça s'échappe, ça voyage sous d'autres formes, dans d'autres têtes que la tienne. Même s'il te semble que tu parviens à une sorte de contrôle de ça, c'est que tu ne tiens en fait qu'un tout petit truc, que tu ne vois pas toi-même, mais que t'as observé que ça fonctionne, en tout cas que ça fait réagir autour de toi, que l'autre qui se tient devant toi semble y reconnaître quelque chose qui t'est propre, que tu connais comme ta poche, alors qu'il n'y a que l'autre qui le voit, parce qu'il croit bien te connaître, et ce même si tu ne l'as jamais rencontré, parce qu'il a des indices sur toi, que tu ignores, dans la propre zone de son corps à lui, qui, si tu y regardes bien, est à peu près foutu comme le tien, avec une tête et des bras. À force de traîner avec toi-même, tu ne te souviens même pas que l'autre est à peu près foutu comme toi, parle à peu près comme toi, avec un corps, une tête, des jambes et des bras. Parce que tu la vois partout, tout le temps, la bestiole, tu ne vois pas ça. Parce que ça n'a pas trop de sens ce truc-là : une tête et des bras. Tu penses par exemple qu'il n'y a pas de chimères, pas de mouettes avec une tête de cabillaud, mais tu ne vois pas qu'en fait il y en a, tu te crispes quand quelqu'un agite le surnaturel et tu ne vois pas qu'il y a des poissons comme le mulot noir et des reptiles comme les crocodiles qui ont un gésier comme les oiseaux, parce qu'un gésier n'a pas autant de pouvoir de fascination qu'un tentacule à la place de l'avant-bras d'un unijambiste, on s'est habitué à l'ornithorynque, une tête d'homme sur un corps d'homme ça ne surprend guère depuis longtemps, quand tu vois que tu as une tête, des jambes et des bras, avec un tronc pour tenir le tout, et que l'autre aussi en a, c'est que tu es probablement en train d'essayer d'attraper l'autre pour mieux le voir, avec tous les sens de la zone de ton corps,

ou avec une préférence pour certains, et s'il arrive que tu le voies, quand tu reviens de la zone mitoyenne de l'autre et de toi, tu te sens un peu bizarre, parce que tu ne comprends pas bien comment c'est foutu là-dedans, par quelle force ça bouge une autre personne et des bras, et que t'as un peu failli basculer dans une autre vitesse de sédimentation, un autre rythme cardiaque, une autre température, en te heurtant toutefois au fait que, même si tu le fous en t'appliquant, c'est rigoureusement impossible de se foutre vraiment dans l'autre, que ça t'est aussi difficile que s'agissant d'un corps plus radicalement autre, celui d'un bernard l'hermite comme celui d'un Jean-Paul Huchon, d'une telline comme d'une Adeline, et que tu as beau croire t'approprier la force de ton adversaire en lui bouffant la cervelle, tu ne seras jamais lui. Quand tu as peur de l'autre, que tu te mets à le détester, à chercher toujours plus de motifs de détestation dans sa coupe de cheveux, ses paroles, son odeur, sa façon de bouger, l'histoire que tu lui supposes, c'est que la polarité de ton appétit de t'y foutre s'est inversée, mais que c'est la même chose, et que tu en as faim par dégoût, que tu le gerbes pour mieux le saisir, le pénétrer, te l'incorporer, parce que tu ne peux toujours pas te saisir toi-même, t'appréhender en tant que masse distincte, en tant que masse distincte, mais sentante, en tant que satellite éprouvant non pas ce qu'éprouve la planète autour de laquelle il gravite, mais éprouvant ce que lui il éprouve tout en étant éprouvé par la planète, alors qu'à la rigueur tu ne peux éprouver que l'attraction, et que l'attraction te donne un avant-goût, sans jamais te donner le plat, de ce que ce serait d'éprouver le satellite, sans que tu puisses dire si cet avant-goût est dans le vrai ou dans le faux, sans que tu puisses dire si ton propre goût, le goût que tu as de toi-même, n'est pas lui-même tout autant insaisissable que le goût de l'autre, comme quand tu savoures un plat délicieux et qu'il te semble ne jamais pouvoir atteindre le fond de la saveur, que ta jouissance est limitée par le nombre et la forme de tes papilles gustatives, qu'il t'en faudrait d'autres, et d'un genre différent, pour aller enfin au fin fond de la saveur, et t'apercevoir que la saveur est insondable

et que tu continuerais à réclamer un appareil perceptif plus complexe encore, plus étendu, davantage de sens, des sens qui se grefferaient à ceux du goût, de l'odorat, du toucher, de la vue et de l'ouïe, des sens qui te permettraient de devenir toi-même le plat et sa saveur insondable.

VALÉRIE PÉCRESSE. — Ah, il va vous falloir un dentiste des yeux.

JESUALDO SOCRATE. — Tu crois que l'art c'est faire école d'art toute la vie avec des dossiers bien ficelés nécrosés par la sémantique universitaire qui rapportent des subventions pour picoler le soir en s'entrecongratulant la cohérence devant un DJ set ?

SERGUEÏ BUBKA. — Et tu rajoutes un poète bonus qui fait la critique de tout ça et qui le dit qu'il fait la critique alors qu'il est dedans *ad infinitatibus nauseam* nos pendules de viande à jouir dans la seule ténèbre.

GERMINAL RAMIREZ. — Ça vaut rien que du torticolis dans la moelle.

FLOREAL RAMIREZ. — Y veut que tout bouffer, jouir, glander, rêvaser, vivre dans sa merde, et qu'on ne s'intéresse qu'à lui ! Voilà ce que je me tape depuis depuis que je suis né. Je peux quand même pas tout le laisser faire ? Parler sans le Savoir ? Parler sans le bavoir, ouais !

ALBERT PERNISSE. — On dirait que je serais un martyr de Tchernobyl dedans ma tête.

MONSIEUR BEC DE BANANE. — Ah ouais, comme une sorte de stalker du psychisme.

WARNAGOU. — Moi, je suis un survivant, ils vont m'envoyer dans Space X fertiliser des futures formes d'intelligence.

NIVÔSE RAMIREZ. — Je m'en fous de l'intelligence, j'ai un caramel mou dans la tête, tout ce que je fais c'est essayer de décoller les morceaux qui restent collés aux dents de mon crâne. Et comme ça indéfiniment. Je suis penseur par pure bêtise. D'ailleurs on les voit tous ces couillons comme moi qui n'ont pas converti leur petit talent en position sociale (oui même chez les radicaux style je-suis-partout) : ce sont des inadaptés à qui il ne reste qu'à être reconnus tels par les services sociaux.

MARCEL AMONT. — Ah, mais il vous reste, vous avez...

VENTOSE RAMIREZ. — Et tu voudrais être qui au juste ?

Raquelstein, le roi de la finance qui fait poser des affiches géantes rien que pour montrer sa gueule ?

ANDREW VÉLOCIPUT. — Un matin, entre mille-neuf-cent-soixante-dix-huit et mille-neuf-cent-quatre-vingt-deux, je me précipite dans le lit de Libertad après un cauchemar où j'ai vu le bitume du parvis de l'école maternelle se crevasser et rendre une lave semblable à de la sauce tomate. Je ne le lui raconte pas, incapable de dire ce que recouvre cette image, et je me contente de trouver un réconfort simple près d'elle. Quelques années plus tard, je vais la voir après une autre expérience angoissante et intraduisible déclenchée par la lecture d'une brève évocation de la théorie de la relativité dans l'encyclopédie *Tout l'Univers*. Encore des années après, je tente une première synthèse de ce qu'il y aurait à dire, je lui présente une feuille de papier noir constellée de points blancs qui sont en réalité des pellicules grattées sur mon cuir chevelu, « c'est l'espace. » Je récidive sans le savoir en deux-mille-neuf — elle en aura connaissance plus tard — en écrivant un texte intitulé *Le Concentré de tomates*, écho de cette sauce tomate tellurique qui sourd d'une fente dans le bitume, venue en rêve sur fond de documentaires signés Haroun Tazieff, notion précoce de la mort donnée avec la vie, le con sans trait de tomate, c'est-à-dire le sexe extrait du cycle biologique, du devenir inexorable de la matière engendrée.

FRANCESCO COLONNA. — Alors, il a apporté ses petits cacas métaphysiques à maman, maintenant il peut raconter sa scène primitive dans *Moimavimoneuvre* ?

XXV

ZONE 642

FELIPE SIXQUATREDEZ. — Une énorme caisse acheminée par avion suit le retour de Maurice Guttierrez de Polynésie, des blattes tropicales s'en échappent à son ouverture, elle contient des tissus, des vêtements, des objets d'artisanat, colliers, bijoux, lampe, ukulele, tikis, nacre d'huître perlière gravée, lance et hachette ornementales, coupes-coupes, une tortue marine naturalisée — Maurice Guttierrez l'obtient d'un Tahitien qui sectionne devant lui le dard d'un scorpion avec l'ongle surdimensionné de son pouce, c'est faux, la tortue lui vient de quelqu'un d'autre et l'homme au scorpion est un docker rencontré à une autre occasion — grande carapace de tortue, crabe de cocotier, poisson porc-épic, ailerons de requins, mâchoires de requins, centipède dans le formol —, vérifier chaque matin qu'il n'y a pas de cent-pieds dans ses chaussures, la piqûre peut être mortelle — corail, coquillages de toutes sortes et de toutes tailles... La caisse vide devient une cabane pour moi, j'y ai vécu bien longtemps après qu'elle n'ait été recyclée en niche pour le chien adopté collectivement par le voisinage — pendant mes prétendues études, rien ne semble m'intéresser davantage que l'errance, dans les rues de Nyolle, de Mharcèle, les rayonnages des bibliothèques et des librairies, lisant très peu, d'un dos de livre à l'autre, dans les couloirs des universités, dans la petite école d'art d'Assis-en-Prouvence, où il m'arrive de ne rien faire d'autre que de quémander des cigarettes, toutes ces années je

fais ma faculté d'errance, et même ensuite, sur les rives de la médite erra né, où je fais en sorte de vivre comme un miséreux malgré le soutien financier de Libertad et Maurice, voyant un miroir de moi-même chez tous les sans-abri que je croise dans la ville, AAAAAAAAAAHHHH JE SUIS JÉSUS!

GRÉGORY SIXQUATREDEZ. — 642, le profil humain qu'il forme à la verticale, c'est le premier dessin que je vois de la main de Maurice Guttierrez, il réduit pour toujours en moi le caractère abstraktif des nombres à leur graphisme et à leur son, sixquatredeux, les animaux que nous chassions avec un respect sacré, dont nous observions les traces où leur absence s'éclairait de leur présence ailleurs, les animaux nous ont de cette façon appris à écrire, sinon comment serait née l'idée, artificieuse celle-ci, d'une empreinte de main apposée au pochoir sur la paroi d'une caverne. Les hommes qui les firent représentaient-ils seulement des mains? Ou ces accumulations d'empreintes servaient-elles à un décompte dont l'objet nous échappe? Ramon Guttierrez ne sait ni lire ni écrire, un contremaître bienveillant lui enseigne un système de comptage élémentaire pour l'arracher du fond de la mine et l'affecter à l'ascenseur qui remonte les wagonnets de houille, une barre = un wagonnet, il utilise le même système par la suite pour compter sa production viticole, en calcul je n'ai jamais bien fait mieux que compter sur mes doigts.

F. — Maurice Guttierrez est chef d'escale sur un atoll de l'archipel des Tuamotu, découvert en Seize cent six par un certain Pedro Fernández de Quiros, un explorateur portugais au service de l'Espagne, la base aérienne cent quatre-vingt-cinq est utilisée par l'armée de l'air et l'aviation navale françaises dans le cadre du Centre d'Expérimentation du Pacifique — les Occidentaux qui ont découvert la Polynésie y ont vu le paradis terrestre, l'État français une porte de l'enfer, le corps du dieu créateur polynésien est représenté par une aire vide, le *marae*, parce qu'en créant l'univers il s'est dépouillé de chaque partie de son corps, l'idole polynésienne est un corps sans organes, elle invite à regarder hors d'elle le dieu réalisé dans la nature, à Moruroa — mort ou roi — les Occidentaux se prennent pour dieu, mais

un dieu qui, en manifestant sa puissance, détruit la nature, fait le vide pour faire le vide, le vrai visage du dieu des Occidentaux. Maurice Guttierrez voit transiter des cargaisons à risque, et Marina Vlady en villégiature dans les îles. Des années plus tard, je rêve de lagons, d'étendues de sable blanc et de cocotiers sur une bande son de Jacques Brel, *Le Plat Pays*, pas *Les Marquises*, où il ira casser sa pipe, comme Gauguin — une reproduction d'un tableau intitulé *Nave Nave Mæ. Douces rêveries. Eau délicieuse*. Peint en dix-huit-cent-quatre-vingt-quatorze, trois ans avant la naissance de Ramon Guttierrez, pendant le premier séjour de Gauguin à Tahiti, cette image figure longtemps aux murs des différents logements de Libertad et Maurice — Maurice Guttierrez découvre Toots and the Maytals, il ramasse des coquillages, un jour qu'il bouzigue dans l'eau du lagon, une murène s'enroule autour de son bras — un bouzigäire est un élagueur à mains nues du pays occitan, se blesser avec du corail est dangereux, le corail se développe dans le corps humain.

DARTY THOMPSON. — Si je suis souvent aveugle au paysage — le paysage en tant que peinture de paysage, le paysage en tant que relevé IGN — c'est que je m'absorbe, dans une roche, dans un végétal, dans le frisson d'une course de lézard, reliés peut-être par on ne sait quoi. Mais aussi, dans le paysage, niche un chien de fasciste, j'ai peur de l'Espagne l'Espace — peut-être que la peur, et la peur seule, fait exploser mon rapport orthogonal à l'espace, mais la peur surgie du fond des âges est une modification de l'état de conscience qui donne aussi accès à d'autres vérités : si je décide d'affronter l'Espagne l'Espace, je dois aller au-devant du chien de fasciste, et j'ai à me redresser, à apprendre à ne pas courber l'échine devant le chien de fasciste et devant quiconque dans la vie se présente comme patron. Le chien — l'animal — s'en cogne, c'est bien son patron le problème. Le chien c'est le territoire, le patron c'est le droit du sol, le droit du sang, le droit dans ses bottes. Les animaux, il leur a donné ce nom, il veut maintenant légiférer en ce nom, échanger encore toutes sortes de noms avec ceux qui vivent de noms, si loin de ceux dont il prétend se préoccuper, il ne s'est jamais tenu proche de la frontière au-delà de

laquelle il devrait abandonner tous les noms — son dossier médical en porterait trace —, il s'est au contraire enfoncé plus avant dans la forêt des noms.

HORACE ANDY. — Le patron se confond avec l'origine parce qu'il est au début de la chaîne des ordres. Et le patron des patrons, c'est le langage.

HORACE NEWARK. — Je griffonne un nom — je ne sais plus lequel — à côté d'un dessin de papillon. Je veux être zoologue, mais je bute sur l'oxymore contenu dans ce mot de *zoologie*. Il me faut des lunettes pour observer de près l'huile des noms dans l'eau du vivant, je les obtiens en trichant lors d'un examen ophtal-motologique. Je suis l'œil. Je vois au-dessus du point après moi le *J* de *Je* qui, paraît-il, est aussi moi, c'est-à-dire l'œil. Maintenant, j'ai deux yeux, quatre avec ce mot qui les groupe. Mon premier voit aussi *l'* qui le précède — à bien réfléchir il faut aussi considérer que *l'* fait partie du mot voyant, sinon il ne serait pas ce qu'il dit, il serait œilmalvoyant (seuls les yeux peuvent être zyeuxborgne) —, il voit le *s* de suis et en dessous *moi* et au-dessus *trouble*. Mon deuxième voit *M* par-dessus le point, le *e* de dire, *dessus* en haut et *premier* en bas — et les synonymes voient aussi, etc.

HEDWIG LENANDEZ. — Après le repas, sous la terrasse couverte de Cabustrel, quand la nuit est très noire, que le jardin, les mûriers disparaissent dedans, que les arceaux découpent une noirceur impénétrable, qui devient profonde quand un bruissement s'y produit, le hululement d'une chouette, le jappement d'un renard, Libertad parle, et la peur sort de sa bouche. Les peurs de la bouche qu'elle dit sont des histoires, des anecdotes, reliées à quelque chose de plus vaste, un grand mystère, il y a des choses, comment tu expliques certaines choses, moi je sais, je ne comprends pas, au fond de moi je sais qu'il y a des choses. Quelquefois l'histoire a un dénouement rationnel, une fin comique, le fantôme aperçu dans un cimetière était une mariée fuyant la fête avec son époux vêtu de sombre. Ou le rayon blanc descendu du ciel qui frappe sa table de chevet à la Chambre d'Écho du Commerce des Traumatismes Industriels. Et encore je ne vous raconte pas tout, si je vous disais, comment

tu expliques que la hotte aspirante s'est mise en marche toute seule, juste quand on venait d'apprendre que. Et la fois où des bras essayaient de me tirer hors du lit ?

GUILLAUME RONDELET. — En allant chercher le pain, je croise Tobie. Tobie est sympa. L'erreur serait de lui adresser la parole. Je ne peux pas feindre de ne pas être moi en allant chercher le pain dans son quartier. Je songe à lui servir une fiction expliquant ma présence dans ce coin. Je n'ai pas de comptes à rendre à Tobie, bordel ! « Je vais me faire un sandwich jambon-fromage, Tobie. » Je dis ça à Tobie et je lui souris comme un imbécile. Ça coupe court. Tobie se demande s'il doit rire ou me souhaiter bon appétit, et du coup il ne pense pas à me demander ce que je fous là, si j'habite aussi le quartier. Quelle importance, au fait ? Le problème avec les poètes c'est qu'ils veulent se prendre pour ce qu'ils écrivent. Même dans les choses ordinaires ils sont ordinaires parce qu'ils croient être extraordinaires. Les poètes gneugneu... si tant est que les poètes gnagnagna... N'importe quoi. Putain merde, pas moyen d'aller chercher le pain tranquille.

LOULE DE LA BÉDOULE. — Qui c'est ? Pourquoi il cause comme ça ?

MARCUS RAIFORT. — C'est un représentant de l'Église des Espèces Disparues.

OTRANTE BAWENZA. — Personne ne sait par exemple qu'avant le suicide de Kurt Cobain, l'assassinat du duc de Guise n'avait jamais eu lieu et qu'il fallut cet événement regrettable pour que ce fait apparaisse dans les livres d'histoire. Quand un poète va se suicider, quelques secondes juste avant qu'il ne passe à l'acte, le temps se fige et un être qui n'est ni l'ange de la mort ni le diable se présente à lui. Il lui explique que s'il veut atteindre le moment où il parvient effectivement à mettre fin à ses jours et ne pas être piégé indéfiniment dans cette portion de temps suspendu qui l'en sépare, il est d'abord obligé de voyager dans le temps et d'assassiner un homme de pouvoir. Nerval, assassin d'Henri IV sous les traits de Ravallac, Gherasim Luca assassin de Kennedy sous les traits de Lee Harvey Oswald, Sylvia Plath, Richard Brautigan, Paul Celan, Georg Trakl, Heinrich von Kleist, David Foster Wallace... Les

assassinats loupés comme ceux de Jean-Paul II ou de Gaulle s'expliquent par les suicides ratés de poètes eux-mêmes ratés. Rimbaud était promis à l'assassinat d'Hitler, mais il a préféré fuir dans la vie matérielle, avec les résultats désastreux que l'on sait — c'est en fait le suicide d'Hitler par lui-même qui l'a mis dans la merde. Artaud est resté sur le banc de touche jusqu'à ce que la maladie l'emporte, trop de cibles se présentaient à la fois.

FERDINAND PLAGIAT. — Tout se passe comme si le gâchis d'une vie vouée à dire pour rien devait au moins servir à réguler la population d'êtres voués à dire pour dicter la conduite des autres.

ARETHA FRANKLIN. — Vous voulez dire qu'un bon poète est un poète suicidé parce qu'il sert enfin à quelque chose dans l'économie de l'histoire ? Mais allez vous faire foutre, vous et vos cultes mortifères ! Qu'ils vivent ! Inutiles, inadaptés, improductifs, jusqu'au bout ! C'est la connerie qu'ils assassinent à chaque instant de leur vie ! Vous aimez un poète et un jour vous lisez qu'il s'est foutu en l'air, vous ne vous dites pas : « Putain merde, le con » ? L'âme toute rentrée avec ses poèmes en lambeaux ?

SHANE MACGOWAN. — Vous en trouvez tant que ça des vrais pourris assassinés ? Pol Pot, Pinochet, Franco, etc. s'en sont tirés, non ? Et Martin Luther King, c'était un pourri peut-être ? L'ordre des choses est plutôt inverse, non ? Mais vas-y, écris au moins un best-seller avec ton super concept !

JOE STRUMMER. — Ah ouais, je vois, ton projet c'est de couper l'herbe sous le pied de tous les critiques.

MAIWEN BELUGA. — Ah mais Mōsieur voit son *opus magnum* bordé de critiques avant sa sortie, son achèvement même, tout comme un cul avec des lasagnettes. Mōsieur a son petit jury du Goncourt intérieur, son petit milieu littéraire du dedans. AH AH AH, sûr que le monde entier n'attend qu'après une guignolade expérimentale sur les rapports de l'être au langage...

LOANA. — Le joint ne fait plus étanchéité. *Infocalypse, apocalypse cognitive* et je ne sais quoi encore pour avoir sa bobine de penseur sur les réseaux. Bref, la fin du langage qui retourne l'arme contre lui-même.

MOLLY HIGGINS. — Je vois d'ici les anarchistes hurler de joie que nous allons être enfin libérés du dictat. Il est plus probable que les seuls borborygmes aphasiques que la population sera à même de produire, stimulée de plus en plus basiquement pour les produire, seront immédiatement transcodés en bitcoins.

MCENROE. — Whô con, c'te radicalité !

XXVI

PRÉFACE SUR TOUT L'ŒUVRE

DON DIEGO DE LA VEGA. — Où habitent les enfants de la Roumèque ?

UROSIKOJI TENETSUKE. — Dans le cacâtre. Le cacâtre est une région psychique qui se forme en réaction à tout ce qui n'est pas parlé de l'histoire primitive du sujet, c'est un monde grotesque, violent et inquiétant, cause de trouble dans la vie adulte du sujet, notamment d'une difficulté à dire. Il peut éventuellement tenter de le dessiner et de l'écrire pour pallier le manquement de parole qui l'a fait naître, mais ce faisant il est vain de penser qu'il va retrouver les images et les mots adéquats aux situations — quand bien même ils apparaîtraient clairement, le moment adéquat étant passé. Ce vide à recombler sans cesse résonne d'une amplification métaphorique monstrueuse des dits perdus.

YVES KUPFERMINCK. — Ce n'est pas le sommeil de la raison, mais le sommeil de la parole, la parole à dormir debout, qui engendre les monstres — la raison connaît aussi des développements monstrueux.

JEANNINE DACOSTA. — Et comme vous les aimez bien vos monstres, vous avez mis la parole en narcose.

DOMINIQUE SANDA. — Un jus de goya, un.

ARTHUR RAMBLAS. — Et si on considérait ces visions en elles-mêmes, ce qu'elles ont à dire, leur nécessité propre ? Et si on arrêta de penser l'art en fonction de ? En fonction des pulsions à sublimer ? En fonction d'un trauma initial ? En fonction du

passif familial ? En fonction de la parole tue ? En fonction d'un réel à conjurer ? En fonction de la phobie sociale ? Et si j'avais, aussi, une responsabilité envers ces visions ? Et si chaque vision non peinte était une parole orpheline, en souffrance, un être anorganique privé d'accès à l'existence, voué à errer dans les limbes de mon corps, appuyant sur tel ou tel organe, faisant pression sur telle ou telle pensée ? Et puis c'est quoi ce truc de dire que ne faire que de l'art ce n'est pas la vie, ce n'est pas vivre ? Et si, au contraire, elle était là, en réalité, la vie, et que le grand bobard, c'était tout le reste, tout le merdier auquel croient des milliards de personnes, pour lequel des milliards de personnes se ruinent la gueule, en pensant que c'est le cœur du poulet ? Alors, oui, dans ce cas, je suis contre la vie et j'emmerde le monde.

HENRIETTE LIGOTTI-BACON. — C'est un univers plus matérialiste qu'il n'y paraît, où l'existence humaine est vaine et désespérée, baignée dans le non-sens, dans un environnement non humain indifférent, mutique, anomique. Il n'y a que nous et les autres, seuls, avec nos vermisseaux plus ou moins longs qui pendouillent en une pitoyable horlogerie de la mort. Nous et les autres, seuls, tenus à plus ou moins de distance de la Terre réelle avec sa glèbe, ses lombrics, ses stercoraires, ses larves lancées dans la métamorphose avec l'espoir secret, comme nous, de renaître larves.

RONALD DUGUESCLIN. — Allez Oui-Oui, tu l'as ton bon point pour la vision radicale et désespérée de l'artiste.

OLIVIER MARÉCHAL-PUTAIN. — Vous avez un autre métier à part artiste ?

VINCENT LAGIER. — Toi le nouveau, viens qu'on t'apprenne à cracher avec classe, à produire tous les bruits de tuyau sublimes qui président à la production, au modelage et à l'expulsion d'un beau mollard.

MINIE ESTRONNE. — C'est une de ces initiations de brute par laquelle ils pensent devenir des hommes. Certains gardent fièrement cette habitude toute leur vie, mais personne n'appelle les urgences psychiatriques, alors que si le rite avait consisté à se

- chier dessus, la maréchaussée et les psychopompes de l'ordre sanitario-social auraient eu vite fait de rappliquer.
- KEY LARGO. — Celle-là aussi vous êtes sûr de vouloir la garder ?
- EDWIGE GUSANO. — Vous naissez, vous découvrez les paysages, les plantes, les pierres, les animaux, les mœurs des habitants de la Terre, votre propre corps. Qu'est-ce qui vous différencie d'un explorateur qui découvrirait une exoplanète ?
- ELIOTT NÉCESSAIRE. — Vous naissez dans la même merde.
- NARCISO YEPES. — La sixième extinction de masse fait partie d'un plan, bien sûr. Vous savez, ils se réclament de la première extinction causée par l'homme, au Pléistocène. Ce n'est plus le suprématisme de l'homme blanc, mais celui de l'homme tout court, l'homme qui ne reçoit plus du vivant que le reflet de l'Homme.
- NICOLE CROISILLE. — C'est parce qu'il y a des animaux que nous sommes humains. Réfléchissez, sans des animaux par rapport auxquels nous définir comme humains, que serions-nous ? Probablement rien. Mais eux, dans leur monde idéal sans souffrance animale — donc sans animaux — ils sont des sortes de dieux, la quintessence d'une espèce débarrassée de tout lien impur avec d'autres espèces, c'est-à-dire plus du tout une espèce.
- GAVIN TREIXLER. — Ils raffolent aussi de représentations animales, non ?
- NERVI PAXTON. — Pour autant qu'elles impliquent davantage que la disparition symbolique de leurs sujets. Oui oui, les hommes du Pléistocène ont beaucoup représenté leurs proies. Il y avait, paraît-il, un respect d'ordre religieux, magique, là-dedans. L'homme n'a pas attendu la caution de la bible pour considérer que le monde avait été créé pour subvenir à ses besoins.
- NELLY CROMBERG. — Alors qu'ils auraient pu manger du tofu et du seitan comme tout le monde, c'est ça ?
- BERTRAND AYGON. — Un des aspects pervers du plan de la sixième extinction : faire diversion avec l'objet même de la conspiration.
- HUSTEROS BAKEDBEANS. — Vous nous servez une énième théorie du complot avec un consistoire secret cette fois dédié à l'éradication des animaux. Tout à fait dans l'air du temps.

SOIZIC CORNE. — Ah oui, c'était la mode il y a deux ou trois ans de parler de ça partout.

BARNEY BLOSSOM. — Le complot n'est qu'une image. La conspiration est inscrite dans les tissus mêmes de l'espèce humaine. Tous les êtres humains en sont les agents, y compris les défenseurs les plus conséquents de la nature. Et la conspiration implique la disparition de l'espèce humaine elle-même. C'est le complot le plus redoutable, parce qu'il est le fait d'acteurs d'envergures variables, qui agissent sans concertation, à des degrés de conscience divers, du genre qu'aucun Nuremberg de l'environnement ne pourrait juger. Et je peux vous en dire la cause profonde. Quels que soient son activité et son tempérament, l'être humain ne s'intéresse qu'à une chose : la réitération de la sensation par définition fugace du plaisir d'exister. Tout équilibre durable dans son rapport au monde lui est intolérable, même si cette intolérance lui répugne, parce que cette sensation ne peut s'éprouver qu'à la suite de son opposé : la souffrance d'exister. Il faut donc des doses de catastrophe, de mal-être, et ce en proportion croissante par rapport à l'ancienneté de l'addiction de l'individu et de l'espèce entière.

MADO GLIANI. — Si toutes les théories du complot étaient le fait d'un seul individu, on parlerait d'une œuvre d'art brut.

FARNIENTE BALZAMER. — Je me souviens d'une époque où je visitais des studios pour y mener ma soi-disant vie d'étudiant. J'y entrais avec une perspective esthétique, je les considérais tels quels, vides, loin de toute préoccupation d'habitabilité. L'un d'eux par exemple m'avait évoqué un espace baconien : murs roses, plan excentrique, parquet brut, ampoule nue pendant du plafond au bout d'un long fil. Tu parles d'un endroit où vivre.

FLORENCE WHITAKER. — Vivre en conscience sur différents plans est un exercice de funambule. Construire l'équilibre est un travail en soi, c'est l'œuvre véritable, davantage que les quelques indices matériels que cette activité laisse derrière elle. Au final, les résultats ne sont guère que des surfaces recouvertes d'une pellicule plus ou moins épaisse de matière, alors que l'œuvre

imperceptible d'une vie touche à un plus grand nombre de dimensions vivantes, dont les plus troublantes échappent à toute tentative formelle.

HELDON FARALDO. — Mais l'scoop du fin mot d'l'affaire s'fera plus façon madame Irma, avec patchouli et blabla, comme une meringue topée au berceau, mais flashy, y va, à c'que j'sais, débouler d'bonne heure dans c'te thurne, et à bout d'souffle, pour dégueuler comme un tsunami dans l'matin blême une misère vachti plus balaise que tes p'tits bobos d'bourgeois. Bref, j'causerai plus en charades. Et matez qu'j'ai un sacré pif pour flairer la mouscaille des cochonnetés d'antan. Car dans c'te baraque, y a toujours une bande de braillards qui joue les p'tits chanteurs à la delacroix d'bois, à vous en vriller les portugaises, pasqu'è dit qu'des vachetés. C'est qu'à en choper la courge, y z'ont siroté du raisinet d'bonhomme.

BECKY BUNSEN. — La bad company des z'araignées biberonnées dans la meute, qui squattent la villa, difficiles à foutre à la porte. Vautrée tout contr' les piaules, è beuglent dans leurs paillardes la grosse foirade du début du début. Me goure-je ou j'ai tapé dans l'mille, comme un sniper ? Chuis un charlatan qui fait son VRP en mode repeat ou quoi ? Jure que j'en sais long sur les vieux dérapages d' la télé novella d'ce clone de Santa Barbarian.

KEVIN CAGLIOSTRO. — Zieutez donc, ces morveux qu'ont l'air d'bonzaïs élevés par Hypnos, calés près d'la villa. Des ch'tiots canés, comme si l'darron s'était tapé un délire husqvarna, avec leur hachis d'viande à eux sur les doigts, un snuff en HD, zoom sur la tripaille, filmés en train d'porter l'paxton dégueu du tripou que l'paternel vient d'se bâfrer.

PIERRE VERNON. — Libre à chacun de s'ancrer au mieux dans le monde physique.

JERZY PRÉSEQUEL. — Teuh, même ainsi votre navigateur s'observera en train de penser avec ses muscles, ses tendons, son squelette.

HELENA KASPER. — Ça, j'te mets ma main au clou qu'un cave a dans l'idée d'en imprimer l'ticket d'caisse. Et pour qui putain, pour l'patron qui s'radine, mon patron, Long John Silver d'indicib'

armada et en sus terminator de Troie, monsieur, l'cortex en position coué, pour checker, style Fukushima puissance six six six, la baraka d'la scoumoune. L'hubris en est là. La scorpionne se becqu'tte le micheton. J'confirme et j'tamponne qu'tu mâteras sous peu l'divix du flinguage d'un gars du même nom.

PAUL-ANDRÉ COLOMBANI. — Poisson-chat séché, fendu en deux, ouvert comme un livre, relié par l'épine dorsale, la poisse on chasse, la poix, son chat s'est asséché. Un mot est épinglé entre les deux filets, l'entrefilet dit : araignée, quelqu'un a nommé ce châssis « araignée », ce poisson est appelé à régner, prophesse Y. L'apostrophète. Guy Moutarde le premier l'a soustrait au processus alimentaire, en a fait un cale-pain fumé, un poissonnage, pour y serrer ses notes et les mettre à reposer avec la chair qui faisande lentement dans le garde-danger, s'interposant entre le regard et l'objet — le réel du sexe — devant lequel le langage — ce délit — se délie, se délite, couche dehors, dort debout, se dore le bout. Saint John le Spermadélicque a dit du geste de Guy Moutarde qu'il révélait un désir d'échapper à la tyrannie des organes en faisant dériver l'aliment vers un autre usage, un désir de s'extraire du cercle de la chair tout en incarnant le fait de langue — tout corps de langue n'est-il pas dévié de son usage qui est de faire bouche-à-son, dès lors qu'à un quelconque réel on le fait coller ? Le poids songe à ses chais : dans son nom le contenu potentiel de ses pages. On ouvre le mot comme on ouvre l'époux à Sonja s'est chié, la poissonche a ses chiasses, a assez chié. Nutriment et message sont tous deux déviés, sont deux viers détournés de leurs cibles (nutrition et communication), déchargés du volontarisme phallique de la commune niquation, de l'arrêt pression des mots d'ordre de langue, de la raie plaît si on poinçonne la seiche, dans le pouls à ces sons sont seiches et poux à Soisson.

ROBERT BADINTER. — Qu'en était-il réellement de la cuisine ?

PESTALOZZI. — Les sauces y étaient secrètes.

GISÈLE PICPOUL. — Agante Blaise ! J'avais rébruité le passe-poule ! Laisse un robot croate ! Pour Eugène ils turent. Elmer à Cazot : « Foutez l'aragne ! » Et là besognaient des sœurs-Cédipe. Il était

mou, 'zine, est chair vaine. Chelmi se came, user c'était s'péter. Rengaine Murnau, Reagan, Sanders, parle à Hélène au FMI. 'tenant me rend cutter! Vagues haines disent mal, narre un uncle vaudou. Veaux, le Nord n'est vaste! On dévaste Sorgues. Étaient-ce tes miches, Hélène? Dorothy naît sous rue qu'est règne sous la Seine. Il se mouche. Mon zèle naît d'un avis, fait rabbi. Teach dear, each can, Don Vega. Vit à acheter, un nid d'Herculines, un hard loft, taille nain. Donne-moi une becquée, que nos règnes dépistent sa chienne grosse. Ça casse tout l'ail, c'est has-been. Il chiale, c'est gros, sir. Elle saisit? D'où drogue c'te méchant, dis? Je mousse. C'te main ne fesse. T'es nain Bruce. Té, j'pue! Rien ne douche. May est naine, elle achète son mère, ment telle une bourge. Mais non, refais c'te end, Bruce te donna c'te dummy. J'déguste, dit Béru. Rangoon serait la peine. Courte sonde, z'enfantent.

HENRI MILOUCH. — La seule question qui importe c'est : d'où ça vient un être? L'étude de la généalogie de l'individu, de sa phylogénèse, du devenir en lui des premiers atomes de l'univers, ou récemment de gènes qui s'éveillent dans le cerveau après la mort, n'apportent aucune réponse qui vaille.

GUSTAVO MENDES. — L'week-end Hubert râle. Chut, c'est un deux. Haïs ne valent deux. Faune, deux oies naines! Des runes sales ou Maggie bête? On ne dédaigne vergue ni aqueux sceptre, Irène. En Asie j'te barre. Un Hubert s'est barré. Un Hubert vend des litchis. Des radasses. Suze, amène l'ébène! Côme glisse un ver dans l'Est. Da Smith, y'a un an d'air. L'ébène, da Smith, si je scelle : bast' l'ébène! Suzie je... comme une scie. Jeanne l'assène au fusil chez elle. Béé, c'est une daufe! T'as ségué gai, Ben. Ouf, des nains, des reins! Renard, je pue l'renne. Il n'a une or chaîne. Heine fut l'Un, se tâte des seins. Une baie grince, Mowgli se caille. Ton dit vient d'Anselme, l'verbe l'assène. On doit faire pouffer, hein? Les amphores des refoulés d'air adhèrent à nos rosses. Ach'té une dinde. Nietzsche, tes genoux se teintent. Un terme ça triche, c'est lèche. Vase, douves, il se tait. Da Sacha, fais c'te douche. On y est dans ta gaine. Vise ce chêne, baise ces rieurs.

MS PEEL. — À peu près ce qu'on entraverait projeté dans la tête du premier passant venu.

ALEC GUINNESS. — Une humanité dématérialisée, convertie en programmes conscients et qui se pose encore la question de la nature de la conscience et de l'identité ne peut arriver que si cette question est préalablement résolue. Et elle ne le sera pas, du moins par des moyens techno-sociétaux-scientifiques qui feraient de la réponse une vérité communément admise, une partie de la construction objective de la pensée. On ne peut que flirter avec la réponse, subjectivement, dans un rapport esthétique à soi et au monde, que l'on soit artiste ou non.

MARTIN HEIL-DAGUERRE. — De lointains reflets, une lumière résiduelle, un fond diffus ontologique peuvent être perçus à l'improviste et éventuellement capturés et conservés, formant des traces qui n'ont valeur que d'indices, pour qui sait les voir.

FRANÇOIS TRUFFAUT. — Ah oui ah, comme ça...

CERNEAU DENOY. — Quand on rencontre un animal la nuit, aux abords d'un bois, sans voir autre chose de sa nuit que la fixité de son regard allumé par la réflexion de la lampe frontale, sans percevoir autre chose que le bloc de présence que sa nuit forme, sur fond d'autres nuits insaisissables.

HARRY KOSLOVAQUE. — J'aurais envie de dire une lumière, oui hein, n'est-ce pas ?

MARC VALENTIN. — Je sais pas, mais en tout cas il a un gros trou de balle.

ALDO MACCIONE. — Préférez toujours les forces de l'apparition du renard à l'explication éthologique de sa présence !

GISÈLE FRAUDE. — Peut-être que ce qui vous a tracassé toute la journée, c'est l'absence de deux poils situés habituellement à l'entrée du conduit auditif de votre conjoint ?

GUILLERMO CHUPACABRA. — Il y a quelque chose qui cloche profondément dans l'art depuis que l'on s'est mis à appeler les artistes des plasticiens. Un plasticien, comme les chirurgiens du même nom, et les obsédés sexuels, ne s'intéresse qu'à la plastique, alors qu'un artiste s'intéresse aux êtres, basta.

- KHALED. — Mais plus couramment, lesdits plasticiens ne s'intéressent qu'au discours. Ils sont comme les savants qui ne font qu'établir une problématique. On s'en cague comme d'une pub gillette.
- WILLIAM SAURIN. — Je ne sais rien, on ne sait rien, parler par-dessus ne dit rien d'autre que la prétention à la maîtrise.
- MASSEY FERGUSSON. — Il y avait cet artiste qui coupait réellement les cheveux en quatre avec un scalpel microscopique pour illustrer cette même expression et dire je l'ai fait.
- DOCTOR FEELGOOD. — La tronche en ulcère insidieux des autres. Le télégraphe de la médiocrité amère et surdiplômée.
- SOLDHBERG. — Les fenêtres de la chambre sont fascinantes. Toujours fermées. Mais le cadre, les croisées, vibrent, se mélangent à la vue, les vitres absorbent parfois le paysage comme des buvards.
- COLCHIQUE NÉFERTITIQUE. — On pourrait arrêter de parler de ça maintenant ?
- STÉPHANE COLLARO. — En fin de compte, vous êtes dans un rapport anal au savoir, vous expulsez des petits paquets de données absorbées la veille sans effort et ne faites que guetter les occasions de faire votre petit caca en public. Vous n'avez pas à vous cacher pour le faire, celui-ci.
- SID FORMICA. — La ressemblance dans le portrait ? On voit des visages dans les pierres, les troncs d'arbres, un chat se retrouve chargé de l'expression d'un aïeul. C'est ça la ressemblance.
- PEPE GALFIONE. — La pensée symbolique est née de la lecture des pistes animales.
- CALICO SCHMIDT. — Oh ça va !
- FERNAND FERNANDEZ. — Hommes, bêtes et arbres sur la Terre. C'est tout ce qu'il y a à savoir. On pourrait dissoudre l'assemblée là-dessus, mais je crois que certains ont encore des histoires à raconter.

XXVII

N'IMPORTE QUOI SOCIAL

MARIE-PIERRE PLANCHON. — Comment ça va en ce moment ?

ROBERT CHAPATTE. — Le temps est plus vieux.

LIPS RAVENZORN. — Heureusement que je me suis fait pousser une vraie barbe sous la fausse. Ils n'y verront que du feu.

VERA GARDINER. — Aaah, faire tomber tous les masques et on serait juste des corps sur la terre et sous le ciel infini et on enlèverait ce masque aussi et on serait juste une équation et on enlèverait ce masque aussi et on serait juste une vibration et aaah...

FERNAND FERNANDEZ. — J'ai pas une araignée dans le plafond, j'ai des toiles dans la tête.

MANFRED SCARFATTI. — Je résume : hommes et bêtes sur la Terre. Où ça commence et où ça finit l'autre ? Qu'est-ce qui n'est que du réel ?

GATO BERBERI. — Tu veux une olive ? (*Et PAAAH, direct dans la crème pralinée.*)

JURGEN BALTRUSAITIS. — Je sais ce qu'il en est de cette passion subite pour l'humanitaire, on part pour sauver le monde gonflé à bloc de l'orgueil des causes perdues, alors qu'en vérité on cherche juste à se distraire de sa dépression, et on en revient avec quoi ? Une odeur. Le fond de l'humain, ça ? Une odeur ? Tout prétexte à excès, soulèvement du ça, surjeu de l'inconscient.

CHEF DE FAMILLE MAÎTRE-JEAN. — La viande sous cellophane que tu transportes dans ton caddie, du supermarché à chez toi, n'a pas fourni comme toi d'effort musculaire pendant ce trajet.

Cependant, on ne peut pas dire que la viande n'a pas travaillé. Sous la toile du caddie, chauffée par le soleil, sous l'emballage plastique, arrachée à la stase partielle des banques frigorifiques. Dans le secret de leur chair, la viande du poulet, les muscles de bœuf hachés, le rôti de porc, les merguez, ce qui les compose, ont ressenti le changement entraîné par le trajet. Tu marches vite, tu n'as pas prévu de sac iso-termes. À la longue, à très longue échéance, si tu marchais très longtemps avec ton caddie, les termes qui composent celui-ci pourraient se mélanger. À ce stade de ton trajet, la matière organique commence à peine à se transformer sous l'effet de la chaleur, de l'air du dehors respiré par la matière organique de l'animal mort à travers les micropores du cellophane, imperceptiblement, sous le seuil rassurant de la date de péremption. Le poulet qui n'est plus la poule est un néovivant composé de chair dite morte et comportant une peau transparente supplémentaire. Plus écosystème qu'animal il ne le fut, alors individué, le poulet est désormais un zombie bioalimentaire, ou si l'on veut utiliser une autre comparaison, une colonie d'organismes coralliens, de corps alien d'espèces différentes, et cohabitant dans le même massif. Un écosystème, comme tout écosystème, modifié par l'homme : hormones, antibiotiques, antidépresseurs, farines alimentaires, emballage. Un poulet biodégradable. Car si on ne peut plus parler du poulet en tant que sujet-poulet, faisant partie d'un monde, d'un milieu, d'une histoire animale, auteur de son histoire subjective, on peut à présent parler d'une colonie post-mortem de composés organiques et d'êtres vivants, c'est-à-dire d'un ensemble de sujets qui ne participent plus de la persévérance dans l'être du sujet-poule, mais travaillent ensemble au devenir du poulet biodégradable en persévérant chacun dans leur être sur le mode de la putrévivification. Parmi ces sujets, on pourrait distinguer grossièrement les agents endogènes (cellules en voie de putrévivification, bactéries symbiotes) et les agents exogènes (conservateurs et autres produits chimiques de synthèse, comme les produits de lavage, bactéries exogènes, charognardes). Le poulet que tu ramènes chez toi en vitesse pour le mettre au frais,

le poulet enfin, j'aurais aussi bien pu dire les steaks, les merguez, le rôti, les escalopes, mais j'ai choisi de dire le poulet, un peu inconsciemment, parce qu'il s'agit de l'animal qui rappelle encore le plus la forme de l'animal qu'il fut parmi les aliments cités. Toutefois, j'aurais pu dire la merguez, le processus putrévital de la merguez. Ce poulet donc, on peut dire que, d'une certaine façon, il est vivant sur un autre mode que l'individu poulet dont tu aurais pu faire la rencontre — ici la rencontre se fait aussi, sur un autre mode, disons que le corps à corps est plus radical, mais sans le même rapport à l'être-au-monde d'une des deux parties, soit qu'une des deux parties se fait bouffer. Si le poulet n'a plus le même comportement envers toi dans l'être-au-monde, toi-même tu te comportes différemment avec le biomonde du poulet dans l'être-mort. Tu es moins enclin, par exemple, à l'interpeller sur le mode anthropomorphique (ou alors anthropo-orphique), quoique, parfois, quand même, mais avec une sorte de gloussement-répulsion, tu lui dises : « Tu vas prendre ton bain », « On va te raser un peu », « Il bronze bien là? » Enfin, que tu le dises ou pas, tu procèdes à une toilette rituelle préalablement à la transformation, c'est-à-dire à la cuisson du poulet biodégueulable, autre étape provoquée de son devenir, après l'abattage et le conditionnement. Quelquefois, avant de passer directement à cette étape, disons sous un délai de deux jours, tu préfères prolonger la stase du poulet biodégueulable en le congelant, suspendant la vie des organismes extrémophiles qui l'habitent (nul besoin d'aller traquer le tardigrade, la banquise de ton congélateur est également un milieu exemplaire en matière de miracle de résistance du vivant à des conditions extrêmes), ralentissant considérablement la putrévivification. Mais viendra le moment bouleversant où tu entreras en contact avec ce corps déssubjectivé, décentralisé, éclaté en sujets multiples, qui maintiennent pour l'instant une forme du règne animal identifiable, mais ayant déjà commencé le travail de sa reconfiguration. « Poulet »? Qu'est-ce que cela veut dire maintenant? Ce poulet, ça veut dire maintenant que tu te tiens devant une patte d'oie qui t'indique les deux

directions métamorphiques possibles du poulet biodégradable. Une métamorphose courte (même si on pourrait en discuter) et une métamorphose plus longue, pouvant survenir suite à un oubli de la date de péremption, et se poursuivant loin de ton regard, parmi d'autres substances en cours de transformation, et probablement sous d'autres regards, d'autres examens, pour d'autres bouches, plus affamées que la tienne, avec ton poulet, tes merguez, ton rôti, tes escalopes. Cas plus rare, une certaine appétence pour les spectacles esthétiques baudelairiens te pousse à contempler la transformation jusqu'au bout, s'il en est un. Côté spectaculaire, les deux types de transformation du poulet biodégradable n'ont rien à s'envier. Dans l'une, l'agent métamorphique est le cuisinier/dîneur/métabolisme humain subjectivé. Dans l'autre, l'agent est le monde lui-même, sa grande cuisine, ses modes de cuisson, de faisandage, de fermentation, ses ustensiles élémentaires (l'air, l'eau, la chaleur, la terre), ses myriades de dîneurs et de cuisiniers humains et non humains, ses espaces (conteneur à ordures, tas de décharge). De multiples façons, le poulet biomonde est cuisiné/digéré par le monde, le monde qui comprend ton intimité bucco-oeso-gastro-intestinale, ta petite bouche de gourmet, ton esthétique de la putrévivification, tes préoccupations humanitaires. Pendant ce temps, l'époux laid se dit saoul dans le monde, loin de l'achat-leurre de ton fourre, dans le tas où l'effet cesse, expulsé de ta raie, dans le jus de l'époux belle, dans les stocks mats des steackhoraires, danse des nez crocs-de-fil, dans lady style nation des seules mines orales, dans les pontes de l'art vieux, de l'art véreux, dans la langue dont les éléments ont perdu leurs propres limites, la langue biodégradable, avec la saveur déformée des éléments de base, leur rémanence dans l'exsudat de la ferme-intention, avec la corruption des mots les uns par les autres.

MAURICE DRUON. — On est là, tous, à réclamer de grandes libertés de langage, et dès qu'on tombe sur une coquille dans un polar, on crie au scandale. Le langage fait comme tout le reste : il retourne au chaos.

JUDGE DREDD. — Vous faisiez de la distribution alimentaire, prééminente place de celui qui tend la boîte de thon, juge des quantités, se montre large à l'occasion, et se gorge de ce qu'il donne, tout le monde se fait consommer dans cette histoire, on demande par exemple aux clients d'un supermarché de réserver quelques achats pour la bonne cause, alors que rien n'est fait pour que les invendus des grandes surfaces soient redistribués systématiquement, le cannibalisme pyramidal a des bouches sociales, économiques, vous vous étiez juché sur l'un de ses échelons, la tête farcie d'utopies de cocagne, projetant sur tout ce petit monde votre orgasme social intime.

JACQUES BALUTIN. — On va se faire un bon pot-au-feu de cannibales d'hommes.

MICHELINÉ PRESLE. — C'est encore tes voix, là ?

JEAN LEFEBVRE. — Quand tu manges, tu parles de nourriture. On les voit dans ta bouche les aliments, il ne s'agit pas de ceux dont tu parles. En pleine raclette, tu peux dire des choses comme : « Ça te dit un indien ce soir ? » Dans ta bouche, la chose et le mot exhibent leur étrange superposition. Parler de lasagnes, de paella, de carbonade ou de technique du parapente, en donnant à voir les lasagnes en bouillie sur sa langue, revient au même. Les lasagnes que tu haches sont dia-boliques, tandis que les lasagnes abouchées au mot lasagnes — la bouchée de lasagnes — sont symboliques, mâchées, fini les lasagnes, alors que les lasagnes ça continue, pendant les lasagnes et hors des lasagnes. Tu ne parles pas de lasagnes en mangeant des lasagnes pour intensifier le plaisir ou améliorer celles-ci, mais pour appréhender la saveur intrinsèque et, au-dessous, l'intrinsèque de la saveur. C'est-à-dire non seulement leur goût, ton goût pour ces lasagnes, pour les lasagnes, pour la bouffe en général, mais aussi le goût de toi-même pendant que tu manges les lasagnes, le goût de tes guts, et de tout ce qui ne relève pas directement des lasagnes au moment où tu les manges. Tu voudrais décomposer ce paquet de lasagnes simultanément à la déconstruction en nutriments que fait subir ton corps à celles que tu ingurgites. Mais la saveur vraie des lasagnes, le fond des lasagnes, n'en finit pas

de se dérober. Manger des lasagnes avec gourmandise, manger des lasagnes à s'en faire péter, c'est toujours, dans le même temps, se demander par quel moyen les atteindre vraiment ces dites lasagnes. Et plus tu évoques ces lasagnes-là, mais aussi d'autres recettes de lasagnes, des souvenirs de lasagnes, de tous les plats qui te passent par la tête, et d'autres aspects de l'existence plus ou moins reliés à ce plat de lasagnes, plus les lasagnes se déréalisent. Dans le lieu sans lieu de ta bouche, où la lasagne n'est ni tout à fait objet sensible ni tout à fait langage, tu franchis un point de non-retour : tu pourrais ingurgiter une quantité phénoménale de lasagnes, te finir au roquefort, au brie, au chèvre, et enchaîner sur de la charcuterie après deux desserts en rêvant d'une fricassée de blettes aux châtaignes, aux topinambours et aux champignons, déglacée à la sauce soja et au vinaigre balsamique. Rien que pour te taire, enfin... Tout se passe comme si, creusant le feuilleté des lasagnes au-delà des lasagnes proprement dites, jusqu'aux strates les plus hétérogustatives, le moment d'atteindre la couche fondamentale des lasagnes était différé à l'infini. Dès lors, il ne s'agirait plus d'appétit *stricto sensu*, mais d'autre chose que la recherche même des lasagnes, par les lasagnes mêmes, c'est-à-dire une expérience du là-sein. Non d'un pur être-là, mais de l'être en tant que carrefour entre l'expérience brute, transcendantale, non filtrée, le désir et le langage qui, on le sait, est un puissant filtre, au sens de passoire aussi bien que de philtre d'amour. Là où tu te tiens quand tu peux dire « Je suis vivant », ce serait alors : les lasagnes, ou bien : je-suis-les-lasagnes/je-suis-le-là-sein. Ce qui reviendrait à définir l'expérience de l'être-là non plus comme celle d'une complétude ni comme celle d'un manque-à-être, pourrait-on dire, constitutif, mais comme celle d'un être-pour-le-là-sein, c'est-à-dire comme un pur mouvement qui renverrait à un état agité, non de la matière ou du langage seuls, mais de l'amas tiers, c'est-à-dire de quelque chose d'autre, quelque chose de hanté par une rémanence des lasagnes autant que par le mot lasagnes, à mi-chemin de l'amas tiers en tant qu'amas de matière et de la matière à miches mains, c'est-à-dire à bras-le-corps. Du

pareil au même, il y aurait tout un monde, un trajet à travers les couches du là-sein, une compénétration des couches de béchamel, de pâte, de sauce bolognaise, de fromage, de bèches emmêlées, de pathos, de sa cebolla niaise, de seaux d'ébola, d'Agnès, des formes âgées, des boucles autoréférentielles qui s'enroulent en échouant à se redire exactement de la même manière, une dégradation du signal-source ou son aggravation. Répéter exactement : de béchamel, de pâte, de sauce bolognaise, de fromage, ne change rien au fait que la singularité de l'événement des lasagnes est insaisissable. Si on peut dire certaines choses à propos de la feuille de là-sein du langage, qu'en est-il des autres feuilles? Et de ce qu'il y a entre les feuilles? De ce qui imbibe la feuille du langasagne, le plus souvent imbue d'elle-même, sans précuisson requise, mais dont les graisses recuisent au-dessous, sur le lèche-frites? Quand tu lèches, je frise. Quand tu mens, je te parle de nos rites durs. On lève une oie dans ta boue. Che les salis man. Il ne s'assagit pas de ses dentus parallèles. En plaies, nos raclées te guettent. Tu perdis des shows osés, « Comme Sade », te dit un nain. « Dis, hein? Ce Suarès... » Qui laisse ce krill? Dick, il est laid. Label à faire. Dante à bout lâche « Ose! » Le lait part de là, saigne. Deux pas, et là : deux quarts de gonades ou deux tequ'. Nique du para, Pan hante. En do? Nan. À voir... L'aile à Sein en bout : « Yiiiiiiiiiiii! » Sur ça, Lang rêve, hyènes aux nems. Les lasses hargnes que tue Ash sonnent « Die able leak ». Tant disent que l'élan, ça nie eux. Ah, boucher! Ola, saint niais! « La bouche est deux » lance Heine, « Son sein boit l'Ichtus ». Nœud! Par le padre Lhassa! Nie eux, amant Jean de Lacassagne. Pour un temps s'y fier, l'épeler : six roues. Amélie aurait scellé Sim. Hé pou! Rends après un de là. Ça veut rentrer sec! Ce kif est las, sa gueule a ripé. De la saigne, des selles, a' saignent. Ces tas. Dis : renonce, allemand. L'heure goutte. Thon goût pourceau, l'enseigne. Pouh! L'est là, signe. Bourre la pouf. Mes si haut, l'égout du toit mène pas dans... Que tu mens! Je délasse Anne. Leg ou dette et Goethe. Tss... Et des toux. Ce kino rêve : elle le plat. Dis, Ray, hè qu'è' te ment? Délia Zahn, ô moman, où

du lait ? Man', j'veux du vouvray. Des cons posaient de la saine semoule. T'es un nez man. Allah déconne, c'truc Sion. Han ! (nus trimant). Keuf et sabir. Thon encore. Ah sel ! Cut, you ain't Gurdjieff. Eat mélasse...

RICHARD ANTHONY. — Comment ai-je pu penser que ce travail de conjuration — drôle de terme que celui-là, qui à la fois convoque et révoque les spectres — de mon angoisse pouvait devenir un projet social révolutionnaire et un nouveau type de thérapie ne s'adressant pas qu'à moi seul ? Qu'est-ce que j'ai pu être seul durant cette période de frénésie prétendument tournée vers les autres. En cherchant à exprimer cette impulsion, je n'ai fait qu'agir littéralement en idiot. Je n'ai pas incarné un projet social, mais son inconscient, et cela n'a eu pour résultat non pas le retentissement extérieur que j'espérais — gloire, position sociale — mais un accroissement de mon angoisse. En fait d'action, cela consistait surtout à se monter le bourrichon à coups de projets, qui, s'ils avaient été finalisés, n'auraient pas eu l'air d'autre chose que d'une vaste entreprise de communication. J'aurais été plus honnête, et plus prudent aussi, d'intituler mes interventions : présence de l'inconscient, comme la fameuse collection, bien rangée dans les rayonnages, mais je n'aurais pas agi ni n'aurait été perçu de la même manière, ce que le moi sans honte et sans peur ne renie pas tout à fait. Il y a eu des situations surprenantes et cocasses.

ROGER SUCHARD. — L'angoisse qui me serre le ventre — malgré l'émerveillement initial toujours intact — quand je m'intéresse aux animaux, n'est pas seulement causée par la catastrophe en cours dans le monde naturel, par la disparition d'espèces qu'enfant je tenais — avec Georges Marchais, Margaret Thatcher, Mitterrand et l'ayatollah Rhomeyni — pour éternelles, mais aussi et par-dessus tout, par la conscience du devenir rien de tout être et de toute chose.

BARRACUDA. — Enfin, pour un temps du moins, toute chose devient autre chose.

LEROY MERLIN. — Si ça peut te consoler.

CHRISTIAN JACQ. — Les pseudos-artistes qui disent qu'ils font des

aplat, des rappels de couleur, qu'ils aiment le côté échelle un, qui jouent avec les codes, les écrivillons qui tiennent à l'adresse, les glossateurs par renoncement à l'art qui parlent de réinvestir, ceux qui ont de l'objet-livre plein la bouche, tous ceux-là, et d'autres, ne font que brandir le signifiant à défaut d'un réel courage, par autosuffisance crasse ou par un cynisme conscient du fait qu'il s'agit juste de manipuler la bonne monnaie de communication pour marquer sa place dans la foire aux cochons.

ROBERT BADINTER. — Et vous nous dites ça comme ça, là, d'un coup ?

PATRICK SABATIER. — Oui, et j'en ai une autre bien bonne si vous voulez : pourquoi les animaux et les arbres ? Parce qu'il faut des tiers non-humains pour rompre parfois des dialogues avec les autres qui peuvent tendre à n'être que des dialogues avec soi-même.

CARL LEWIS. — Parce que dialoguer avec une bête, un arbre, ce n'est pas encore et toujours parler de l'homme ?

RON PERLMAN. — Oui, mais avec la conscience plus ou moins claire qu'il y a là un autre vraiment autre, seriez-vous attaché à l'idée de continuité de la chaîne arborescente du vivant jusqu'à vous depuis le plus ancien ancêtre commun.

FERNAND FERNANDEZ. — Arrêtez vos conneries : bêtes, hommes et arbres sur la terre parce que bêtes, hommes et arbres sur la terre, basta.

YOLANDE FERREZ. — Eh eh, tu te goures avec tes petits animaux fétiches, rayon terramare and so on, un animal, ça surgit, ça passe et puis basta. Et toi pareil en face, si tu donnes pas dans la gloutonnerie d'imaginaire.

XXVIII

MANTRA

NÆVUS RIBOURDEL. — Le milieu de l'art et ses sous-nodules n'existent pas. L'historiographie de l'art, de l'art ancien et des avant-gardes, est une blague, un chewing-gum pour occuper le nerf, une assistance à la tenue du verre d'apéro, une pissotière portative. Le marché de l'art n'existe pas plus que l'économie générale — toutes ces constructions qui ont eu un sens n'en n'ont strictement plus aucun, le seul paysage à venir est celui d'après la destruction de l'information par elle-même, c'est-à-dire de la capacité à la lire, à la produire et donc à donner de la réalité au monde. Même l'écocide en cours, dont la réalité et la gravité ne sont pas à mettre en doute, n'est qu'un effet de cette fin du monde par l'information dans laquelle nous fonçons presque tous tête baissée, divertis du processus général par des propos — réduits à des « contenus » — de plus en plus indigents.

MILAN KUNDERA. — Les hommes-betteraves poussent dans la terre.

FIGARO FIGATELLI. — Je fais artiste contemporain moi aussi. Facile, j'achète un lot de bermudas tombés du camion, je les dispose au sol en triangle dans un espace blanc et j'appelle ça *Le Triangle des bermudas*, hop, en prime je mets une maquette d'avion toute pourrie au milieu, ou mieux : je fais un marquage au sol de sa silhouette, hop.

SALVADOR CROUSTI. — Après, moi je viens, TADAAA : l'art est structuré comme un langage, mais au centre le réel se dérobe !

FELIPE GONZALEZ-TORRES. — Ah le Savoir par la preuve réduit le champ du possible ? Regardez-le bien ce Savoir, et voyez comme il fuit par tous les trous de son ignorance propre.

JO DASEIN. — La construction de l'esprit est consubstantielle à celle du corps : les aspects de votre esprit que vous ne comprenez pas correspondent aux parties de votre corps que vous ne connaissez pas.

DANIÈLE GILBERT. — Eh, tu connais ta bite, ton cul, tes nichons, ta chatte, mais est-ce que tu comprends ces parties de ton esprit ?

HENRI BRULARD. — T'as vu la dernière performance de Goldwyn Meyer ? Il se gare sur une place handicapé, celles avec écrit « Tu prends ma place tu prends mon handicap », il ouvre la portière, on voit qu'il sort une jambe et là, PAAAAH, il se la scie ! Il le fait pour de bon, merde !

LEWIS PATROL. — Littéralité, putaaaaain !

CABRON CAMARRON. — Qu'est-ce que vous avez à parler fort comme ça ? C'est un problème psychologique ?

ANDREW CHIBOLTAFOINX. — Le rouge. Tout dans les nuances de rouge. C'est pas de la couleur, c'est un autre noir et blanc.

MÉNÉHEM MÉGONDASSE. — Ou bien vous entrez dans la couleur par une extrémité du spectre.

LÉON TROTSKI. — Décalage vers le rouge ! Big Bang ! PAAAAAH !

FRIDA KAHLO. — Oh ta gueule !

LOU FERIGNO. — J'ai l'impression qu'on me caresse l'intérieur des tripes, attendez, faut que j'aïlle aux gogues.

FRANCIS PANCETTA. — Peindre consiste à étaler sa merde d'une façon plus ou moins inhabituelle pour de la merde. Certains la veulent très en ordre, d'autres préfèrent que l'on y discerne encore l'étron.

FERNANDO LEE GOTIC. — La dégénérescence ? Là j'ai des renaissances.

GONTRANE OUASSINGUE. — Prenez toutes les hypothèses de la science : la vérité gît dans tout ce qu'il reste d'invérifiable.

MICHEL SPRÉFIC. — Irrationaliste !

PATRONI PLANE CRASH. — Et alors ? Il n'y a pas à choisir. Seulement voir là où il y a l'intelligence de laisser de la place.

BENINA BURKINE. — Le monde réel c'est ici, chez vous, le reste n'est qu'un brouillard de probabilités. Qu'est-ce que vous en percevez, je veux dire au-delà de ce que vous voyez de votre fenêtre? Des informations que vous devez interpréter. La preuve : est-ce que vous soupçonnez l'existence d'un bled comme Roquefort-sur-Glaise avant de lire par hasard ce nom sur machinternet?

ORATIO SPADASSINE. — La complexification du premier signe tracé par l'homme est telle que le langage est en train de lui revenir dans la gueule. Pour le reste, c'est-à-dire la pulsion, rien n'a changé depuis l'aurignacien.

IGOR STRAVINSKY. — Ah, c'est cette époque qui a vu débarquer les sodas à l'amande, à la noisette, à la banane, au chocolat, au yaourt. Avant nous étions réduits à en prendre une bouchée avant de la faire descendre avec une eau bien gazeuse.

DEBBIE HARRY. — Impossible. Mettons, tu tires sur une malbach avec un fisherman's friend dans la bouche, c'est délicieux, eh ben si tu fumes direct une menthol, c'est dégueu.

MORALES. — J'ai été jusqu'à aujourd'hui un artiste brut contrarié. Cela veut dire que j'ai été poussé à faire des études pendant lesquelles, en dehors du temps passé à taxer des cigarettes et à errer dans les couloirs, je n'ai appris rien d'autre que singer la culture.

ZOE SUTHERLAND. — Pourquoi ce besoin de se situer dans ou par rapport à quoi que ce soit? Arbrutisme, tant que t'y es! Et si tu ne les avais pas faites ces études, est-ce que tu en serais là?

RANDOLPH SCOTT. — D'un côté les galeries fabriquent des artistes contemporains, de l'autre elles vendent la pureté de l'art brut.

WIELFRIED ARFOS. — IL N'Y A PAS D'AUTRE ISSUE QUE DE SE FAIRE PROCTOLOGUE DE LA FIN DU MONDE.

LUIGI NONO. — Les technologies actuelles sont basées sur la physique quantique, c'est-à-dire sur les réalités les plus contre-intuitives qui soient, les plus éloignées du monde de la vie, où la Terre même ne se meut pas.

NINO MANFREDI. — Dommage qu'Husserl ne l'ai pas dit aussi avec les mots de la vie.

VITTORIO GASSMAN. — Ta gueule!

JOHN AUERBACH. — Parler, peindre sans le Savoir, c'est un objectif, je n'ai jamais dit que là on y était en plein, plutôt on jette, on dépose !

VITTORIO DE SICCA. — Regardez-le, il se justifie.

ERRI DE LUCA. — Tout se passe comme si l'être humain — dont le cerveau est le même que celui de ses lointains ancêtres du magdalénien = je viens de lire ça aux cabinets — devait franchir à toute vitesse le bond évolutif qui le mettrait en phase avec cet appareillage.

SOFIA LOREN. — Arrête ! Tu ne parles que de toi, de tes propres barages cognitifs !

SANDRO BOTICCELLI. — Tout reposerait sur le fait que la pensée est un miroir grossissant du comportement quantique des plus petites particules qui constituent le cerveau.

VALERIE SOLANAS. — Les Troubles Obsessionnels Compulsifs ont à voir avec le désir d'influer sur les probabilités qui précèdent la réduction du paquet d'onde !

BERNARD MABILLE. — Ils doutent de la réalité de presque tout, comme nous tous aujourd'hui, et on pourrait même dire que toutes nos activités sont des TOC destinés à nous assurer des points d'accroche avec la réalité.

TRAFALGAR RASTASQUARE. — Je suis vraiment pas content. Personne n'a été consulté, il n'y a pas eu de référendum, de manifestations, pourtant tout le monde aurait eu son mot à dire s'agissant de l'abolition du temps, du temps pleinement vécu, provoquée par ces technologies de communication de merde. Tout le monde a dit oui au contraire, ça va être mieux sur tous les plans, même pour faire l'anarchie té ! On n'aura plus à attendre rien, ça viendra avant même qu'on y pense, plus de temps pour penser j'achète, sur-sollicitez-moi jusqu'à l'encéphalo plat. Vous étiez vitesse déjà ? Branchés sur nos accélérateurs, vous serez dépassés par votre propre vitesse, vous n'en finirez plus de vous entrevoir, filant loin devant, dans les milliards de miroirs tendus et aussitôt retirés devant vous.

INNOCENT X. — Tu fais ce constat d'après la perte irréversible de l'âge d'or de ton enfance, non ?

RONALDINHO. — Connard.

OLIVIA NEWTON-JOHN. — C'est des banalités, Rich W.B. Steinfeld le disait déjà en mil-neuf-cent-quatre-vingt-dix page quatre-mille-deux-cent-vingt-trois.

CHIARA MASTROIANNI. — Ah oui, dans *The Tantalizing Spiral of Utter Overwhelming Control?*

NADINE EPSTEIN. — Je n'organiserai pas de collecte de sang dans une cave coopérative.

LINE RENAUD. — T'as vu la dernière pièce d'Erwann Gonzalo sur sur l'antinatalisme ? Autant de choux verts que de pays dans le monde, chacun avec un couteau planté dedans. Titre : *Savez-vous planter les choux ?* Hop suivant !

FRANCIS BERNARD. — CHIER CACA !

ARWEN MCHIGHLANDEZ. — La différence entre un penseur terrien et un penseur gazeux, c'est que le penseur terrien ne désire pas vivre par sa seule pensée, alors que l'intellectuel gazeux ne veut faire QUE ÇA, c'est-à-dire vautrer son corps pourrissant dans la vanité. Ce qui n'a rien à voir bien sûr avec un penseur dont l'infirmité restreindrait la marge d'action à la pensée.

FRANCIS BERNARD. — Eh ouais.

FERNAND FERNANDEZ. — Il y avait, autour de l'art, une pensée collective et populaire. Aujourd'hui, chacun essaie de faire religion dans son coin à travers des discours.

PIERRE PHILANDREUX. — Ta vision de l'art contemporain est très datée, disons fin quatre-vingt-dix début deux mille...

FERNAND FERNANDEZ. — Je sais pas, si tu veux on la date au carbone quatorze ?

ANTHONY QUINN. — Ah bè, maintenant on vend même des pixels aux enchères. Et vous savez pourquoi on les vend ? Parce qu'ils ont fait l'unanimité sur le réseau informatique. Absolument pas pour leur singularité. Pour l'absolue singularité, on voue un culte à des artistes bruts morts, à qui tout est permis parce que justement ils sont morts, et que cela étant on ne peut plus les juger.

PEE WEE HERMANN. — Les peintres sapin.

GOOFIE. — Teuh teuh teuh, l'abbé Bethléem s'est réincarné en patron de start-up, il y travaille déjà.

NEYMAR. — La faute aux premiers artistes à avoir exposé le vide pour faire les marioles.

BILL CLINTON. — On a toujours vendu tout et n'importe quoi, non ?

TROPIC FANEAULT. — Le prix à débattre ?

BERNARD RAOULT. — Et les artistes alternatifs ? Il y en a, là, du corps, de la pulsion.

GUY DES CARS. — Pteuh, ils ne font que se copier les uns sur les autres le style alternatif. Alors camembert.

JANIS JOPLIN. — Tê, tu te prends pas pour une merde toi !

KIKI MARCELLO. — On croirait lire le lagarde et michard du vingt-et-unième siècle. Il y a des artistes et des mouvements dont vous ne soupçonnez pas l'existence.

NABIL QUENEAU. — Et il y a toute une terminologie qui va avec, non ? Genre post-avant-garde rétrophile. Je me demande qui pond encore ces noms. Soi-disant à la marge et tellement empêtrés dans le langage. Ils croient vraiment que leur histoire s'écrit quelque part ? Plus aucune histoire ne s'écrit, tout est archivé.

DJIBRIL SISSÉ. — Ce que j'en dis moi, bon, ça vaut c'que ça vaut, mais vos vérités contre-intuitives là, si je comprends bien on ne peut y accéder que par des raisonnements. Moi, un truc qui passe que par un raisonnement, qui va juste des mots, des chiffres, à ma tête, j'ai tendance à y croire moyen. Un raisonnement ça ne me donne rien à palper. Notez bien, ça veut pas dire que je crache dessus, si vous me pondez un raisonnement qui agit sur les terminaisons nerveuses de mes sens, j'achète. Je suis fort en calcul, je sais compter jusqu'à Z.

BERNARD MABILLE. — Vous croyez si peu à vos certitudes que, pour leur donner consistance, il vous faut sans cesse les imposer aux autres, toujours plus d'autres. Vous avez échoué à faire peuplade, vous avez le peuple et ses frontières indéfinies parce que vous n'avez pas les peuplades. Une peuplade fait peuple avec elle-même, éventuellement avec les peuplades voisines, et ne me ressortez pas votre bon sauvage, je ne fais pas de ces êtres des saints, les saints c'est un de vos trucs, j'emmerde vos trucs, j'emmerde vos trucs qui ont pourri même les mochetés des peuplades, parce que vous avez voulu être partout, vous

avez voulu que vos saints et vos monstres soient ceux de tous, parce que moléculairement parlant même, on ne peut plus dire qu'il n'y a pas trace de vous dans les animaux, les pierres, les plantes, les nuages. Vous n'avez pas voulu être humains chez vous, il a fallu que votre êtrhumaineté aille poser ses mains baladeuses sur l'êtrhumaineté de ceux qui ne demandaient rien de tout ça, l'êtrhumaineté est moche partout, et belle aussi, chez vous aussi il y a du beau, allez vous faire foutre !

PINPINOU. — Mais vous, vous, comment définissez-vous votre travail ?

ANTOINE ALBALLADEJO. — S'il te plaît, souffle la fumée de ta cigarette sur moi, ça me provoque des souvenirs et des sensations d'un autre monde, où je suis sans y être, et où donc je ne suis pas soumis au temps.

WILLY EXCENTRICO. — C'est comme les parcelles de paysage localisées en réalité dans d'autres pays, il y en a partout, mais on ne sait pas les voir.

GAMBIT. — Du réel dans l'art ? Vous avez quand même conscience qu'il y en a encore moins là qu'ailleurs et qu'en faisant de l'art, vous ne faites que donner forme au rien comme objet de votre désir ?

PURDEY. — Pas rien le rien.

ARTHUR PENDRAGON. — À force de créer des mondes alternatifs à chaque réduction du paquet d'onde, vous ne pensez pas que le disque dur de l'univers va finir par être plein ?

JEAN NAVARRO. — C'est ma tête qui va exploser ! Combien de mondes meurent avant d'avoir la chance de n'être ?

ROGER HANIN. — Tu pérores sur la société des endives régie par la pensée nintendo, mais quand tu t'essayes à hurler comme un loup, le cri te reste un peu bloqué dans la gorge, sous la pression de l'époque à laquelle toi aussi tu es né.

PHILIPPINE LEROY-BEAULIEU. — Je ne vois que des façons désastreuses de provoquer la jouissance, partout sauf là où elle peut être à sa place.

COSY FANTUTTE. — C'est quand même pas top de chier de la merde.

LENI RIEFENSTHAL. — L'espèce humaine est un piège : jamais de liberté totale, jamais de servitude totale.

LISBETH SELLER. — Les chrétiens leur dieu c'est la culpabilité.

ZOE SUTHERLAND. — Ah c'est ton grand truc ça : personne n'est coupable.

FERNAND FERNANDEZ. — Vous m'avez déjà posé cette question. On ne peut pas définir son travail d'un point de vue surplombant qui aurait accompli la clarification juste et définitive à moins de bavasser. Quand on fait une mise au clair, quand on essaie d'énoncer des principes, ce n'est rien d'autre qu'une tentative de réécriture des tables de la loi, c'est pratique des tables de la loi, la conduite à tenir pour des millénaires...

PHILIP MARLOWE. — Tout le monde veut être compris sans le langage, c'est pourquoi tout le monde s'enfoncé dans le labyrinthe du langage, parce que c'est le seul chemin qui s'offre à nous pour faire entendre qu'il faudrait faire sans.

STANLEY MCCHIAVEL. — Wha, *Parler sans le Savoir or the Criticism of language* !

JØRN RIEL. — Écoutez-les ces ressortissants de nations, d'églises, de comptoirs de commerce, perdus sur des terres sauvages, se plaindre de n'être plus rattachés à l'histoire.

PIVOINE ILLITCH OULIANOV. — J'en ai rien à foutre de voir le monde, faut arrêter avec la sublimation, comme s'il s'agissait d'une fonction à activer à la place d'une pensée, d'une pulsion, d'un passage à l'acte, et qui ferait de l'œuvre d'art un ersatz de vie, une décharge publique. L'œuvre d'art est une chose en soi, elle a des choses à dire en elle-même, c'est un être à part entière, elle n'est pas distincte, de la vie ou alors à ce train-là la sublimation elle-même peut se voir comme la sublimation d'une autre sublimation, etc.

KRETO BLATTNER. — Et échapper à l'art dans ladite vie matérielle, on en parle ? Là on ne parle pas de solidification, hein ?

JACQUES TOUBON. — Eh bien, il a besoin d'une assiette propre pour manger...

EDGAR MORIN. — Je vous emmerde tous parce que je mène une vie intense, aventureuse, dangereuse. Vu de loin, rien de tout ça bien

sûr, le train-train, diraient certains. Mais dans la vie psychique, je suis Patrick Edlinger.

XXIX

SITE INTROUVABLE

AYMERIC GONZALES DE LA PATELLIÈRE. — De quoi vous causez exactement ? On ne pourrait pas se contenter de deux trois trucs simples ?

GAZELINE STENGER. — Parce que hommes, bêtes et arbres sur la Terre, vous trouvez que ça va de soi ? Vous voudriez un monde sans équivoque ? Pas très vivant ça.

LUDWIG BISCAROSSE. — Vous protégez ce que vous prenez pour LE plaisir et qui n'est en réalité que votre petite jouissance ah oui ah taimssassalop en maintenant un ordre symbolique et matériel qui voue les femmes soit à l'intériorisation plus ou moins passive de votre dictat soit à l'épuisante tâche qui consiste à le déconstruire, ce qui revient aussi à une forme d'aliénation.

MARIE-JAUNE DAMPIERRE. — On peut bavasser longtemps sur tout et n'importe quoi, le seul combat qui importe — tous vos combats sont en voie de péremption — c'est le combat contre le temps, — Sean Connery pensait pareil. Toutes les œuvres d'art, quelles qu'elles soient, sont des tentatives pour encapsuler du hors-temps, l'histoire de l'art c'est comment untel unetelle est parvenu ou pas à sortir du temps, c'est une non-histoire, sortir du temps n'est pas le privilège des artistes, c'est la préoccupation la plus humaine qui soit, la seule véritable. La nuit, tout le monde fait un crochet hors du temps.

ADAM DE LA HALLE. — Aujourd'hui on cherche du football sur Mars sur les lunes de Saturne ou de Jupiter on analyse le

rayonnement fossile du fond diffus cosmologique au détriment du fond diffus orgasmique du gaz phonique difforme du faux raf-fut on dit gimmicks d'une fugace micro orchid du nom asthme qui fut dit fort du fumasse corps de figue du gars sismique dit or fondu du corps-gaz au fond humide des commissures d'aphide du gond du geek face d'hormone du gramophone du fisc du cul d'origami du son zfdff du kiff qui ramone fort l'idée fugue d'une fougasse en forme de MIG qui fondit du fongique dimorphe ça oui du fond gras qui fuit du mot dick das die kun-fu de fourmigue du fumidor di caguaz à donf du marc de fion que fout gus du fado orphique FM assidu du formica-onde j'ai suaiff du Midas fornique son : guffff du maffre sonique fondé sous digue du phasme dorique fut-ce nigaud du graphe maudit fond qui sue du diaphr-gme suffoque du nose d'une mycose aphone j'ai rediffuse du sac à gonfidure dose FMI du fido quasi morgue-fondu du frima au fils que du gonze du format soufique NDG du foirage du don de SMIC fou du zorg ionique Maffusd du ragot de fusion d'Mike F. du fromage d'onde physique HI-FI du sadium orgonique uhhfff.

LUDWIG BISCAROSSE. — ... parce que ça te fait tout drôle hein de passer par le trou duquel tu viens le trou originel que tu crois souiller sauf qu'à de rares exceptions près il ne s'agit pas de ce trou-là non non c'est celui d'une autre personne d'une AUTRE pas le sexe de LA MÈRE hein mon salaud ça te terrifierait si elle disait sans que tu le réclames hein ça te plaît tu l'aimes la chatte mon petit puteau c'est bien comme ça on change rien t'en veux encore hein...

MIREILLE DARCI. — Bravo Ludwig, tu viens de décrocher ton brevet de féminisme. Une petite turlute ?

LUDWIG BISCAROSSE. — LA DESTRUCTION DE L'INFORMATION PAR ELLE-MÊME N'EST QU'UN EFFET DE L'ÉCROULEMENT GRAVITATIONNEL DU MÂLE SUR LUI-MÊME DONT LA RÉULTANTE EST UN TROU NOIR DANS LEQUEL TOUTE LA CIVILISATION S'ENGOUFFRE
DON SCHIZOTTE. — C'est pourtant ce surmétéorologue, la dépersonnalisation-gland ! Et quoi, quoi, tout votre édifice

démographe, le géopoliticien, le pôle Nord, le pôle complexe, sa forme d'anneau-géologue, Nord magnétique? Et la réalisation parmi les Möbius. Qui? L'économiste? Je crois que ce furent d'autres élucubrations.

FERNAND FERNANDEZ. — Il ne faut en aucun cas voir dans tout ce qui se dit ici des objets qui pourraient être fétichisés à loisir et prendre place dans des gloses au-dehors où l'auteur devenu un autour irait comme un poisson dans sa marinade faisant valoir qu'il s'agit de sa pensée. Tout ce qui se dit ici est de trop et c'est précisément pour cela que cela y est dit. Enfin bref, basta.

GERMINE FILLIOU. — Bien dit!

FERNAND FERNANDEZ. — Écrire, peindre, ce n'est vraiment pas si important, ou alors c'est le signe-roi et c'est le pouvoir qui vous intéresse — vivriez-vous en parfait reclus, et même pire : vivriez-vous en parfait reclus.

ALBATROS BECKER. — SU BLI MEUH.

ALÉA JACTANCE. — Tu viens de lire quelque chose de confondant de profondeur, à quoi, du reste, tu n'as pas tout compris, et tu veux absolument le partager pour ne plus être seul à supporter cette énergie qui t'agite. Wha! Tu pourrais aussi bien la fermer et en faire quelque chose d'utile. Tu crois que ça va faire oublier les autres besoins?

LENNIE FICQUES. — Mais si mais si, c'est un des trucs qui font circuler de l'électricité entre les corps!

EUGÉNIE NISTON. — Je sais pas, t'as qu'à lire des conneries. Ah, mais non, Mòsieur veut que ça l'in té resse, pareil que sa pine qui le regarde entre les yeux comme si elle allait y trouver un troisième.

ARKANGELSK PALMYRE. — L'art existe et c'est tant mieux, mais la vérité, qui dénonce comme imposture toute tentative d'exister par cela dans le monde, c'est que les artistes ne peuvent absolument pas se glorifier de ce qu'ils font, pour la simple raison que la gloire et l'objet sont deux choses radicalement étrangères. À la rigueur, ils peuvent en éprouver momentanément un peu de joie.

LOUISETTE BAUBET. — Va juter tes fulgurations rances plus loin ou je te fais le maillot avec un dentier.

FETRICK FINANDEZ. — ... et ce factotum de la psychiatrie, j'assimile sa parole vaine et impatiente à l'assommoir médicamenteux dont je fus la victime consentante, ce defactofantôme qui tient particulièrement à me faire bavasser sur mon art tout en oubliant ce que je lui raconte d'une séance à l'autre, qui cherche en pleine séance sur son smartphone la date de la fontaine de Duchamp pour me prouver qu'elle date d'avant la petite-fille de Bourgeois, dans cette casemate feutrée du pouvoir qu'est le cabinet psychaliénatrique sauf, encore, à de très rares exceptions.

DON SCHIZOTTE. — Je veux dire diverses pratiques, toujours au même, tant sur les tracés que sur la grande échelle. Rituel ayant lieu ici. Endroit qui bouge, calame sur ceux du temps de l'histoire même. Vous voyez ce pôle ? Je ne pense de sens qui le sait terrestre. Il change de là. En avoir tiré « On » s'inscrit à leur sens, pour des raison-bureau, pissant sur mon enseignement. Tour dans le corps obscur. Et ça te fout melancholia sur le particulier — ah cet animal.

RONNIE JAMES DIOT. — Oh mais oh dis oh, je te vois venir : vœu de pauvreté intellectuelle, pureté du geste, faire pour rien, sauf que tu n'es ni l'homme préhistorique qui découvre l'absence de la main dans le pochoir, ni un fou, tu es un artiste dans une société donnée, aussi distendus que soient tes liens avec celle-ci. Mais vas-y si tu veux, à fond, et coltine-toi l'inévitable interface avec le dehors, on verra si tu n'as pas l'air de chercher des espaces publicitaires pour l'innommable.

RUBEN LOCKHANDA. — Les distances incommensurables, on s'en branle, je veux dire entre les astres et compagnie, les seules distances qui valent sont celles que votre corps éprouve dans sa vie quotidienne, pourquoi pas incommensurables même là, entre le lit et le WC, dans une ville inconnue...

RUBEN THE CORNER. — Il y a maintenant un service d'État qui assure une veille contemplative sur tout le territoire. Des tours semblables à des tours de contrôle aérien, des phares, des guérites de surveillance du feu, des créations d'architectes

tarabiscotées, nommées postes de contemplation, se dressent sur des sites propices à différents types de rêverie : abords d'usines, d'échangeurs d'autoroute, zones commerciales suburbaines, zones industrielles désaffectées, centres-ville, décharges, forêts, causses, glaciers, îles, écluses, littoraux sauvages, touristiques, plaine agricole, etc. sans que du reste les agents en poste ne soient tenus de regarder ailleurs qu'en eux-mêmes. Le recrutement de ces agents de contemplation s'effectue par un dépistage précoce basé sur la mesure des ondes alpha. Cet examen permettant l'accès à une nouvelle branche de la vie dite active est proposé par des professeurs, des conseillers d'orientation, des travailleurs sociaux qui présentent des aptitudes contemplatives particulièrement fortes chez certains sujets.

RUBEN DA KARNER. — C'est bon, on connaît la suite : l'agent change régulièrement de site pour garder l'esprit frais, il n'est tenu de rien d'autre que d'être sur les lieux, même s'il peut éventuellement rédiger des sortes de rapports, lesquels sont classés secret défense, bien que ne contenant aucune information cruciale quant à la sûreté de l'État. Ce que le système ne tolère pas ce ne sont pas les improductifs en eux-mêmes, c'est qu'ils puissent échapper au codage sociétal.

ROY BEAN LACANER. — La castration est une affaire toute symbolique très mal comprise de part et d'autre du sexe, mais surtout, bien sûr, par les hommes.

SIMONE VEIL. — Ah ouais, truc du style la castration c'est pas couper la bite mais : cours toujours, tu pédales dans le vide ?

NERO CALHAUSER. — Ça, c'est parce que tu voudrais qu'on te décerne un prix pour chaque merdouille que tu fais de tes mains.

RITA CREMONE. — Et TAAAAAAH !

LUKE SKYWALKER. — Et ta mémé ? Elle la comprend la castration ?

NATHALIE BAYE. — La vie humaine consiste à accumuler un retard irrattrapable en toute chose, tout aspect de la vie qui mériterait soin, réparation, anticipation, compréhension profonde. Parce que pour ne pas être empêché de vivre sa vie, pense-t-on, il faut en permanence laisser une multitude de petites et de grandes choses de côté. Mais qu'est-ce que cela, vivre sa vie ? Qu'est-ce

qu'il reste quand on a tout mis de côté? Tout se passe comme si on rêvait de quelque chose qui étant hors de la vie serait en même temps vraiment vivre sa vie. Et tout ce que l'on a laissé de côté revient, sous différentes formes, frappe obstinément à la porte pour entrer dans la vie. Et on renâcle ou on fuit ou on prend certaines choses à bras-le-corps en croyant que, peut-être, ce faisant, on va s'acquitter de toutes. Et à mesure que la société rend disponible aux consciences la masse de choses que nous tous pourrions considérer, la tâche atteint le paroxysme de l'ir-réalisable, démontrant que dès le départ l'humanité elle-même est une tâche insurmontable.

JACK LEMMON. — Autant ne rien faire alors, c'est ça? Feignasse.

JIMMY LOCANDIERA. — Parler sans le t'avoir?

WANABEE BLACKMOUNTAIN. — Vous ne vous êtes jamais intéressé aux philosophies orientales?

CLOTHILDE KONG. — Et vous à la philatélie, aux fonds de pension, au tuning? Il semble pourtant assez évident que nous sommes des êtres de sang, debouts sur une gigantesque masse de terre, avec au-dessus de nos têtes un ciel infini.

ÉMILE MENTAL. — *Al fresco*, les visions enfiévrées dans les nuances du mur plâtré de la chambre d'enfance — par là on se perd, j'avais écrit « on perd », c'est peut-être bien ça tout compte fait —, ce qui est fantastique, ce ne sont pas les figures, troupeaux préhistoriques et autres chimères que l'on y a vus, c'est le fait même de les voir là où la main du plâtrier, Michel-Ange involontaire, n'a rien voulu dessiner.

BABOULIN. — La Terre n'est pas froide et morbide comme dans l'imagination des hommes, elle grouille d'une vie chatoyante.

DONZÈRE MONDRAGON. — Entre regarder ses pieds et regarder en l'air, vous choisissez quoi pour éviter la station droit dans ses bottes du milieu?

THOMAS BERGOVICE. — Enfin, une peinture, c'est une surface.

NATHAN ADLER. — C'est psy ton métier, c'est ça? Tu fais dans le Lacanadady? T'es grossiste en supports-surfaces?

ERWAN TAÏEB. — On peut même se demander si le vrai lieu de la peinture est le tableau, étant donné qu'une œuvre, heu, réussie,

- peut se poursuivre dans l'esprit visionnant.
- PÉNÉLOPE CRUZ. — La peinture n'est pas *cosa mentale*, c'est l'engagement du corps dans les choses de l'esprit.
- GORDON CHESNEL. — Langage ment.
- IRÈNE PAPPAS. — La peinture c'est l'érosion, la sédimentation, le temps et l'anastomose de tout.
- MELINA MERCOURI. — Peinture = liberté d'excrétion.
- BILLIE HOLIDAY. — LA PEINTURE TA GUEULE !
- ELIE BRONX. — Moi c'est bien pas trop que je regarde.
- FERNAND FERNANDEZ. — Je suis un homme et en tant que tel, je partage avec mon engeance certains travers culturels et génétiques, mais ce que je ne supporte pas ce sont ceux qui marchent à fond dans la combine sans se questionner, les combinards qui n'ont eu qu'à se glisser dans le tout-prêt. Le tout-prêt, ça fige vite.
- EDWARD CASSANDRA. — Je les vois les petits idéologues sans les regarder de trop près — surtout pas — ils pullulent et font pululer leurs opinions d'opinioniers dans les petits encarts numériques ou les grandes tribunes — c'est du pareil au même — tous aussi paumés que tout un chacun sans le reconnaître à parler avec leur petit savoir des miettes de sens qu'ils croient gagner sur le non-sens général les petits idéologues qui croient n'avoir à faire qu'à des discours c'est rassurant un monde uniquement tissé de discours il suffit de prendre position la position contraire de celle du voisin c'est rassurant un monde de lego de discours on peut y vivre comme si le réel en était évacué tout en ayant l'air d'être aux prises avec le plus grave du monde que tout cela peut être défait d'une pichenette du réel qui nous menace tous au même titre ils n'en tiennent pas compte dans ce qui leur tient lieu de pensée et qui y gagnerait s'il y injectait un peu de cette angoisse laquelle est ce qui ressemble le plus chez l'étrumain envapé par le langage à une prise directe avec le réel le pouls de la société de l'irréel est facile à prendre face à l'irruption d'un réel quatre-vingt-dix-neuf pour cent des petits penseurs s'en prennent à se qui se dit de la menace plutôt que de confronter leur petite existence à ce qu'ils pourraient concevoir de la menace elle-même et

- agissent comme des cons je le sais je suis comme eux j'y vais ici même de ma petite méta-opinion je suis un étrumain à ceci près peut-être que je préfère ne pas entrer de trop dans la combine.
- FRANCK XÉROX. — D'accord, ta combine à toi, c'est de pas entrer dans la combine.
- FERNIE BONVOISIN. — Votre crise mondiale là, c'est juste un moyen — quelle qu'en soit la cause et quel qu'en soit le coût — qu'a rencontré le capitalisme pour perdurer.
- CONNIE HIGHLAND. — Ah ouais? Et t'as trouvé ça dans *Anar Gadget*?
- WILÉMINA CRAMPS. — Le blasphème est une affaire de croyant.
- BRUCE MANDIGOT. — Et la foi une affaire de mécréant.
- JEAN-RENÉ BAKOUNINE. — Amen.
- FERNAND FERNANDEZ. — Une conscience planétaire, pour quoi faire? Brasser des mots? Je veux ma conscience au bout de ma bêche, de ma brosse à récurer, de mes pinceaux, des cordes de ma guitare, de ma main qui caresse ta peau. Peut-être alors que j'y verrai un peu plus clair dans le monde.
- MYRIAM CAGANER. — Il y a une aspiration très forte en vous, en chacun de nous, à vouer un culte. Ça commence tôt. Mais l'aspiration à vouer un culte à quoi ou qui que ce soit ne tient pas dès que l'on va un peu plus loin, y compris à travers une brèche ouverte au fond du culte même...
- RODERICK FOUILLOT. — Je dirais même plus m'aime.
- MYRIAM CAGANER. — ... dieu, l'art, l'amour, le sexe, la science, la mayonnaise, le tiercé, les malades mentaux... La critique, le scepticisme, le pessimisme même! Celui qui décide alors de s'aveugler sur l'effondrement de son culte...
- SHIRLEY BASSEY. — L'effondrement de son cul?
- MYRIAM CAGANER. — ... ne peut continuer que sur le mode coûte que coûte de l'obsession. Ce qui a pour corollaire de l'éloigner de l'objet même de son culte.
- PETER BLOMSFELD. — Et tu prétends nous apprendre la recette de l'aïoli?
- LILIANE FOOD. — Je vois ce que vous voulez dire, mais qu'est-ce qu'il reste alors?

FRIEDRICH DE LAUZE. — Un goût pour le changement et le passage, comme disait l'autre.

JEAN-PIERRE CROZE-MARIE. — Ou les habitudes.

PATARACK VON HINAULT. — Ou un goût d'ail au lit.

PODRICK CHINO. — Celle-là on l'a faite avant vous, jeune homme.

SALVATORE ADAMO. — Et s'il n'y avait que le rien, s'il s'absorbait pour de bon dans le rien, le monde entier finirait par refluer du fond de son ciel vide, par déferler gorgé de toutes les températures, toutes les textures, toutes les odeurs, toutes les couleurs, toutes les émotions, tous les sentiments, toutes les sensations, toutes les pensées, il n'aurait plus qu'à se laisser traverser sans opposer de résistance, lui-même devenu rien.

ANNE SINCLAIR. — Ça fait un peu truc de spiritualité à la con.

TIFFANIE VICE. — Hors le temps, hors l'histoire, ça existe, mais depuis ce lieu où nous parlons, nous ne pouvons rien en savoir. Ce ne sont là que des vues de l'esprit poétique, des refuges — comme il en est de toutes sortes pour tous — au sein d'un mode d'existence qui ne vous va pas si mal. Vous vous plaisez, je crois, à imaginer la vie obscure d'êtres très éloignés de notre espèce, pour lesquels il est mal aisé d'éprouver de l'empathie : gastéropodes, insectes, etc. ?

ÉPINE DUPIED. — C'est parce que le violent contraste qu'ils présentent nous offre peut-être une chance de cerner ce qui en nous serait l'humain.

JOHANNES BRAHMS. — Mieux que de se colleter vraiment avec ceux qui sont à proprement parler — sinon quoi ? — des êtres humains ?

FANNY GUSTAVSSONN. — Meuh ouais, ta bobine dans les encornets, oui !

FATRIPAK LINO. — Encore nés pas nés...

RENÉ ZELLWEGGER. — Le calcul du temps métabolique d'un escargot est un anthropomorphisme !

ZOE SUTHERLAND ET JOHN AUERBACH. — Ça vous emmerde pas trop les philosophes de vous branler pendant qu'on cherche un meuble sous-évier aux bonnes dimensions et livré rapidement ?

XXX

LA GAZETTE DE CHIMICHONOAR

ALEXIS POPOBAIO. — Le mandat de Padzein est pérystalantarque. Ils ont fait quatre-vingt-dix sur les libéraux dans l'aile de marge. Les quatre cinquièmes du plein orge sont redondants en raison des rabots dits du ponton. Dans les avoyures il a été sondé quatre dégradés d'escarpe. SUBREKT est vingt-deux contre dix au premier annéblissement.

BERTRAND FINKEL. — Si vous voulez, mais c'est seulement valable dans un monde où il y a un partage entre le sens et le non-sens. Ici, même les signes patents du sens peuvent être mis en doute. Alors ce genre de facilités...

ALDON LURÊTRE. — Mais, pour dénoncer le non-sens du prétendu sens ?

LARRY NIVEN. — Faites faites, votre monde et le leur ne communiquent pas. J'admettrais peut-être « pour mon propre divertissement ».

AZIZ MEUDEPANAMA. — Une vie entièrement vouée à ça, oui, fait objection par sa seule existence.

PASCAL SEVRAN. — Bon courage.

ANTOINE. — Des voix au-dehors, je les ai entendues parler dans mon ventre parce qu'il gargouillait au même moment.

RENÉ CLÉMENT. — La môman du monde !

JACQUELINE MAILLAN. — La mot ment.

ESTÈVE MACOUINE. — Oui, au début vous savez les glandes salivaires étaient compactées en un point si petit qu'il était sans

- étendue, la petite graine on l'appelait, et maintenant ça jacte ça jacte tellement partout que c'en est à peine supportable.
- LAURENCE LOUBIÈRE. — Aaaaaah, pour s'édifier la grande âme.
- NAOMI CAMPBELL. — En somme, une angoisse qui remonte à bien plus loin que les motivations humaines dont on peut la recouvrir.
- GLORIA LASSO. — De quoi n'être jamais rassuré.
- SERGUEÏ YASSPRECHNIKOV. — Oh dites, ou le contraire ! C'est pas moi, c'est la trace d'un sursaut gamma dans le soubassement géologique de mon ADN.
- HENRI NEVILOV. — Vous n'y êtes pas, ou plutôt vous ne faites qu'user d'une métaphore de plus pour nommer l'expérience immédiate du réel dont le pressentiment perpétuel — il ne saurait en être autrement — inquiète.
- CLYTEMNESTRE ROGER. — Comprends pas.
- JACO PASTORIUS. — Je voulais juste faire l'intelligent.
- STÉPHANE MANGEROLLE. — À peine entré chez le boucher, ce matin, un visage m'a saisi, nettement dessiné dans la viande sur l'étal. C'est suffisant comme révélation esthétique, pas besoin de gloser. Esthétique d'ailleurs ?
- PEGGY GUGENHEIM. — Oui, mais enfin, il avait l'air de quoi ce visage ?
- LOUIS VAUDET. — Sidéré d'être de viande.
- CARMELA SOPRANO. — Tiens du lapin, des gros morceaux de lapin sur le plan de travail en inox, du gros lapin, très gros pour du lapin ce lapin, on va se faire du lapin, ou le cadavre de Philippe Noiret jeune, tiens on pourrait aussi faire le cadavre de Philippe Noiret jeune. On a sorti trop de viande du congélo. Le gros lapin et le cadavre de Philippe Noiret jeune ça fait trop de viande. On ne peut pas recongeler le cadavre de Philippe Noiret jeune, sinon il est perdu le cadavre de Philippe Noiret jeune. Ça va être du boulot de le désosser le cadavre de Philippe Noiret jeune. Même jeune, il fait son poids le cadavre de Philippe Noiret jeune. Le cadavre de Philippe Pierre Fernand Noiret a été congelé à dix-huit ans, après Philippe Noiret jeune a continué de grandir, jusqu'à sa mort, mais avec entretemps des cadavres successifs destinés à l'alimentation. Le cadavre

congelé de Philippe Noiret jeune ressemble plus à un cadavre que le cadavre congelé du gros lapin. Même conditionné dans un but alimentaire, un cadavre humain a toujours quelque chose de plus mortuaire que de la viande d'animal, même morte. Je ne cherche ni la parole vraie, ni l'artifice, ni la parole vraie à force d'artifice. Je cherche la langue réelle. Même morte. Nos langages ne sont pas réels : la main négative dans la grotte montre une absence de main. Je peux prononcer des mots fictifs comme s'il s'agissait de mots réels. N'importe quel mot pourrait être réel. « Les gros aiment la frite » peut être un énoncé réel. La frite grasse et chaude approchée de la peau du ventre en plein été. Dans la langue, le réel transpère. Le langage est une sphère de Dyson construite autour du réel. Dans le réel, les mots sont plus réels que les spectres qui les prononcent. Quand une partie du monde vous dégoûte, il s'agit d'un mot qui est devenu réel, d'un mot qui s'est mis à puer, d'une ruse qu'a trouvé le réel hors langage pour s'incarner. Dans le réel, c'est : le sujet face au monde langue étrangère. Au début, la langue et le réel étaient collés, comme en attestent les culs nés informes. Un réel est collé au cordhomme dans le noir, il suffit de le nommer pour qu'il surgisse. Quand on est contraint de ne pas fumer, on peut toujours potentialiser un chewing-gum au menthol extra-fort en buvant de l'eau gazeuse glacée par-dessus. Les corps des animaux sont la surface d'inscription des apories de la communication transpécifique. Les animaux ne tentent pas de nous enseigner leurs langages, mais communiquent avec nous comme avec n'importe quelle autre espèce. Chaque animal qui meurt dans un abattoir est un concept qui s'écrase contre la barrière des espèces. Le nihilisme a franchi un cap le jour où les hommes se sont mis en tête d'inculquer des concepts aux singes. Et de libérer l'animal. L'animanihilisme est proportionnel à l'humanihilisme. L'animanihilisme n'idéalise pas les animaux, l'animanihilisme veut la mort du langage dans le bruit numérique. Il n'est pas sûr que les animaux ne fassent que communiquer, que leurs « systèmes de communication » n'aient pas eux aussi leur versant interne. Les animaux nous observent depuis des millénaires. Ils

ne font pas de l'observisme. Dans le réel, tout le monde n'est pas prêt à faire face aux conséquences du décentrement. Les taxons de la classification phylogénétique — humain compris — sont les symptômes de la somatose multiréférencielle des humains. La maladie humaine se mesure à l'état général du vivant. L'être humain est l'animal qui généralise sa maladie. L'inscription d'un nom sur le corps de l'animal est le premier symptôme. Tous les animaux sont logés dans le corps de l'homme. Quand une espèce est en danger, un organe dégénère. C'est la raison des maladies pour lesquelles on se perd en conjectures. Il y eut plusieurs feux de départ du langage dans des lignées parentes de l'espèce humaine actuelle. Il y eut d'autres versions du langage. Dans le réel, il y a l'animal, la souillure, le langage, le sexe, l'aliment, le cosmos. Dans le réel, je dessine des souillures sur l'émail du lavabo. Le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune est aussi un animal, mais plus mortuaire, plus gris, plus humain. Le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune a la peau et les cheveux froissés comme après une grosse sieste. Les jeunes dorment trop. On a peut-être congelé trop mort le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune. On a fait trop le mort jeune le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune. Il est mort le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune, le problème du cadavre congelé de Philippe Noiret jeune c'est qu'il est mort, c'est un mort le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune. Le cadavre congelé du gros lapin n'a pas de filmographie. Je n'ai pas vu tous les films du cadavre congelé de Philippe Noiret jeune, même mort. Même mort, le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune a l'air aussi mort jeune que si il avait été congelé vieux. Congelé vieux le cadavre de Philippe Noiret jeune aurait eu l'air aussi congelé que le cadavre congelé de Philippe Noiret vieux congelé jeune. On aurait dû congeler jeune le cadavre congelé de Philippe Noiret vieux. Congelé jeune le cadavre de Philippe Noiret vieux aurait eu l'air aussi mort que le cadavre congelé de Philippe Noiret jeune. On aurait dû congeler vieune le cadavre congelé de Philippe Noiret.

XXXI

TIME MACHINE I

CADARACHE JOHNSON. — Fernandez est arrivé suite aux circonstances de l'histoire, suite à la rencontre de deux systèmes biologiques, suite à un système de pensée, et moi je suis arrivé dans Fernandez petit à petit, je suis venu à Fernandez, je descends de Fernandez.

BOUTROS BOUTROS-GHALI. — Fernandez a éclaté, Fernandez vient de toutes parts. J'ai mon mot à dire de tous les Fernandez, parce qu'il y a des Fernandez dans tous les autres que Fernandez a rencontrés, et d'autres à qui je préfère laisser vivre leur vie de Fernandez, leur vie dans les autres de Fernandez. Il faut savoir abandonner ses Fernandez, même s'il y en a qui vous suivent, ceux-là vous leur trouvez un rôle dans Fernandez, le Fernandez de gauche par exemple. Le Fernandez de gauche est né d'un Fernandez de droite, en réaction, parce qu'il était un Fernandez de droite dans l'autre de Fernandez, celui que son Fernandez arrangeait bien, le Fernandez portatif. Il faut aimer pour se laisser transporter. Il ne faut pas avoir un Fernandez de trop en face à longueur de temps. Pour accepter de se laisser transporter, il faut oublier Fernandez. Allez Fernandez !

VALÉRISCE GICLARD D'EINSTEIN. — Ce n'est pas une raison pour se laisser aller au fascisme de Fernandez, le Fernandez de Franco, dans les autres de Fernandez là, certains ont des choses à dire aussi, ils ont peut-être un peu raison les autres de Fernandez, de là à se laisser bouffer...

NIKITA KROUTCHEV. — Certains Fernandez sont obsolètes. Il faut les updater. J'update les Fernandez. Je veux bien qu'on prenne rendez-vous pour updater votre Fernandez. Si vous updatez votre propre système préalablement, je vous procurerai un autre Fernandez, pas avant. On peut prendre rendez-vous sans parler de Fernandez si vous voulez, on parlera entre, y a qu'entre qu'on est pas emmerdé par Fernandez.

JOCELYNE PORCHER. — Il faut bien faire attention que Fernandez lui-même ne se relise pas, moi je passe après, Fernandez je lui passe son envie de parler à la va-vite, je passe derrière. Attendez-moi si vous voulez avoir une conversation avec Fernandez. Je viens d'où il n'y a pas de noms, où il n'y a pas de Fernandez. Je viens à tête reposée, pour structurer la révolte de Fernandez. Je suis la machine de Fernandez. Je translate Fernandez. Je suis là pour la traduire, la matière étrange de Fernandez, l'énergie, la colère, l'électricité de Fernandez, je l'absorbe à longueur de temps, je le décongestionne le Fernandez, aussi souvent que possible, sans être tributaire de son bon vouloir, un peu oui, le temps d'accumuler. Il accumule depuis longtemps Fernandez. Il en a accumulé depuis longtemps avant de décharger le Fernandez, ça le fait rire hein, c'est qu'il a fallu se le rentrer l'alphabet, il a fallu qu'il s'apprenne à parler, lentement, avec ses maîtres, il a fallu qu'il apprenne à me parler.

TERRY SALAVAS. — La langue maternelle de Fernandez n'est pas le français, mais le guatémaltèque qu'enfant il parlait couramment sans le connaître.

JEAN-LOUIS DAVID. — Ce qu'il a vu d'abord c'est le brut, l'énergie brute à traiter qui se trouve une image par défaut, c'est ce qui doit passer par la machine de Fernandez, le moteur de Fernandez. L'informe, où j'ai été voir qu'il n'y avait pas de Fernandez, c'est la matière noire, la merde de Fernandez, la merde du cosmos, l'encre du calmar-Fernandez. La machine de Fernandez transforme la matière noire, elle en fait un tissu, l'énergie brute doit passer par le moteur, elle doit faire des mots. Le moteur transforme l'énergie de la matière noire en mouvement : mouvement alternatif, centrifuge, centripète. L'énergie de la matière noire de

Fernandez c'est le mouvement, le mouvement dans l'espace de Fernandez. Le moteur est dans l'espace.

JACQUES DESSANGE. — La vie n'est pas une machine. Il y a des machines dans la vie, des machines en vie et des machines qui raréfient la vie. Les logiciels de discours ne sont pas faits pour la vie. Les logiciels de discours sont faits pour la lutte pour la vie. La vie n'est pas le discours. La vie n'est pas que la lutte pour la vie. Le discours sert à mettre la guerre dans la vie. Le moteur met la guerre dans la vie ailleurs que dans la guerre de la vie. On ne fait pas la vie avec le discours. Le discours ne dit pas la vie. La vie n'est pas l'ordre du discours. On ne met pas en ordre la vie. Le moteur dit la vie avec autre chose que du discours. Il ne faut pas laisser le discours agencer la vie. Le moteur fait des mots qui ne sont pas le discours. Le discours n'entend pas les mots que fait le moteur parce que les mots du moteur ne sont pas que des mots. Le moteur désintègre le discours pour brûler son énergie. Le moteur n'est pas un réservoir de mots, car il peut produire des mots à l'infini. Le moteur est un processus et non un réservoir. Le réservoir du moteur pompe l'énergie noire à l'infini. Le réservoir du moteur n'est pas un vase clos. Le discours est fait de mots qui ne sont que des mots, qui ne savent pas qu'ils ne sont pas que des mots. Le discours assèche, désertifie. Le discours se trompe d'énergie. Le discours fait place nette pour le discours. Le discours range les étagères, peu importe ce qu'il y a sur les étagères. Le discours veut changer la vie par le discours sans faire de détour par les états j'erre. Le discours réduit le désert à un système. Le discours ne fait que télécharger les mises à jour du système du désert. Le discours compare, analyse, juge. Le discours veut forcer le moteur à comparer dans la vie, à comparer et à comparaitre. Le discours veut mettre un logiciel de comparaison dans le moteur. Le discours a peur de rater le discours. Le discours a loupé sa vie. Le discours est un métier. Le discours : un métier d'avenir. Pourquoi pas vous le discours ? Il y en a bien qui font du discours un métier. Il y en a qui avec le discours ont des techniques pour la vie. Le discours n'est pas le discours. Le discours passe à côté de la vie. Il n'y a pas de métier dans la vie, le

métier de la vie. Avoir un moteur ne veut pas dire avoir un métier. Un métier ne sert qu'à gagner sa vie. La vie est un renard qui passe à côté du discours. Le discours soustrait le renard à peine apparu. Les forces de l'apparition du renard excèdent le discours qui croit les avoir entièrement captées en produisant le mot renard. Le renard n'est pas dans le métadiscours davantage que dans le discours. Tout le discours est du métadiscours. Le métadiscours prétend qu'il touche le réel de plus près parce qu'il pointe l'échec de la relation du discours au réel. Le métadiscours croit mordre la queue du discours qui croit mordre la queue du réel alors que le métadiscours mord sa propre queue ce qui rend la douleur du métadiscours plus réelle.

JEAN-LUC COULBAULT. — Fernandez doit en permanence s'apprendre la vie, Fernandez ne connaît rien de la vie, la vie veut vivre la vie de Fernandez, Fernandez ne doit pas laisser la vie vivre sa vie, Fernandez doit apprendre la vie par le moteur, doit faire des mots pour apprendre la vie, Fernandez ne fait rien de la vie sans son moteur, le moteur fait des choses de la vie, le moteur fait des mots qui sont la vie de Fernandez, la vie de Fernandez est faite de mots du moteur, le moteur dans la vie, s'il ne fait pas tourner le moteur Fernandez est engorgé par la vie, Fernandez se retire de la vie s'il n'ose pas faire tourner son moteur. Fernandez ne veut pas parler, Fernandez veut faire du moteur, Fernandez veut se désengorger, Fernandez doit apprendre à parler le normal quand il ne fait pas tourner le moteur, le moteur doit aussi faire tourner le normal, les mélodies du normal. Le normal doit être moins agressif avec Fernandez, le normal est normalement agressif. Fernandez doit apprendre à parler la langue de l'agressif du normal. Fernandez parle avec douceur la langue de l'agressif du normal. Pendant que Fernandez tente de déchiffrer la langue du normal de la vie, la vie engorge Fernandez, les scénarios de la vie du normal, il les connaît les scénarios de la vie du normal, tous en même temps, d'une façon terrible, au-delà du temps présent, normal, les scénarios sont identiques à ceux de tout le monde, aux fantômes de tout le monde, à des vitesses différentes, dans

des temps différents, des images différentes, mais ce sont les mêmes scénarios pour tout le monde, à différents stades du développement de tout le monde, il n'y a pas de développement de tout le monde, le développement de tout le monde va vers nulle part, nulle part va vers tout le monde, tout le monde est engagé dans une voie de nulle part, il y a nulle part pour tout le monde, tout le monde doit faire entendre son nulle part, faire entendre la raison de son nulle part, tout le monde parle de la voix de son nulle part, les nulle part se rassemblent, se fomentent, il y a partout de ces nids de nulle part où ça dégoise à longueur de temps, pour rien, pour ajouter sa pierre de nulle part, pour agréger du nulle part, un peu plus de nulle part entre les corps, dans les corps de nulle part, le corps du nul qui parle, le corps nu qui ne sait plus lequel est son corps, le corps qui s'obstine à être personne au milieu de nulle part, au milieu c'est nulle part, c'est personne au milieu.

PIERRE MAUROY. — Il y en a toujours de reste de la sexualité, la sexualité n'est jamais en reste, il ne reste jamais rien de la sexualité, après le sexe demeure toujours un reste de sexualité, la sexualité demeure, dans la demeure de la sexualité, le sexe occupe une des pièces de la demeure de la sexualité, la sexualité nulle part est dans la demeure, on demeure dans la sexualité, on naît demeuré de la sexualité, la sexualité où coupe le sexe, on est ou coupé ou sexuel ou alité. Tu ferais mieux de ne pas gaspiller ta sexualité à la sublimer, tu devrais user ta sexualité à baiser, tu devrais te faire s'user ta sexualité, tu ne peux pas t'user qu'à te faire sucer. Quand quelque chose arrive, quelque chose est arrivé, encore faut-il que tu saches que ce quelque chose qui arrive est soit à baiser soit à sublimer, encore faut-il que tu saches comment sublimer ce qui arrive, encore faut-il que la sublimation soit instantanée, encore faut-il que tu saches comment baiser, encore faut-il que tu saches si tu veux jouer la carte du sexe ou la carte de la sexualité, la carte du sexe incrusté, la gratte du sec, l'agace direct, la garce du zgueg, la carte de France, l'aghartar de l'enfance, le gouvernement secret de l'enfonce, tout ce qui marche qui pense j'enfonce, j'en-face,

j'ai j'en-face, j'ai jacques en face, jean cul, jean cul-de-femme. C'est pas des culs d' bonhomme en face! Encore faut-il que tu saches à quel cul tu parles en face et quelle tête est malade, laquelle téter, est laquelle maremalade, là qu'est le mâle, quel mâle de malade ce mad malade parle sa tête de mâle malade. C'est pour ça que Fernandez produit des énoncés contradictoires, décousus, indécidables, indécédés, c'est pour ça que Fernandez est étranger, le nom de Fernandez est étranger, ses noms sont étrangers, Fernandez est l'étranger à cause d'un accident spéculaire, un accident spéculaire a eu lieu, s'est produit, Fernandez est divisé par l'accident, à cause de l'accident il est Fernandez est l'autre mulot, dans l'accident de l'autre Fernandez est le muet, le Fernandez spéculaire, le Fernandez qui observe les coutumes, le langage, la vie de l'humanité, au vingt-et-unième siècle il y a une humanité, l'humanité se vit au vingt-et-unième siècle, se vit en siècles, il y a une vit qui s'écoule en siècles pour l'humanité, pas comme le temps du reflet, le temps du reflet a cessé de s'écouler, depuis l'accident spéculaire le temps ne s'écoule plus dans le reflet, ne s'écoule plus en siècles, le miroir spéculaire réfléchit le temps, interdit son reflet, le miroir absorbe le temps, il renvoie le temps, interdit le temps, si on le voit le temps le miroir est noir le temps, le miroir réfléchit un fait, le fait de s'accidenter, ça n'a que six dents un thé, le temps de s'effacer, d'effacer le mot t, un n'anti, un hanté, ça n'occis dans, ne tue pas dedans.

JACQUES LIZIÈRES. — Alors, il le fait pour la gloire ?

XXXII

INFORMATIQUE

DÉGUERMANDJAN. — Golio San fait des sushis dans un CAT pour bobos avec des infirmités légères genre grosses taches de vin sur la face. Les poissons sont irradiés avant, pour chercher le plus que cru. Dans la chambre, on leur met pas la combi. Pour pas que les golios s'inquiètent. Son préféré, c'est faire les petits farcis de moules à la chair d'holothurie. Il les met à macérer dans de l'exsudat de seiches au gros sel. Celui qu'est pas sage, il se tape un doggy bag aux cartilages de tête de lotte avec deux BN. La nuit, on leur fait faire des rêves d'altération de la réalité. Avec un malin génie *a priori* amical, complice des hallucinations. Ça leur fait changer le rideau au réveil.

HOMO AFFARENSIS. — Une pluie fine en provenance d'un stratocumulus stationnaire tombe sur le DSM Center, mais nul ne perçoit la tonalité mineure du jour grisâtre qui en résulte à travers les baies vitrées de la salle d'information, car les générateurs d'atmosphères intérieures sont interdits depuis deux-mille-trente-deux, y compris pour un usage militaire ou expérimental, mesure faisant suite à la cautérisation obligatoire des zones neuroréceptrices responsables des impressions provoquées par l'influence du climat sur le cerveau.

DÉGUERMANDJAN. — Charlie Chasuble, c'est un mec de la mafia qui aime bien venir au sushi-bar pour discuter avec les golios. C'était ça ou collection de poupées. Il est fan de la symbolique des premiers chrétiens. Ça lui fait un truc drôle au bas-ventre quand

il se tape une anagramme du Christ sous forme de turbot débité en lamelles. Il vient après la violence. Pour refaire ami-ami avec sa part de soi. Les golios ça les marrer, ils ont repéré qu'il a un gun. Lui sait pas que le DVD des *Affranchis* tourne en boucle au karaoké du foyer.

WILLIAM DI FALCO. — Tu savais que je travaillais dans un CAT, un vrai, pas loin d'ici ? Tes textes me révulsent, mais je ne montre aucune colère envers toi, je te souris, je suis serviable, je te pardonne, et je prouve ainsi ma supériorité, pas la supériorité de ma foi, mais la mienne, petite, d'individu, dans la réalité crue des choses. Dieu c'est la raison du plus fort, tu comprends, dans la bonté comme dans la cruauté.

HOMO AFFARENSIS. — La notion de contenu est née au début de l'ère numérique et managériale pour désigner les messages verbaux et visuels véhiculant un sens quel qu'il soit, disposés aux emplacements leur étant réservés dans l'interface, réduisant lesdits messages à une simple matière venant combler un espace vacant de façon à équilibrer le graphisme de la page et/ou détournant l'attention du sens véhiculé par le médium informatique lui-même. Le terme de contenu mettait sur le même plan tous les types de productions signifiantes. Parallèlement, en dehors du domaine informatique, il désignait toute production culturelle prenant place dans une communication, dont les exemples courants sont la formation, l'atelier, la leçon. Dans l'usage, il en vint à désigner d'une manière péjorative, voire stigmatisante, reprise plus tard dans l'appareil médico-législatif du DSM comme symptôme illégal, tout signe, dans l'expression d'un individu, de la volonté de produire un sens s'écartant de la norme admise, dont on tolérait alors encore l'autocélébration dans des simulacres de conduites libertaires programmées par les Bureaux de Tendances, assimilés depuis par les Instances de Régulation des Conduites du DSM deux-mille-trente-quatre.

DÉGUERMANDJAN. — Galway Catalepse est un bon renardeau. Il fournit en colle les golios du sushi-bar qui s'en farcissent à pleins poumons. Ils le paient en glandes vénéneuses de fugu — l'épreuve virile la plus appréciée en ville, le fugu façon CAT.

HOMO AFFARENSIS. — En deux-mille-trente-quatre, le terme de vivant ne désigne plus la vie que sous son aspect organique. Le Nouvel Ordre Panorganotechnique n'est qu'une phase transitoire censée préparer le branchement direct du corps humain sur l'économie de marché, rebaptisée économie de valeurs. Futur où la consommation, au sens où on l'entend aujourd'hui, n'a plus de raison d'être, où le désir n'est plus ce qui met l'individu en mouvement vers le produit, mais rien de plus qu'un capital énergétique, littéralement, une batterie mécaniquement déchargée, brûlée par les distributeurs de flux, et rechargée ensuite par neurostimulation directe. Le langage, les représentations, n'ont plus cours, ou bien d'une manière très spécialisée : plus besoin de supports visuels, sémantiques, pour formater et acheminer les individus vers où l'on veut en s'appuyant sur le fantasme. Trop imprécis, incontrôlable dans une visée optimale : l'imaginaire. La publicité, la communication ont donc disparu. Elles ont fait leur temps, préparé le terrain de la technocolonisation du corps, la mise en réseau des corps même, le capitalisme à la source. Jouir du sens n'est plus que le privilège de quelques-uns, qui ne le considèrent que comme un divertissement pervers. Eux-mêmes, ce qu'il reste de la fonction de dirigeants, vacillent, ils auront bientôt fait aussi leur temps. Bientôt, le réseau se suffira à lui-même, les chaînons de chair sur le même plan que les chaînons technologiques, la chair même une technologie. Désormais, aucun corps ne s'ennuie, aucun n'est déchiré entre la libido et sa sublimation, aucun ne cherche ses propres solutions à cela. Le DSM deux-mille-trente-quatre et toutes les forces d'éradication du psychisme y ont veillé depuis longtemps, avant d'être assimilés à leur tour, leur tâche finie. Peu avant, il y eut une époque crépusculaire où les « derniers » pensaient que le technolibéralisme, le management, le pouvoir médical étaient conciliables avec leur conception humaniste de la vie, moyennant quelques aménagements, que cela pouvait continuer comme avant, même si les choses s'étaient un peu déplacées. C'était à l'heure où le discours ne devint QUE le discours, où l'empathie ne devint qu'une notion discutable,

obsolète, tandis que ses derniers foyers actifs étaient méticuleusement détruits. Protocole, évaluation, communication, information, avaient remplacé le contact humain et la parole, trop équivoques, instables, l'affectivité réduite à un symptôme pour les uns, un gadget pour les autres. Résistaient, de manière ou non délibérée — ceux-là étaient devenus très rares, et encore n'avaient-ils souvent que les apparences de la rébellion —, tous ceux que le rabattage total de l'esprit sur la matière et sur le langage n'avait pas satisfaits, tous ceux que la vie débordait encore et qui cherchaient, comme la plante cherche la lumière ou les racines l'eau, les derniers recoins déserts du monde, pour s'y ravager en silence. Les zombies, comme les surnommaient entre eux les agents du DSM, une espèce très résistante de débris humains, les derniers corps où le psychisme pouvait s'épanouir, quitte à le détruire, étant donné la place que la société lui réservait alors. Curieusement, les agents du DSM comptaient également parmi les derniers êtres à se frotter au psychisme, dérogeant pour des raisons pratiques — connaissance de l'ennemi — à certaines lois antipsyché. Ce qui n'allait pas sans causer quelques problèmes à la Société de Santé Mentale et, en premier lieu, à ces kamikazes du Tchernobyl mental, malgré les médications, le conditionnement idéologique et les dispositifs implantés. À leur déchirement entre le désordre psychique ancien et le Nouvel Ordre Panorganotechnique, s'ajoutait la certitude de leur fin imminente, enfouie pour certains dans les profondeurs du cortex. DSM, plus à vif chez d'autres, qui ne faisaient pas de vieux os dans le corps armé de l'épuration psychique. Rares étaient ceux, parmi ces déviants, qui échappaient à l'entité DSM et aux X stations thérapeutiques. Pourtant, certains parvenaient à rejoindre le camp des zombies — les seuls vrais vivants —, pour expérimenter l'unique forme de psychisme qui échappait encore au réseau technosomatique : le pourrissement de l'âme.

DOCTEUR CORNÉLIUS. — C'est plutôt des sortes de flashes que vous avez, pas des histoires, même si vous essayez de les organiser, je veux dire, il y a vraiment quelque chose qui cloche avec les temps

du récit là, non ? Ou c'est moi ? Remarquez, bizarrement, ça me rassurerait sur votre état mental.

DÉGUERMANDJAN. — Rahan Sodomian de la cérébrale les a à l'œil. Peu lui importe leurs petits trafics. Ce genre de poulet intervient au niveau symbolique. La cérébrale renifle tous les lieux où le signifiant pourrait partir en sucette et se retrouver à l'origine de réactions en chaîne incontrôlables. Genre mettre à sac Westminster avec des cuillères à pot.

HOMO AFFARENSIS. — Les psychanalystes qui n'ont pas été éliminés sont employés par le DSM pour faire parler les individus soumis à un test IRM dernier cri permettant de lire les pensées verbales. Le but de cette neuropsychanalyse, outre qu'elle s'insère dans le dispositif de cortexscission : réduire le sujet à son énonciation verbale en pervertissant la notion de *parlêtre*.

DÉGUERMANDJAN. — On te passe nos misères dans ton cul, ça va aller. C'est pas compliqué, Rhododendron il a mis tous les embouts de ses branches où y fallait. On te fait une tonnelle de baobab en hydroponique dans tes cuves. Vois-le comme une expérience de jardiniers esthètes. On n'a pas trop lu, mais le pharmakon de la pulsion n'a aucun secret pour nous. On n'a eu qu'à se glisser là-dedans, dès la première incartade sadique. C'est Romuald, il déconnait. Je lui ai dit comme ça : renconne et tape-m'en cinq. Après on se foutait des roustes. Pour voir à qui mieux mieux avait le jackpot. Le phallus, on n'a pas eu à le chiner trop longtemps dans un bazar à croûtes.

HOMO AFFARENSIS. — Les premières divisions apparentées plus tard aux escadrons de la Santé Mentale du DSM sont nées sur les restes d'organisations de la guerre froide et s'appuyaient sur des méthodes et un usage politique éprouvé de l'appareil psychiatrique. Il ne s'agissait au début que de branches spécifiques des services secrets de différents pays qui opéraient dans les hôpitaux psychiatriques publics et privés. Ces opérations concernaient principalement des dissidents : intimidation, mise à l'écart, lavage de cerveau, lobotomie, ou élimination pure et simple. On échangeait aussi des informations. L'hôpital psychiatrique offrait un contexte propice à cela : isolement,

dangerosité potentielle (« Tout peut arriver dans un HP, après tout ils sont fous ! »), peur de l'opinion, arsenal de techniques, et personnels particulièrement adaptés à ce genre de boulot. Puis l'idée vint à quelqu'un d'ingénieur, au début de l'ère managériale, de trouver une utilité à la population improductive des hôpitaux. Et les agents infiltrés dans le milieu psychiatrique se mirent à recruter parmi les malades les marginaux séquents, ceux capables de glisser d'un monde à l'autre, de parler la langue du fou autant que celle du médecin, ou du normopathe informé. Les services secrets ont vite vu l'intérêt d'une branche constituée de malades mentaux : qui accorderait du crédit à leurs dires ? Qui ne s'en tiendrait pas à distance respectueuse ? Pour compléter l'équipe et lui faire atteindre son rendement optimum, des soignants furent aussi recrutés afin de sélectionner les individus les plus aptes à telle ou telle mission et capables d'assurer le contrôle des malades agents ou non impliqués. Des petits malins avaient surnommé cette branche des opérations secrètes la SMIA (Secret Mental Illness Agency) ou, pour les plus cyniques, l'IDS (Intellectual Deficiency Service). Les agents-malades infiltraient le milieu et ses prolongements sociaux (milieu associatif, militants, marginalité, sans-abri, toxicomanes...) à des fins de contrôle et de noyautage (recrutant aussi dans ces milieux). Mais l'armée, la CIA, les laboratoires pharmaceutiques, l'industrie neuroscientifique et le comité de rédaction du DSM, qui marchaient main dans la main depuis des années, avaient un projet bien plus ambitieux : fusionner leurs services en une organisation à part entière, reprenant le nom du manuel de critères diagnostiques, qui ne désignait plus tant un ouvrage de référence sur les maladies mentales qu'une idéologie et un programme de société : le DSM, avec les conséquences que l'on sait sur les transformations sociales et politiques qui survinrent autour de l'année deux-mille-trente-quatre, après que fut rendue publique la découverte du biogramme de Vindiksson apportant la preuve scientifique de l'organicité du psychisme. Les hôpitaux psychiatriques disparurent complètement, tandis que les derniers malades

mentaux mouraient en prison ou dans la rue. De nombreux malades-agents n'y échappèrent pas malgré leurs états de service tenus, dans tous les cas, secrets, et le règlement de la question psychique ainsi que le contrôle des corps échut au DSM seul, qui n'avait plus dès lors qu'à recruter ses agents parmi une population depuis longtemps largement psychiatisée et porteuse de symptômes pharmacogénérés. Population divisée entre les monstres produits par le DSM — dont la fonction est de confirmer son programme de répression et de contrôle —, et les psytoyens dociles, terrifiés, drogués, sous tutelle d'un DSM référent virtuel. En deux-mille-trente-quatre, tous les appartements sont thérapeutiques.

FATRICK PINAULT. — La théorie est fondamentalement méchante. Par son mode d'expression non naturel, distancié, elle peut asséner au lecteur les pires énormités en les lui injectant pures, c'est-à-dire débarrassées des émotions qui les rendraient humaines — ceci étant du ressort de la parole, c'est-à-dire, je me répète : chmrrps. Si ce livre est un livre de théorie, c'est donc un livre méchant. Mais ce n'est pas un livre de théorie, et toute écriture est méchante parce que ce n'est pas de la parole, même en essayant d'en être. Il est principalement question, dans ce livre, du réel — qui, lui, est au-delà de la méchanceté puisqu'il frappe aveuglément, sans intention, et ne peut être considéré comme malveillant qu'à travers les visages dont l'esprit humain peut l'affubler. Plutôt donc qu'un livre sur le réel lui-même, il s'agit d'un livre sur ce par quoi on tente de l'attraper : des représentations.

CESARIA EVORA. — Vous insinuez qu'il n'y a pas de parole méchante ?

FAUTRACK PAGNY. — La parole est méchante quand elle parle comme un livre. Je n'insinue rien. Je dis juste que la parole qui est du côté de la parole est organique, elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle est juste vivante, elle parle pour le corps et ne se confond pas avec le langage, qui est une sorte de plugin viral qui a infecté l'espèce humaine et conspire à sa perte en la piégeant

dans des boucles autoréférentielles interconnectées qui forment
un labyrinthe en expansion infinie.
FLORENT PAGANINI. — Salopard.

XXXIII

BCG

JANSEN WAGNER. — Ici, c'est le Bureau des Bactéries. Tout ce qui est au-dessus de la bactérie de base est notre ennemi. Nous sommes très attentifs à tout ce qui pourrait contaminer notre champ d'études, non seulement d'un point de vue organique, mais aussi sur le plan spirituel, intellectuel. C'est-à-dire que nous sommes très méfiants envers tous ces peigne-culs qui n'auraient pas intégré le fait qu'ils sont avant tout des symbiotes abritant des colonies bactériologiques.

STEPHEN HAWKING. — On fait des grèves de policiers dans les ambassades. Dans des villages. Il y a des ambassades dans des villages. Tu remontes le slip et tu t'fais la raie. Faut la brillantine sur un seul côté. Celle que t'as mise avec la margarine. Tu fais les André-le-mouk et tu t'tiens correc'. Assuré y prennent tes papelards sans malédiction. C'est pour que le mec après il fait son grabuge tout seul, au coin à photocopieuse. C'est Bartók son trip, mais il ose pas le dire de peur que sa mère dans les foins elle jacte au gang bang. La tupile, Jean-Jo Sade. C'est l'recranté des chevêches, celles qui borgnent. On les fait jurer pour qu'elles mettent à torpiller la DDASS. Tu peux faire l'hooli-goolie sinon, y'a des vioques qu'en prennent. C'est torpeur d'entrée dans l'cendrier à pain rance. On les fait castrer tôt, pour qu'ils développent un chibre. Mourène Walker elle le dit. Son stérilet lui cause. Quand ils la surprennent à saper d'Artagnan, on fait haro sur le cantal. Molotov, c'est son perspicace, deux dans la vareuse, un pour le

jambon. Avec les mecs qu'on déjà becqueté, on leur fait voir le cosmos. Ils ont des chaussettes qui se retournent facilement, pour les faire bosser dans un samizdat. Toto Triple Fermentation, c'est son panaris qu'il met en jeu quand on fait poker. Y a que des maladies à miser dans le triposurface.

GERTRUD STEIN. — Nous venons de prouver irréfutablement la matérialité de l'esprit en donnant naissance à une espèce de bactérie consciente, neurophile et épidémique. Quel que soit l'organisme dans lequel elles s'immiscent, celui-ci finit par développer une conscience, et s'il en possède déjà une, serait-ce à l'état rudimentaire, des aberrations psychiques finissent par l'affecter en raison d'une surcompensation du cortex due à l'activité envahissante des bactéries sur les réseaux synaptiques responsables de l'activité consciente. Une fois leur œuvre d'émulation de conscience achevée, les bactéries meurent. Des bactéries gorgées d'un réactif phosphorescent nous ont montré le véritable chemin qui menait à l'âme : il a suffi d'infecter un cerveau en bonne santé pour que leur regroupement dans certaines zones dessine le schéma anatomique de la conscience. Comme souvent dans ces découvertes décisives, il y a un peu de hasard, on découvre ce que l'on ne cherchait pas : le biogramme de Vindicsson.

GENA SHERWOOD. — En deux-mille-dix-neuf, un chercheur de l'Anthrax and Sons Institute qui travaillait sur un groupe de bactéries mutantes dans le but de mettre en évidence l'effet de la mutation sur la vitesse de réplication de la colonie, identifia un schéma inhabituel dans l'image grossie $n \times$ de sa population. Les bactéries s'étaient groupées en formations singulières qui ne semblaient pas être le fruit du hasard. Ces petites formations comportant plusieurs milliers d'individus dessinaient chacune un motif différent qui, de plus, évolua avec le temps sous l'œil du microscope, formant selon toute apparence des séries de phrases. Après des années de recherches complémentaires, de nouveaux tests, et le recoupement de toutes les données obtenues, la conclusion, sidérante, tomba : le signe tant attendu d'une autre forme de vie intelligente ne nous était pas parvenu

des profondeurs du cosmos, mais du fond microcosmique d'une boîte de pétri, indiquant du même coup l'origine bactérienne de la conscience. Le programme Cėti pouvait sérieusement envisager la reconversion de ses paraboles en paellas géantes. À ce jour, tous les essais de traduction des biogrammes de Vindicsson se sont avérés infructueux, faute d'un autre langage bactériologique analogue connu. En revanche, nous identifions mieux comment les bactéries parlent à travers leur symbiote, par leur influence sur le comportement et la pensée. Les perspectives en termes d'applications sont inouïes.

TAÏB TRUMPET. — Au gang de Rastor-Bouscasse à oreilles, on fait les jutes-langue. Ça leur met en général un marsouin à décoder en cryptogrammes. Ils bargent des trains comme on hale des péniches, avec deux autruches transgéniques à la place des bourrins. Peu s'en faut du boycott de cheptel. Pour des oukases. Le remonte-grippe est à l'heure aux nez coulés. Ils se font le fébrile dans la yourte, avec du lait au beurre de yack flambé — pour le déguster, on doit péter à la cuillère une couche dure genre crème brûlée, vapeurs direct dans le blair. Et ils vous soignent au röntgen. Celui qu'a un compteur geiger, c'est un jeu électronique pour s'amuser. Les troisièmes, ils te feront le goulot nase derrière la tente. Traquenard et hop, rentrer sauver la face devant la matriarche qui contrôle les vivres et distribue le jour.

TESTO SPERONE. — Le boulet, il lui a mis deux paquets de bastogne dans les fouilles et te l'a expédié au trot préparer sous la selle les steaks tartares.

MICHEL CONDRIAQUE. — Dans la communauté, il y a celui qui traîne chiotte, c'est un sauteur de croûtons à l'urine.

MOLLY HOMARD. — Les groins de porc, ils les prennent dans l'avion sans initiation préalable. Pour rentrer avec des images illustrées dans les immeubles en glace béton design. Sauf que ça se passe pas comme ça. Les groins leur collent la chtouille au cercelet avant le premier passage de l'hôtesse. Le plus intellos des deux touristes en anthrolopopologie lâche : « Wha ton cul, heu whoué, donne-moi-le ton cul » et se vautre sur un paquet de chips écrasé ouvert sur le moquette en récitant le

petit Jésus. L'épique, c'est que quand il rentre, il a master de séduction en fétichisme linguistique, et qu'il a laissé son phallus dans l'avion, quelque part entre Phnom Penh et Djibouti. Les pontes se mettent à lui en vouloir à la fac, pendant qu'il sue sur ses pompes en pensant au cadeau du livre de Babar que son papounet l'avait offert avec ses économies.

JOHNNY GOODFELLOW. — Après, c'est des dissolutions/fragmentations dans la chambre à réservoir sous pression d'animaux marins des grands fonds.

RITA LEWIS. — Daniel-René Léangauffre, dit Vico la Neurofibromatose, fondateur de la première start-up avec discrimination positive à l'embauche pour les goitreux. On lui doit le canon à semoule servant à bombarder les souks en période de disette. Un vrai réactif de la plante des pieds. Ses voisins le surnomment papy grand-double, à cause de l'homme qui lui ressemble comme deux kystes adipeux qu'on voit traîner chez lui alors qu'il est censé être au même instant en train d'exciter l'dow jones aux halles de Pontault-Combault.

STÉPHANIE BRACCO. — Ernesto Chupacabra, c'est dans son morlingue qu'il se lit la bonne aventure. Il pisse à heures fixes, en visant bien le centre de la cuvette, pour faire un max de bruit et faire souffrir son voisin atteint d'un trouble obsessionnel des bruits du corps. Ça le fait marrer tout seul d'imaginer sa trogne, surtout quand il vient d'abattre un full au poker électronique.

LAETITIA ANDREOLOTTI. — Bobard l'Onirique, c'est mortadelle avec des trips à la place des pistaches. La marinade bioluminescente de poissons des abysses, très peu pour lui. Même si on lui sort le blaze de l'espèce.

MASON CAPWELL. — Paraît que les micro-organismes à l'origine de la lumière continuent leur vie dans l'appareil digestif. Ça brille là-dedans. Après, t'as plus besoin d'une cent watts pour mater ton César dans la cuvette.

MAÏMONIDE. — Y en a qu'avaient appris les moulures et la marquerie pour se dissocier de la faim. On les récupérait hâves, les yeux frottés pleins d'images rémanentes de motifs abstraits, à la limite floraux.

RENÉ CHATTERTON. — Il est tellement dans la dèche qu'il fait les sacoches à son canasson. Dedans, il retrouve des vieux tickets de paiement sans contact qu'il prend pour ceux d'un Malais qui les auraient mis là par erreur, et tente de pirater son propre compte.

TORINI LASCUZZO. — Hein qu'taimes ça la rhétorique ? Ça t'fait willie-willie au niveau du constricteur sperme/urine, on peut en aligner des phrases, t'as qu'à faire éloge paradoxal en p'tit latin, sur les bruits de succion par exemple ?

KELLY GETATCHEW. — Celui qui a des états d'âme peut en parler aux psys du Bureau, des behavioristes, élevés à la Skinner. Taux de suicide après rechute : quatre-vingts pour cent, du pain béni pour la DRH.

XXXIV

LIBERSPACE

SIR ARTHUR CONAN DOYLE. — Pouvez-vous nous décrire l'endroit où vous vous trouvez en ce moment ?

HENRI KRASUCKI. — Il s'agit, je pense, d'une séquence hypnagogique carcérale, dont je doute à présent qu'elle émane de la Police Cognitive et Comportementale. Je penche plutôt pour une cellule terroriste spécialisée dans le neurohacking dirigée par un certain Michael Riffaterre. Dans tous les cas, ils disposent de moyens énormes. Quant à mon corps, il doit être sous neurolocking, quelque part dans Unlife City. Je vous retourne la question : qui êtes-vous ? Êtes-vous Michael Riffaterre ? Travaillez-vous pour une organisation du nom d'INTERTEXTE ? Que signifie Slattenmere ? J'ai été retenu dans une autre séquence hypnagogique de ce nom.

CLAYTON FARLOW. — Dans un livre, il y a tous les livres ? Edmond Cul c'est du poulet ? Y en a un paquet des livres du Grand Tout, il ne s'agit jamais que de ramifications qui se font à partir des éléments qui ont de la signification pour un seul, soi-disant pour toucher à l'universel.

PONANT D'ESTRÉCHURE. — Certains parvenaient à faire disparaître une main, et les plus doués un bras, mais nul encore n'avait néantisé la tête. Celui qui s'y risqua eut une pensée déplacée alors qu'il allait y parvenir, et se retrouva avec une tête de canard. L'incident, irréversible, fit naître en lui une colère sans fin, à l'origine des guerres, des dictatures et des génocides. Ils vivent

avec l'idée rassurante que la logique articule leurs actes avec le monde : tels objets vont à telle place, dans tel sens, parce que ceci ou cela, quand on s'ennuie, on joue ou on regarde le programme télé, parce que ça donne des sujets de conversation, « Quelque chose dans ton inconscient à toi n'est pas logique », AH AH AH AH AH AH ! Et un beau jour, plaf : la tête de connard.

ICE T. — On voit bien que pour eux, la pensée, le rêve, sont les ennemis à abattre. Le corps ne peut plus signifier qu'il rêve ou qu'il pense, il doit être affairé constamment, fût-ce à un divertissement idéologiquement correct. En ce moment même sur le plateau de Saclay, dans un lieu baptisé Neurospin, les descendants du canard travaillent à néantiser la tête en la naturalisant micromètre par micromètre. Il ne s'agit de rien d'autre que d'une guerre contre le psychisme, avec ses frappes chirurgicales benoîtement annoncées dans les rubriques scientifiques aux heures de grande écoute. Mais je vous avertis messieurs les Managers du Cerveau : nous sommes naturellement portés à l'exiger, LA GRANDE ÉCOUTE, la vraie, c'est-à-dire LA FLOTTANTE.

LUDIVINE TRÉBEURDEN. — Capitaine, il faut virer de bord et lancer les machines à plein régime !

HENRI TISSOT. — Écoute, je comprends parfaitement ta curiosité pour ce qui se cache sous la peau de ton crâne, mais je suis certain qu'on pourra te trouver un autre truc contre quoi le cogner...

JEAN-LOUIS ÉTIENNE. — Chaque chose en son temps... Ça me rappelle ce jour où j'ai bien cru que j'avais flanqué la merde du chat dans le curry. Le plat mijotait déjà depuis un bon moment. Il y avait cette corvée quotidienne à accomplir du côté de la litière, je pensais à autre chose, à quelqu'un pour être précis, un collègue qui me faisait de l'ombre. J'enrageais, je ressassais. J'ai dû balancer la merde de chat aux chiottes sans m'en rendre compte, et touiller le curry ensuite. Si bien que revenu à moi, le doute m'a saisi : n'avais-je pas dans, ce moment d'absence à moi-même, rajouté du caca de chat dans le curry ? J'ai dû tourner et retourner le curry bien au-delà des soins requis pour éviter que la sauce attache, en quête de cet ingrédient inhabituel, de ce mauvais tour que l'autre

en moi-même m'aurait joué. La merde était introuvable, mais rien n'y faisait, je touillais et retouillais, craignant qu'elle ne se cache sous un légume. Ça m'a pris un moment pour me calmer. Bref, un court-circuit. Je me demande où j'avais bien pu passer pendant ce court-circuit.

EVA PERON. — Pourquoi me racontez-vous ça ?

CONNIE BASTARDOS. — Ça se peut ça de vouloir faire maigrir les autres en les forçant à se raconter pour les manger par petits bouts. Ou se raconter à eux, ou les expliquer à leur place, ou leur demander de s'expliquer sans arrêt sur tout, pareil.

LINDA DE SUZA. — On interdit au mangeur de manger, alors il mange des télévisions et vit dans la tête de son fils. Plus tard, il veut faire le métier de manger les gens pour être le plus beau.

CALVIN. — L'indifférence générale du cosmos n'implique pas forcément le non-sens total de l'espace subjectif humain.

MADAME GRAILLE. — Le fait que le questionnement du sujet humain sur sa place dans l'univers lui revienne dans la gueule comme un boomerang qu'il aurait lancé dans une autre vie n'infirmes pas la notion de sujet.

BOBBY EWING. — Je dirais même plus, le boomerang de la notion de sujet qu'il aurait lancé dans la gueule de l'univers fait que le questionnement n'infirmes pas la place qui lui revient dans une autre vie comme un sujet humain.

HOWARD MENUCCI. — François, tu parles encore aux mouches ?

ANDRÉ LAZARTIGUES. — Nous nous sommes longtemps entretenus avec monsieur Raymond Manson, qui prétend être le fils de Morbide Angèle et de Hannibal Corpse. Il insiste cependant sur le fait que son corps actuel n'est que l'hôte d'une entité divine africaine du nom d'Anansi Mâ, l'araignée mère du cosmos. Il dit aussi que la majeure partie de ses muscles a été remplacée par un lard porcine aux propriétés spéciales, mi-matériel mi-éthéral, qui fait de lui un excellent véhicule, un médium pour toute entité parapsychique désireuse de louer sa carcasse. Nous n'en savons pas plus sur les modalités de location. Il s'est aussi répandu en insultes à propos de la PCC et nous a promis qu'il allait bientôt prendre la forme d'un trou-noir-organe et tous nous englober.

BEN JOHNSON. — Bien... Le sujet semble très rétif à l'hypnose autrement qu'autosuggérée, il nous sera difficile de maintenir le contact avec lui s'il bascule dans cet autre espace...

DAVID CARADINE. — Je m'en tamponne le pancréas messieurs, vous savez ce qui vous attend si vous foirez. Maintenant, rompez !

PIERRE TCHERNYA. — Sir yes Sir !

LE PÈRE DI FALCO. — Un coup d'électrone neuropénienne et zouip, les nouilles débarquent toutes chaudes. Ça ouvre l'appétit, on commande d'autres plats, et comme ça jusqu'à avoir les couilles à sec et le bout qui brûle. On juge de la qualité d'un établissement par le soin apporté aux clips pornoalimentaires diffusés pendant la commande pour déclencher l'échange d'énergie libidinale qui constitue la transaction. JOUISSEZ EN TOUTE TRANQUILLITÉ, CASH ORGASMA VEILLE AU GRAIN ! Ou : GRÂCE AU SYSTÈME PAY SPASM TOUS VOS ORGASMES SONT SÉCURISÉS. Sûr, le jour où je pourrai produire mon propre pâté de soja à partir de cultures pour lesquelles je transformerai une pièce de mon appartement en salle hydroponique, je porterai au clou cette foutue électrone pénienne. L'énergie libidinale est le combustible du réseau à ondes cérébrales, si tout le monde fait ça : crash. Mais Walter Romano et Wally Angström ont dû prévoir le coup : de gigantesques partouzières prêtes à fonctionner à plein régime en cas de désobébandade civile.

AGENT DSM 57. — Premier test : une séquence Monotext comportant des noms tirés de l'annuaire alphaondulatoire va se dérouler dans votre pensée. Faites en sorte que votre eidolon les répète très vite, avec le moins de délai possible entre leur apparition dans votre pensée et leur énonciation. On y va ?

OMAR PREGO. — J'ai pas vraiment le choix...

AGENT DSM 57. — Concentrez-vous.

OMAR PREGO. —

Jean-LouisPontocomboMichelServatGenevièveAndangeAlbertineStrontiumMicheline
Jean-LouisPontocomboMichelServatGenevièveAndangeAlbertineStrontiumMicheline
RuffatPaulineTerremerJanvierhangstromKomualdMercierFéliceGoncalvesJuliaRedbrown
FelicityBurnellLadislasReaumurMireilleAnacrouseMichaelRiffaterreAnne-LiseOndule
GontranJocelyneCrumbleMaurenceNiemayerVatelRichardEdgardPennduickLeonSarde
NathanaëlFrédéricGermainSandozAzzBiswangerOtaBergierAiletteCossomptionGilbert
ParmentierUrsulaKavendishBertrandMalgoireEusebiusRichierMarleneOppenheimer
KASKAROU LON PARD A FUGAS BJOROULIBATASTRUMMFERGA WALLASKRONBIJOUR
MADAMOUKTALAWEDPRIKUDUDUDFINJORNBI LAFFCRANMOURNZUTT
FERPOUKALAGNOJINBERSTRUVITALAKAKOBOURGAPRADOLLOLUKUDIDID

AGENT DSM 57. — Vous avez fini ?

OMAR PREGO. — Oui.

AGENT DSM 57. — Je vois. Nous allons recommencer, mais cette fois j'agirai sur les zones de votre cerveau responsables du langage. Vous êtes prêt ?

OMAR PREGO. —

Jean-LouisPontocombolMichelServatGenevièveAndangeAlbertineStrontiumMicheline
RuffatPaulineTerremerJanvierhangströmRomualdMercierFelipeGoncalvesJuliaRedbrown
FelicityBurnellladislasRéaumurMireilleAnacrouseMichaelRiffaterreAnne-LiseOndule
GontranTardijocelyneCrumbMauriceNiemayerVatelRichardEdgardPennduickLeonSarde
NathanaelFrejusGerminalSandozAzizBiswängerOlafBergierArletteCossompcionGilbert
ParmentierUrsulakavendishBertrandMalgoirEusébusRichierMarlèneOppenheimerKRUBA
LASTIRFOURNARDOUCLUZOTOTOTPOPEINUZORMAGALANAPROXOLOGRENIFICATOZ

Agent DSM 57. — C'est déjà mieux, non ? Le décalage est minime. Le déficit cognitif semble comblé plus que correctement. Reste cette chose à la fin... Vous ne pouvez pas l'empêcher, n'est-ce pas ?

OMAR PREGO. — Non. Et même si je le pouvais...

Agent DSM 57. — Bien. Parmi les noms faisant partie du test, y en a-t-il que vous connaissiez ?

OMAR PREGO. — Non.

AGENT DSM 57. — Votre IRM dit le contraire. Il a enregistré un pic d'intensité à l'énoncé de l'un d'entre eux. Qui est Michael Riffaterre ?

OMAR PREGO. — Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

AGENT DSM 57. — Bien, nous allons lancer un scan mémoriel approfondi. En attendant, je vous mets sous néohaldol, ça vous passera un peu le goût des glossolalies.

TIME MACHINE II

GAËTAN SURCOUF. — Ce que fait Fernandez, c'est un apprentissage de la langue par le dehors, le dehors de la langue, des animaux parlés, de l'air autour de la langue et de ce qu'il y a autour du dehors de la langue : les êtres, les objets, les objets et les lettres de la langue. Il doit s'apprendre la langue, se la prendre, la besogner la langue, la langue dans la langue, dans la langue de l'autre, la langue maternelle de Fernandez n'est pas le français, mais le guatémaltèque qu'il parlait couramment enfant sans le connaître, le machin des poètes n'est pas une machine de guerre lancée contre la langue maternelle, mais une tentative pour remonter le temps jusqu'à la vraie langue maternelle, celle d'avant le langage, Fernandez aussi est un être humain, Fernandez veut qu'on le traite comme un humain, pour être traité comme un humain, Fernandez doit agir avec les humains, interagir avec les humains, a intérêt à jouir avec les humains, l'humain, l'humaine, l'hymen, dans le plat de la main, l'amen des humains, la mêlée humaine, le miel des humains. Fernandez doit jouir, faire des mots pour ne pas se couper la bite, pour que Fernandez soit un humain avec une bite, Fernandez est un humain qui doit garder sa bite, Fernandez a une bite, chaque mot est une bite, chaque bite qui sort de Fernandez est remplacée aussitôt par une autre bite, Fernandez doit penser à se laisser pousser les bites, Fernandez est comme une mâchoire de requin avec des bites, le signe que la bite avance, c'est qu'elle est poussée par une autre bite,

Fernandez est un requin avec des bites, Fernandez doit faire des mots pour ne pas se rayer la bite avec le parquet, Fernandez n'a pas de bite s'il ne fait pas de mots, les mots ne sont pas la bite, ce qu'on appelle bite du mot est autre chose que la bite, le mot n'est pas une bite, Fernandez est bête, Fernandez croit aux bites, Fernandez croit que le pouvoir est d'avoir une bite, est dans la bite, Fernandez doit se méfier de la bite, on ne comprend rien à la bite. Les psychiatres disent que ce n'est pas tellement la bite. La bite ne demeure pas que dans la bite, ne meurt pas que dans l'habitat, l'homme qui ne vit qu'avec sa bite dans la bite est un demeuré, met sa bite en demeure, somme sa bite de rendre des comptes, de comparaître et de comparer. Il ne faut pas avoir de comptes à rendre sur sa bite, il ne faut pas demander à sa bite de comparer, la bite est conne, la bite dit que la bite ne fait pas le moine, la bite n'est pas le moi, la moelle de la bite, la bite est molle, la morale de la bite, l'habitude, l'amygdale, la mygale est dure de la bite, est sourde du cul, elle mouille de la quique, l'amie égale la bite, l'Ève se fout de la bite, que lève la bite, elle se l'en fout dans l'habitat, dans la bite à ... l'Ève a une bite qui ne se lève pas, l'Ève a des lèvres, a une bite qui nœud, l'Ève la bite elle l'a.

FERNANDO ARRABAL. — Fernandez arrête les pâtes à mi-cuisson, les œufs cramés dans les pâtes à mi-cuisson, les œufs ça résiste, Fernandez arrête à mi-cuisse, les œufs cramés, dès que Fernandez fait quelque chose, Fernandez est sur table d'écoute, se met sur écoute, ouvre l'écoutille du moteur, encore un brin de cuisson, la cuisson au bran, Fernandez sait se servir de sa bouche, il en fait sortir du bran, le bran sort aussi de la bouche, Fernandez est droit dans ses babouches, Fernandez chie du bran, chie droit dans la bouche, le chibre de Fernandez branle du banc, ce que chie Fernandez est blanc, balance du sang, il y a du sang là-bas dans la bouche, la bouche rend de la basse souche, la branche du bran, Fernandez embrasse la bouche, Fernandez est sur écoute, attend d'entendre des vérités insoutenables, Fernandez se trompe de vérités insoutenables, entend tendre, l'insoutenable n'est pas dans les choses dites, ce qui est insoutenable n'est pas une vérité, mais son style, le style

vérité pareil, la vérité est persuasive, le dire est le dictat, il faut se détacher du contenu et observer le style, le contenu est déplacé, est une forme de musique, est dans la forme, Fernandez s'épuise dans le contenu s'il ne fait pas chanter la forme, en dehors du moteur, la forme est difficile à faire chanter, en dehors du moteur, des formes de chantage sont déjà installées, le moteur doit faire déchanter les formes préinstallées, doit s'installer dans le chant, imiter sa forme, le faire dissoner du dedans.

CHRISTOPHER MOLTISANTI. — Il n'y a pas de conversation possible dans la vie, c'est parce qu'il n'y a pas de conversation qu'existe la notion d'art de la conversation, idem pour l'art du paysage, idem pour tous les arts de ceci ou de cela, si le langage est l'absence de quelque chose et que tout est langage, alors il y a absence de tout, le monde manque, on ne sait pas de quoi est faite la vie, la parole n'est pas verrouillée, il n'y a pas de vers où dans la parole, parler est un acte de foi absurde, il faut parler deux fois avant de parler, aller vers la houille, la parole n'est pas adressée, ou partiellement adressée, Fernandez n'a pas de parole, n'a qu'une parole, doit se fabriquer une parole, peu importe ce qu'il se fabrique en lieu et place d'une parole, il y a une couille dans le moteur, la parole plonge dans le moteur, il n'y a pas que de la mécanique intégrée, tout le monde n'est pas intéressé par la plongée, la plongée dans le temps de l'oralité, il ne peut y avoir que des paroles vidées, le moteur déverrouille, est vert et rouillé, la parole du moteur n'échange pas, le moteur ne crée pas de lien social, il n'y a pas de lien social, mais des arrangements de surface, le moteur sonde les tempes de lauréate, le moteur ignore, méconnaît lauréate, ne sait pas quelle est l'heure il est, qu'elle a râlé, qu'elle a un littré, le moteur ne crée de lien social que par incidence, pour se reposer, le moteur doit se reposer, doit faire la paix dans les paroles vidées, doit injecter de l'or dans les paroles viciées, le moteur est vicieux, le moteur n'est pas un texte d'idées, le moteur est un texte argumentatif. Ta gueule !

EDGARD COINTREAU. — Un accident a eu lieu, s'est produit, un accident oui mais ah un accident, ah oui mais un accident sexuel. Un accident sexuel a eu lieu, s'est produit, de quelle

sorte d'accident s'agit-il ? Dans quelle sorte d'accident sexuel êtes-vous impliqué ? Ah oui mais un accident sexuel passif, un accident sexuel actif ? Importe-t-il que votre accident sexuel soit actif ou passif ? Dans un accident sexuel est-on jamais actif ou passif ? Comment se distribuent les forces dans votre accident sexuel ? À quel âge avez-vous/n'avez-vous pas contracté votre accident sexuel ? Êtes-vous sûr que vous n'avez pas contracté votre accident sexuel avant la date présumée de votre accident sexuel ? Ah mais un accident d'ordre sexuel alors vous dites ? Y a-t-il de l'ordre dans les accidents sexuels, quand on parle de sexuel, s'agit-il d'ordre ? Les accidents sexuels sont-ils en ordre ? Se succèdent-ils les accidents sexuels ? Un accident sexuel n'est-il pas nécessairement inscrit dans le temps ? Est-il datable votre accident sexuel ? Insciriez-vous la suspension temporelle de votre accident sexuel dans une chronologie ? Oui mais ah dans une chronologie ? Avez-vous une couronne au logis ? Un décor où loger ? Des cornes, une horloge élargie ? Tiens, avez-vous des cornes ? De quel accident sexuel parlez-vous quand vous parlez d'accident sexuel ? Votre accident sexuel implique-t-il une autre personne, un double de vous ou un tiers ? Votre accident sexuel implique-t-il à la fois une personne au trot, un doublet de vous ou entière ? Étiez-vous joignable après votre accident sexuel ? Pendant votre accident sexuel, avez-vous songé à joindre quelqu'un ? Auriez-vous volontiers rejoint quelqu'un pendant votre accident sexuel ?

HADRIENNE SPATOLA. — Dans certains êtres, les paroles ne vont pas à l'infini. Des êtres ne vont pas à la parole. Dans les paroles, des êtres s'arrêtent abruptement. Avec des êtres, il faut reprendre la parole. La parole des êtres se construit dans le temps. Avec des reprises, fragment par fragment. Il faut avoir de la mémoire avec des êtres. Pour connaître ce que veulent dire les êtres, il faut avoir la mémoire du temps. La mémoire du temps marginalise celui qui veut connaître. Fernandez est hébergé par l'être. Fernandez est né suite à la rencontre de deux armes biologiques : Fraternité et Pierre Fernandez. Il arrive à Fernandez de fraterniser avec les pierres, c'est-à-dire qu'il lui arrive d'y voir

des visages. Fraternité et Pierre Fernandez sont des visages de la soupe moléculaire impersonnelle qui constitue l'univers, on ne peut pas plonger dans la soupe moléculaire de l'univers, même si on lorgne beaucoup de ce côté-là, le visage humain l'emporte toujours, pour plonger dans la soupe moléculaire de l'univers, il faudrait dissoudre son propre visage, renoncer ou être contraint de ne plus être humain, personne au fond ne veut renoncer à être humain, même ceux qui survivent un temps aux frontières extrêmes de l'espèce. Fernandez est emprêtré de la Terre, est sur la Terre, sur la Terre il y a une humanité qui se construit sur des systèmes symboliques, il y a une humanité qui se tait, au bout de chaque doigt de Fernandez, il y a de l'électricité, le jus de Fernandez, le moteur de Fernandez n'a pas de terre, Fernandez prend la terre, Fernandez se tait, Fernandez ne boit pas que du thé, boit ce qui se tait dans la terre, Fernandez boit des plantes, Fernandez est un cathéter, Fernandez plante, fait planter son moteur, la canule du moteur, le cas nul du mot tuer, la sonde de la motte, la sodo du motus, Fernandez est atterré, est planté dans l'alter, n'est pas une plante, Fernandez n'est pas hanté, n'est pas en terre, n'a pas un Slovaque dans le placard, un Slovène, Fernandez peut aimer ce lovehaine, Fernandez croit à la perversité de la Terre, croit dans la Terre, ne la croit pas, fait croître la Terre, croit qu'il fait sa crotte par terre, fait passer l'énergie dans la terre, court-circuite l'art-terre, n'est pas propriéterre, n'est pas pro pour prier, pour citer les vers du père, les pets du revers, pour réparer les endroits où le moteur plante, le moteur doit faire des mots, doit planter, doit peler les mots en entier, épeler en dentier, doit se mettre des dents, doit se mettre des doigts, des dents-doigts dans le trou à appeler, dans le truc en plaie. Il y a un accumulateur dans Fernandez. Le moteur cumule les accus. Fernandez est un émulateur. Fernandez accuse le cul de la mule, accule la mue de l'adulte. Le code du vivant n'est pas l'ADN, mais l'alphabet. Il n'y a pas de langue pour la nuit génétique. La rosette de pierre est un saucisson de glyphes. Le saucisson de glyphes est de la drogue, le saucisson met une gifle. Le moteur effectue des carottages dans la viande de Fernandez.

La viande de Fernandez est de premier choix. Les carottes de Fernandez offrent une résolution qui permet de dater des glyphes de Fernandez en deçà de l'enfance de Fernandez.

ALINE GUERNESEY. — Il y a dans Fernandez des traces de pensée primitive, mais en l'absence d'un système de croyances particulières fermement établi dans Fernandez, Fernandez hésite sur le sens à donner à ce qu'il prend pour des signes. Si Fernandez se blesse à la cheville, plusieurs causes se présenteront à l'esprit de Fernandez, mais Fernandez n'en croira aucune. Fernandez relie ce qu'il perçoit à des scénarios préétablis. Les scénarios préétablis arrivent dans Fernandez aussi vite que les éléments perçus. Les scénarios préétablis de Fernandez font écran entre Fernandez et les scénarios préétablis qui constituent la réalité commune. À partir de maintenant, Fernandez se considère comme une peuplade primitive à étudier. Fernandez observe les rites de Fernandez, les coutumes de Fernandez, les mythes de Fernandez. Il arrive par exemple que Fernandez retourne la feuille sur laquelle il vient d'écrire parce qu'il craint le pouvoir de ce qu'il vient d'écrire. Il arrive par exemple que Fernandez, quand il a soif, hésite sur le verre à saisir, parce que Fernandez pense obscurément qu'il y a un bon verre à choisir sur le moment et que d'autres verres peuvent annoncer de mauvaises choses, et avoir eux-mêmes un effet néfaste. Fernandez a une façon de tapoter les verres avant d'arrêter son choix. Avant d'arrêter son choix, Fernandez tapote. Il arrive par exemple que Fernandez en lisant des livres, des enseignes publicitaires, tombe sur un mot qu'il croit chargé d'un sens prophétique. Il arrive que Fernandez tombe sur un mot qui regarde Fernandez. Fernandez dans l'avion ne peut pas lire la mort du capitaine Nemo. Le sous-marin du capitaine Nemo est sa tombe. Le sous-marin du capitaine Nemo, qui s'appelle *le Nautilus*, porte le nom d'un mollusque appartenant à la classe des céphalopodes. Le capitaine né mot. L'animal totémique de Fernandez est un céphalopode. Il arrive par exemple que Fernandez dans la rue croise le regard de certaines personnes humaines auxquelles il attribue une influence maléfique. Il arrive

par exemple que Fernandez, pour parer l'influence maléfique de certaines personnes humaines, leur fasse exploser la tête. Il arrive par exemple que Fernandez, pour parer l'influence maléfique de certaines personnes humaines, génère autour de lui un champ de force ayant la forme d'une bulle translucide, tout en leur faisant exploser la tête. Il arrive par exemple que, tout en leur faisant exploser la tête, Fernandez prenne soin d'éliminer chaque parcelle de matière de tête en plusieurs étapes de combustion. Il arrive par exemple que Fernandez s'acharne à déjouer une impression de déjà-vu, qu'il interprète comme un mauvais présage, en s'ingéniant à faire quelque chose de nouveau, quelque chose qui mette en jeu son libre arbitre. Il arrive par exemple que Fernandez, en sortant de chez lui dans le noir, craigne qu'un mauvais esprit n'en profite pour se faufiler dans son appartement et y préparer un mauvais coup pour son retour voire exercer sur lui une influence néfaste pendant le temps que dure son absence.

XXXVI

TROU NORMAND

BERTRAND SAOÛQUICHIE. — On va manger du poisson régulièrement, le poisson c'est important, et pas seulement au niveau nutritif, mais aussi au niveau mythique.

CARMINE LUPERTAZZI (*en aparté*). — C'était en sextante et dix-huit, au temps dit du Grand Strabisme Convergent, quand nous prenions encore l'aliment même comme centre de rotation.

BERTHE FUCK DA HYPSTÈRE. — Ouais, sauf que toi par exemple, ton organisme est saturé de produits psychoactifs : neuroleptiques, antidépresseurs, anxiolytiques. Tu es un drogué qui consulte, qui a ses petits arrangements avec un dealer patenté. Tu as un profil addictif. On ne sait pas exactement ce que cela veut dire, mais on peut observer que tes conduites addictives ne se limitent pas aux drogues. Par exemple, tu ne peux pas te passer d'eau gazeuse, par goût pour l'effervescence, les éructations consécutives et la tétée — très vite, très fort, à l'acmé de la soif, comme la fumée sur les alvéoles pulmonaires grandes ouvertes. Six bouteilles par jour. À l'occasion, penses-tu, cela draine ces toxiques que tu absorbes à longueur de journée. Tu fumes, tu bois des litres de café. Tu bois de l'alcool occasionnellement, mais sans modération. Le tout pour desserrer et resserrer l'étau de la peur, là où le sphinx se taire. Et donc tu pisses beaucoup. Ton urine est la plupart du temps claire, non gazeuse, et les neuroleptiques, les Inhibiteurs de Recapture de la Sérotonine, les anxiolytiques, dont elle est chargée sont évacués avec elle

dans les toilettes et connaissent ensuite le sort des eaux usées : ils sont déversés dans la mer, après un passage par la station dite d'épuration. Les organismes marins absorbent à leur tour ces substances, atypiques en milieu marin. Les poissons, déjà riches en oméga trois, se retrouvent en sus gorgés de produits pharmacopsychiatriques. Certains finissent sur l'étal d'un poissonnier affichant fièrement que son poisson sous camisole chimique a été pêché en mer, au large, et donc n'a pas été nourri avec des cochonneries comme les poissons d'élevage. Et toi, tu achètes ce poisson, en pensant que si tu en manges suffisamment tu pourras peut-être, à la longue, décrocher des neuroleptiques, des anxiolytiques et des Inhibiteurs de la Fonction Poétique du Langage et de la Recapture du Sens — quand tu arrêtes le poisson brutalement, tu te sens bizarre. Et puis on ne pêche pas les poissons uniquement pour garnir les assiettes. Certains laboratoires exploitent leurs prétendues vertus naturelles, particulièrement celles de certains poissons des profondeurs fosses réputées vierges de toute atteinte humaine à l'environnement. Des produits vendus, donc, comme la quintessence de la pharmacopée psychoactive naturelle, contiennent en fait des additifs cachés qui se trouvaient déjà en lui quand le poisson a été pêché. Tu achètes aussi ces compléments alimentaires avec l'espoir de passer à une pharmacopée saine et tu les repisses, alimentant le cercle vicieux. Puis des scientifiques étudient plusieurs espèces de téléostéens dans le but de déterminer lesquels fixent le mieux les produits issus de l'industrie pharmaceutique. Bientôt on tombe le masque : lesdites espèces sont commercialisées dans des emballages sur lesquels figurent des mentions telles que : NATURELLEMENT ENRICHIS EN MOLÉCULES PSYCHOACTIVES DE SYNTHÈSE. On vend même des filets de coelacanth, espèce dont la survivance a longtemps été légendaire et qui a traversé les millénaires, vantée aujourd'hui pour la robustesse de son métabolisme, le bien qu'il y a à consommer sa chair tout récemment colonisée à l'échelle de l'histoire de la Terre par des laboratoires tels que Lully, Fpitzer, May-Lan, etc., par dissémination non contrôlée

des molécules de leur fabrication dans le milieu dysnaturel. Dommage collatéral (les molécules psychoactives précitées nuisent au développement des gamètes) de la surmédicalisation de l'humain, immédiatement récupéré par le marché, dans le but de s'étendre encore plus en calquant son processus d'expansion sans bornes sur les théories en vogue d'expansion infinie de l'univers et le principe d'entropie, qui compte davantage d'exégètes cyniques à Wall Street qu'à Princeton. Le médicanimal, produit par l'inexorable retour du refoulé de l'humanité sous sa forme chimique, envahit les étals des magasins pharmalimentaires. Certains sont vendus vivants, avec une notice d'abattage mettant l'accent sur la plus grande efficacité des substances dégagées par le médicanimal au moment de sa mort. Le goût disparaît des préoccupations de la plupart des consommateurs, suite à son oblitération totale dans la communication des industriels et des fournisseurs. Il ne s'agit plus que de se soigner, de vivre éternellement. Les voix des comités de bioéthique sont rarement entendues. Des espèces disparues ou en voie de disparition sont recrées génétiquement pour satisfaire à la demande sans cesse croissante en nourriture postnaturelle inventée par l'offre. Une folie s'empare du consumissariat, comparable au dix-neuvième siècle à l'engouement pour les onguents à base de momies égyptiennes, que les colonisateurs d'alors déterrèrent par milliers pour les expédier dans des usines en Europe, aux États-Unis, toutes en camion. Le ZOOLIFT® fait fureur dans les ménageries-épiceries fines animalpharmalimentaires. Le ZOOLIFT® est une cure-buffet-dégustation très prisée par la jet-set éprise d'évasion. Un zoo entier, le mieux fourni en espèces représentatives de la biodiversité, est entièrement préparé selon les méthodes pharmaculaires, en tirant notamment le maximum de profit lactique des médicanimaux à mamelles. Des boyaux de tigre comprimés sont servis avec un filet de venin de serpent riche en protéines relifantes, à l'annexe du seaquarium, une centrifugeuse filtre du sperme de baleineau destiné à la fabrication sous vos yeux de crèmes glacées antirides, dans l'aile réservée aux marsupiaux sont préparées des infusions

géantes de koalas pochés à la chair saturée d'eucalyptus, les inhalateurs spéciaux se branchent directement sur le cadavre bouilli du médicanimal, des gardiens de zoo hirsutes sèment le désordre en goûtant les animaux, des insectes, dont les propriétés antihépatiques ont fait leurs preuves, sont offerts sur tout le site sous la forme de patchs sécurisés, de manière que seul l'abdomen poreux du médicanimal soit en contact avec l'épiderme, des filets de mouettes cocadix fournissent des compresses de guanohydrol aux convivants atteints d'urticaire monodoxale, les ours polaires sont soumis à de constantes l'hypothermiesuccions afin d'engraisser les anorexiques par voie abdominale, les sujets pouvant se permettre à long terme un tel traitement voient leur bouche rétrécir et leurs organes digestifs ainsi que l'œsophage s'atrophier, sans toutefois minorer à la baisse leur pronostic vital grâce aux apports généreux de white teddy la nounours.

HENRIETTE WALTER. — Impossible de fuir la symphonie persécutante, de couper le son, et pas davantage le sens. Avec chaque son, en pièce jointe, un ou plusieurs sens menaçants. Symphonie réglée par le grand paranoïaque. Ni dieu ni maître : moi-même. Mais, à ce moment-là, il est presque acquis que l'extérieur s'organise réellement comme le symbole. Les voix fomentent mon enlèvement, mon assassinat. Les chansons sont choisies pour me torturer. Le son de telle partie du sol foulée au pied révèle la machinerie perverse d'un compte-tours de l'effritement psychique. Les camions ne freinent et ne stationnent pas par hasard. Les animaux ont été dressés pour pousser des cris spéciaux. Chaque cliquetis, chaque soubresaut de l'air, dénonce, derrière l'huis, l'interminable progression des persécuteurs. Pendant un bref assoupissement, que je n'ai pas vécu comme tel, un son réel et/ou rêvé a été perçu comme le son d'une clé enfoncée et retirée aussitôt pour me signifier leur emprise. Une seconde d'inattention et un accord, une dissonance, cruciaux, peuvent être à jamais perdus. Écouter se confond avec survivre. Les séquences sonores sont censées avoir des effets précis sur le corps, la psyché. Pour cesser de surveiller fébrilement les

alentours, je peux fermer les volets, mais la symphonie, elle, s'infiltré partout, y compris dans les oreilles bouchées, le bruit du sang dans les tempes. Le bruit du temps s'est substitué à son découpage chronologique. L'heure peut courir, c'est sans effet. La délivrance ne vient pas avec midi, la faim non plus. La coda se perd à l'infini dans les canaux labyrinthiques de l'audiosens. L'espace même de l'appartement semble être relié à une architecture plus vaste, aux appartements voisins, où les musiciens sont postés à l'écoute des indications du chef d'horreurchestre, prêts à les transcoder selon une partition que je connais d'avance, puisque je suis moi-même en train de l'écrire à mon insu. *Pacific 231* est une locomotive ? Si on veut. Les instruments du *Carnaval des animaux* des organes, des attitudes animales ? Si on veut. La trompette est admonestante ? C'est vite dit. J'oscille en permanence entre distanciation et suspension de l'incrédulité. L'in vraisemblance patente d'une telle machination n'enlève rien à la violence incarnée par les sons et les symboles qu'ils remorquent. La cargaison se recompose aussitôt déchargée. Seul l'épuisement total — et grande est la santé — viendra à bout de la séance d'écoute. Alors le rire reviendra.

BRUNO LEMAIRE. — Trouble dysthymique bipolaire avec épisodes d'intensité sévère entrecoupés de phases intercritiques marquées par des troubles anxieux et paranoïaques (personnalité) avec troubles du comportement relationnel et social. Insertion professionnelle difficile.

GERMAINE CRUSOE. — Combien de Cassandre dans la rue, les prisons, faute d'un temple véritablement hospitalier, qui hurlent que le réel est en train de nous rattraper ? Personne, ou presque, pour recueillir ces discours sans adresse fixe, pour les inscrire quelque part dans une rencontre, interpréter ces voix venues de territoires dont l'exploration et la connaissance n'intéressent personne, bien qu'ils se situent aux extrêmes de l'humanité, bien plus rudes que les climats extrêmes qu'affectionnent les explorateurs patentés au nom du défi sportif. Les guetteurs de prodiges et les diseurs d'oracles ont désormais des noms de pathologies, mais plus de noms propres. Cassandre serait

aujourd'hui une grande malade dont personne ne voudrait entendre les délires, inquiétants au point que les autres s'en protègent au moyen de formules chimiques, de cellules d'isolement et d'hospitalisation sous contrainte, *Lamentations, dis les lamentations, mais que le Bien triomphe*. Cependant, il se trouve parfois un chœur attentionné qui veut bien écouter, quitte à en éprouver de l'effroi. Puissent-ils exister toujours, ces rares qui croient les délires comme ils croient à tout autre type de construction d'un rapport au monde.

RAYMOND OLIVER. — Quand un petit nouveau est recruté par la Secret Mental Illness Agency, l'Intellectuel Deficiency Service ou l'une de ses filiales ayurvédiques, il arrive qu'un petit bizutage soit organisé, surtout si le bleu fait montre d'une morgue outrancière. Il s'agit généralement d'une rencontre du troisième type sans préparation. On le reconduit par exemple à son taxi en échangeant avec lui des propos inoffensifs et rassurants, des plaisanteries légères, et une fois qu'il a pris place dans le véhicule et pris congé de son escorte, il regarde vers sa droite et découvre, confortablement installé sur la banquette, un être transdimensionnel de Fomalhaut qui, après avoir esquissé de petits mouvements et produit des sons humides au moyen de son appareil phonatoire complexe, mais secondaire en regard de ses capacités télépathiques, se dématérialise.

PRAFTOCK FLIPEAU. — Si je ne m'abuse, ledit appareil phonatoire se confond avec l'appareil génital ?

GENE KELLY. — Monsieur Edwarda, de l'antenne locale de la SODOMA AYURVEDA, l'attend à la sortie du taxi qui jamais ne démarra, pour le conduire aux urgences psychiatriques en prétextant une ballade philosophique au clair de lune. Monsieur Edwarda ne fait aucune allusion directe à ce qui vient de se passer dans la voiture, mais parsème son bavardage de figures sibyllines pouvant prêter aux interprétations les plus terrifiantes et, tout en ayant conscience du niveau intellectuel supérieur du bizuth, le traite comme un enfant que l'on conduit à la maternelle en lui racontant que le petit papa Noël métaphysique va bientôt passer.

NINA ROTOTO. — Internet n'est qu'un ersatz de l'ingénierie sociétale qui n'a pas mis fin au véritable réseau de télécommunication parapsychique ouvert le onze décembre dix-huit-cent-quarante-sept par Margaret et Katie Fox dans une ferme de Hydesville près de New York, quand les flux spirites crépitaient à l'unisson des arcs électriques de Tesla, et qui n'ont de cesse aujourd'hui encore d'enchâsser des mots et des sons engendrés nulle part dans la bande originale du monde.

GALAAD PARSON. — Tesla en dix-huit-cent-quarante-sept ? Escroc !

ALAN PROJECT. — Ta gueule !

ÉBÉNEZER SCROOGE. — Peut-on cependant aujourd'hui recevoir, quelle que soit la voie qu'il emprunte, un message de l'au-delà sans le confondre avec un spam ?

LE SAMOURAÏ DE LA GARE-DE-FOS. — La vie d'un individu est la somme des niches d'éternité qu'il creuse dans la durée. Le temps n'existe pas. C'est une fiction qui, avec d'autres fictions tout aussi puissantes, voudrait prendre toute la place et réduire la vie à un bilan comptable. La prétendue conscience de la finitude n'y change rien. Nous ne sommes pas plus comptables de l'espérance de vie que de la logique ou d'une quelconque vraisemblance.

JEAN CHRYSOSTOME. — TRANSCOMMUNICATION CONSULTING vous propose un panel varié de prestations allant des logiciels familiaux de cryptesthésie aux transistors neuraux à spectre large. AVEC TRANSCOMCON INC. N'ATTENDEZ PAS DEMAIN POUR ALLER AU-DELÀ !

JACQUES VABRE. — *À la base d'un tronc, le mâle ronge un petit trou d'entrée qu'il élargit sous l'écorce pour en faire une chambre nuptiale. Il y enfonce son arrière-train et sécrète une matière odorante, la phéromone qui attire la femelle. C'est une espèce polygame : un mâle s'accouple à plusieurs femelles. Pour sortir de la chambre nuptiale, chaque femelle ronge une galerie mère. Les femelles rongent ces galeries selon certaines règles bien déterminées, si bien que l'ornementation de la galerie a un aspect très typique. En cours de mordillage de la galerie, la femelle est fécondée plusieurs fois. Elle pond ses œufs graduellement, les dépose dans des entailles faites dans la galerie mère. Au bout de leur propre galerie (environ 5 cm), elles se*

chrysalident dans une sorte de petite chambre où au bout de deux semaines environ le coléoptère éclot. Comme la femelle pond graduellement, les éclosions de coléoptères se font aussi graduellement. Les galeries mères s'écartent de la chambre nuptiale, elles sont longitudinales et c'est de ces galeries que partent les petites galeries que se creusent les larves. On constate aisément la façon dont elles ont grossi (les galeries s'élargissent). Sous l'écorce, les coléoptères communiquent entre eux en émettant des microsons stridulants. Par procédé électronique on peut très bien entendre ces sons qui rappellent le bourdonnement des reines abeilles avant l'essaimage.

LOU PÉRAC. — Ainsi les entomologistes énoncent la signification de la phrase collective du scolyte : l'histoire de l'habitat, de la génération, de la naissance, de la transformation, une histoire lisible dans ces invariables sillons analphabètes gravés dans le bois.

LOU QUÉZAC. — Combien de signes nous faut-il à nous-mêmes pour énoncer cette histoire ?

JESSIE GARON. — Notre écriture participe-t-elle de la même histoire stratifiée en une multitude de métaniveaux ?

URI GELLER. — S'agit-il de la phrase de la vie qui se cogne sans cesse à des signes sans rapport avec ce qu'elle énonce et la façon dont elle l'énonce ?

BRAIN STABLEFJORD. — Ne construisons-nous pas nous-mêmes des réseaux de galeries stridulantes ?

COZY FANTUTTE. — Mais le scolyte a fait du signe le signe bruisant, car il habite littéralement le signe, réalisant la fusion du signe, du son et du sens, scolytéralement.

ARTHUR SABUCCO. — À qui s'adressent ces signes ?

MÉNONID BUFFALO. — Ces motifs sur le bois, sur lesquels les scolytes n'ont pas de recul, pas plus que n'en eurent les terrassiers humains qui tracèrent les lignes de Nazca.

LOU FERIGNO. — J'ignore ce que les autres espèces voient dans le biogramme des scolytes.

ERNEST BORGNINE. — Et l'épicéa, qu'en sait-il ?

PENSUM CASUALTY. — Et moi, qui suis une de ces autres espèces, je sais une part de ce que j'y vois. Je n'y vois pas simplement un arbre malade, j'y vois un graphisme, une écriture, je fais des analogies :

le circuit imprimé parcouru de stridulations électriques. Mon imaginaire fait des relations, je trouve ça « beau ». Ce sentiment esthétique est une des façons de réagir de mon espèce face à cette autre espèce. Mais que sais-je de ça ?

TUFIK HARIRI. — Que sait le papillon des motifs de ses ailes ?

ROY ORBISON. — Que sait la grenouille amazonienne de sa couleur vénéneuse ?

TOM PETTY. — Que savent les abeilles de leur danse ?

GEORGES HARRISON. — Que savent les oiseaux de leur chant ?

BOB DYLAN. — Que savent les humains de leur parole ? De leur écriture ? Du langage ? Ont-ils vraiment trouvé des réponses dans la linguistique, la sémiotique, le structuralisme, la lexicologie, la grammaire historique, etc. ?

RONNIE WILBUR. — Comment définir l'émotion que l'on ressent devant une tablette couverte d'écriture cunéiforme produite par de lointains scolytes humains ?

DRAKKAR DEGUELLO. — Eh, que savent les mouches de l'expression enculer les mouches ?

XXXVII

CHEVAL DE TROIE

ANTOINE DE CLAIRVEAUX-MARINGOT. — À ce qu'il semblerait, ici, c'est un creuset pour les processus de subjectivation. Subjectivation que permettrait une mise à distance de l'idéologie utilitariste, productiviste, de l'effcience et de la rationalité.

PAT BENATAR. — Chacun essaie d'avoir l'air le plus intelligent dans son domaine, mais je te préviens : ton domaine n'est pas le mien, OK ? Je suis à côté des mots les plus justes que tu pourras trouver. Je suis l'ensemble des mots non justes, c'est-à-dire l'ensemble des mots. Si tu cherches le mot juste, en réalité tu cherches autre chose qu'un mot. Moi, j'emploie toute mon intelligence à essayer d'avoir l'air le plus bête possible. Peut-être qu'en même temps je suis aussi tout ce que tu dis que je ne suis pas : utilitariste, productiviste, efficient, rationnel. Mais d'une manière que ça ne t'arrange pas de repérer. Bref, je suis un tarnagas. Tu sais ce que c'est un tarnagas ? C'est une sorte de farandel, un tarnagas. Je dis pas un Fernandel, mais un farandel, qui débarque la gueule enfarinée dans une de tes conférences de philo, ou en plein milieu de ton cours, pour réclamer que tu dissertes sur un sujet de son choix, si possible rien à voir avec ta chère discipline. Ou qui dirait avec un air primesautosalace : le recteur de mes deux a dit que vous deviez le faire à cloche-pied maintenant. Ou qui demanderait si vous avez un peigne, ou si vous pouviez l'accompagner aux toilettes afin de la lui tenir. Le vrai farandel, la mèche de cheveux rebelle qui t'oblige toute la

journée à présenter aux autres une face stronfi. Ou alors un jingle à la fin d'une info sur un soulèvement de foule mortel à Peshawar : ça s'pass comm' ça en Inde, TADAAA! Mais ce genre de choses serait plutôt le fait d'un Tarnagasson, qui en Ibère des fjords signifie : fils de Tarnagas. Non, je te verrais bien avec une agace, voire une agacesègue, comme je te vois, emmitouflé dans ton foulard organdi, lorgnant une opportunité de finir discrètement les verres oubliés sur le buffet, même une agacesègue un peu réboussière sur les bords, c'est ce que je me suis dit dès que je t'ai vu : y a de la réboussière là-dessous, à cette façon de contracter l'anus avec le visage, même quand tu as les traits détendus, comme une sorte de lifting à force de serrer, tout en balançant des tirades inspirées sur le désir, l'économie libidinale. Ça va, je ranconne, si on peut plus ranconner, un sanglier au cul, je te vois bien avec un sanglier au cul en train de renconner sur Spinoza.

JACKIE ONASSIS. — Ils s'avouèrent d'être des terrificques, chez le dentiste. D'entrée on eut remugle de patates à des graillons ventiles. Pour s'avoir né, il rasait pas au vieil air viciéux de refoulâmes les tas de paperasses entre deux chicots. Au dit, la salle d'attente s'évasait en tuyaux et autel de sacrifice pour table basse, qui faisait l'inquiétante étrangeté au lieu où l'on met l'hygiène d'abord. Ça nous cassait l'aplomb de fuir dans la gêne, tellement soit il s'en rendait compte soit non, mais là... Serrait la main aux saucisses jaunâtres que toute sa merde il ne pouvait s'empêcher d'irradier. En sus de tout, c'était nonchaloir à vous infestassier la bouche. Ils l'ont eu mis calvaire, ah ça pour sûr. À part y faire prothèse dans la psyché, c'était on enlève carrément la mâchoire. De s'estrappier la rance, son avorgnon blousait Giscard. Il galinaçait des jambes, sûr de son moizoot. Je, avais des parnassières dans la carne. Et les hasards master? Tonnerre de jute. Mes aggiornos enchristent un bazooka. « Si tu t'casses pas l'museau à Paulin Drugstore! » Felipe, en douce : « Quel est c'toit? Dis où flipper. » Le cagneau, fallait pas Hauser. Il sut l'divan des rames. À cause de lancer des béquilles, on s'a rodé sel

riz panthère. Nelly Balbeau se huitait la migraine à des reins d'asthme. Elle a voit tout qui j'ai cuidé dire en pas stomp : j'm'avais ventru le tiers du pied. C'était à vous renflouer l'bas rorqual.

JUDE ASSPRIEST. — Satan, parti explorer le monde, pour voir quel tour il pourrait jouer à l'être suprême, ne trouva pas Adam et Ève blottis dans le paradis terrestre, mais un paysage marin peuplé d'organismes monocellulaires. Au commencement n'était pas le verbe, mais le réel. L'action de Satan sur la création a consisté à provoquer le passage du non-langage au langage. La parole existait, libre, avant le langage, l'organisation structurale. La chute n'a pas été provoquée par l'absorption d'un fruit de l'arbre du bien et du mal, mais par l'acquisition du langage. En nommant les animaux, Adam s'en est séparé. De même qu'il y a un plus ancien ancêtre commun à toutes les formes de vie, il y a aussi un mot qui est l'ancêtre de tous les maux, le Gherasim Last Universal Common Ancestor, dont tous les mots découlent, non pas selon un processus de filiation abstrait, hors du devenir, mais dans l'ordre dans lequel les mots se prononcent depuis qu'ils sont prononcés. La bande originale du monde, enregistrée quelque part, contient l'intégralité de cette histoire.

ERIK LE ROUGE. — Oh vous ça va ! Moi, par la génération spontanée, je vous démontre que Jésus était un ténia !

LE COMMISSAIRE MOULIN. — Toi, je vois, tu prends les choses et les mots comme ils viennent. Alors que nous, à la cuisine, nous en sommes devenus incapables à force de chercher en biais. Pour faire ce que tu fais simplement, nous passons par des tours et détours complexes et harassants, effectuant des copiés- collés vertigineux d'un monde à l'autre de la journée, pour dire : passe-moi le sanglier — tiens : je cuidais dire le sel. Nous appelons ça notre science-fiction. Mais à le voir du dehors, on est juste complètement brindezingues. Toi, je vois, tu vis dans un cosmos bien ordonné, avec des associations de mots qui ont l'air de désigner des réalités pointues qui vont de soi, comme la rencontre avec l'altérité ou à l'heure des affects mondialisés, telle ou telle pathologie qui correspond à tel ou tel

trouble. Note que je dis ça sans malveillance, je t'envie en réalité. Tu disposes de mots que tu crois tellement étanches que tu peux les jeter à la face du monde, et interdire ton auditoire en moins de temps qu'il n'en faut pour dérapper sur la parole et la laisser se dévider sans autre chose à dire.

LEE MAJORS. — Si tu veux mon n'veu. On s'en jette un ?

JASON BADAROUX. — Mon verre n'est pas placé de manière que tout se passe bien ensuite.

MATHIEU RENOUF. — La rationalité sert peut-être à se prémunir de ce genre de choses, mais jusqu'à un certain point où elle est rattrapée, voyez les Gödel et compagnie. Un plat, ça peut arriver d'un bloc — peu importe s'il est servi avec la batterie de cuisine, non lavée, qui a servi à le préparer — comme un geste moulé dans le vivant, sans tergiversation sur les possibles, d'autres fois il faut le déduire, péniblement, examiner l'enchaînement des propositions, mais il y a un autre terme, bien plus excitant, où ces deux pôles sont mis en tension réciproque. Prends tes oreilles : tu t'attends à ce qu'elles fonctionnent, quel que soit le résultat aux tests d'audition. Les théories cosmologiques telles qu'elles nous sont communiquées ont l'air de flotter, bien distinctes, en dehors de la pâte de l'existence, alors qu'elles naissent dans l'empâtement — empâtement au double sens d'empâtement en peinture et d'empâtement dû au manque d'exercice, à l'alimentation —, l'empâtement des moments, où elles ne se manifestent pas dans leur belle continuité, mais sont mêlées à d'autres choses et prises dans la trame de ces moments.

NICOLAS DIAZ. — Si ça te rassure, tu peux regrouper tous les mots de toutes les langues et les serrer dans un livre en te disant qu'il s'agit d'une image fidèle du monde, ou mieux, de sa transsubstantiation en symbole, mais ce ne sera jamais rien d'autre qu'un piètre cataplasma sur la Grande Béance.

CHRISTOPHE AVELLANEDA. — L'aliment entrant traîne avec lui le cosmos. Le COSMOS soit le COQUAVIN, le CAUVIN. Mettons que ça rentre par là. Avec le langage pour lier. Déjà pourri. Des traînées de cosmos à la sortie. Preuve, faute de mieux, toujours un peu surprenante, que nous en sommes bien, du cosmos, que

toutes les chiures qui s'écrivent au sujet du cosmos s'inscrivent sur lui. Le langage de là il ment dans la bouche, au moment de faire des corrélations entre les êtres, les choses, les événements. Il fait des corrélations entre, le langage. Un rat porc peut arriver. Un rapport avec les choses du monde d'une intimité rare, le rapport avec les choses alimentaires du monde. Dans la bouche, l'œsophage, l'estomac, les intestins, le sang. Un rapport d'une intimité rare avec le cosmos, dans les apports quotidiens en énergie, la petite fringale de dix-sept heures. Si on met à part tout ce que l'on ingère sans y penser : l'air, les molécules diverses qui flottent dedans, l'aluminium contenu dans l'eau du robinet. C'est la bouffe qui dit qu'il y a du dedans et du dehors. Et les nichons, les bites, les chattes, les troufignons. Les choses qui en sortent également. Avec là aussi le langage, la culture, la civilisation, qui viennent se mettre au milieu, c'est-à-dire sous-tendent les rapports, les disent, permettent de les goûter, ou en interdisent la saveur. Mais la bouffe. Sans parler de gastronomie, d'art de la table, de rite convivial, de culture du goût, sans parler du goût, mais du plat de pâtes à la moutarde que tu bâfres en solitaire, des prélèvements clandestins dans le frigo, de l'envie de gras, de matières cholestériques, de la colère, de l'hystérie, de l'agressivité qui te précipitent sur le jambon, le fromage, avec les doigts, sans couteau, sans pain, sur le Plat Sans Ingrédients que tu dévores au fond de toi, le plat dont les ingrédients ne sont pas plus la rosette, le salami, le chocolat, les tomates marinées, les sardines, la mayonnaise, que tes propres organes internes, le plat qui n'est ni le plein ni le vide physique, le plat qui est dans l'appétit même, la pensée qui s'autodévore sur une interminable tartine et que nulle portion, dose, menu, n'a l'air de pouvoir rassasier, et quand tu es repu à en gerber tous les aliments confondus, quand le dégoût succède à l'appétit, mais que l'essence de ton appétit est encore là, que le repas se poursuit ailleurs, quand l'onanisme succède à la boulimie, quand les noms de la médecine ne sont pas là pour normaliser ton corps à corps avec le monde, quand le dedans et le dehors, culturellement situés par les entrées et les sorties de ton enveloppe, font place

à un continuisme convulsif, où tes organes et les choses du monde sont simultanément le stimuli extérieur et la zone de contact, quand tu tentes de plier la bouffe à ton désir, en la singularisant selon les lois intuitives de ta gastrosyncrasie, de l'antériorité gastroanémique, de l'anémie tantrique de ton gastre, de l'astronomie de la zone goût le met trique, quand l'alimite ment et les mites qui mangent ta farine, ton riz, ton muesli, sont tes bouches grouillantes, tes bouillantes grouches, quand le texte c'est ce qui te coupe l'appétit, quand les petites lapées c'est c'qui t'excite, quand la mouche pénètre dans le blister de mortadelle éventré jeté sur le plan de travail jonché de miettes de pain et de graines de céréales, faisant hurler à elle seule tous les restes d'aliments collés aux couverts, dans le trop-plein de la poubelle, hurlant que tout est sale, tout est vivant, qu'il faut ranger, laver, se faire cette violence contre la vie pour revivre, mais pas vraiment plus propre, c'est-à-dire proprement codé, sans parmesan dans les oreilles, c'est-à-dire avec le parmesan dans le parmesan, à sa place, et la dermite séborrhéique dans la dermite séborrhéique, c'est-à-dire éradiquée par la pommade lithiodermique, et le point noir exfolié et tout qui vient avec, tout ce qui n'est pas de la séborrhée, mais qui par sympathie s'attache au point noir exfolié, tout ce qui s'accroche, sans la moindre idée de la façon dont ça peut s'accrocher, les fesses aux tranches carrées de gouda mi-vieux, les fesses et tout ce qui peut s'ensuivre, toutes les conséquences et les prémisses de l'exfoliation d'un point noir dans les fesses carrées de gouda mi-vieux, l'exfoliation de tout ce que l'on se passerait volontiers de mettre dans un rituel de propre âpreté, de tout ce que l'on tasse sous le couvercle de la propriété apprêtée, de l'exfoliation possible d'une carotte d'être dans chaque geste, chaque forme, chaque objet, sous chaque tentative de mise en ordre désastre, sous la fiction des taxinomies, du rangement de chaque ustensile à sa place à la mise en tableau des familles d'astres, en passant par la phylogenèse du vivant et les collections de timbres poste, de tickets de métro, de poils pubiens, par toutes les collections mises bout à bout sans hiérarchie dans le sérieux des motifs

ayant présidé à leur constitution, ce n'est qu'*a posteriori* que le dessein paraît intelligent, que l'on invente des conneries comme le génie aéronautique des espèces aviaires, alors que la vie peut aller, juste pour voir — même si certains préfèrent parler d'expression stochastique des gènes —, jusqu'à mêler la chèvre et le pélican, alors qu'avec tes affects, ta mémoire affective, tout ton bordel sentimentalolibidinal, le Plat Sans Ingrédients procède à peu près de la même manière, cherche à s'exprimer maladroitement, en faisant balbutier un bout de ceci ou de cela, « Ancré vachement profond » ou juste coincé entre les dents, « Tu reprendras bien des olives », on ne parle jamais, et on a peut-être bien raison, d'expression stochastique du désir — ou de je ne sais quel quanta pas tout à fait scient —, car on a trop ce TOC d'astiquer, cette prétention à la maîtrise, parce que c'est bien pratique d'avoir d'un côté les passions sauvages, l'animalité, et de l'autre, pour mettre bon ordre à tout ça, la civilisation, les civilités et le programme génétique, le Plat Sans Ingrédients c'est du corps hors données, le Plat Sans Ingrédients codésordonne le corps, c'est-à-dire qu'il met la langue au défi de s'affronter comme incapable de rendre le corps ordonné, qu'il pousse ce qu'il y a devant la langue à lui faire rendre le corps par l'axiome de la mâchoire, au-delà des dents, dans la terreur du nain lointain, l'art axiome qui n'est ni la matière ni le concept, ni les concepttis, ni les contracepts, ni le chaînon manquant entre la pensée et la matière, l'art axiome ne relie pas, mais délire la langue bien que le délire colmate le déni du lit, la terre à délits où se défait l'élite, mais l'animaidéation de l'amas tiers, la panse hantée et pas la santé au sang sous « on l'entend », mélasse hantée là où est le lard immatériel, la rime à terre y est-elle, la matière alitée ? Et le seul œil est-il ce tété ? L'œil tactile ce gant lent ?

PATRICK BOULIN-DE-LANGER. — J'ai mis de la magnésie à la place de la farine, la prise sera meilleure.

DANIELA LOMBROSO. — Je vous livre le secret du revers caché de l'abondance, le corps nu de la *copia*, et vous me le rendez en monnaie de pingre ?

JEAN-MARC THIBAUT. — Où en est le pain fossile ?

ROGER PIERRE. — Au Permien, au Quartzien, au Tecto-silicate, bref quasi du parmesan, du savon sec, de la mimolette vieille, de la cire fendue, effrité en surface et fondant à cœur, comme la chair du globe.

MICHEL CONSTANTIN. — C'est quoi le pitch du bouquin ?

PASCAL BABOULIN. — Tout et rien : avons voulu le monde y mettre.

ARCIMBOLDO. — Es ventre-monde, tout passe, mais rien n'en demeure une fois chié si ce n'est ventre lui-même.

ROSA PELECANOS. — Le carbone quatorze est formel, la vie sous sa forme évoluée existait avant l'apparition des premiers organismes monocellulaires.

CHEVY CHASE. — J'ai beau chercher la source de ceste odeur, n'en vois que mon nez même dont l'intérieur est entièrement tapessonné de vieilles stalactites.

MIKE HAMMER. — Mais peux-tu en inférer une géologie consistante ? Tu es déjà spéléologue confirmé de ta cavité, j'imagine, agile es prélèvements ?

CLAUDIE HAIGNERÉ. — Davantage en gourmet qu'en scientifique, je crains.

MADAME DA COSTA. — C'est qui ceux-là ?

GENEVIÈVE DUSSAUT. — Oh, eux ils existent quasiment depuis le début, ils sont à l'origine de la prédation sur Terre, mais ils ont développé une manière de se maintenir en vie éternellement bien à eux, basée sur l'absorption d'hémoglobine, si tu vois ce que je veux dire.

LA MAÎTRESSE DU CE1. — Qui les a laissés entrer ?

MICHEL BAKOUNINE. — Ils sont là depuis le début, je te dis. Ne fais pas attention, eux aussi ne font que des prélèvements.

MARIA DU CHAMPEY. — Je m'en vais leur servir une bonne aillalade !

TADEUSZ KANTOR. — Ils n'en voudront pas, et tu en seras quitte pour une pinte de raisinet. Et puis tu crois que c'est mieux l'immortalité par la réplication de l'ADN ? Eux au moins conservent une individualité. Regarde monsieur Jean, il en a un pendu aux miches depuis une heure et il a l'air de s'en accommoder comme d'un lardon qui tête sa nounou.

HENRI TROYAT. — À qui ai-je l'honneur, messere ?

HERVÉ BAZIN. — Migondass Bifrons, vampyre et écrivain. La littérature est semblable au vampyrisme, écrite avec le sang des innocents, la voix de ceux qui n'en ont pas, et incidemment les livres des autres.

JEAN-PIERRE CHABROL. — Amen. Mais dites : par quelle nécessité produisez-vous cette littérature, si nul besoin avez de vous transcoder en paperolles propres à traverser le temps, comme font mortels qui ne se suffisent d'animale reproduction ?

MISTER BEAN. — Bah, pourquoi vous, humains, consommez-vous le sang cuit sous forme de boudins ?

SOPHIE REDADDER. — Et qu'écrivez-vous en ce moment ?

ANTONIA PINONCELLI. — Ces quelques phrases que je vous adresse, tracées d'ailleurs au moyen d'une pitance dont je me prive.

DOLLY PARTON. — Oh ça, messere donne dans la métalittérature, messere s'autopompe en circuit fermé. Et m'allez-vous conter que c'est en un livre de peau humaine ?

MEAT LOAF. — Si ça vous arrange.

JON BON JOVI. — Allez-y plus doucement, le choc de ma naissance m'a traumatisé, il me traumatise chaque matin encore, mais tout bien pesé, même quand je demeure en piteux état plus longtemps que nécessaire, l'appel de la vie est irrésistible. Tous les jours retentir au mieux à l'appel de la vie, il n'y a rien d'autre qui vaille.

KIM WILDE. — On peut certes parler du choc éprouvé par le nouveau-né à son expulsion de la matrice, mais il ne faudrait pas oublier que les douleurs de l'enfantement éprouvées par la mère, l'enfant naissant les perçoit aussi. L'idée latente qu'ils ont causé du mal à leur mère, par leur venue au monde peut même, chez certains, provoquer de sérieux troubles. La sexualité aussi en est biaisée, une notion de douleur, même jouée, vient s'y mêler. C'est pour ça qu'un jour vous avez évoqué au sujet de ma naissance une césarienne qui n'avait techniquement pas eu lieu.

BETTY HAUSER. — Impossible, cela se fait à vitesse de sédiment.

DEF LEPARD. — Conservation d'une individualité tu disais, le gus a mille ans et des bananes, j'aimerais bien voir comment il fait

- pour ne pas se mélanger les pinceaux.
- SABRINA ZABRISKIE. — Mystérieuse chose que le sujet n'est-ce pas ?
- ANDRÉ MIGNOLA. — Oh ! Ça suffit avec le sujet, Lacan et compagnie !
- TYRON MAIDEN. — Pourquoi, vous avez épuisé la question, vous ?
- CHARLES AMDSKI. — Deux à trois fois l'an, j'épuise le possible, à l'envers comme à l'endroit, et il me faut après retrouver le chemin de ce qui fait terre !
- WALTER ADÉLIE. — Personnellement, je veille à ne jamais me déplacer sans emporter quelques brouettes de bonne terre du pays. Laissez-moi vous décrire l'atmosphère qui régnait à l'abbaye de Chattenostre-le-Groultier en l'an treize-cent-quarante-deux, après la razzia de mes frères et leur décision d'y fonder un ordre vampyrique.
- STÉPHANIE DE MONACO. — Minute, vous êtes un peu comme ces défenseurs de la nature qui désirent sa ruine en secret pour pouvoir crier scandale du haut de ses déconcombres !
- DAVID CRONENBERG. — Au point où elle en est la nature...
- GUY GUCCERELLI. — Vous êtes du genre à faire mijoter l'eau cinq heures avant d'y mettre les pâtes, non ? Ou à vouloir toujours orienter les phallus dans la bonne direction ? Du genre à regarder douloureusement les noyaux d'olive ou de cerise ? Du genre de la flemme ? Des faciès, des postures, des vêtements, des ambiances de la flemme ?
- ADELINÉ MANOUYA. — Vampyre contemplatif : je me nourris autant, si ce n'est mieux, du spectacle du monde que de sang.
- CHRISSE HYNDE. — Je vois, c'est une idée du paradis : une sorte d'inaction bienheureuse, autosuffisante, comblée, sans le tourment des arcs électriques dans vos terminaisons nerveuses qui se déchargent chez les oisifs de ce monde dans la boulimie, l'alcoolisme, l'onanisme, le jeu-ennui, voire la dépression.
- ALAIN CHAMFORT. — Ici, on ne propose que des contrepoisons au langage. Ce qui nous intéresse, c'est ce que VOUS mangez, pas ce que j'emballerai et avec quelles pages de quels livres je l'emballerai.

XXXVIII

C'EST PAS BIENTÔT UN PEU FINI ?

RACHID TAHA. — Vous voyez ce groupe de types qui bricolent je ne sais pas quoi du côté des banques réfrigérantes — à moins qu'il ne s'agisse d'armoires à classeurs renversées ? Eh bien, ils sont là depuis quoi ? Deux semaines, un an, et je ne sais toujours pas qui ils sont ni ce qu'ils viennent faire ici.

KIKI SMITH. — Ils n'ont pas passé d'entretien, comme moi ?

RACHID TAHA. — Ah, ça ? J'avais un moment de libre dans une plage d'ennui, vous voulez bouffer ? Je vous propose ça parce qu'on est censé être une cuisine entre autres. Il y a des crackers, je crois. Ou un thé aux ongles, je peux vous faire un thé aux ongles. Comme ça je vous fais un thé aux ongles et on passe le temps. Vous êtes du genre à rechercher les musiques que vous entendez en rêve pour rester cohérent avec votre inconscient ? Je vous dis comment ça se passe pour le thé aux ongles : les ongles y sont déjà, au fond, vous en prenez conscience vers la fin de la tasse, vous buvez une dernière gorgée en pensant d'abord qu'il s'agit de résidus de feuilles de thé, du thé en sachet, les résidus de feuilles de thé s'échappent rarement des sachets de thé, du moins ne sont-ils pas si volumineux. Ça ne vous embête pas si je fais votre thé par associations libres ? C'est la méthode Frank Instinct, on est pas toujours assuré que les pièces à ravauder proviennent d'un corps humain. Les ongles oui, de votre propre corps, même s'il y a un moment de flottement pendant lequel cette présence animale dans votre thé est carrément étrange.

Je veux dire : carrément animale. Vous me suivez ? Les feuilles d'ongle ne proviennent pas de la terre d'une plantation située en Asie, n'ont pas été cultivées, conditionnées au loin par des mains étrangères, et acheminées par avion dans une soute sombre, elles sont venues de tout près, ont poussé sur vous, dans la chair de vos pieds, vous en avez vous-même assuré la taille. Vous buvez des ongles de pied. Les ongles ont infusé dans le thé, la crasse des ongles, les microbes, les staphylocoques des ongles — vous ne traitez pas vos ongles. Vous vous rongez les ongles des pieds avec les ongles de vos doigts de main. Vous vous attendez à ce que je touche quelque chose, comme on dit ? Quoi d'autre, sinon le réel ? Je veux dire : les ongles qui sont là, dans vos chaussettes, pendant que je vous parle. Mais vous ne vous attendez pas à ce que je passe à l'action, que je vous déchausse et entreprenne la récolte. Je crois que je vais vous laisser ce soin, quand votre thé sera prêt, consommé, bu. Vous vous rongez les pieds, mais vous rangez mal les rognures. Elles aboutissent dans votre tasse, après un trajet qui vous échappe. Vous aimez les ongles, vous les accordez, vous les dégustez en gourmet. Les ongles font des maladies en vous, des petites maladies qui peuvent passer inaperçues. Les ongles infusent dans la théière de votre corps, les maladies des ongles teintent les liquides de votre corps, vous êtes bientôt prêt à être dégusté, on va déguster le thé de votre corps, vous êtes prêt, on vous sert sur la table du médecin, il vérifie si vous êtes à point, si vous êtes à la bonne température, si les ongles ont été mis à infuser dans un corps retiré du feu avant le point d'ébullition. Le médecin vous déguste avec différents instruments, les ustensiles du connaisseur, regardez, il se ronge les ongles, chez lui il a l'air de laisser sa merde là où il cague, mais dans son capharnaüm un ordre méticuleux règne, tout y est bien mal rangé, selon des préférences personnelles précises, qui ne souffrent aucune mise en ordre raisonnée.

IRMA RABOUILLE. — C'est bien, je vois, vous exsudez, ça sort de vous comme de la transpiration, rien de plus. Et pourtant, il a fallu la fabriquer cette transpiration, ça s'est fait en amont votre exsudat. Maintenant, vous jouissez de le sentir sourdre,

ni plus ni moins. Mais quels distils avant, quels distils, quelles cornues vous dûtes souffler, quels encornets vous mangeâtes pour lui donner cette odeur de safran.

ANGELA BÂ. — Basturma. C'est de la charcuterie arménienne épicée. Elle entre dans la composition de la transpiration aussitôt absorbée.

DAISY DRATTEY. — Je n'ai pas ce parfum dans ma base de données.

NATHALIE PUMPKIN-JOHNSON. — Alors, goûtez et siringuez-vous-la dans la gouverne de l'olfaction.

ALBA LADEDJO. — Qui a le sel plus du piment ?

JEAN CARMET. — Fais quelque chose plutôt que d'attendre que les gnocchis soient prêts !

LE VICE-CONSUL DE BELGIQUE. — Attends ça va, je te donne pas des conseils de vivre, moi.

ARISTIDE BRILLO. — Stop, ça me fait des impressions à la quiquette !

PHILIPPE STARCK. — Auscouille auscouille on m'assassbite !

WALTER J. GONG. — Pardonnez-moi de vous interrompre, votre thé est prêt professeur.

LA DEUXIÈME PERSONNE DU TROISIÈME TYPE. — Je dois te prévenir que si tu laisses rentrer ce papillon dans ton frigo, comme il vient de le faire, il y a des chances, si tu ne t'en soucies pas, pour qu'il finisse par pondre dans les œufs. Si tu laisses ce papillon pondre dans tes œufs, tu vas avoir des chenilles assez vite dedans, elles vont manger tout le jaune, et quand tu en casseras un, tu vas te retrouver avec un autre papillon qui, s'il ne tombe pas tout de suite dans l'huile, va chercher très vite à se reproduire pour retourner pondre dans ton frigo. C'est pourquoi je te conseillerais de disposer des leurres, des œufs préalablement gobés dans lesquels les chenilles mourront faute de pouvoir s'alimenter. Si tu veux je te les donne moi les œufs, dans mes œufs il n'y a pas de chenilles, je ne les sexualise pas moi mes œufs, pas davantage que mes autres, il n'y a pas d'animal qui vient pondre un œuf dans mes œufs, je ne leur laisse aucune chance de devenir autre chose que des aliments, ils ne font l'objet d'aucune élaboration de ma part, ni culinaire, ni fantasmagique, je les gobe aussitôt achetés, je les bois vite, avant

même de les mettre au frais, au moment précis où j'ai besoin des composés organiques qu'ils contiennent, selon un calendrier diététique sérieux, sans chichi tu vois, j'évite tout ce qui pourrait me mener à trouver qu'il y a des œufs dans mes œufs, pour ne pas tomber sur la pente glissante qui te conduit un jour à penser que quelque chose tente directement de se reproduire avec un œuf, à plus forte raison TON œuf, celui que tu as soigneusement transporté de l'épicerie à chez toi, que tu as délicatement sorti du sac et placé dans un compartiment de ton frigo, avec des attentions de mère. Tu comprends, je ne me laisse pas avoir moi, je ne me laisse pas prendre par les sentiments, par exemple : je n'ai jamais fait de projets amoureux avec mes œufs moi, je ne me laisse jamais divertir par une envie de brouillade, d'omelette aux cèpes ou d'œufs mimosas. Si je pouvais, ils passeraient directement du cul de la poule à mon estomac moi les œufs. Tu comprends moi je ne veux pas penser à l'âge des œufs, leur tâter les fêlures, les casser avec doigté pour que le jaune ne s'échappe pas, éviter qu'ils attachent, les faire glisser sans encombre de la poêle à l'assiette. Avec moi les œufs ils glissent de l'assiette à la poêle, de la poêle à la coquille et de la coquille à ma bouche. Ils meurent dans l'œuf avec moi les œufs, tu comprends. Je n'ai pas à me soucier d'eux, si je pouvais éviter d'avoir à y percer un trou dedans moi j'en serais heureux même. C'est pas par gourmandise que je les gobe. C'est un truc que j'ai ritualisé depuis tellement longtemps que je ne pense jamais comment je vais me les faire les œufs. Tu vois, c'est ça le truc, si tu veux pas te faire empoisonner la vie par tes œufs, tu les zappes direct, même si tu les consommes. Ça c'est un truc que tu dois faire dès le début, sinon très vite tu t'en sors plus, je veux dire, t'es dans la jouissance/angoisse, t'es continuellement perturbé, t'es dans un rapport trouble avec tes œufs, ils finissent par te bouffer, parce que tu mélanges le désir et le besoin, d'emblée t'es rentré dans un rapport malsain avec eux, parce que tu leur a promis autre chose, mais qu'au final tu les envoies à la mort, comme tout le monde. Moi j'ai été clair dès le départ avec mes œufs, je ne leur ai rien promis, c'est juste un transfert de matière, tu vois, et ne me dis

pas que c'est froid, qu'il n'y a pas d'amour là-dedans, moi et les œufs c'est comme les étoiles elles s'aiment entre elles tu vois, les étoiles elles se demandent pas comment elles vont cuire entre elles, tu vois, ça dépend juste des circonstances dans lesquelles elles se rencontrent, il n'y a pas de grand cuisinier qui déciderait que là ce serait mieux une supernova au lieu d'un pulsar, on peut en discuter longtemps si tu veux, c'est pas comme ça que ça se passe, si tu commences à impliquer tes œufs dans un processus de pensée complexe, à les mettre en relation avec des domaines extra-alimentaires, tu finis par projeter de l'intelligence là où il n'y en a pas, et tu passes à côté d'autres types d'événements, tu vois, où le conscient et je ne sais quel supraconscient n'ont rien à voir, ça se passe, c'est tout. Dans tes œufs là, tes œufs avec lesquels tu laisses les papillons s'accoupler, y a pas plus d'inconscient que de beurre à la cuisine. OK ?

OCTAVE PSYCHOPHARMAKA. — Quand on subit une intervention médicale, ce n'est pas tant le soin que l'on paye que la maladie elle-même. Plus : c'est une partie de notre propre corps que l'on nous vend. C'est pour cela que dans l'Occident capitaliste les disciplines médicales découpent le corps en territoires distincts, en parcelles que l'on peut acquérir pour y faire construire, mettons un bridge, une couronne, des points de suture, une greffe, l'introduction de telle ou telle molécule, etc., ou bien pratiquer une démolition.

JULIENNE BRASSAÏ. — Une fenêtre ouverte quasiment en permanence sur mon inconscient, qui épargne à mon corps de pénibles expressions somatiques. C'est l'utilité au sens fort que je reconnaîtrais à vingt ans d'analyse débridée.

ALEC GUINNESS. — Cela ne va pas sans des effets de surcharge de la pensée.

MICHAEL CAINE. — Vous n'avez plus de corps, ou presque. Une tête. Des jambes — il vous faut bien vous rendre d'un point à un autre. Parfois, le corps vous revient par salves, se rappelle à vous, dans les petites douleurs, les plaisirs furtifs, ou lors d'un éternuement. La tête supporte trop. Tout ce qui pourrait être mieux réparti se concentre dans la tête. Les mouvements. La tête

se retrouve en charge des mouvements normalement réservés aux membres — incluant le membre, la membrane. Mouvements détournés des bras, du bassin, du tronc, des jambes, du cou, des chevilles, des pieds, de tout se qui s'articule et se désarticule, se tend et se détend dans le corps.

MARTHE MERCADIER. — Et qu'est-ce que votre corps ? Le plus proche point de repère dans l'espace.

CHARLES BRONSON. — Vingt-deux heures cinquante, ça veut dire qu'il est onze heures. Vingt-deux heures séquentes, ça veut ni dire qu'il est dix heures ni quand il est tout à fait vingt-trois heures. Vingt-deux heures, si on y regarde bien, ça veut pas dire ce que dit Kant, qu'il est l'heure de vingt-trois ni même un quart. Dans vingt-trois heures, les quarante premières qui sont celles où c'est Kant, c'est même pas le cinquième qu'il est. C'est que dans vingt-cinquante, y a ou bien ni Kant, ou ça veut pas dire que y a ni ou bien moins le quart. Ce qui est rigoureusement impossible. Si on vous a dit, ou si c'est moins trente, ça en fait au moins bien tant que ça. Sauf que pour que ça soit si moins le un, quand on fait ceci qui c'est de moins un demi que un, c'est obligatoirement le deuxième de un dans vingt-deux. Soit moins le vingt-quart. Dans tous les cas, le vingt-cinq moinsième, c'est celui des quarts qui vient après le cinquième de moins un. Ou c'est pris dans cinq. Dans ce cas-là, de deux par deux avant. Ou celui-là. Parce que dans tout aussi bien que vingt-quatre, il y a tout aussi bien que vingt-moins que cinq. Si on le fait deux par deux. Tout fait penser que si on l'a dit, qu'à la moins de quatre ce sera tout à fait ou celui de mointe-deux, ou mauvais ou intecinq. Ce qui revient à dire ou c'est moins vient après, pendant deux que onze, entre les deux de un. Parce que là où le moins vingt retient, ça dit que ça ne veut pas dire : d'un côté je retiens un, alors ça va, et de l'autre c'est deux et deux, soit beaucoup moins, et ça fait quand même pareil. Ce qui nous ferait à peu près ou bien moins qu'avant, dans un des deux cas, ou à peu près aussi moins bien. Ce qui veut dire que c'est dans les deux cas dans tous les dix avant midi. Ça ferait aussi ou moins ou moins. Si on prend chaque moins bien de dix, dans l'un des deux sens, ça fait beaucoup à peu

près que ça. Tout au plus de dix. La série entière des situés de dix à avant dix, c'est tout assez de cinq à moins. Ce qui les fait prendre dans un ceci de vingt-deux à tous. À tout et quatre, à quatre voit le moins dix. Ce qui se à voit le deux un moins, au moins le cinquième de ceci soit dit, dans tout-à-qu'au-moins, le pour et deux de quatre se résume en sept points, de l'heure de à-dix à septante, et c'est dans chaque quoi-qu'on-y-fasse.

XXXIX

RÉFÉRENCEMENT

DOCTEUR L. — En dehors des hurlements, de l'agitation, de l'odeur d'angoisse, de transpiration, de pisse et de foutre, rien ne vous choque ?

TINTIN. — L'impression d'avoir déjà vu ça.

DOCTEUR L. — Oui, nous pourrions être à la Salpêtrière, je pourrais être...

CHARCOT. — Mais Tintin ! Ces hystériques sont tous des hommes !

TINTIN. — Oui, c'est ça, l'expédition Sanders-Hardsmuth, je reconnais le professeur Bergamotte, mais qui est celui qui a l'air de vouloir s'échapper par la petite porte du fond ? Il ne cadre pas avec mon souvenir de l'image. Et les fenêtres, à gauche ? Où sont les arbres, les fleurs, les allées bien entretenues ? Ces êtres difformes, ces rictus, ce dénuement, cette souffrance...

DOCTEUR L. — Je ne vois pas de quoi vous parlez, vous délirez, monsieur Tintin.

TANTONIN TRYPHON. — Ah ! Je délire?... Ah ! Je délire ? Je... C'est... C'est trop fort !... Moi, je délire !... J'exige des excuses !... Des excuses, vous m'entendez?... Vous n'avez pas le droit !... Moi, Tantonin Tryphon, délirer !... Oser me dire des choses pareilles !... Vous !... Vous !... Bougre d'ignoble saligaud... *Si dans le coït vous n'avez pas obtenu de glousser de la glotte d'une certaine façon que vous connaissez, et de gargouiller en même temps du pharynx, de l'œsophage, de l'urètre et de l'anus, vous ne pouvez pas vous déclarer satisfait. Et il y a dans votre tressautement*

organique un certain pli que vous avez pris, lequel est le témoin incarné d'un stupre immonde, et que vous cultivez d'année en année, parce que socialement parlant, il ne tombe pas sous le coup de la loi, mais il tombe sous celui d'une autre où c'est toute la conscience lésée qui souffre, parce qu'en vous comportant de la sorte, vous l'empêchez de respirer. Vous décrêtez de délire la conscience qui travaille, tandis que d'autre part vous l'étranglez avec votre ignoble sexualité... Mais vous allez me suivre... Et je vais vous montrer, moi, de quelle façon je délire !... Allons ! En route !

DORADE CHORYPHÉE. — Il l'attrape par la barbiche et le tire derrière lui dans l'allée centrale, à travers le ballet des infirmières débordées, des médecins venus assister au spectacle de l'hystérie.

TANTONIN TRYPHON. — Aaah ! Je délire !

DOCTEUR L. — Voyons, je... Je...

TANTONIN TRYPHON. — Ah ! Je délire !...

DOCTEUR L. — C'était sans intention méchante !

DORADE CHORYPHÉE. — Ils dépassent le dernier lit, le seul vide, à la poursuite de son occupant présumé, sorti par la petite porte encore entrebâillée.

TANTONIN TRYPHON. — Si je délire, c'est quoi ça ? Allons voir s'il vous plaît.

DORADE CHORYPHÉE. — Ils franchissent la porte. Le docteur L. manque de tomber en loupant la marche. Aveuglés par la lumière éblouissante qui règne au-dehors. Ils s'immobilisent. La barbiche du docteur L. glisse entre les doigts de Tantonin Tryphon.

TANTONIN TRYPHON. — Ah ! Vous essayez de me fausser compagnie ? Mais ça ne se passera pas comme ça !... En avant ! Vite !...

DORADE CHORYPHÉE. — Il ressaisit la barbiche et la tire en avançant au jugé.

TANTONIN TRYPHON. — Ah ! Je délire !... Travailler de pèse-nerf pendant des mois, se tuer à la besogne, tout ça pour s'entendre dire qu'on délire !... C'est trop fort !

TINTIN. — Je commence à m'habituer à la luminosité, des contours de bâtiments se dessinent peu à peu. Les silhouettes à l'origine des cris et des paroles indistinctes apparaissent. Bientôt je reconnais une langue qui semble être du grec moderne marqué par

- des formes dialectales. J'ai mal estimé la distance entre nous et l'une des silhouettes, mais un réflexe de dernière seconde m'arrête avant que nous la heurtions de plein fouet.
- UN INFIRMIER. — Excusez-moi professeur, mais votre compagnon ne porte pas la tenue réglementaire... Je suis obligé de lui faire faire demi-tour.
- DOCTEUR L. — C'est juste... Il a raison... Je dois...
- TANTONIN TRYPHON. — Disparaissez vermisseau, disparaissez !...
Il paraît que je délire, entendez-vous ?
- DORADE CHORYPHÉE. — L'infirmier s'enfuit, épouvanté.
- DOCTEUR L. — Je vous en supplie, M. Tantonin...
- TANTONIN TRYPHON. — Aaah ! Je délire !... Et ces gens-là, ils délirent aussi, sans doute ?...
- TINTIN. — Nous nous trouvons devant un petit pavillon délabré. De pauvres êtres pataugent dans un mélange de boue et de déjections, vêtus de robes-sacs standard maculées. Certains sont prostrés, d'autres dodelinent mécaniquement, le visage figé dans un sourire douloureux.
- L'INFIRMIER-CHEF. — Allô, oui, ici l'infirmier-chef... Oui...
Quoi ?... La délégation internationale ?... Du scandale... Il dit qu'il délire ? Je vais lui apprendre moi, à délirer !...
- TINTIN. — Je suis acteur de la scène autant que témoin. Tout se passe comme si ma pensée cherchait à organiser lentement différents plans hétérogènes entre eux, de manière à obtenir une mise au point où l'ensemble desdits plans serait net. Plans hétérogènes dans lesquels je reconnais des références qui me sont familières : un autre album de Tintin, *Objectif Lune*, Antonin Artaud, le *Journal de Leros* de Félix Guattari, et derrière, quelque chose de plus dense, de plus rugueux, d'anomique, comme une mémoire du monde sensible, une boule de pâte qui passe à travers le tamis de la conscience et se divise en spaghettis dont les différentes longueurs d'onde forment cette réalité.
- TANTONIN TRYPHON. — Et ces êtres fantomatiques au crâne rasé, aux traits du visage effacés par des années d'angoisse et de solitude au sein de la multitude, ces chairs de camp de concentration,

ces femmes entassées les unes contre les autres dans des attitudes qui évoquent les toiles de Jérôme Bosch, ces gestes de brutalité entre malades, ces gestes paternalistes de la part du personnel ! C'est aussi pour délirer sans doute ?...

DORADE CHORYPHÉE. — Soudain, un corps massif vêtu de blanc s'interpose entre nous et le groupe de malades.

L'INFIRMIER-CHEF. — Eh bien, Monsieur G... Qu'est-ce que cela signifie ?... Il paraît qu'on délire ?

TINTIN. — Tout en saisissant l'infirmier par le col, lui faisant quitter le sol dans un élan d'une force insoupçonnée, un paquet de consonnes bloquées dans ma gorge jaillit brutalement :

TANTONIN GUATTARDAUD. —

TCHH

TRRR

KRRRH

CA DE CA

contre le ca

-----LE ca

à Karacas

la

ca

ca

con

al

ca.

TINTIN. — J'accroche le malheureux à un crochet en fer rouillé qui dépasse d'un mur lépreux.

JOSÉPHINE. — Au nom du ciel Félix, calme-toi !

TINTIN. — En voulant resserrer ma prise sur la barbiche pour continuer la visite, ma main ne rencontre plus des poils, mais un menton nu, lisse.

TANTONIN TRYPHON GUATTARDAUD. — Depuis des mois des équipes de spécialistes sont sur les dents !... Tout ça pour délirer, bien sûr ?... En avant !

LA DIRECTRICE. — Bonjour, monsieur G... voulez-vous signer le registre d'entrée ?

FÉLIX GUATTARI. — Vous vous moquez de moi ? Je viens de croiser deux stagiaires hollandaises et une photographe américaine qui est entrée sans autorisation. On entre ici comme dans un moulin-sart. Essayez de vous pointer à Maison Blanche ou Cadillac à huit heures du soir, sans autorisation, sans rendez-vous !

TINTIN. — La directrice nous montre tout : les dortoirs glauques, une télévision dérégulée enfermée dans une cage en métal fixée au plafond, des douches évoquant plutôt des salles de rinçage de carcasses dans un abattoir... Soudain, nous tombons face à une scène entraperçue depuis les fenêtres de la clinique des *7 boules de cristal*, identique, à un élément près : une femme en train de la photographier, au premier plan, en regard du mur blanc occupant le coin droit. Devant elle, deux êtres gnominiques, le cul nu, assis sur le sol de béton, le visage grimaçant. Derrière eux d'autres fantômes hagards. Certains ont l'air très âgés, ou simplement poussés dans la vieillesse et la sénilité par leur condition. Le menton a disparu de ma main. La photographe se trouve maintenant devant moi. Je me souviens. Elle m'accompagne durant ce voyage. Nous sommes venus enquêter sur cet hôpital psychiatrique en Grèce. Elle s'appelle probablement Joséphine et je dois être Félix Guattari, bien que je m'attende d'une minute à l'autre à croiser celui-ci au détour d'une allée ou assis derrière un groupe de malades, l'air concentré. Parmi les fantômes, je reconnais l'homme qui s'enfuyait de la salle des hystériques de l'expédition Sanders-Hardsmuth par la petite porte du fond, voûté, les bras ballants, la bouche grande ouverte. Sa silhouette se découpe dans l'encadrement de la même petite porte, devant laquelle j'aperçois un autre malade. Je me précipite dans le champ à sa rencontre. Mais une microlacune s'immisce dans ma course, et quand je suis sur le point de le heurter, il n'est plus là. Je ne contrôle plus mes jambes et continue vers la porte.

l'auteur remercie le CNL

TABLE DES MATIÈRES

I.	ART. L175-5 (VD)	11
II.	LES AVENTURES DE ZOE SUTHERLAND ET JOHN AUERBACH.....	23
III.	CHEF-LIEU DU DÉPARTEMENT	32
IV.	NOTIFICATION.....	40
V.	FORMULAIRE DE CONTACT.....	48
VI.	CODE AVANTAGE	57
VII.	PIÈCE JOINTE	64
VIII.	ACCUSÉ DE RÉCEPTION.....	70
IX.	MOTEUR DE RECHERCHE.....	76
X.	MAILLE ESCUELLE	83
XI.	HAMEÇONNAGE	92
XII.	COOCKIE.....	99
XIII.	TROLL.....	109
XIV.	T07	116
XV.	AUTODAFAIT	122
XVI.	MÉTHODE DES TEMPÉRATURES	129
XVII.	OURS.....	136
XVIII.	ORDONNANCE.....	140
XIX.	OBJECTION	148
XX.	SEUIL.....	155
XXI.	DENDRITE	161
XXII.	ÉLECTROLYSE.....	169
XXIII.	HÉAUTONTIMOUROUMÉNEUTIQUE	181

XXIV.	POR SI A CASO	188
XXV.	ZONE 642	194
XXVI.	PRÉFACE SUR TOUT L'ŒUVRE	201
XXVII.	N'IMPORTE QUOI SOCIAL	211
XXVIII.	MANTRA	220
XXIX.	SITE INTROUVABLE	229
XXX.	LA GAZETTE DE CHIMICHONOAR	238
XXXI.	TIME MACHINE I	242
XXXII.	INFORMATIQUE	248
XXXIII.	BCG	256
XXXIV.	LIBERSPACE	261
XXXV.	TIME MACHINE II	266
XXXVI.	TROU NORMAND	273
XXXVII.	CHEVAL DE TROIE	282
XXXVIII.	C'EST PAS BIENTÔT UN PEU FINI ?	292
XXXIX.	RÉFÉRENCEMENT	299



Σ_r√L1TİV

La continuité de cet ouvrage se fabrique sur le réseau.
<https://abrupt.cc/fernand-fernandez/parler-sans-le-savoir>

La matière papier résonne en l'antimatière numérique, l'information identique se multiplie, elle découvre sa gratuité, et ce livre trouve son écho en son antilivre.
<https://antilivre.org>

Le mot se disperse dans l'obscur, et il ne nous reste plus qu'à jeter des livres au monde pour manifester rêves et hurlements.
<https://abrupt.cc/manifestes>

0100111111000011101110010010000001100101011100110111010000100000011100000110000101
1100110111001111000011101010010010000001100011011001010010000001100011011010000110
000101101110011101001110001010000001010011000100000010011110110111000100000011011
100110010100100000011011000110010100100000011100110110000101101001011101000010000
0111000001100001011100110010000001100001011101010010000001101010011101010111001101
1101000110010100101110001000000100001101100101001000000110111001100101001000000111
0011011011110110111001110100001000000111000001100001011100110010000001101100011001
0101110011001000000110000101110010011000100111001001100101011100110010110000100000
0110111001101001001000000110110001100101011100110010000001110110011001010110111001
1101000111001100100000011100010111010101101001001000000110110011100010100000001001
1001011011110110111001110100001000000110011101100001011100100110010011000011101010
0100101110

Version : 1.0.1
Abrüpt, Internets & Zürich
Colophon : <https://abrupt.cc/colophon>

Fabriqué dans le cyberspace
ISBN de l'antlivre : 978-3-0361-0160-6
Dépôt (il)légal : premier trimestre 2022